



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

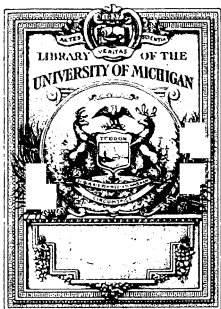
We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>













BIBLIOTHEQUE  
CHOISIE,  
POUR SERVIR DE SUITE  
A LA  
BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERG.

ANNÉE M D C C X I.

T O M E X X I I.

*Premiere Partie.*



A AMSTERDAM,  
Chez HENRI SCHELTE.

---

M. DCC XI.





# T A B L E

## D E S L I V R E S ,

Dont il est parlé dans la  
I. Partie du Vol. XXII.

<b>A</b>	VERANII (Benedicti) <i>Orationes. 2 vol.</i>	p. 1
—	<i>Carmina</i>	24
—	<i>Prælectiones in Utriusque Lin- guæ Scriptores.</i>	27
R	ABELAIS (François) <i>ses Oeuvres.</i>	42
N	EWTON (Henrici) <i>Episto- la, Orationes &amp; Carmi- na.</i>	50
B	ERKELEY (George) <i>son Essai d'une nouvelle Théorie de la Vision.</i>	58
s'	GRAVESANDE (G. J.) <i>son Essai de Perspective.</i>	88
M	UYS (W. G.) <i>ses Elemens de Physique.</i>	92
H	AUKSBEE (F.) <i>ses Expe- riences.</i>	101
	<b>ESCHI-</b>	

## T A B L E.

<b>ESCHINE</b> , <i>ses Dialogues avec des notes de J. L. C. &amp;c.</i>	118
— <i>Silves Philologiques.</i>	163
<b>SPANHEIM</b> (Mr. le Baron de) <i>son Eloge.</i>	174
<b>PHILARGYRII</b> <i>Emendatio- nes in Menandrum &amp; Phile- monem &amp;c.</i>	203



# BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

---

## ARTICLE I.

- I. ORATIONES *habita Pisæ,*  
*Auctore BENEDICTO AVERA-*  
*NIO Florentino, in Pisano Lyceo*  
*Litterarum Humaniorum Professore,*  
*Serenissimo COSMO III. Magno*  
*Etruriæ Duci dicatæ. A Florence*  
 MDC LXXXVIII. in 4. pagg.  
 248.

**L** y a très-long tems  
 qu'on n'avoit vû en Ita-  
 lie des Harangues aussi  
 bien écrites, que celles-  
 ci ; qui nous font ressou-  
 venir, avec plaisir, des *Manuces,*  
 des *Bembes,* des *Sadolets* & des au-  
 tres beaux esprits d'Italie du XVI.  
 siecle, qui écrivoient en Latin, avec  
 tant de pureté & d'élegance, qu'on  
 lit encore leurs Ecrits pour la-beau-  
 té du stile. Feu Mr. *Averani* a fait  
 voir que, s'il y avoit en Italie des  
*Tomæ XXII.* A Mé-

## 2 BIBLIOTHEQUE

Mécenas , il ne manqueroit pas de genies heureux , qui égaleroient ceux des siècles passez.

*Sint Macenates , non deerunt , Flaccce , Marones.*

Quoi qu'en parlant de sujets modernes, il soit difficile d'éviter quelques expressions modernes, il y en a néanmoins très-peu ici; mais qui ne laissent pas d'être analogiques, & au dessus de la censure, par l'usage reçu. J'ai remarqué *Summus Pontifex*, au lieu de *Pontifex Maximus*; mais comme il s'agit d'une dignité, qui n'a été connue que parmi les Chrétiens, il doit être permis d'en parler comme les Peres ont fait. L'Auteur au reste imite *Cicéron*, autant que cela est possible, & donne un tour noble & relevé à tout ce qu'il dit. Ses périodes sont nombreuses & bien soutenues, & il abonde en bons termes, pour exprimer plus fortement la même idée. Pour les choses mêmes, par où j'aurois dû commencer, le choix des pensées est très-bon, & ressent l'homme de discernement. Tout ce que l'on pourroit reprendre, avec le plus d'apparence, dans Mr. *Averani*, ce  
pour-

pourroit être d'avoir trop imité les anciens Orateurs, en ce qu'ils n'observent pas assez de méthode; ce qui rend leur discours obscurs, & ne manque pas de fatiguer un peu les Lecteurs, qui tâchent de retenir la suite de leurs raisonnemens. Mais ce n'est pas une chose à reprocher à un Professeur en Eloquence, qui se propose uniquement d'imiter les anciens Orateurs.

Ce Volume est composé de douze Harangues, dont la plûpart sont à la louange des Belles-Lettres. Il y en a une, qui est comme hors d'œuvre, & que l'Auteur a mise devant toutes les autres. Elle fut faite en 1688. à l'occasion du mariage du Sérenissime Grand Prince de Toscane, *Ferdinand de Medicis*, & d'*Yolande Beatrix Princesse de Baviere*. L'Auteur y loue, avec beaucoup d'esprit, la maison de Medicis. Comme il avoit accoutumé, en recommençant ses leçons à Pise, après les vacances de l'Automne, de louer les Sciences; il entre ingenieusement en matiere, en disant que c'est louer les Lettres, que de louer la famille des Medicis, parce qu'elles lui étoient obligées de leur rétablissement en Italie. *Lau-*

#### 4 BIBLIOTHEQUE

*des enim Augustæ Medicum familie, quas meditor in his nuptiis celebrandis adtingere, conjunctæ sunt & coherent cum laudibus litterarum, quas vetere instituto jubeor prædicare. Nam cùm omnium artium laudatarum, quæ multa sæcula extinctæ barbarorum armis, & consepultæ in tenebris & situ & antiquitatis miserandâ strage jacuerant, initia & incrementa Mediceæ gentis Heroibus, ex magna parte debeantur; certè, laudandis auctõribus, ipsorum beneficio quasi renatæ facultates laudantur. Mr. Averani louë sur tout Cosme & Laurent de Medicis, soit pour leur sage conduite, soit pour la maniere dont ils favoriserent les Lettres & les beaux Arts. Il a sans doute raison, & tous les habiles gens de leur siecle en ont parlé de même. On ne peut pas non plus disconvenir des loüanges, qu'il donne aux Princes de cette même Maison, d'avoir entretenu depuis très-long-tems la Toscane en paix; dans toutes les brouilleries de l'Italie, & pendant que la guerre étoit dans le voisinage, ou dans le reste de l'Europe. Il seroit fort à souhaiter que les plus grands Rois se piquassent de mériter une semblable loüange, & non de*

C H O I S I E. 5

la gloire de conquerir , ou, pour parler plus clairement , d'enlever aux voisins ce qui leur appartient. L'Auteur finit , par un petit éloge de la Maison de Baviere.

I. S. A. R. Mr. le Grand Duc de Toscane ayant donné ordre à Mr. *Averani* d'enseigner la langue Greque , dans l'Université de Pise , où elle n'avoit pas été enseignée depuis long-tems , il y fit en 1676. la premiere harangue de ce volume , qui est de *l'excellence de la Langue Greque*. Il y représente fort bien l'avantage & le plaisir qu'il y a à fréquenter , pour ainsi dire , les habiles gens , qui ont vécu autrefois dans la Grece , & qui ont été les inventeurs de toutes les Sciences , & de pouvoir s'entretenir avec eux sans truchement.

Comme on peut répondre à cela , que l'on a des versions de leurs Ouvrages en Latin , ou même dans les Langues vulgaires ; il replique que l'on ne doit pas se fier à ces versions , qui ne sont pas toujours assez justes , ni assez exactes ; sans en excepter celles des plus habiles gens , comme celle d'*Ange Politien* , d'*Herodien* , & celles qu'*Erasme* a faites de divers livres Grecs. Il en rapporte un



## 6 BIBLIOTHEQUE

exemple de ce dernier, dans sa version du traité de *Plutarque*, touchant la conservation de la santé. Cet Auteur avoit dit : τὸν μὲν γὰρ ἐγκέφαλον τῆς φοίνικος, γλυκὺν ὄντα σφόδρα, κεφαλαλγὸν λέγουσιν εἶναι. *Erasme* avoit traduit cela : on dit que le cerveau du *Phenix*, qui est doux, donne mal à la tête. Il y a au moins ainsi, dans l'édition de *Xylander* de *Plutarque* Tom. 2. p. 133. Peut-être *Erasme* avoit-il traduit de même, dans la première édition de cette version ; mais dans celles de tous ses ouvrages imprimez à Bâle, & depuis peu à Leïde Tom. V. col. 39. il y a *palma cerebrum*. Il falloit, comme on fait, traduire *medulla*, moële. Quoi qu'il en soit, *Xylander*, qui n'étoit nullement un ignorant, auroit dû corriger cette faute dans son édition de *Plutarque*. Si on avoit demandé à *Xylander* & à *Erasme*, s'ils croyoient que quelcun eût jamais mangé du *cerveau de Phenix* ; ils n'auroient pas même pû se persuader, comme je croi, que *Plutarque* eût eu une si ridicule pensée. Cependant ils avoient laissé passer cette faute, qu'ils auroient sans doute corrigée, s'ils y avoient fait attention. Mais il n'y a personne, qui  
 appor-

apporte toujours une égale attention à ce qu'il fait ; & les personnes chagrines & grossières , qui censurent aigrement d'habiles gens , pour de moindres fautes , sont communément des gens , qui ne se donnent pas la peine de faire mieux , dans un Ouvrage un peu long & pénible. Nôtre Auteur n'étoit nullement de ces esprits aigres , & il déclare ,, que

„ c'est avec peine qu'il parle de la

„ négligence des gens célèbres & fa-

„ vans. Il demande qu'on lui par-

„ donne cet endroit de sa Harangue ,

„ qu'il n'a pas composée pour dimi-

„ nuer la réputation de personne ,

„ mais par nécessité , pour faire voir

„ que le commun des Interprètes se

„ trompe très-souvent ; puis que les

„ plus habiles tombent quelquefois

„ dans des bévues. *Invitus in hac ora-*

*tionis pacto versor , Auditores , quâ mihi*

*de doctissimorum , clarissimorumque viro-*

*rum negligentia video esse dicendum , sed*

*veniam dabitur orationi meæ ; non enim*

*ad hanc , studio atque libidine de cujus-*

*quam laude quidquam detrahendi , sed*

*necessitate delati sumus ; quum velle-*

*mus sapenumero interpretum vulgus*

*falli , quum eorum principes nonnum-*

*quam decipiantur.* On voit par-là

## 3 BIBLIOTHEQUE

qu'il étoit fort éloigné du caractère d'esprit de *François Robortel*, qui a passé son tems à chicaner *Erasme*, & d'autres Savans, beaucoup plus habiles que lui.

Il faut néanmoins tomber d'accord, avec Mr. *Averani*, que la plupart des versions sont obscures, peu exactes, & sans élégance; ce qui feroit mépriser les Originaux, si l'on en jugeoit par-là, & qui dégoûte infailliblement ceux qui les lisent. Plus la Langue Greque est riche, belle & expressive, plus il est difficile de bien traduire les Auteurs Grecs en quelque Langue que ce soit, & moins les versions peuvent-elles plaire à ceux qui les lisent.

L'Auteur a raison de dire qu'on ne la peut pas négliger, sans se résoudre à employer une infinité de mots Grecs, qui se trouvent dans toutes les Sciences, sans les entendre; ce qui paroît absurde, & expose ceux qui le font à commettre des bévuës ridicules.

Quoi qu'il se fût extrêmement appliqué à la lecture des Auteurs Latins, & qu'il écrivît en leur Langue, comme je l'ai dit, avec beaucoup d'élégance & de politesse; il donne la  
pré-

préférence aux Auteurs Grecs, soit dans la prose, soit dans les vers, sur les Auteurs Latins. C'est de quoi les anciens Romains convenoient, sans difficulté, même après que leur Langue eut été autant cultivée, qu'il étoit possible. On s'en apperçut même en Italie dès le XV siècle, auquel on vit renaître, en ce pais-là, l'étude de la Langue Greque. Sur cela l'Auteur prend occasion d'exhorter la Jeunesse, qui l'écoutoit, à l'étudier avec application. Il seroit à souhaiter que ses exhortations eussent produit tout l'effet, qu'elles devoient produire. Le génie naturel des Italiens, joint à l'étude sérieuse de l'Antiquité, les mettroient en état de surpasser aujourd'hui toutes les autres nations, comme ils le faisoient autrefois.

Je ne ferai qu'indiquer la matière des autres Harangues de ce Volume, de peur d'être trop long. Aussi bien les Extraits, que je pourrois en faire, ne seroient-ils pas suffisans, pour montrer que ce n'est pas en vain, que je leur ai donné les éloges, que l'on vient de lire. Les gens de bon goût, & les jeunes gens même doivent avoir recours à l'Original,

A 5 qu'ils

qu'ils ne se repentiront pas d'avoir lû.

Il montre donc dans la II. que l'on peut aquerir beaucoup de gloire, par les Lettres ; dans la III. que c'est en effet quelque chose d'excellent & de digne d'admiration ; dans la IV. qu'elles donnent beaucoup de plaisir , qui récompense bien la peine , que l'on prend à s'y instruire ; dans la V. qu'il ne faut pas que ceux qui étudient , se contentent de la médiocrité , mais qu'ils tâchent de parvenir à une érudition consommée ; dans la VI. que l'âge de la jeunesse est le tems le plus propre à l'étude, que l'on renvoye mal à propos à un âge plus avancé, où l'on est trop distrait pour s'y appliquer , & où l'on n'a plus tant de mémoire ; dans la VII. que l'art de faire la guerre tire de grans avantages de la connoissance des Lettres , au lieu que les gens d'épée s'imaginent communément qu'elles ne leur servent de rien ; dans la VIII. qu'elles sont très-avantageuses , dans le tems de la paix & de la tranquillité de l'Etat ; dans la IX. il exhorte à l'étude Mrs. ses Freres , qui venoient d'être reçus Docteurs en Droit ; dans la X. il traite

traite des victoires, que les Chrétiens avoient remportées, sur les Turcs, depuis l'an 1682. jusqu'à l'an 1686. & dans la dernière, il montre que l'étude des Lettres peut donner un très-veritable calme à l'esprit.

L'Auteur étoit chargé, par son emploi, de faire l'éloge des Sciences, quand on recommence les leçons, dans l'Académie de Pise, après les fêtes de vendange; comme il paroît, par plusieurs endroits. Il semble que la matière devoit être épuisée, dans peu d'années; mais il fait bien voir le contraire, dans la onzième Harangue, qu'il récita en 1687. le 1. de Novembre, & qu'il commence, en disant, „ qu'en s'a-  
 „ quitant de son emploi, il lui arri-  
 „ voit la même chose, qu'à ceux qui  
 „ naviguent, ou qui voyagent en de  
 „ grandes plaines. Comme quand  
 „ ils sont venus, dit-il, à ce qui leur  
 „ paroïssoit le plus éloigné, & qui  
 „ sembloit d'abord être borné par le  
 „ ciel, ils découvrent de nouvelles  
 „ étendues de terres & de mers; qu'ils  
 „ n'ont pas plutôt passées, qu'ils en  
 „ apperçoivent encore d'autres, qui  
 „ leur offrent de nouvelles fatigues,  
 „ sans pouvoir trouver de fin à leurs

## 12 BIBLIOTHEQUE

„ voyages : de même en travaillant.  
 „ à louer les Sciences, & à parcourir les espaces immenses, qu'elles renferment ; quand je suis arrivé,  
 „ ajoute-t-il, tout fatigué où je voulois aller, il se présente une nouvelle matière & de nouveaux sujets, dans lesquels l'éloquence trouve de quoi s'étendre & s'exercer.

*Exsequenti mihi sedulo munus injunctum, idem quod his, qui in vasto mari navigant, aut in camporum immensa planitie peregrinantur, usu venit. Nam quemadmodum illis, quum ad id pervenerunt, quod oculis extremum, cœloque terminari videbatur, alia se rursus aperiunt maris atque camporum intervalla, novusque de integro labor exantlandus, nec ullus errorum finis defatigatis ostenditur: ita mihi per Sapientie laudes ire conanti & infinita spatia, quibus illa patent, oratione metiri; quum eò quò intenderam defessus accessi, nova subinde materia suboritur, nova existunt argumenta, novusque sese dicendi campus ostendit, in quo exspatiari & exsultare possit oratio.*

On peut voir, dans cette pensée, & dans le tour, que l'Auteur lui donne, un petit échantillon de son stile. Il imite les longues périodes de Cice-

ron,

ron, avec succès, & n'en conserve pas moins la netteté du stile. Il fait encore voir qu'il est maître de sa matière & de son expression, en ce que son stile est égal & uniforme; bien éloigné de celui de ceux, qui écrivent par phrases, & dont toute l'éloquence consiste en de petits morceaux d'Orateurs & de Poètes cousus ensemble & en des allusions perpétuelles à quelques passages particuliers, qu'ils appliquent même souvent mal à leur sujet. Cette dernière manière d'écrire est tout à fait éloignée, non seulement du stile des Anciens, mais encore des bons Auteurs, que l'Italie a produits dans ces derniers siècles, & en particulier de celui de *Benedetto Averani*.

Au reste, il ne faut pas s'imaginer que les louanges des Sciences, dont nous avons parlé jusqu'à présent, regardent la connoissance des Belles-Lettres seulement, ou de ce qu'on appelle *la Grammaire*, ou *la Critique*. L'Auteur entend par-là la Philosophie & les autres Sciences, qui concernent les choses, comme il paroît par toutes ses Harangues & par la dernière en particulier. Il n'y a que les Sciences qui forment l'esprit, &



## 14 BIBLIOTHEQUE

qui régient le cœur , par des lumie-  
res sures, qui puissent donner à l'hom-  
me un véritable repos. La lecture  
des Anciens peut infiniment contri-  
buer à cela , pourvu qu'on les lise,  
non avec les yeux d'un Grammai-  
rien , qui n'y cherche que des mots ,  
mais d'un homme curieux des choses  
mêmes , à dessein d'en profiter. La  
connoissance purement Grammati-  
cale de l'Antiquité ne guérit de rien ;  
elle laisse au fonds du cœur l'or-  
gueuil, la colere, l'envie, & les au-  
tres passions les plus opposées à la  
tranquillité de l'esprit, toutes entie-  
res. On n'en est pas moins disposé  
à se quereller d'une maniere hon-  
teuse, sur des bagatelles, & à trou-  
bler son propre repos, en attaquant  
celui des autres, comme l'experien-  
ce le fait voir. Mais si l'on pénètre  
bien la Morale des Anciens , on y  
trouve mille excellentes leçons ,  
pour conserver le calme de l'esprit,  
qui est la chose la plus souhaitable  
en cette vie.

II. ORATIONES *habite Pi-  
sis, auctore* BENEDICTO AVE-  
RANIO *Florentino in Pisano Lyceo  
Humaniorum Litterarum Professo-  
re,*

re, *Serenissimo FERDINANDO Etruria Principi dicata. Opus postuum.* A Florence 1709. in 4. pagg. 308.

C'EST ici un second Volume des Harangues de *Benedetto Averani*, publié après sa mort par Mr. *Giuseppo Averani* son frere, Professeur en Droit Civil à Pise. Elles contiennent de semblables sujets, car elles regardent toutes les Lettres, & la maniere dont on doit s'y prendre, pour devenir savant. La dernière Harangue est de l'an 1706. par où l'on peut connoître, qu'il n'y a pas long-tems que l'Academie de Pise, & l'Italie en général ont perdu cet habile homme.

Il y a dix-huit Harangues dans ce Volume, qui sont toutes très-bien écrites & dont voici les sujets. La I. montre que toute la Terre est la Patrie des gens de Lettres; la II. qu'il y a de l'honneur à respecter les gens sages, & de la honte à les mépriser; la III. que la Sagesse surmonte la Fortune; la IV. en quoi consiste ce qu'on appelle *otium litteratum* & à quoi il sert; la V. que les Sciences servent à corriger les Vices & à exciter

ter à la Vertu; la VI. que la Sagesse surmonte la Volupté; la VII. que l'Orgueil est la peste des Lettres; la VIII. que l'on ne peut pas acquérir la Sagesse, sans l'aimer avec beaucoup d'ardeur; la IX. que les jeunes gens, qui s'appliquent à l'étude, doivent fuir les Vices; la X. que personne ne peut parvenir à une grande érudition, sans beaucoup de travail; la XI. qu'il faut de la constance dans l'étude, pour profiter; la XII. que la Paresse est la peste des Lettres; la XIII. que dans la maniere de régler le cours de ses Etudes, il faut suivre l'exemple des Sages & non le goût de la multitude; la XIV. que les Ecoles Publiques servent infiniment à l'avancement des Lettres; la XV. qu'il faut joindre les Sciences avec l'étude des Belles Lettres, & l'élégance du style; la XVI. que les jeunes gens, qui étudient, ne doivent pas se contenter de ce qu'ils ont appris de leurs Maîtres; la XVII. que les Sciences ne laissent pas de fleurir, dans le milieu de la guerre; la XVIII. que moins les Sciences sont estimées, plus on les doit cultiver. Ce sont-là de beaux sujets, & les Professeurs de-

devroient les imiter , dans les Harangues , qu'ils font de tems en tems ; au lieu qu'ils choisissent souvent des matieres , sur lesquelles il n'y a presque rien de bon à dire.

Le sujet de la VII. Harangue est des plus nécessaires non seulement pour de jeunes gens , mais pour d'autres plus avancez en âge & qui n'en font pas plus modestes. Voici comme \* l'Auteur s'exprime en Latin : *Superbiam dico & vanam animi elationem , opinione doctrinae sibi blandientis & magnificè se circumspicientis , & ineptissimè venditantis ; hanc inimicam esse Virtuti , infestam sapientiae , doctrinae studiis exitiabilem ; hanc esse ingeniorum scopulum , bonarum artium bustum , intelligentiae caecitatem , mentium caliginem & tenebras ; nec quidquam magis cupidis Litterarum hominibus esse metuendum , fugiendum , detestandum , quàm superbiam , falsòque conceptam opinionem de suo ingenio & scientia , demonstrabo.* C'est ce que l'Auteur montre en effet , mais sur tout par rapport aux jeunes gens.

Il auroit pû encore donner ici de bonnes leçons aux personnes plus âgées , qui souvent ne sont pas plus exemp-

\* Pag. 105.

exemptes d'orgueil, que les jeunes gens. Il lui auroit été fort aisé de faire voir que cet orgueil est extravagant, parce qu'il n'y a point de Savoir, qui ne soit ici bas très-imparfait, & qui mette à couvert de toutes sortes de fautes; Qu'il n'y a rien non plus qui nuise plus que l'orgueil à cette espece de gens, parce qu'il les empêche de se laisser détromper, & d'apprendre ce qu'ils ne savent pas; Qu'il leur nuit encore, aussi bien qu'aux autres, en leur faisant mépriser ce qui n'est point méprisable, & en leur attirant des querelles, parce que personne ne peut souffrir leur insolence; de sorte qu'en voulant ruiner la réputation des autres, ils ruinent la leur propre & perdent souvent leur repos. On en pourroit produire des exemples, tirez des plus grands Critiques des tems passez, & de ceux qui s'imaginent aujourd'hui de les égaler, ou même de les surpasser. La verité est que la Modestie est toujours utile & aimable, & que l'Orgueil est toujours nuisible & odieux. Qui fait mépriser l'étude des Langues, que l'Orgueil ridicule de ceux, qui s'y croient habiles, & qui d'ailleurs n'ont souvent pas.

pas le sens commun ; outre qu'il s'en faut toujours beaucoup , qu'ils n'aient le Savoir , qu'ils s'imaginent ? Il y auroit de belles réflexions à faire là-dessus.

Nôtre Auteur , après avoir dit que la Flaterie est la mere de l'Orgueil , ajoute fort ingénieusement „ qu'en-  
 „ core qu'un orgueilleux n'ait point  
 „ de flatteurs , il est lui-même son  
 „ plus grand flatteur , il s'admire ,  
 „ il se flatte , il s'applaudit ; & qu'à  
 „ cause de cela il ne peut pas  
 „ n'être point très-fou , parce que  
 „ vivant avec un flatteur , & l'ai-  
 „ mant , il faut nécessairement qu'il  
 „ s'y confie : *Licet superbo desint  
 adultores , ipse maximus est adulator  
 sui , se miratur , sibi blanditur , sibi ad-  
 sentatur & idcirco non stultissimus esse  
 nequit ; quia cum adulateore vivit , adu-  
 latorem diligit , adulatori credat necesse  
 est.* Il dit aussi fort bien , dans la  
 suite , „ que les orgueilleux sont ,  
 „ comme des outres enflées de vent ,  
 „ qui étant trop tendus , ne peuvent  
 „ recevoir qu'avec peine la liqueur ,  
 „ qu'on y voudroit mettre , & qu'ainsi  
 „ pleins de vuide & de fause ils ne  
 „ reçoivent pas la doctrine & la  
 Science solide : \* *Hi velut utres in-*

\* Pag. 116.

*flati*

*flati contentique vehementius liquorem, quem infundas, non facile recipiunt, inanitate fastuque pleni solidam doctrinam, scientiamque non admittunt.* Il ne se peut rien de mieux dit, que cela, & ceux, qui y sont interessez, s'en doivent faire l'application & en profiter.

La dernière de ces Harangues est l'une des plus fines. L'Auteur en proposant les plaintes, que l'on fait avec raison, contre le mépris que les Grands semblent avoir pour les Lettres, & le peu de protection qu'ils leur accordent, les censure obliquement & avec beaucoup d'esprit & de politesse; quoi que dans la suite il parle un peu plus directement. Comme il auroit pu sembler que ce discours seroit propre à dégoûter la Jeunesse de l'étude, il fait voir que plus on la méprise aujourd'hui, en comparaison des siècles précédens; plus il faut que les gens de Lettres s'efforcent d'exceller, afin de surmonter le dégoût des Grands, & de les convaincre de l'utilité des Sciences.

D'ailleurs il fait voir que l'envie d'apprendre étant naturelle à l'homme, & les ignorans même souhaitant de savoir : au lieu que ceux, qui ne  
sont

font pas vertueux, haïssent ordinairement la vertu ; on doit étudier, quand même il n'y auroit aucune récompense extérieure attachée au Savoir, seulement à cause de la satisfaction d'esprit & du plaisir intérieur, qu'il cause. Il ne laisse pas de montrer que souvent il y a eu des gens, qui, par le moyen des Lettres, se sont élevez à de grandes dignitez, ont amassé des richesses, ont vécu dans l'abondance & dans les plaisirs permis, ou au moins ont vécu tranquillement, & n'ont jamais manqué du nécessaire.

Il étale aussi les peines & les dangers, qu'il y a dans le commerce & dans la vie des soldats ; quoi qu'on s'avance quelquefois par là, & qu'on acquiere du bien. Le bon succès du commerce dépend de beaucoup de soin, d'inquietude & de peines. Il dépend encore de la bonne foi des autres, des vents, des tempêtes, & de la paix, qui est souvent troublée par l'ambition des Princes, & de mille autres choses, qui ne sont nullement en nôtre puissance. Je mettrai ici ses paroles Latines, pour ceux qui les entendent, & qui verront par-là, comme par les autres :



endroits , que j'ai déjà rapportez , quel est le stile de l'Auteur. *Mercaturis rem quærere honestum & quaestuosum ; & ne , studio laudandi Litteras , rem videar adaugere , longè majores divitiæ , mercatorum industriâ quàm Litteratorum , si Fortuna adriferit , congeruntur ; sed quàm sollicita est , quàm anxiosa vita mercatorum , quàm incerta instabilisque fortuna ? Si navim suus ventus non impleverit , si tempestas fregerit , si conciderit fides , si bellum exarserit , maximas interdum jacturas accipit. Pendet à ventis , pendet à tempestatibus , pendet ab aliena fide , pendet à bellis fortuna mercatorum ; & momento temporis , quem extulerat , quem suis donis impleverat , quem ad summas opes provexerat , destituit , deprimit , inanem dimittit , ad pudendam inopiam redigit. Jam verò quid habet amplum , quid splendidum , quid gloriosum mercatura ; quod cum gloria , cum immortalitate nominis , quam adferunt Litterarum studia , possit comparari ? A l'égard des gens de guerre , l'Auteur avouë que l'on acquiert aussi l'immortalité , dans ce métier-là ; mais il remarque fort bien , qu'il y a peu de gens de guerre , qui s'immortalisent , quoi qu'ils souffrent  
tous*

tous des fatigues infinies , & qu'ils soient exposez à de très-grands dangers. Il n'oublie pas de censurer ceux qui servent les étrangers , & qui , pour de simples gages , font la guerre à ceux qui ne leur ont fait aucun mal. *Bellicæ verò artes & immortalitatem nominis & decus , beneficio Scriptorum , pariunt sempiternum ; sed paucis contingit , ut exercitus ducere , ut urbes capere , ut hostes debellare , ut populos justa imperia detrectantes in suam redigere possint potestatem. Ceteri , qui ad summos militiæ gradus non pervenere , nullam , vel exiguam & non diu permansuram gloriam consequuntur. Quid hîc ergo commemorem , quàm multa pericula viri militares adire , quàm intolerandos labores , quantos æstivi solis ardores , quantam frigorum magnitudinem & imbrium & tempestatum & famem & sitim perferre cogantur ? Quid autem narrem , quàm innumerabilem multitudinem Martis absunserit furor ? Non terræ motus , non fulmina , non vis tempestatum , non intemperies cœli , non diluvia , non incendia , non ferarum impetus , non tyrannorum immanitas tantam mortalium stragem , quantam bellirabies ediderunt. Voilà ce qu'il dit*

con-

## 24 BIBLIOTHEQUE

contre la vie militaire en général. Il ne parle pas mieux de la milice mercenaire, qui est à présent si commune. *Inservire Regum externorum libidini & levi auctoramento suum sanguinem, suam vitam addicere turpe & indecorum; scire credibus eorum, qui neque te, neque tuam rempublicam leserunt, inhumanum; incendiis, rapinis, urbium excidiis, agrorum vastitate vexare populos immerentes immane ac ferum; mercedis causâ sub pelli-bus agere, potare infectam cruore aquam, noctes insomnes, dies inquietos agere, severissimis militiæ legibus obstringi, sordidum & miserum & infelix arbitror.* Mr. Averani conclut de tout cela qu'il vaut mieux s'appliquer à l'étude, que d'aller servir des Puissances étrangères, sans être persuadé de la justice de leur cause, & je croi qu'il a raison.

III. CARMINA BENEDICTI  
 AVERANI Florentini, in Pisano  
 Lyceo Litterarum Humaniorum Pro-  
 fessoris, Serenissimo FERDINAN-  
 DO Etruriæ Principi dicata. Opus  
 postumum. A Florence 1609. in 4.  
 pagg. 78.

LES

**L**ES vers Elegiaques Grecs & Latins, & les vers Heroïques, que l'on voit ici, sont une preuve que Mr. *Averani* n'avoit pas moins de genie pour la Poësie, que pour la Prose, s'il avoit voulu s'y appliquer également. On voit ici des Elegies, des Panegyriques, des Epigrammes, & cela sur des sujets pieux, aussi bien que sur d'autres matieres. Tout y sent l'homme, qui avoit lû avec soin & qui possedoit les Poëtes anciens; tout y est plein d'esprit & de savoir. Quand on réüssit aussi bien que Mr. *Averani*, & qu'on fait des vers pour se divertir, sans négliger pour cela des études plus sérieuses & plus utiles; & sans se croire, à cause de ce talent seul, quelque chose de plus que les autres, on n'y sauroit trouver à redire. Mais le moyen de souffrir de mauvais Poëtes, qui perdent leur tems à coudre des lambeaux, mal réunis, de l'Antiquité, & qui se croient à cause de cela les premiers des hommes?

Il y a une Elegie fort jolie, qui est intitulée *Amoris contemptus*, & qui commence:

*Quid mihi , sæve puer , vulnus cru-  
dele minaris ,  
Quid petis immiti ferreus igne si-  
num ?  
Imbelles depone faces , depone sagit-  
tas ,  
Et tua victus Amor corda superba  
doma.*

On en trouve encore une Greque, à la louange d'une fille, & l'Auteur l'a traduite, d'une maniere plus étendue & plus libre, en Latin. La version n'est pas moins bonne, que l'original. Voici le commencement :

*Ὡς ῥόδον εἰαρινοῖσι μεταπέπῃ ἀνθεσιν,  
ἄλλων  
Τῷ κάλλει προφέρεις , ἡμερόεσσα κόρη.*

*Ut quæ vere novo Paphiis rosa nasci-  
tur hortis  
Pulcrior & dominæ tinctæ cruore  
sue &c.  
Sic formosa nites æquales inter , &  
omnes  
Sic roseis vincis culta puella genis.*

Il faudroit rapporter ces deux Elegies, toutes entieres, pour en montrer

trer la beauté ; mais c'est ce qu'on ne fauroit faire ici. Si l'on a recours à l'Original, on verra que l'Italie n'a pas manqué, dans ce siècle, de *Bembes*, ni de *Sannazaires*, ni d'*Amalthées*. Il y en auroit sans doute davantage, si l'on y recompensoit cette espede d'études, comme celle du Droit Canonique ; qui mériteroit autant d'être éteinte pour jamais, que celle-ci de fleurir.

IV. BENEDICTI AVERANI *Praelectiones, in utriusque Linguae Scriptores, in Lyceo Pisano, habitæ.* In fol.

C E n'est pas là le titre d'un livre, qui ait été publié. C'est seulement ce qu'un volume *in folio*, que l'on a dessein d'imprimer ici, doit contenir. Mr. *Averani* a fait des Leçons sur divers Auteurs Grecs & Latins ; à Pise, qui méritent le jour. On en a eu un Essai manuscrit, qui est très-bien écrit, & qui a donné une très-grande envie de voir le reste. Cela m'a fait croire qu'on ne seroit pas fâché d'en avoir un petit échantillon, en attendant l'Ouvrage même, que l'on fait copier en Italie,

## 28 BIBLIOTHÈQUE

pour l'envoyer ici, & l'y mettre sous la presse.

Ce que l'on a vû font trois leçons sur la 2. Epigramme du Ch. XI. du I. Livre des Epigrammes Greques, sur un fameux *Pantomime*, qui vivoit du tems d'Auguste, & qui se nommoit *Pylade*. L'Auteur de cette Epigramme est un Poëte de Tarse, nommé *Boëthus*, qui a vécu au même tems, & qui avoit fait un Poëme sur la victoire que Marc Antoine & Auguste avoient remportée sur Brutus & Cassius. *Strabon* nomme *Boëthus un mauvais Poëte\* & un mauvais citoyen*, & en raconte des choses, qui ne lui sont pas avantageuses. Néanmoins l'Epigramme, dont il s'agit, n'est pas mauvaise. Il y louë une danse de *Pylade*, dans laquelle il avoit représenté l'histoire de *Bacchus*, & ses divertissemens avec les *Bacchantes* & les *Satyres*. Il dit que *Pylade* l'avoit fait, avec tant d'art & de grace, que si *Bacchus* étoit entré dans le ciel, de la même maniere, *Junon* auroit oublié sa jalousie, & auroit dit qu'il n'étoit pas le fils de *Semele*, mais d'elle-même. Voici les paroles Greques :

Li

\* *Lib. XIV. p. 674. Ed. Par.*

Ἐὶ τοῖος Διόνυσος ἐς ἱερὸν ἦλθεν Ὀλύμ-  
πον,

Κωμάζων λίγκαις σὺν ποτε καὶ Σατύροις,  
Οἶον ὁ τεχνήεις Πυλάδης ἐρχήσατο κείνον,  
Ὁρθεὶ κατὰ τραγικῶν τέθμια μισοπέ-  
λων,

Παυσαρμένη ζήλας Διὸς ἂν φάτο σύγαμος  
Ἡΐρη,

ἘΨύσω Σεμέλη, Βάκχον ἐγὼ δ' ἔτεκεν.

Mr. Averani les a traduites ainsi, en  
Latin :

*Si talis quondam sacrum venisset*  
*Olympum*

*Ogygius Bacchis cum Satyrisque*  
*Deus,*

*Qualem saltavit Pylades mirabilis*  
*arte,*

*Dum movet ad tragicos corporæ*  
*docta modos;*

*Depositâ Juno dixisset protinus irâ:*

*Mentitur Semele, Bacchum ego*  
*nam peperî.*

Grotius l'avoit traduit ainsi :

*Si talis Superûm Liber venisset in*  
*aulam,*

*Saltans cum Satyrûm, Bassari-*  
*dûmque choro,*

B 3

Qua-



## 30 BIBLIOTHEQUE

*Qualem Romuleo Pylades spectare  
theatro*

*Melpomenes sectans scita, modús-  
que dedit;*

*Diceret, abjectis odiis, Regina Deo-  
rum:*

*Mentiris, meus hic filius est, Se-  
mele.*

Mr. *Averani* a fait trois Leçons sur cette Epigramme, & dans la première, outre l'explication de quelques mots, en faveur de la Jeunesse, qui l'écoutoit, il fait de très-bonnes remarques sur la matiere. Il intitule ces Leçons *Sermones*, parce qu'elles sont conçues en termes simples, comme ceux de la conversation. Il ne laisse pas de s'exprimer, avec beaucoup d'élégance. Je mettrai ici quelques-unes de ses remarques.

Il remarque sur cette expression du 3. vers *ἀρχίστατο κείνον*, que les Latins parloient de même, & disoient *saltare aliquem*, pour dire représenter ses actions, dans une dance de Pantomimes. *Aufone* a dit, Epigr. LXXXIV.

*Daphnen & Nioben saltavit Simius  
idem,*

*Ligneus ut Daphnen, saxeus ut  
Nioben;*

parce

parce que ce Pantomime avoit représenté le changement de Daphné en arbre, & celui de Niobé en statue de pierre. *Elie Vinet*, que *Mr. Averani* n'avoit pas regardé, a remarqué, aussi bien que *Vincent Opsopæus*, qu'*Aufone* avoit traduit l'Épigramme 3. du Ch. xxxviii. du 2. Livre de l'Anthologie.

Δάφνῳ καὶ Νιόβῳ ἀρχήσατο Δάφνις ὁ  
 σιμὸς,  
 Ὡς ξυλινὸς, Δάφνῳ ὡς λίθινος, Νιό-  
 βῳ.

*Juvenal* a aussi dit, comme le remarque l'Auteur, Sat. vi, 63.

*Chironomon Ledam molli saltante  
 Bathyllo.*

Sur le 4. vers, où il est dit que *Bathylle* avoit suivi les règles des Poëtes tragiques, voici en Latin la remarque de nôtre Auteur : *Non sine causa dicit Pyladem rectè saltasse, secundùm leges Tragicorum, non solùm quia Pantomimorum saltatio tragica appellatur, ut Athenæus testatur his verbis: Τῆς ἢ κατὰ τῶτον ἀρχήσεως τῆ τραγικῆς καλαρμύνης πρῶτῳ εἰσιγητῆς γέγονε Βάθυλλῳ, sed etiam quia saltatio Pyla-*

*dis habebat quid òyxōdes, id est, fastus & tumoris plenum, quod est aptius Tragœdiæ, quum saltatio Bathylli contrà esset hilarior. Quamobrem Seneca negat Bathyllum parem sibi fuisse in Tragœdia, sicut in Comœdia Pyladen; sic enim ait: Et ut ad morbum te meum vocem, Pylades in Comœdia, Bathyllus in Tragœdia multùm à se aberant.*

Pour achever de donner une idée de ces Leçons de Mr. *Averani*, je ne saurois mieux faire que de copier ici ce qu'il dit des *Pantomimes*, qui, comme l'on fait, représentoient, dans leurs dances, par des gestes, toute une Histoire; & cela avec tant de clarté, que l'on dit qu'ils parloient des mains; quoi qu'il y ait bien de l'apparence qu'il falloit savoir cette Histoire, pour comprendre ce qu'ils vouloient dire. Le passage est un peu long, pour ceux qui n'entendent pas le Latin; mais comme il s'agit d'un Ouvrage qui est en cette Langue, qui roule sur les Antiquitez Greques & Romaines, & qui ne sera public de quelque tems, je ne puis faire autrement. D'ailleurs après avoir rapporté ce passage, je ne ferai qu'indiquer la

ma-

matiere des deux autres Leçons.

*Pantomimos*, dit-il, *ex eo adpellatos fuisse constat, quòd artificioso corporis motu omnia propemodùm imitarentur. Quod illis nomen, non sine causa, ab Antiquis est adtributum; si quidem tanta fuit eorum saltatorum dexteritas, tantàque in artificio suo vis & facultas; adedò omnes adfectus expresse- runt & res gestas & fabulas fictas oculis quodammodo subjecerunt; ut ta- cito corporis motu cujusvis elegantis Poëtæ, vel Historici facundi eloquen- tiam propè adæquarent. Quocirca di- citur Barbarus, quum ad Neronem Imp. legatus venisset, & Pantomimum saltantem spectasset, enixissimis precibus à Nerone contendisse, ut sibì aliquem daret hujusmodi saltatorem, ut per eum artificem Barbaris finitimis, qui suæ gentis Linguam non intellige- rent, significare posset quæ vellet. Sed hic Barbarus & fortasse rei novitate permotus, insoliti admiratione specta- culi. Quid? Philosophus & ejus fam- iliaæ sectator Philosophus, quæ haud- quaquam cujusquam studium solet lan- dibus extollere, Demetrius Cynicus, nonne testis est locupletissimus nihil esse, quod Pantomimorum vis & facultas non imitaretur, exprimeretque pulcher-*

B 5 rimè?

*rimè? Qui quum ejusmodi saltationem semper contempsisset, rogatus ut, priusquam rem improbaret, cognoscere ne gravaretur; saltantem Pantomimum spectavit eoque spectaculo est adedè delectatus, ut Græcis verbis exclamaverit: audio, homo, quæ exprimis, non solùm video, planèque mihi videris manibus ipsis loqui. Quibus ex verbis intelligi potest, quare Lesbos Mitylenæus Pantomimos χειροσόφως, hoc est, manibus sapientes adpellaret; propterea quòd, etsi vultu, oculis, & statu corporis, motùque res ob oculos ponebant, pleraque tamen manibus significarent.*

*Est & alia hujus nominis notatio, quæ prætermittenda nequaquam est; nam tria sunt saltationum genera, tragica, quæ nominatur ἐμμελία, quam concinnitatem vertit Julii Pollucis interpres: comica, quæ cordax lasciva saltatio, unde cordacismi, quos Philippo Macedoniae Regi, magna cum acerbitate, objicit Demosthenes: satyrica, Sicinnis nuncupata, quæ militaris quædam, vehemènsque saltatio fuit; unde Sicinnotyrbæ, cujus mentio est apud Athenæum. Ex quibus intelligi potest malè à Suida, in voce Pylades, Sicinum tragicam saltationem*

nem dici, eumque locum emendandum esse; nam Sicinnis, Athenæo teste, non tragica, sed satyrica saltatio habebatur; adeo ut Satyri Sicinnistæ vocarentur, cujus inventor Sicinnus quidam Barbarus perhibetur. Ex his igitur tribus, quum Pantomimorum saltatio constaret, ut Lucianus & Suidas docent; verisimile est Pantomimos ex eo nominatos, quod omnia simul; videlicet, tragicæ saltationis gravitatem, satyricæ vehementiam, comicæ lasciviam imitarentur.

Quacumque verò de causa, Pantomimi sint hoc modo adpellati, eorum saltationis auctor Bathyllus fertur; qui, quemadmodum Athenæus testatur, Alexandrinus fuit & à Mæcenate habitus in deliciis, sicut Cornelius Tacitus Lib. I. tradit, his verbis: indulferat ei ludicro Augustus, dum Mæcenati obtemperat effuso in amorem Bathylli; & Horatius indicat, in Oæ quæ sic incipit:

Mollis inertia cur tantam diffuderit imis

Oblivionem sensibus;

ubi leguntur hi versus:

Non aliter Samio dicunt arfisse  
Bathyllo

Anacreonta Teïum.

*Alter autem hujus saltationis inventor fuit Pylades, natione Cilix, ut Suidas adseverat in voce Pylades; qui etiam librum de saltatione conscripsit, ut Athenæus his verbis docet: Τῆτον τὸν Βάθυλλον φησὶν Ἀριστόνικος καὶ Πυλάδην, ὃ ἐστὶ σύγγραμμα περὶ Ἰταλικῆς ὀρχήσεως, τὴν Ἰταλικὴν ὀρχησθαι πρῶτον συστήσασθαι: hunc Bathyllum dicit Aristonicus & Pyladem, cujus est de saltatione liber, Italicam saltationem primū constituisse. Quamquam Casaubonus, excellenti vir ingenio, & eruditione, putat ea verba cujus est de saltatione liber, ad Aristonicum referenda. Verumtamen Suidas contrarium docet, qui de Pylade sic ait: Scripsit & de saltatione Italica librum, quæ ab ipso reperta est; quod & verius ego arbitror.*

*Et quoniam in hunc Athenæi locum incidimus, notandus est error Interpretis, qui sic ait: Saltationis Italicæ, quæ inolevit Athenæi sæculo, is primum actorem fuisse tradit Bathyllum, quem rectè saltasse adfirmat Seleucus. Vertit autem illa verba Athenæi: τῆς ἧ κατὰ τῆτον ὀρχήσεως τῆς Ἰταλικῆς καλωμένης πρῶτος εἰσηγητῆς γέγονε Βάθυλλος, ὃν φησὶ νομίμως ὀρχήσασθαι Σέλευκος. Nequaquam tam inerudi-*

tus fuit Athenæus, ut nesciret aut quo tempore inventa fuerit Italica saltatio, aut Pyladem & Bathyllum ejus inventores Augusti sæculo floruisse, quod inter omnes Auctores constat. Testatur id, libro citato, Corn. Tacitus, qui, si Italica saltatio Athenæi ævo in lucem esset prolata, Bathylli mentionem facere non potuisset; testatur Zosimus; testatur Lib. II. Saturnalium Macrobius; testatur denique Lucianus, in Dialogo de saltatione & , ut alios prætermittam, Suidas, qui etiam Augustum Italicæ saltationis facit inventorem. Cujus auctoritas ad eum Lipsium decepit, ut pro certo audeat adfirmare maximum Principum id invenisse; quod quia permisit, non injuriâ fortasse reprehenditur. Sed Lipsium refutat Casaubonus & Suidas ipse, quo auctore Lipsius nititur; qui, in voce Pylades, quasi oblitus eorum quæ dixerat, non Augustum ludicri Pantomimorum fuisse tradit repertorem.

Sed, ut ad Athenæum revertar, non tam indoctus fuit eruditissimus Græcorum, ut solus ignoraret quod omnes eo tempore sciebant, & quod non poterat ignorare. Nam si ætate Athenæi Pylades & Bathyllus hoc invento Italicam scenam illustrassent, quomodo id nescires



Athenæus, *Romæ per diu versatus; aut, quum nesciret, quid illi venit in mentem, cur id quod nesciebat adfirmaret? Quid ergo est? Hominem doctum, interpretem Athenæi, fefellerunt ea verba, quæ leguntur in Epitome Deipnosophistarum: τῆς δὲ καὶ τῆτον ἀρχαίας, quæ de Athenæo esse putavit capienda. Itaque vertit: quæ Athenæi sæculo inolevit. Ego autem existimo auctorem Epitomes illa verba transcripsisse ex Athenæo, qui de Augusto, vel alio quopiam, qui eo tempore vixerit loqueretur; neque enim ullo modo potest dici Athenæi sæculo Italicam saltationem cœpisse; quum, teste Suida, imperante M. Antonino Philosopho floruerit Athenæus; quod & ipse indicat, neque etiam eo tempore adolevisse, quum Lucianus, qui vixit imperante Trajano, ad summum celebritatis evectam fastigium artem Pantomimorum, & Seneca doceat, suâ quoque ætate, maximè cultam, qui sic ait: & quantâ curâ laboretur, ne cujuslibet Pantomimi domus intercidat. Stat per successores Pyladis & Bathylli domus.*

Voilà les remarques de Mr. *Averani* sur l'art des Pantomimes & sur leur origine. Il y semble faire vivre

*Lu-*

*Lucien* un peu trop tard , mais il le fait après *Suidas* & d'autres. *Vossius* dans ses *Historiens Grecs* , Liv. II. c. 15. fait voir qu'il a été contemporain à *Athenée* , & qu'ils ont vécu sous *Marc Aurele* & même un peu plus loin. Au reste *Saumaïse* a fort bien prouvé sur *Flavius Vopiscus* p. 496. & suiv. de l'Édition de Paris , *in folio* , que l'art de représenter , par des gestes & par des dances des histoires , étoit connu parmi les Grecs du tems de *Sophocle* , & que *Platon* en a parlé. Il croit que ceux qui en ont attribué l'invention à *Pylade* , ont seulement voulu dire que ce fut lui , qui le premier donna des représentations de *Pantomimes* à part ; au lieu qu'auparavant on les joignoit aux *Tragédies* & aux *Comedies*. Cet endroit de *Saumaïse* est plein d'une érudition peu commune , & contient quantité d'excellentes remarques sur cette matiere , & même sur l'*Epigramme* dont il est question. *Mr. Averani* semble ne l'avoir pas lû , ou au moins il l'avoit oublié.

Il seroit à souhaiter que *Mr. son Frere* , qui prépare ses *Leçons* , pour la presse , eût soin de faire marquer exactement les *Livres* , *chapitres* & pages

pages des endroits des Auteurs citez. Ce n'est plus l'usage de citer d'une maniere si vague; comme de mettre *Senèque*, sans dire lequel des deux c'est, le Rheteur ou le Philosophe, ni sans marquer l'endroit, où les paroles se trouvent. *Brodeau* sur l'Anthologie les avoit déjà citées, aussi bien que *Saumaise*. Il y en a des deux *Senèques*, qu'il faut avoir soin de distinguer.

Au reste, on voit par là le bon goût & le bon stile de *Benedetto Averani*. Dans sa seconde leçon, pour faire comprendre plus facilement à ses Auditeurs ce que c'étoit que les dances des Pantomimes, il traite des dances des anciens Grecs, & de leurs différentes sortes. Dans la troisième, il parle aussi de la dance, mais telle qu'elle étoit en usage parmi les Romains, qui n'en étoient pas entêtés, comme les Grecs & qui ne trouvoient pas même bon, que les femmes fussent trop bien dancer; témoin le jugement que Salluste fait de Sempronie : „ Cette femme pour  
 „ ce qui est de sa naissance, de sa  
 „ beauté, de son mari & de ses en-  
 „ fans, avoit sujet de se tenir pour  
 „ heureuse; elle étoit habile dans  
 „ les

„ les Lettres Greques & Latines ;  
 „ elle favoit chanter & dancier, mieux  
 „ qu'il n'étoit nécessaire pour une  
 „ honnête femme : *Psallere & saltare*  
*elegantius , quàm necesse est probæ.*  
 Mr. *Averani* croit que l'on inventa  
 autrefois la dance , sur les mouve-  
 mens des Astres , & qu'on avoit rai-  
 son de l'employer dans les réjouif-  
 sances publiques & en l'honneur de  
 la Divinité. Il finit par ces mots sa  
 troisième leçon : „ Si cela est con-  
 „ forme à la vérité , la dance ne doit  
 „ pas être regardée , comme une  
 „ chose basse & mesléante , puis  
 „ qu'elle tire son origine des astres  
 „ & du ciel. Mais c'est par nôtre  
 „ faute , qu'en cherchant du plaisir  
 „ en toutes manieres , & même des  
 „ attraits aux plaisirs deshonnêtes ,  
 „ nous avons gâté cet art , & que  
 „ nous l'avons employé à des usages  
 „ lascifs. Ce qui devoit servir au  
 „ culte divin , & à la réjouissance  
 „ publique , est employé , contre son  
 „ institution pour les plaisirs & pour  
 „ les délices des gens riches : *Quod*  
*si consentaneum est veritati , non hu-*  
*milis planè , censeri debet , neque inde-*  
*cora saltatio , quæ è sideribus ipsis cœ-*  
*loque originem ducit. Sed nos in culpa*

*fit*

*sumus, qui, dum voluptatem omnibus modis aucupamur, & delectationis etiam prave lenocinia conquirimus, artem corrupimus & ad lasciviam, procacitatemque traduximus. Itaque quæ Sacris Deorum celebrandis & publicæ lætitiæ inservire debebat, nunc pravissimæ voluptati & beatulorum deliciis cogitur ancillari.* La pensée est un peu oratoire, & elle auroit même été plus propre au tems, auquel on dançoit en l'honneur de la Divinité, qu'à celui auquel nous vivons. Mais il faut avouër qu'elle est bien exprimée. Autrement sauter étant un effet naturel de la joie, comme on le peut voir par les enfans & les bêtes, qui sautent de joie ; il n'est pas nécessaire de monter jusqu'aux étoiles, pour en trouver l'origine. On y ajouta l'art & la cadence, pour la rendre plus agréable, & on l'employa dans les réjouissances & les fêtes publiques, en l'honneur des Dieux.

## ARTICLE II.

*Oeuvres de Maître FRANÇOIS RABELAIS publiées sous le titre de faits*

*faits & dits du Geant GARGANTUA & de son fils PANTAGRUEL, avec la Prognostication Pantagrueline, l'Épître du Limosin, la Crème Philosophale, & deux Épîtres à deux Vieilles de mœurs & d'humeurs différentes. Nouvelle Edition, où l'on a ajouté des remarques Historiques & Critiques sur tout l'Ouvrage, le vrai portrait de Rabelais, la carte du Chinonois, le Dessin de la Cave peinte & les différentes vuës de la Deviniere Metairie de l'Auteur. A Amsterdam chez Henri Bordeſius. 1711. in 8°. en 6 volumes dont le premier a 390 pages, le second 294, le troiſième 278, le quatrième 294, le cinquième 294, & le ſixième 144. Se trouve auſſi chez Schelte & chez Bernard.*

**O**N peut bien juger que je ne mets pas ce titre ici, pour faire un Extrait de *Rabelais*. Non ſeulement le livre eſt trop connu, pour que cela ſoit néceſſaire; mais il eſt écrit d'une manière, qui ne permet pas de s'y arrêter. Sans vouloir excuſer ce qui n'eſt pas excuſable dans cet Auteur, on peut dire qu'il ne laiſſe pas d'y avoir dans *les faits & dits*

*dit du bon Pantagruel* bien des endroits serieux, qui mériteroient d'être lûs, s'ils n'étoient pas accompagnés de tant de profanations, de sottises & d'obscenitez. Il y a aussi de fort jolies satires, contre la Chicane, & la mauvaise administration de la Justice; aussi bien que contre diverses pratiques de l'Eglise Romaine, dont l'Auteur n'avoit pas assurément bonne opinion, comme on le voit par tout, & en particulier dans la description des îles des *Papefigues*, & des *Papimanes* que l'on trouve au Livre IV. & de celle qu'il appelle *Sonnante*, qui est au Livre V. &c.

C'est dommage que l'Auteur, qui ne manquoit ni de savoir, ni d'esprit, ait crû, qu'il falloit imiter les bouffons; qui, pour avoir la liberté de dire quelques veritez, débitent auparavant mille extravagances. Il semble que ç'ait été là sa vuë; autrement il n'auroit jamais tant dit de choses ou ridicules, ou mal-honêtes. En introduisant des gens, qui parlant comme l'on fait dans les cabarets, parmi la populace, & même dans des lieux encore plus deshônêtes; & en racontant lui même un million de

de fadaïses , comme pour éloigner le soupçon qu'on pouvoit avoir qu'il n'eût dessein de décrier de mauvaises pratiques , dans les choses les plus importantes & les plus sérieuses ; il croyoit être en droit de dire , sans rien risquer , bien des veritez choquantes , selon la maxime d'*Horace* ,

— *ridendo dicere verum*

*Quid vetat ?*

Cependant le bien se trouve enveloppé de tant de mal , dans ses Ouvrages , qu'il perd une grande partie de sa force. Aussi ne furent-ils pas bien reçus des personnes sages , qui demandoient alors la réformation des mêmes choses , dont *Rabelais* se moque. Il ne put pas non plus éviter d'être soupçonné d'hérésie par ceux , qui étoient opposez à cette réformation , comme il paroît par son Epître Dédicatoire au *Cardinal de Châtillon* , au commencement du IV. Livre. Les premiers se fâchèrent des pensées & des expressions sales ou libertines , qu'il y a par tout , pour ne pas parler des perpetuelles boufonneries , qui s'y trouvent ; & les autres , qui auroient peut-être pardonné tout cela , ne lui pardonnerent



rent pas les traits piquants, qu'il y a contre eux. Ainsi il réüffit mal, dans ses vuës, pour ne s'y être pas pris, comme il falloit. Ceux qui ont lû ses Ouvrages, & qui feront un peu de réflexion sur ce dont ils se souviendront, tomberont, comme je croi, d'accord avec moi du dessein de *Rabelais*; sur tout s'ils considerent qu'il n'étoit ni sot, ni ignorant. Il y a trop de finesse répandue par tout, pour avoir si mauvaise opinion de son esprit; & trop d'endroits, qui marquent sa grande lecture, pour pouvoir douter de son érudition. S'il n'avoit été seulement que débauché, & s'il ne s'étoit proposé d'écrire que par une sorte de débauche; il n'y auroit pas tant de choses sérieuses, ni des traits si vifs contre l'Injustice & la Superstition, qu'il y en a. On n'y verroit que des saletez, des sotises, & peut-être quelques traits de satire contre des particuliers.

On pourroit le comparer, en quelque maniere, aux anciens Comiques Grecs, comme à *Aristophane*; qui parmi quantité de bouffonneries, de bagatelles, de grossieretez, & de saletez, dit une infinité de bonnes choses,

ses , & fait bien paroître qu'il étoit très-capable de parler sérieusement & sagement , lors qu'il le vouloit faire. C'étoit-là le goût du tems , qu'il suivoit comme les autres , sans se mettre en peine d'honêteté , ni de politesse , qu'autant qu'il le trouvoit à propos. Il faut néanmoins avouër que *Rabelais* surpasse *Aristophane* , en ordures , & qu'il n'a pas la délicatesse de l'Auteur Athenien , lors même qu'il tâche de parler le mieux qu'il peut.

On n'a pas laissé d'en faire un très-grand nombre d'Editions en France , & de le traduire en Allemand , en Flamand , & en Anglois. On voit par-là qu'il n'a pas manqué de Lecteurs , dont les uns y ont cherché des sautez , les autres des traits satiriques , les autres des veritez assez hardies , contre un grand parti , qu'ils n'aiment pas , les autres la naïveté du langage populaire & comique , & les termes anciens , qui servent à entendre la Langue Françoisse à fonds , & à découvrir l'origine & le vrai sens de quantité de mots & d'expressions , qui sont encore en partie en usage. Feu Mr. *Menage* a bien fait voir les lumieres , que l'on en peut tirer , &

dans

48 BIBLIOTHEQUE  
dans ses *Origines de la Langue Françoise*, & dans ses *Observations* sur la même Langue.

Celui qui nous donne cette Edition, la plus belle & la plus exacte, que l'on eût encore vuë, a pris la peine de comparer ces Editions ensemble, & sur tout les premières, pour choisir les meilleures manieres de lire, & pour garder soigneusement l'orthographe de l'Auteur. Il fait en cela les devoirs d'un bon Critique, & montre qu'il ne seroit nullement incapable de faire la même chose, sur les autres anciens Auteurs François. Il explique, dans ses notes non seulement les allusions, que *Rabelais* fait à plusieurs choses de son tems, mais encore quantité de mots surannez, dont il marque la signification & souvent même l'origine. Dans les endroits, qui regardent l'Antiquité Greque & Romaine, il marque les Auteurs de qui *Rabelais* avoit tiré ce qu'il dit, & le redresse, quand il le faut.

Mais il faut avouër qu'il y a bien encore des mots obscurs, dont on ne peut deviner ni le sens, ni l'origine. Le Commentateur les laisse aux Critiques futurs, qui voudront

dront courir la même carrière que lui.

En feuilletant cette Edition, il me sembloit de lire les commentaires des Interprètes du souper de *Trimalchion*, dans *Petrone* ; & j'avouë que je ne vois pas pourquoi l'on doit se donner plus de peine, pour entendre le jargon des Affranchis & des Esclaves Romains du troisiéme siecle, que celui des piliers des cabarets, ou des Libertins de France, du seiziéme. Les derniers valent bien les autres & peut-être encore plus. Au moins n'y a-t-il pas des descriptions si infames de débauches, pour lesquelles on punit par le feu, en bien des lieux. Les obscenitez de *Rabelais* ne trompent d'ailleurs personne, par la délicatesse de l'expression, comme font celles de *Petrone*. Cette maniere de parler en termes, qui ne sont pas originairement sales, des plus horribles ordures, est plus dangereuse dans *Petrone*, que les termes les plus grossiers de *Rabelais* ; qui ne font que choquer l'honêteté, sans échauffer l'imagination. S'il a donc été permis aux *Reinesius*, aux *Scheffers*, aux *Heinsius*, aux *Goes*, & à d'autres, de se peiner sur le repas de *Trimalchion*,

Tome XXII. C &

50 BIBLIOTHEQUE  
& s'ils ont crû gagner l'estime de Public, par-là; Mr. D. C. peut prétendre à la même gloire, & mettre sa Critique, à cet égard, en parallèle avec celle de ces habiles gens. On peut même dire qu'il a été en état de mieux réüffir qu'eux, parce qu'il n'a pas vécu si long-tems après son Auteur, & qu'un homme de Lettres François est en état de mieux entendre le jargon François du seizième siecle, que les plus habiles Critiques d'aujourd'hui ne le font d'entendre le jargon Latin du troisième.

---

### ARTICLE III.

HENRICI NEWTONI, *sive*  
DE VILLA NOVA, *Societatis Regiæ, Londini, Arcadiæ Romanæ, Academia Florentinæ & ejus quæ vulgò vocatur della Crusca, Socii, EPISTOLÆ, ORATIONES & CARMINA.*  
A Luques & à Amsterdam, 1710.  
in 4.

**M**R. *Newton*, Envoyé Extraordinaire de S. M. Britannique à  
la

la Cour de S. A. R. Mr. le Grand Duc de Toscane, étant sur le point de partir de Florence, pour revenir en Angleterre, a voulu publier ces Lettres, ces Harangues & ces Vers; pour conserver la mémoire d'une partie de ses occupations, pendant qu'il a demeuré en Italie. Après les soins de son Emploi, dont il s'est acquité à la satisfaction de S. M. la Reine d'Angleterre, & de S. A. R. le Grand Duc de Toscane, il a entrete nu commerce de Lettres, avec plusieurs savans hommes qui sont dans les Etats de ce Prince, dans l'Etat Ecclésiastique, & dans le voisinage; & il nous en donne quelques-unes, par lesquelles on apprendra ici & en Angleterre, avec plaisir, des nouvelles des Savans de ce Païs-là.

On y voit des Lettres à Mrs. *Luca Albizi, Benedetto & Giuseppe Averani, Pietro Girolamo Barcellini, Sebastiano Bianchi, Alfesibeo Cari, Simone Ignatio Cavalli, Francesco Maria Ducci, Giulio Fontanini, Guidone Grandi, Lorenzo Magalotti, Antonio Magliabechi, Domenico Passionei, Giuseppe Regali, Costantino Roncaglia, Antonio Maria Salvini, Pietro Francesco Sani, Giovanne Giuseppe Orsi, &c.* Il

y en a auffi quelques-unes à l'Illuftre Mr. *Cuper*, & quelques autres, qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire. On voit, en toutes ces Lettres, le caractère de Mr. *Newton*, qui eft celui d'un homme civil & obligeant, toujours difpofé à faire plaifir aux gens de Lettres, plein d'eftime pour ceux qui le méritent, & d'envie de leur rendre de bons offices, comme il l'a fait à l'égard de plufieurs d'entre eux & au mien en particulier. Je ne ferois trop reconnoître la bonté, qu'il a eüe pour moi, à divers égards, & du foïn qu'il a bien voulu prendre de faire conferer, en ma faveur l'ancien MS. de *Paul Orofe*, qui eft dans la Bibliotheque de S. Laurent à Florence, & de ce que par fa faveur, auprès de S. A. R. Mr. le Grand-Duc de Tofcane, il a obtenu, à ma priere, à Mr. *Breneman* la liberté de collationner le fameux MS. des Pandectes.

Auffi Mr. *Newton* s'eft-il attiré l'eftime & l'amitié de tous les gens de Lettres de ce Pais-là, qui en parlent généralement avec de grands éloges: comme on l'a appris par les Lettres de quelques-uns d'entre eux, & de la bouche même de quelques  
au-

autres , que l'on a vûs ici. On en voit encore des marques dans les Lettres & dans les Poësies , qui lui ont été adressées , & qui sont dans ce recueil. C'en'est pas ici le lieu de parler de la maniere prudente , dont il s'est aquité de son Emploi , & du soin qu'il a eu de prévenir toute mesintelligence entre la Reine sa maîtresse, & Mr. le Grand Duc de Toscane. Il ne s'agit , en cet endroit , que de dire ce qu'il y a dans ce volume.

On y voit donc le commerce , que Mr. *Newton* a eu avec les Savans d'Italie , pendant le tems de son emploi , en LXXX. Lettres qu'il leur a écrites , ou qu'il en a reçues. Mais la plûpart sont de lui , comme on le verra en les feuilletant.

Il y a ensuite quelques Discours que Mr. *Newton* a faits à Florence & à Genes , & quelques Mémoires présentés au Souverain en ces lieux-là. Ils sont imprimez en partie à Luques & en partie à Amsterdam , parce que la Politique de la République de Luques ne lui a pas permis de laisser imprimer chez elle des pièces , où il y a quelques traits contre la France. C'est là la raison , qui a fait séparer ce qui devoit être uni.



On doit dire la même chose des Poësies imprimées ici, & qui sont à la fin.

Comme Mr. *Newton* se divertit quelquefois à faire des vers Latins, il en a mis quelques uns ici, où l'on trouvera beaucoup d'invention, & de génie. Il s'est plus attaché à la justesse des pensées, considérées en elles mêmes, qu'à l'imitation des Anciens Romains; & c'est ainsi qu'*Aufone*, *Sidonius Apollinaris*, & d'autres firent autrefois. Sans se gêner à suivre en tout le stile du siècle d'Auguste, ils donnerent l'effor à leur génie, & produisirent des Poësies, que la Postérité a lues avec plaisir.

On trouve ici diverses Elegies, des Epigrammes & des Inscriptions en style lapidaire, à l'imitation du *Tesoro*. Il y a une Elegie sur la mort de feu Mr. *Etienne Waler*, fils du fameux *Edmond Waler*, célèbre Poëte Anglois; & une autre, intitulée *les Bôcages de Florence*, qui ont été fort estimées des Savans de ce Pais-là, & avec raison. Comme ils ont vû que Mr. *Newton* se plaisoit à la Poësie, ils lui ont adressé quantité de jolis vers, qu'il a fait imprimer à la fin des siens, sous le nom de *Carmines*.

*mina Adoptiva*, à l'imitation de *Daniel Heinsius* & d'autres qui en avoient usé de même. Il y a, entre autres, plusieurs jolies Poësies de feu Mr. *Vincent de Filicaia*, Conseiller de Florence. Il y en a aussi à la tête des Poësies de Mr. *Newton*, que le même Mr. *de Filicaia* avoit composées sur le Portrait de nôtre Auteur, & d'autres sur un Jasmin des Indes, qu'on nomme *Magarin*, dont on avoit une plante à Florence, mais qu'on n'y put pas conserver. Nôtre Auteur a fait aussi de fort jolis *Hendecasyllabes* sur la même plante, adressés à Mr. *de Filicaia*. Il dit entre autres choses :

*Quo viso fieri velis vel ipse  
Totus tunc oculus, simulque nasus.*

Les vers *adoptifs* sont de Mr. le Marquis *Aloisio Catelani*, de Mr. *Filicaia*, qui excelloit en Poësie Lirique, de Mrs. *Cerchiali*, *Friend*, *Ambra*, *Mozzi*, *Corsiniani*, *Salvini*, *Migliorucci*, *Bardi*, *Fantoni* & d'autres. Il y a des vers Italiens de Mr. *Brandaligo Venerosi* des Comtes de *Strido*, & d'autres de Mrs. *Ricasoli*, *Marchetti* &c. Enfin on y voit la Dé-

dicace que Mr. *Francesco de' Ficoroni* avoit faite à Mr. *Newton* de ses remarques sur le *Diarium Italicum* du P. de *Monsaucon*, & une Lettre de Mr. *Pandolfo Pandolfini*, sur sa réception à l'Academie de Florence. Comme les Italiens ont de l'esprit, ces pièces en vers & en prose sont fort jolies, & font voir que cette Nation estime beaucoup les Etrangers; dont le savoir, & l'esprit ressemblent à ceux de nôtre Auteur, & dont les manieres douces & polies font voir que le cœur est aussi bon, que l'esprit. Ils ont raison au reste de mépriser les Pedans & les Emporrez, dont ils voyent souvent quelques-uns voyager dans leur país, ou dont on leur porte les Livres.

Pour donner une idée des Poësies, qui sont ici, il faudroit en copier quelques endroits; mais comme cela feroit trop long, & qu'il vaut mieux que l'on ait recours à l'Original, on n'entreprendra pas de le faire. C'est dommage que la Politique de Luques ait fait retrancher quelques vers, que l'on a suppléés par des points. Il n'y avoit rien que l'on ne pût dire par tout, comme il me semble; car enfin un Etat ne doit pas s'obliger à

ap.

approuver tout ce qu'on y imprime, ni défendre tout ce qu'il n'approuve pas. La liberté de l'Angleterre & de ces Provinces, à cet égard, est infiniment préférable à la prudence craintive de l'Italie. Ce ne sont pas les Livres, qui sont à craindre, pourvu qu'il soit permis à d'autres de les refuter, s'ils le trouvent à propos. C'est plutôt l'autorité excessive, que certaines gens s'attribuent sur les esprits, & qui est plus souvent pour le mal que pour le bien; parce que la Verité & la Vertu sont plus rarement soutenues, par l'autorité Souveraine, que le Mensonge & le Vice; à cause de l'état où se trouvent les choses humaines, qui renferme le plus souvent plus de mal, que de bien.

J'ai au reste un Exemplaire, dans lequel on a suppléé à la main les endroits retranchés, qui ne regardent presque que les louanges des Anglois & de leurs Alliez, & quelques censures sur la conduite des François, dont le nom est encore formidable en Italie.

Ce qui a été imprimé en cette ville consiste, pour la Prose, en un Discours fait en 1705. devant Mr. le

58 BIBLIOTHEQUE  
Grand Duc & un autre fait devant  
le Senat de Genes en 1707. & pour  
la Poësie en un Préfage des suites de  
cette guerre fait en 1706. en vers A-  
napestes & en vers Heroïques, & en  
une Epigramme à Mr. le Duc de  
Marlborough.

---

## ARTICLE IV.

### LIVRES DE PHILOSOPHIE.

1. *An Essay towards a new Theory of VISION*, by GEORGE BERKELEY M. A. Fellow at Trinity College, Dublin; c'est-à-dire, *Essai touchant une nouvelle Theorie de la Vision*, par George Berkeley, Maître aux Arts & Socius du College de la Trinité à Dublin. A Dublin 1709. in 8. pagg. 212.

**L**E dessein général de cet Ouvrage est de montrer comment nous appercevons, par la Vuë, la distance, la grandeur & la situation des objets, & de considerer la difference qu'il y a entre les idées de la Vuë & celles de l'Attouchement, & s'il y a une idée, qui soit commune à ces deux

deux sens. L'Auteur croit que ceux, qui ont traité de l'Optique, se sont fondez sur de faux principes. Comme cet Ouvrage est court & ferré, il le faudroit copier, pour en donner un Extrait exact. Ceux qui entendent l'Anglois trouveront de quoi méditer, en lisant l'Original.

I. LA distance étant d'elle-même\* invisible, parce que l'œil ne reçoit qu'un point, c'est, selon l'Auteur, plutôt par Experience qu'on s'en aperçoit, que par les Sens. On croit communément que l'on juge de la proximité des objets, parce qu'on les voit, par des rayons plus divergens, qui forment un angle obtus; au lieu qu'on voit ceux qui sont éloignez, par des rayons plus convergens, qui font un angle aigu. Mais Mr. *Berkeley* n'est pas satisfait de cette raison des Mathematiciens. Il est évident selon lui, que lorsqu'on ne s'aperçoit pas d'une idée immédiatement par elle-même, on la voit, par le moyen de quelque autre, qui nous frappe immédiatement. Mais on ne peut pas dire que l'on voye les Lignes & les Angles, dont ceux, qui ont traité d'Optique, parlent. Ces

\* §. 2. &amp; suiv.

Lignes même & ces Angles n'existent pas, les Mathematiciens ne font que les supposer, pour rendre des raisons Géométriques de la vision.

Ce qui fait que nous appercevons la distance est \* premierement l'étreffissement, ou l'élargissement de la prunelle, selon l'éloignement, ou la proximité des objets; non qu'il y ait aucune liaison naturelle entre le changement de l'œil & la distance, mais parce que l'Experience nous apprend qu'un de ces sentimens est l'effet de l'éloignement & l'autre de la proximité des objets; sans qu'on s'apperçoive que l'angle optique soit plus obtus, ou plus aigu. Secondement, l'objet étant placé à une certaine distance de l'œil, avec laquelle la largeur de la prunelle est proportionnée; on ne peut approcher l'objet, sans rendre la vision plus confuse. Par-là nous formons l'habitude de juger de la distance de l'objet par les degrez de la confusion, ou de la distinction, avec laquelle nous le voyons. C'est-là proprement le moyen immédiat, par lequel nous jugeons de la distance, & non la divergence des rayons. On ne peut pas

\* §. 16. & suiv.

pas opposer à cela qu'il n'y a point de liaison naturelle, entre la confusion des objets & leur distance; car d'où vient que quand on voit quelqu'un rougir, on juge qu'il a honte? La rougeur & la honte ne sont point liées ensemble naturellement; mais l'Experience nous a appris que cette passion est jointe avec la rougeur; & c'est aussi l'Experience, qui nous a appris que les objets confus sont les plus proches. Troisièmement, quand on approche un objet trop près des yeux, le sentiment de la passion de l'œil tient lieu de la vision confuse, pour nous faire juger de la distance de l'objet.

Mr. *Berkeley* \* se propose là dessus une difficulté de Mr. *Barrow*, qui détruit toute la Théorie de l'Optique, & que ce Savant homme avouoit ne pouvoir pas résoudre. Selon les règles de l'Optique, on devroit voir l'objet dans le cas marqué par *Barrow* là où il n'est point, comme on le verra en lisant le passage de cet Auteur, qu'on ne peut pas rapporter, parce qu'on ne peut pas mettre ici des figures de Géométrie. Cependant nôtre Auteur s'en

C 7 fert,

\* §. 29. &amp; suiv.



sert, pour confirmer sa pensée.

Pour se faire mieux \* entendre, l'Auteur montre en peu de mots que l'on voit l'objet distinctement, lors que les rayons, qui en procèdent sont réunis en un point sur la Rétine, par le moyen de la réfraction, qui se fait dans le Crystillin. Mais quand ils sont réunis en deçà, ou en delà de la Rétine, la vision est confuse; ce qu'il faut entendre de tous les rayons, soit qu'ils soient convergens, ou divergens. On voit par-là qu'on peut faire un bon usage de la supputation Mathématique, par Lignes & par Angles; non que l'Ame les voye immédiatement, mais parce que ce qu'elle juge y a du rapport, & qu'on le peut déterminer par-là. Ainsi l'Ame jugeant de la distance d'un objet, par sa confusion, & cette confusion étant plus, ou moins grande à l'œil, selon que l'objet est vû par des rayons plus, ou moins divergens; il s'ensuit que l'on peut faire usage de la divergence des rayons, en calculant sa distance apparente; non pour elle-même, mais à cause de la confusion, qui y est attachée. Faute d'avoir considéré cela, on s'est trompé; ce qui

\* §. 34. & *suiv.*

qui paroît par le Cas proposé par *Barrow*. Comme on avoit remarqué que les rayons les plus convergens donnoient à l'Âme l'idée d'une moindre distance, & que plus la convergence diminue, plus la distance augmente; on a crû, sur une Analogie mal fondée, que des rayons divergens doivent faire paroître l'objet à une distance immense, & que la divergence augmentant, la distance, si cela étoit possible, devoit augmenter de même. Mais si la convergence rend un objet confus, comme elle le fait, aussi bien que la divergence, il doit paroître plus proche à quelque distance qu'il soit. L'Auteur satisfait par-là à une question, proposée par feu Mr. *Molyneux* dans son Optique, mais on ne peut pas s'y arrêter, non plus qu'à l'explication de quelques autres questions.

Ayant \* éprouvé, pendant long-tems, que certaines idées, dont on s'apperçoit par l'attouchement, comme la distance, la figure & la solidité, sont liées avec certaines idées de la vuë; quand je m'apperçois de ces dernières, j'en conclus quelles doivent être les idées tangibles, selon

le  
 \* S. 45. & suiv.

le cours de la nature. En regardant un objet, j'y vois une certaine figure, & de la couleur plus ou moins foible, avec d'autres circonstances semblables; ce qui me détermine à croire, que si j'avance un certain nombre de pas, de milles &c. je serai frappé de certaines idées tangibles. Ainsi, à parler à la rigueur, je ne vois ni la distance, ni quoi que ce soit que je suppose être éloigné. L'Auteur croit que l'on en conviendra, si l'on y pense. Au reste, quand il parle d'*idée tangible*, il entend par *idée* tout ce qui est l'objet immédiat des Sens, ou de l'Entendement, dans le sens auquel les Modernes prennent ce mot.

Delà il s'ensuit clairement que les idées de l'Espace, de l'Exterieur des choses, & des Corps éloignez, ne sont pas plus apperçues par les yeux, que par les oreilles. Etant assis dans mon Etude, j'entens un carosse, dans la ruë; je le regarde par la fenêtré & je le vois; je fors & j'y entre. On dira, selon le langage ordinaire, que j'ai ouï, que j'ai vû & que j'ai touché la même chose. Il est néanmoins sûr que les idées, qui me sont venues par ces divers sens, sont très-diffe-

differentes ; mais on les confond , parce qu'elles sont ordinairement ensemble. Mais par la diversité du bruit , je m'apperçois des différentes distances du Carosse , & je connois qu'il approche avant que je le voye. Ainsi je m'apperçois de la distance , par les oreilles , de la même manière que par les yeux. L'Auteur fait encore d'autres remarques sur les idées de la Vuë & de l'Attouchement , que l'on confond mal à propos , & sur le double objet de la Vuë , dont l'un est *médiat* & l'autre *immédiat* , que l'on confond aussi , sans y prendre garde. Il en est de même de ceux de l'Ouïë , puisque l'on confond mal à propos le sens d'un discours , avec les paroles. Tout cela mérite l'attention des Lecteurs , qui voudront se former une idée juste de la Vision.

II. ON croit \* communément que nous jugeons de la grandeur des objets par les Angles qu'ils forment , conjointement avec la distance. Mais comme les sens ne s'apperçoivent ni de ces Angles , ni de la Distance , & l'objet immédiat , que nous appercevons , n'étant point éloigné de nous ; il s'ensuit que ce n'est point par là

que

\* §. 52. & suiv.

que l'Ame juge de la grandeur des objets. Il est vrai néanmoins que la même étendue , dans une moindre distance , fait un angle plus grand & un moindre dans une distance plus considérable ; à cause de quoi l'on croit que l'Ame estime la grandeur d'un objet, en comparant l'angle sous lequel elle le voit avec sa distance , d'où elle infere quelle est sa grandeur. Ce qui fait que l'on tombe dans cette pensée , ( outre la disposition où l'on est de faire tout voir géométriquement ) c'est que la même perception , qui nous fait juger de la distance , nous fait aussi juger de la grandeur des objets. Mais si on examine bien la chose , on trouvera que cette perception nous suggere aussi immédiatement la grandeur , que la distance.

On a fait voir qu'il y a deux sortes d'objets , qui sont apperçus par la Vûe , chacun desquels a son étendue distincte. Les uns sont proprement tangibles , & ne sont pas immédiatement apperçûs par la Vûe ; les autres sont proprement & immédiatement visibles. Ces deux étendues sont plus grandes , ou moindres , selon qu'elles ont plus ou moins de points ,

points , ou de *minima* , dont elles sont formées. Car quoi qu'on puisse dire de l'étendue, considérée d'une maniere abstraite, il est certain que l'étendue sensible n'est pas divisible à l'infini. Il y a un *minimum tangible* & un *minimum visible*, au delà desquels les sens ne peuvent rien appercevoir.

La grandeur des objets, qui existent hors de nôtre Ame, ou la grandeur tangible est toujours la même, mais les objets visibles sont plus ou moins grands, selon qu'ils sont plus près, ou plus éloignés. Ainsi ces deux grandeurs sont différentes, quoi qu'elles soient unies, & qu'on les confonde, dans le langage commun. Pour savoir de quelle maniere j'apperçois, par la Vue, la grandeur des objets tangibles, je n'ai qu'à faire réflexion sur ce qui se passe en moi-même. Je trouve premierement que je juge de la grandeur, par l'étendue de l'objet, qui étant immédiatement apperçue par la Vue est unie avec la grandeur tangible & placée à une certaine distance. Secondement, j'en juge, par la maniere distincte, ou confuse, dont je vois l'objet; & troisièmement par la vicacité, ou par

la.

68. BIBLIOTHEQUE

la foiblesse de l'apparence visible. Supposé que le reste soit égal, je juge de la grandeur de l'objet tangible, par celle du visible. Mais de quelque grandeur que soit l'idée, que j'aperçois par la Vue, si elle est confuse, je juge qu'elle est petite; mais si elle est claire & distincte, je la juge plus grande. Si ma perception est foible, je donne encore à l'objet plus de grandeur. Les jugemens que nous en faisons dépendent de la disposition de nos yeux, de la figure des objets, du nombre de ceux, qui sont entre deux, & des autres circonstances, qui ont accoûtumé d'accompagner la grandeur, ou la petitesse des grandeurs tangibles. Par exemple, la même étendue, qui, dans la figure d'une tour, donne l'idée d'une grandeur beaucoup plus considérable; dans la figure d'un homme, donne l'idée d'une moindre grandeur. Il n'est pas besoin de dire, que cela vient de la connoissance que nous avons de la grosseur d'une tour, & de celle d'un homme.

Il est aussi évident, que la confusion, la foiblesse &c. ne sont pas plus liées nécessairement avec une grandeur

deur plus , ou moins considerable , qu'elles le font avec une grande ou petite distance. Comme elles suggerent à nôtre Ame la derniere , elles lui suggerent aussi la premiere ; & par consequent , si ce n'étoit l'Experience , nous ne pourrions former , ni l'un , ni l'autre de ces jugemens.

C'est là le sentiment de l'Auteur , touchant la maniere de juger de la grandeur des objets , duquel il tire plusieurs conséquences , & par le moyen duquel il explique divers phénomènes. On ne peut pas s'y arrêter. On rapportera seulement l'explication d'un phénomène , qui a donné de la peine aux Philosophes. \* C'est que la grandeur apparente de la Lune , tout proche de l'Horizon , est beaucoup plus considerable que quand elle est sur le méridien ; quoi que l'angle , sous lequel on voit le Diametre de la Lune , quand elle est à l'Horizon , ne soit pas plus grand , que quand elle est plus haute. Néanmoins on doit remarquer , que la grandeur de la Lune horizontale n'est pas toujours la même.

Pour rendre raison de cela , Mr. *Berkeley* remarque que l'Atmosphère

re

\* §. 67. & suiv.



re arrête quantité de rayons , qui nous viennent des objets lumineux , & que plus son étendue est grande entre nous & les objets , plus elle retient de rayons ; de sorte que ces objets ne frappent que foiblement nos yeux , à cause du peu de lumière qu'ils leur renvoyent. Il y a beaucoup plus d'atmosphère entre nos yeux & la Lune , quand elle est peu élevée au dessus de l'Horizon , que quand elle est sur le Meridien ; d'où il s'en suit qu'elle fait une plus foible impression sur nos yeux , & que nous la devons juger plus grande , que dans quelque autre élévation que ce soit. Elle doit aussi paroître tantôt plus grande & tantôt plus petite , dans cette situation , selon qu'il y a plus ou moins de vapeurs , qui interceptent les rayons de lumière ; ce qui fait que la Lune ne frappe pas nos yeux , avec une égale force , quoi que dans la même situation , & que nous la trouvons quelquefois plus grande , que d'autres.

L'Auteur confirme sa pensée , par plusieurs raisons , répond à quelques objections , & fait voir que les explications , qu'on avoit données de ce Phénomene , ne sont pas justes. Tout  
ce

ce qu'il dit là-dessus mérite d'être lû, mais on ne peut pas le rapporter. Il paroît \* par le phénomène, dont on vient de parler, que la méthode tirée des Lignes & des Angles ne suffit pas pour expliquer la manière dont l'Ame apperçoit la grandeur extérieure des objets. On peut néanmoins s'en servir, selon nôtre Auteur, pour déterminer, par le calcul, la grandeur apparente des choses; autant que ces Lignes & ces Angles ont de la proportion, avec les perceptions, qui sont l'occasion immédiate, qui donnent lieu à l'Ame de juger de la grandeur apparente des objets. Mais on peut dire en général touchant les calculs mathématiques, en matière d'Optique, qu'ils ne peuvent que difficilement être fort exacts, parce que le jugement, que nous faisons de la grandeur des choses, dépend de diverses circonstances, qui ne peuvent pas être réglées par des Lignes & des Angles.

L'Auteur fait encore quelques † remarques curieuses, sur le jugement, qu'un homme aveugle, qui auroit recouvré la vuë, pourroit faire de la grandeur des objets, sur le nombre

\* §. 78. † §. 79. & suiv.

bre des points visibles, qu'ils renferment, & sur la perfection de la Vuë.

III. POUR venir à la maniere \* dont nous jugeons de la situation des objets, on dit communément qu'ils se peignent sur la Rétine, & que sans cela on ne peut rien voir. Mais il y a une grande difficulté, dans cette explication de la vision. C'est que les objets sont peints dans un ordre renversé sur le fonds de l'œil ; en sorte que la partie la plus haute de l'objet est peinte sur le bas de l'œil, & au contraire la plus basse sur le haut de la Rétine. Il est en de même des parties gauches & des parties droites de l'objet. On demande là-dessus d'où vient donc, que l'on voit l'objet dans son droit sens & non renversé.

On répond communément à cette difficulté, que l'Ame qui s'apperçoit d'une impression d'un rayon de lumière, sur la partie supérieure de l'œil, considère ce rayon comme venant en droite ligne de la plus basse partie de l'objet, & qu'elle en use de même à l'égard des autres rayons. On explique cela, par une comparaison tirée d'un aveugle, qui tenant  
en

\* §. 88. & suiv.

en ses mains deux bâtons en croix en toucheroit les extrêmitéz d'un objet , qui seroit dans une situation perpendiculaire. Il est certain que cet homme jugeroit que la partie supérieure de l'objet seroit celle , qu'il toucheroit du bâton qu'il tiendroit de la main la plus basse , & au contraire.

Quoi qu'on regarde cette explication comme solide , l'Auteur ne la juge nullement vraie. Si l'on appercevoit les impulsions , les croisemens & les directions des rayons de lumiere , de la maniere dont on l'a dit ; cette pensée ne seroit pas sans probabilité , & l'exemple de l'aveugle seroit de quelque poids. Mais on fait qu'on ne s'apperçoit d'aucune de ces choses , & par conséquent l'Ame ne peut pas s'en servir , pour juger de la situation des objets. Il n'y a que ceux , qui ont étudié l'Optique , qui sâchent quelque chose de la pulsion , du croisement & de la direction des rayons ; pour les autres , ils n'en savent rien du tout , & ne laissent néanmoins pas de juger de la situation des objets.

Pour \* trouver la raison de la maniere  
Tome XXII. D nie-

\* §. 91. & suiv.

niere, dont nous jugeons de la situation des objets ; il faut, selon l'Auteur, se garder avant toutes choses de confondre les idées de la Vuë avec celles de l'Attouchement ; car c'est de là que vient principalement la difficulté, que l'on trouve à expliquer comment nous voyons les objets de droit. Pour bien comprendre ce que fait un aveugle, en cette occasion, il faut se défaire, autant qu'il est possible, de ce qu'on a appris par la Vuë. Un aveugle né peut connoître, par l'Attouchement, ce qui est en haut & ce qui est embas ; quand ce ne seroit que par la pesanteur de ce qui est en haut, & qui porte sur ce qui le soutient, au lieu que ce qui soutient ne porte pas sur ce qui est soutenu. Un aveugle ne dira jamais que des pensées sont hautes, ou basses, sinon en sens métaphorique. Que si l'on suppose que cet aveugle né recouvre la Vuë, il ne pensera jamais, en commençant à se servir de ses yeux, qu'un corps est en haut ou embas, droit ou de travers ; car il ne concevra pas que ce qu'il verra sera hors de lui, comme l'Auteur l'a fait voir auparavant. Les objets, dont il assure qu'ils sont  
hauts,

hauts, ou bas, ne lui feront connus que par l'Attouchement. Les objets de la Vuë produisent une autre sorte d'idées toutes distinctes des précédentes, & qui ne se font en aucune maniere appercevoir par l'Attouchement; de sorte qu'il ne les pourra pas confondre avec les précédentes.

Pour faire mieux entendre cela, l'Auteur veut que nous supposions que ce même aveugle ait reconnu, par l'Attouchement, qu'un homme est debout. Par l'application de sa main à plusieurs parties du corps humain, il s'est formé des idées complexes, auxquelles on a attaché différens noms. Ainsi on a nommé tête une certaine combinaison de figure, de grosseur & de consistance, qu'on peut appercevoir par l'Attouchement, & ainsi du reste. Toutes ces idées complexes ne sont formées en lui, que par la combinaison d'Idées que l'Attouchement apperçoit. Il s'est aussi formé, par le même Sens, l'idée de ce qu'on appelle terre, plancher &c. sur lesquelles choses il s'est apperçu que son corps pese. Donc par *être droit* il ne peut entendre autre chose, que la situation perpendiculaire d'un homme, dans laquelle

ses pieds sont plus proches de la terre. Si cet aveugle, en passant ses mains sur un homme, qui est debout devant lui, s'apperçoit que les idées tangibles, qu'il appelle *tête*, sont les plus éloignées de ce qu'il nomme *terre*, & que les pieds en sont plus près; il dira que cet homme est debout. Mais si nous supposons qu'il recouvre subitement la Vuë, & que ce même homme soit debout devant lui; il est clair qu'en ce cas, il ne jugera jamais que cet homme soit droit, ou renversé; car n'ayant jamais fû que ces termes s'appliquent à autre chose qu'à des objets tangibles; & ce qu'il voit immédiatement n'étant pas tangible, ni existant hors de lui; il ne pourra pas savoir que ces termes, selon la propriété du langage, s'appliquent à ce qu'il voit.

En suite, en tournant sa tête, ou ses yeux, en haut, ou embas, à droit & à gauche; il s'apercevra que les objets visibles changent, & sont nommez des mêmes noms, & unis avec les objets que l'Attouchement apperçoit. Alors il viendra à parler d'eux & de leur situation, dans les mêmes termes, dont il se servoit pour marquer les idées tangibles.

Il appellera *haut* ce qu'il verra en tournant ses yeux en haut, & *bas* ce qu'il verra en les tournant embas. C'est-là, selon l'Auteur, la véritable raison, pour laquelle il nommera hauts les objets qui se peignent sur la partie inferieure de son œuil, & au contraire. Il jugera aussi de la même maniere de ce qui est droit, ou renversé.

Outre cela, après avoir appris, par l'Experience, la liaison qu'il y a entre les différentes idées de la Vuë & de l'Attouchement, il deviendra capable, par la perception qu'il a de la situation des choses visibles, les unes à l'égard des autres, à faire une prompte & juste estime de la situation des choses sensibles, qui leur répondent; & ainsi il s'appercvra, par la Vuë, de la situation des objets externes, quoi qu'elle ne tombe pas sous ce sens.

L'Auteur répond \* à quelques objections, & montre même que les objets ne se feroient pas connoître, à la première vuë, par la couleur, ni par la grandeur, ni par la figure; parce que ces choses ne sont pas liées nécessairement avec les idées tangi-

D 3. bles.

\* §. 101. & *suiv.*



bles. Un aveugle ne trouveroit pas même que ces idées fussent égales en nombre, après avoir recouvré la vuë ; quoi qu'il soit certain, qu'il compteroit les objets visibles, tout de même que ceux qui ont toujours eu la Vuë.

La situation de châque objet n'est déterminée, que par rapport aux objets de la même nature ; c'est-à-dire, qu'on juge de celle des objets tangibles, par rapport aux objets tangibles, & de celle des objets visibles, par rapport aux objets visibles. La difficulté qu'il y a à expliquer comment nous voyons les objets de droit, vient en grande partie de ce qu'on ne fait pas assez de réflexion sur cela. Mais si nous renfermons nos pensées dans les objets, qui sont propres à la Vuë, il n'y aura rien que de facile. La tête est peinte plus loin de la terre visible & les pieds plus près d'elle, & c'est aussi comme ils apparoissent. Supposons que la peinture, qui se fait au fonds de l'œil, soit l'objet immédiat de la Vuë, il s'enfuivra que les choses paroîtront dans la même posture qu'elles y sont peintes.

Mais, direz vous, la peinture d'un homme y est renversée, & néanmoins

*il*

il y paroît droit. Si je demande ce que l'on entend par la peinture renversée ; on me dira qu'elle est renversée parce que les pieds sont en haut & la tête embas ; c'est-à-dire, que la tête est plus près de la terre & que les pieds en sont plus éloignés. On ne peut pas entendre par-là la terre , qui est peinte sur l'œil , ou la terre visible ; car la peinture de la tête y est plus éloignée de celle de la terre, & celle des pieds en est plus proche. Il s'enfuit donc que l'on entend la terre tangible, & que l'on détermine la situation des choses visibles, par rapport aux choses tangibles ; ce qui est contraire aux principes que l'Auteur a démontrés. Il fait voir encore ce qui nous trompe, en cette occasion ; mais je ne puis pas m'y arrêter.

IV. APRÈS avoir montré la manière, dont l'Âme s'apperçoit, par le moyen des idées visibles de la distance, de la grandeur & de la situation des choses tangibles ; il \* examine enfin s'il y a quelque sorte d'idées, que la Vue & l'Attouchement apperçoivent également ; ou, pour exprimer la même chose en d'autres mots,

D 4 li

\* §. 121. & suiv.

si l'étendue , la figure & le mouvement , que la Vûe apperçoit , font de la même efpece que l'étendue , la figure & le mouvement que nous appercevons par l'Atouchement. L'Auteur foûtient que ces idées font toutes differentes.

Mais avant que d'en venir à la diffuffion de cette queffion , il confidere l'idée abstraite qu'on fe forme de l'étendue en général , qui eft deftituée de toutes fortes de qualitez , parce qu'on n'y confidere rien du tout que l'étendue. Il foûtient que c'eft une chofe tout à fait incomprehenfible , & qu'on ne peut fe former aucune idée d'une ligne , par exemple , ou d'une furface , qui n'eft d'aucune couleur , qui n'eft ni longue , ni courte , ni raboteufe , ni polie , ni quarrée , ni ronde &c.

\* Il me femble néanmoins qu'on peut fe former une femblable idée , & qu'on peut , par exemple , concevoir une longueur , fans largeur , ni profondeur , ni aucune autre qualité , quelle qu'elle foit. Pour moi , il me paroît que j'en ai une idée très-claire , & de même de la largeur & de la profondeur confiderées en géne-

*\* Remarque de l'Auteur de la B. C.*

général, soit à part, soit ensemble. Mais il faut ici distinguer avec soin *l'intellection pure*, de *l'imagination*. Nous n'imaginons rien, qui ne soit revêtu de quelques qualitez sensibles; mais nous pouvons former, par une intellection pure, des idées abstraites, dans lesquelles nous ne considérons qu'une seule chose; comme lors que nous pensons à un point, ou au commencement d'une ligne, & à la figure que décriroit ce point, s'il se mouvoit, qui est ce que nous appellons *ligne*; sans en déterminer en aucune maniere la longueur, ni sans lui attribuer aucune autre qualité. J'avouë que la coûtume, que l'on a de joindre l'imagination à l'intellection, & même de les confondre peut faire quelque peine en cette occasion. Mais Mr. *Berkeley*, qui est accouëtumé à méditer, pourra les distinguer, s'il y fait attention.

Il entreprend de montrer ensuite que l'idée abstraite de l'étendue n'est pas l'objet de la Géométrie, mais les figures dont elle se sert; & que l'idée abstraite d'un Triangle, que Mr. *Locke* a décrite, est une chose tout à fait incompréhensible. \* En effet

D 5 on.

\* Remarque de l'Auteur de la B. C.

on ne peut pas imaginer un Triangle, sans se représenter un Triangle particulier; mais il me semble qu'on peut penser en général à une figure qui est terminée par trois lignes droites, qui forment trois angles par leur concours; sans penser, en aucune manière, à la mesure de ces angles, ni à la longueur de leurs côtes.

Il montre ensuite fort bien que le Vuide, ou le pur Espace n'est pas une idée commune à la Vuë & à l'Attouchement. Quoi que l'on appelle du même nom l'Etendue visible & la tangible, elles sont très-distinctes & il en est de même de la figure & du mouvement; comme il le montre par des raisons convaincantes, que je ne rapporterai pas, de peur d'être trop long. Il confirme sa pensée par le problème proposé par Mr. *Molyneux* & publié par Mr. *Locke*. Supposons, dit-il, qu'un homme né aveugle & parvenu à un âge adulte, ait appris par l'Attouchement à distinguer un Cube & une Sphere faits d'un même métal, & qui sont d'une grosseur approchante; en sorte qu'il puisse dire en les touchant laquelle de ces figures est un Cube & laquelle est une Sphère.

Sphere. Supposons qu'on les mette sur une table, & que l'aveugle recouvre la Vuë; on demande si par la seule Vuë, sans les toucher, il pourra les distinguer? Mr. *Molynæus* répond que non, parce qu'encore qu'il sâche, par l'Experience, comment une Sphere & un Cube frappent son Attouchement; il ne fait néanmoins pas l'effet que ces deux figures doivent produire sur ses yeux; ou qu'un angle, qui s'avance dans le Cube & qui presse sa main inégalement, paroitra à ses yeux, comme il fait. Mr. *Locke* approuva aussi cette réponse.

Il est visible par-là, comme le remarque Mr. *Berkeley*, qu'une surface quarrée, apperçue par l'Attouchement, n'est pas la même que celle que l'on voit. Un homme aveugle, qui auroit recouvré la Vûe, ne donneroit pas d'abord à une figure, qu'il auroit apperçue par l'Attouchement, le même nom, lors qu'il la verroit. Les idées, qu'il recevroit par la Vûe, seroient de nouvelles perceptions, qu'il n'auroit point eues auparavant.

Si l'étendue \* & la figure qui frappent les yeux sont différentes de celles, qui frappent l'Attouchement;

D 6 il

\* §. 137: & suiv.

il n'est pas besoin de le prouver à l'égard du mouvement. Un homme, qui n'auroit jamais vû de mouvement, ne le reconnoîtroit pas à la premier vûe; d'où il s'enfuit que le mouvement visible est différent du mouvement tangible.

Après cela, l'Auteur répond à quelques questions, qu'on peut lui proposer, dont la première est pourquoy l'on a donné à une figure tangible & à une figure visible le même nom, si les idées en sont différentes? Mais on ne peut pas en conclurre qu'elles soient de la même espece, parce qu'elles portent le même nom: comme on ne peut pas dire qu'un quarré tangible est de la même espece que le mot *Quarré*, composé de six lettres; seulement parce que nous prononçons ce mot de même que le nom de cette figure. Nous appelons les mots écrits & les choses qu'ils signifient des mêmes noms, quoy que ce ne soient pas les mêmes choses. Les figures visibles sont comme les marques des figures tangibles, qu'elles annoncent, pour ainsi dire, à nos yeux; & parce que ce langage muet de la Nature est le même en tous tems & en tous lieux, les figures

res

res visibles ont reçu le même nom que les tangibles, sans qu'elles soient de la même nature.

Je ne m'arrêterai pas aux autres questions, ni aux autres remarques de Mr. *Berkeley*, sur cette matiere. Ceux qui voudront s'en instruire doivent avoir recours à l'original. Il finit son Ouvrage, \* par quelques réflexions sur l'objet de la Géométrie, qu'il soutient n'être point l'Étendue visible; puis que les hommes mesurent une étendue tangible, par une autre étendue tangible. Il soutient que les figures visibles sont du même usage, dans la Géométrie, que les mots, dont on s'y sert, & que l'on ne peut pas faire passer pour l'objet de cette Science. Elles ne servent qu'à représenter à l'esprit les figures tangibles, avec lesquelles elles ont de la liaison; mais elles different des paroles, en ce que les paroles sont sujettes au changement & ne sont pas les mêmes par tout, au lieu que les figures sont les mêmes en tous tems & en tous lieux. Un Quarré, par exemple, présente à l'esprit la même figure tangible en Amerique, qu'en Europe. Cette voix de la Nature

D 7 n'est

\* §. 150. & suiv.



n'est pas sujette à être mal-entendue, comme les Langues inventées par les hommes, & c'est ce qui fait en partie la clarté & l'évidence de la Géométrie.

L'Auteur montre ensuite que s'il y avoit des Esprits qui fussent douez de la Vûe & destituez de l'Attouchement, ils ne seroient pas en état d'apprendre la Géométrie. Mr. *Berkeley* conclut de tout cela, que ni l'étendue abstraite, ni la visible, ne sont l'objet de la Géométrie.\* Pour la visible, les Géometres en conviendront sans peine avec lui; car on ne voit ni point, ni ligne, ni superficie, de la maniere dont ils les décrivent. Mais les points, les lignes, & les superficies, que l'on considère dans la Géométrie, ne sont pas tangibles non plus. Les Géometres soutiennent que les figures, qu'ils voyent sur le papier, ne sont que des aides pour fixer l'esprit, & lui faire sentir en lui-même des veritez, qu'on ne sauroit représenter exactement à la vûe. On conçoit, par exemple, que le centre d'un cercle est un point sans parties, & auquel une infinité de lignes peuvent être tirées de la cir-

\* *Remarque de l'Auteur de la B. C.*

conference. C'est ce qu'on ne fau-  
roit montrer aux yeux , car il n'y a  
aucun point , qui n'ait quelque gran-  
deur ; mais l'esprit ne laisse pas de  
le concevoir , par une intellection pu-  
re. J'avouë que l'imagination sert  
souvent à soutenir l'intellection ,  
mais elle sert aussi très-souvent à la  
troubler.

Nôtre Auteur finit \* en disant que  
pour n'avoir pas bien connu l'objet  
de la Géométrie , on s'est engagé  
dans des travaux difficiles & de peu  
d'usage , dans les Mathematiques.  
Il croit même avoir découvert quel-  
que chose , qu'il croit véritable ; mais  
qui est fort éloigné des routes ordi-  
naires de la Géométrie. Il ne fait si  
cela seroit bien reçu , s'il le publioit ,  
dans un tems , auquel on a fait tant  
de découvertes par le moyen de cet-  
te Science ; parce qu'une grande par-  
tie de ces découvertes perdroient  
peut-être leur réputation , & que l'on  
ne s'y appliqueroit plus avec la même  
ardeur ; si ce qui lui paroît véritable  
l'étoit effectivement.

Ce n'est pas peu de chose en effet ,  
que de s'attirer les Mathematiciens  
sur les bras ; mais l'on doit préférer

CQ

\* §. 140.

ce qu'on regarde comme la Verité à toutes fortes d'égards. Ce n'est pas l'Auteur seul, qui n'est pas convaincu que tout se fasse dans la Nature si mathématiquement, que l'on se l'imagine à présent. Il y a peut-être un principe, dans les corps mêmes, dont nous n'avons aucune idée & qui est cause de leurs principaux effets. On verroit avec plaisir ce qu'il a découvert, contre les sentimens communs des Mathématiciens.

II. *Essay de PERSPECTIVE*,  
*par G. J. 's GRAVESANDE*,  
*Docteur en Droit.* A la Haie 1711.  
 in 12. pagg. 270. avec 32 planches.

**L**E Livre précédent traite des principes les plus abstraits de la Théorie de la Vision en général; mais celui-ci concerne presque tout la pratique de la Perspective. Entre ceux, qui ont traité de cette Science, les uns se sont bornez à la simple Théorie, & ont laissé aux Lecteurs le soin de faire l'application de leurs règles aux cas particuliers; ou n'ont marqué que quelques pratiques com-  
 mu-

munes. Ils y ont joint des réflexions sur la peinture , qui ne regardoient pas proprement le sujet , dont il s'agit ; qui est , non la maniere de former un Peintre , mais de lui faciliter l'usage de la Perspective.

D'autres se sont contentez de donner des règles générales , avec assez d'obscurité , & des applications de ces règles à un grand nombre d'exemples particuliers ; ce qui ne peut pas beaucoup servir aux Peintres , s'ils n'ont quelque connoissance des pratiques générales.

Nôtre Auteur a fait principalement trois choses , pour faciliter l'usage de la Perspective. Premièrement , pour résoudre les Problèmes les plus généraux , sur lesquels toute la pratique est fondée , il donne plusieurs méthodes nouvelles & plus faciles , que celles dont on se sert communément. Il en a mis plusieurs , parce que l'application d'une même règle n'est pas également commode dans tous les cas , & qu'il est utile d'en avoir à choisir. Secondement , les méthodes générales , dont on s'est servi jusqu'ici , étant impraticables , dans quelques occasions particulières ; on en a ajoûté d'autres , qui  
sont

sont malaisées à la vérité, mais que certains cas rendent absolument nécessaires. Enfin quand, par le moyen des Problèmes généraux, il a été difficile de résoudre un Problème particulier, l'Auteur en a donné une solution à part.

Cet Ouvrage est contenu en neuf Chapitres, dont le I. renferme les définitions des termes dont on se sert nécessairement en cette Science; le II. la Théorie de la Perspective, qui est réduite à trois Théoremes & quelques Corollaires, pour ce qui avoit été découvert jusqu'à présent; à quoi l'Auteur a joint de nouveaux Théoremes, pour démontrer quelques propositions importantes; le III. la pratique de la Perspective sur le Tableau perpendiculaire, où entre les méthodes, qu'on y indique pour résoudre les Problèmes généraux, on n'emploie que la simple règle; le IV. la maniere de travailler à un tableau qui doit être vû de fort loin, ou seulement de côté, ou qui doit être placé dans un lieu élevé; le V. & VI. la pratique de la Perspective, dans le Tableau incliné & le parallèle; le VII. la doctrine des ombres; le VIII. des moyens pour faciliter  
l'usa-

l'usage de la Perspective, tels que sont des règles & des fils, dont il est facile de se pourvoir & de se servir; le IX. enfin l'utilité que la Perspective peut apporter à la Gnomonique. En tout cela, Mr.'s *Gravesande* a eu soin de ne rien mettre, qui ne soit à la portée de ceux qui ont lû seulement les Elemens d'*Euclide*; excepté quelques endroits, qu'il a fait imprimer en Italique, afin que ceux, qui ne sont pas assez avancez dans les Mathematiques, pour les pouvoir entendre, les passent.

Il y a à la fin un petit Traité, intitulé : *Usage de la Chambre Obscure pour le dessin.* Par la *Chambre Obscure*, l'Auteur entend tout lieu privé de lumiere, dans lequel on représente sur un papier, ou sur quelque chose de blanc les objets, qui sont au dehors exposez au grand jour. Mr.'s *Gravesande* établit deux Théorèmes, l'un que la Chambre Obscure donne la veritable perspective des objets; l'autre que la réflexion que les rayons souffrent sur un miroir plane, avant que de rencontrer le verre convexe, au travers duquel ils doivent passer, ne gêne point la représentation des objets. Ensuite il décrit

## 92. BIBLIOTHEQUE

décrit deux Machines , qu'il a fait faire pour cela , & en montre l'usage ; mais c'est ce qu'on pourroit mieux voir , en se servant des machines , qu'en en lisant la description.

L'Auteur a très-bien fait de se servir de la Langue Françoisé , qu'il possède fort bien , & qui deviendra , avec le tems , la Langue de la Philosophie , aussi bien que celle des Cours & des personnes polies. Aussi est elle plus propre , pour s'exprimer nettement , que la Latine , en ces matieres , & plus communément entendue par les Peintres , qui peuvent le plus profiter de cet Ouvrage. Mrs. *Huygens* , & *Leibnits* , quoi qu'étrangers , s'en sont servis très-heureusement dans des Ouvrages de Philosophie.

III. ELEMENTA PHYSICÆ *Methodo Mathematica demonstrata. Quibus accedunt Dissertationes duæ ; prior , de causa soliditatis corporum ; posterior , de causa resistentiæ fluidorum. Auctore WYERO GULIELMO MUYS, Medicinæ Doctore, in illustri Frisiorum Academia Matheseos Professore Ordinario & Regiæ Scientiarum Societatis,*

*tis , quæ Berolini est , membro. A*  
 Amsterdam, chez les Waasbergues  
 & H. Schelte, 1711. in 4. pagg. 1018.

**C**OMME l'Auteur de cet Ouvrage ne s'étoit pas formé un plan réglé, avant que de le mettre sous la presse, bien loin de l'avoir achevé; il n'est pas facile de dire exactement son dessein. Les Lecteurs pourront voir, dans la Préface, ce que lui-même nous en apprend. On se contentera de dire en général que c'est seulement une partie de la Physique Générale, dans laquelle Mr. *Muys* traite de quelques-unes des propriétés du Corps, & de marquer les matières dont il parle.

Il commence à la manière des Géomètres, par les définitions des principaux termes, dont il a besoin de se servir; après quoi il fait ses Demandes, & propose ses Axiomes. Les Propositions viennent ensuite, & il garde en tout, autant qu'il peut, la Méthode des Mathématiciens; car il faut avouer qu'en matière de Physique, comme l'Auteur le reconnoît, on ne peut pas tout prouver de cette manière.

Le corps de l'Ouvrage est divisé  
 en



## 94 BIBLIOTHEQUE

en deux Sections, dont la premiere traite des proprietéz essentielles du Corps, ou qui sont toujors les mêmes, & la seconde des proprietéz accidentelles, ou qui sont sujettes au changement.

I. DANS la premiere Section l'Auteur entreprend de montrer que, selon le sentiment de *Descartes*, l'essence du Corps consiste dans la seule étendue, dont les attributs essentiels sont l'impénétrabilité & la quantité. Cela lui donne lieu de parler de la Divisibilité à l'Infini, qu'il prouve fort au long, par des raisons de Mathématique. Il répond en même tems aux objections de ceux, qui ont prétendu qu'il y a des points indivisibles. Delà il passe à ce qu'il nomme *l'augmentabilité* de la matiere à l'infini, où il fait voir qu'on ne peut jamais si fort augmenter une étendue, qu'on ne la puisse concevoir encore plus grande. Personne n'avoit encore considéré l'Infinité de ce côté-là, aussi distinctement que Mr. *Muys*, & tout le Traité de l'Infini, que l'on trouve ici, est l'un des Traitez les plus complets, que l'on ait publié depuis quelques tems sur cette matiere.

Après

Après cela dans une addition, qu'il nomme *Scholion generale*, il entreprend de réfuter les objections, que l'on a faites contre la doctrine qu'il a établie touchant la nature des corps; comme celles de feu Mr. *Locke*, qui soutient avec raison, comme il me semble, que la nature intime des corps ne nous est pas connue; & celles de *Gassendi*, & de ceux qui soutiennent que la nature des corps étant établie, de la maniere que l'Auteur l'a fait, on ne peut rendre aucune raison de la solidité. Il rejette la pensée de *Descartes* sur la raison de la solidité, qu'il prétend être le repos des parties, & n'approuve pas non plus la pensée du P. *Malebranche* & de Mr. *Bernouille*, qui attribuent la cohésion des parties au poids de l'air, & de la matiere plus subtile que l'air, qui pressent les particules des corps. Il en conclut que la raison de la solidité n'avoit pas encore été découverte, quoi qu'il ne faille pas desespérer de la trouver.

L'Auteur prend occasion delà de faire deux digressions importantes, dont la premiere est *de la cause de la solidité*, & la seconde *de la cause de la résistance des fluides*. Dans la premiere

miere , il reconnoit bien , avec les Auteurs que l'on a nommez , que la solidité vient de la pression d'une liqueur étherienne , ou d'une matiere très-subtile , dont les parties ne sont pas toutes de la même grandeur , & qui frappent les corps de tous côtez. Il tire delà un Corollaire , tout nouveau dans la Physique ; c'est que les corps très-simples & très-petits , dont tous les corps solides & fluides même sont composez , & qui sont comme leurs élemens , ont été ronds. Si cela est vrai , on peut réfuter par-là la supposition de *Descartes* touchant la génération des particules du troisième Element ; dont il compose les taches du Soleil & la croute de la Terre & des autres Planetes , & touchant les parties canelées , & les pores tournez en forme de vis , par lesquels elles passent , selon lui. Mr. *Mays* prétend par-là rendre raison de divers phénomènes , qu'il croit qu'on n'a pas encore bien expliquez.

Entre cette Digression & la suivante , il entreprend de réfuter Mr. *Newton* , qui soutient que les résistances de tous les fluides sont entre elles à peu près comme leurs densitez , en sorte qu'ils résistent plus ou moins

moins à proportion de leur densité, ou de leur rareté, qui vient des espaces vuides, qui sont entre leurs parties solides. Il réfute encore d'autres endroits de ce grand homme.

Dans la seconde Digression, il entreprend de réfuter *Descartes*, *Huygens* & d'autres, qui ont cru que la résistance des fluides est diminuée, par le mouvement des corpuscules dont ils sont formez. Il propose ensuite quelques Lemmes touchant la percussion des Corps, & après avoir examiné ce qui arrive à un Corps solide qui traverse un fluide; il avance un nouveau sentiment, qui consiste à dire que toute la résistance des fluides vient de la solidité des corpuscules dont ils sont composez; qu'elle s'augmente & se diminue, selon que leur dureté est plus ou moins grande; & que dans un fluide, comme est le fluide étherien, dont les particules n'ont aucune solidité, les Corps qui y passent ne trouvent aucune résistance. Il conclut de là que *Mr. Newton* s'est trompé, en ce qu'il a dit que toute la résistance des solides, qui en deux globules égaux est en raison double de leur vitesse, vient de la seule *inertie* de la matiere, &

Tome XXII. E que

que cette résistance ne peut être diminuée, que par la diminution de la densité ; que la résistance des fluides est proportionnée à leur densité ; & que le milieu, qui occupe les pores des Corps, & qui remplit les vastes espaces, qui sont entre les Planetes, ne résistant point, est incorporel & pénétrable. Il réfute aussi quelques pensées de *Descartes*.

Après cette Digression, Mr. *Muys* revient aux difficultez que l'on fait contre le sentiment de *Descartes*, touchant la nature du Corps, & pour prouver le Vuide. Cette Section finit par-là. La matiere mérite d'être examinée par les Curieux, qui doivent lire le livre même ; car comme il s'agit des plus fines recherches de la Physique, & d'un très-grand nombre de questions, d'objections & de réponses, il n'est pas possible d'en donner d'Extrait suivi, sans s'engager dans une longueur excessive.

II. LA seconde Section de ce Volume concerne les proprieté accidentelles du Corps ; sur quoi l'Auteur entre dans un plus grand détail, que l'on n'avoit encore fait, & propose quantité de questions curieuses, pour ceux qui aiment cette sorte de cho-

choses. Il s'agit de *la figure* des Corps, de leur *Grandeur*, de leur *Unité* & de leur *Nombre*, de leur *Contiguïté* & de leur *Distance*, de leur *Situation*, de leur *Lieu*, de leur *Existence* & de leur *Durée*, de leur *Quandoquité*, comme parle l'Auteur, de leur *Mouvement* & de leur *Repos*, de la *Continuation* de l'Étendue & de ses attributs, *par rapport à la dépendance où elle est à l'égard de ses causes*, des *differences générales*, qui sont entre ces Attributs, & de leurs causes.

Quoi que l'Auteur se soit proposé de traiter physiquement des corps, il ne s'est pas toujours renfermé dans ces termes ; comme on vient de le voir par les titres, qu'on a rapportez, où il y a beaucoup de matieres de Métaphysique, & de Mathématique. Les Lecteurs ne perdront rien à cela, puisque la multitude & la variété des matieres, servira à entretenir leur attention, qui se seroit peut-être lassée à ne lire que des choses, qui concernent la Physique. D'ailleurs il y a ici quantité de questions curieuses & utiles, qui leur fourniront de quoi méditer ; & quand ils n'entreroient pas dans toutes les pen-

sées de l'Auteur, ils auront sujet de lui savoir gré de leur avoir donné occasion de penser à certaines choses, auxquelles ils n'auroient peut-être jamais pensé.

Quoi que Mr. *Muys* estime beaucoup *Descartes*, & qu'il ait une grande idée des découvertes de Mr. *Newton*; il ne laisse pas de s'éloigner de leurs sentimens, lors qu'il croit qu'ils ne sont pas assez bien fondez, & de les réfuter civilement, comme cela se doit, entre Philosophes. C'est une liberté que tout le monde a, & même qu'on ne peut pas aliéner; mais il faut en user avec modération, & avec retenue, comme nôtre Auteur l'a fait.

Comme j'ai suivi dans ma Physique quelques sentimens de Mr. *Locke*, qu'il a réfutez, il m'a aussi réfuté moi même. Je n'ai garde de le trouver mauvais, parce qu'il a gardé en cela toutes les mesures de la Civilité; quoique je n'aye pas changé de sentiment. On verra qu'il a bien médité les matieres qu'il a traitées & qu'il s'est beaucoup appliqué aux Mathematiques, dont il fait ici un grand usage. Quoi qu'il ne soit pas de ceux, qui affectent de parler obscu-  
ré-

rément , pour n'être pas entendus de tout le monde ; néanmoins ses raisonnemens sont ferrez , & liez ensemble d'une maniere , qui demande de l'attention , & qui n'est pas propre pour ceux qui commencent à étudier ces matieres.

Mr. *Muys* avoit aussi résolu de donner un *Traité* complet du *Mouvement* , qui auroit fait avec le Volume , qui paroît , un *Système* entier des *Elemens* de la *Physique* générale ; mais ce Volume s'étant considérablement grossi , sous la presse , il a remis l'édition du *Traité du Mouvement* à une autre fois.

*I V. Physico - Mechanical Experiments on Various Subjects , containing an account of several surprising phenomena touching Light and Electricity , producible on the attrition on Bodies , with many others remarkable appearances not before observed. Together with the explanations of the Machines ( the figure of which are curiously engraved on Copper ) and other apparatus us'd in making the Experiments. By F. HAUKS BEE , F. R. S. C'est à dire , Experiences de Physique & de Méchanique sur*



*divers sujets. Contenant une relation de plusieurs phénomènes surprénans, touchant la Lumière & l'Électricité, qui sont produites par le frottement des Corps ; avec plusieurs autres effets, qui n'avoient pas été observés auparavant, & l'explication de toutes les Machines (dont les figures sont gravées) & de tout l'appareil, dont on s'est servi, pour faire les Experiences, par F. Hauksbee, de la Société Royale. A Londres en 1709. in 4. pagg. 208. avec 7. planches.*

**M**R. *Hauksbee* a raison de dire, dans sa Préface, qu'on ne peut guere perfectionner la Philosophie Naturelle ; que par le moyen des Démonstrations fondées sur des Experiences, faites avec jugement & avec exactitude. Aussi a-t-on plus avancé dans peu d'années, en prenant ce chemin, qu'on n'avoit fait auparavant pendant un très-long tems, par le moyen des hypotheses.

Feu Mr. *Boyle* a infiniment contribué à l'avancement de la Physique de cette maniere, par quantité d'experiences ; mais sur tout par la Machine par laquelle on pompe l'air,  
&

& ce recueil d'Experiences ; dont plusieurs ont été faites , par le moyen de cette machine , en fera encore voir l'usage. Elles roulent principalement sur les éclats de lumiere excitez en frottant certains corps, & sur ce que l'Auteur nomme l'*Electricité*, ou la force d'attirer à soi de certains corpuscules à une certaine distance, comme fait l'Ambre jaune, ( en Latin *Electrum* ) quand on le frotte , puis qu'il attire à soi de petites pailles.

L'Auteur après avoir décrit avec soin la Machine à pomper l'air, dont il a donné la figure dans une planche, vient d'abord à ses Experiences, touchant les matieres dont on vient de parler. On ne peut pas rapporter toutes ces Experiences, & si l'on n'en rapportoit que quelque peu, cela ne serviroit de rien pour faire connoître les autres. Je dirai donc en général ce que Mr. *Haukbee* a renfermé dans les cinq Sections de son livre, & j'y ajouterai plus en détail les conséquences qu'il en tire, dans l'Appendix qu'il a mis à la fin.

La I. Section renferme plusieurs experiences touchant le *Phosphore Mercurien*, ou la maniere d'exciter

des éclats de lumiere , en remuant du Mercure , dans un vaisseau de verre , enfermé dans la Pompe, dont on a parlé, & en plein air : la II. d'autres experiences, où le même effet est produit par le frottement de divers corps, comme du verre, de la laine, des écailles d'huîtres, frottez l'un contre l'autre dans le vuide, ou dans un espace épuisé d'air, & quelques experiences touchant l'électricité du verre : la III. une experience concernant la difficulté qu'il y a à séparer deux hemispheres creux, pressez par l'air extérieur, sans pomper celui qu'ils renferment : la IV. une experience pour comparer le poids de l'air, avec celui d'une semblable masse d'eau : la V. plusieurs experiences touchant la maniere dont les liqueurs montent & descendent en différentes sortes de tuyaux, dans le vuide & dans l'air, & cela en diverses circonstances.

Il y a encore deux autres experiences à la fin. La premiere est pour montrer que la lumiere souffre une réfraction sensible en passant d'un espace rempli de matiere subtile dans l'air. Ayant été faite en Angleterre en la présence de Mr. *Cassini* le fils,  
il

il la rapporta à Mrs. de l'Academie des Sciences à Paris, qui firent cette experience en 1700. mais qui ont témoigné qu'elle n'avoit pas réüffi. Cependant on l'a refaite en Angleterre, & l'on s'y est assuré de la verité du fait. On prétend tirer de cette Experience quelque usage, pour redresser certaines Observations Astronomiques. La seconde experience concerne les differents poids des memes sortes de corps, mais d'une surface inégale, dans l'eau, quoi qu'ils soient d'un poids égal dans l'air.

Mr. *Hauksbee* tire ses conclusions de chacune de ces experiences. Elles sont très-dignes de consideration, mais comme on ne peut pas rapporter les unes sans les autres, & qu'il n'est pas possible de mettre le tout ici, sans traduire tout son livre; on se contentera de rapporter les remarques générales, qu'il a faites sur quelques unes des plus nouvelles experiences, touchant l'électricité & la lumiere produites par le frottement. Il commence par l'électricité, & tire diverses propositions des experiences qu'il a faites là-dessus.

I. Proposition. *Dans le corps du Verre il y a certaines particules d'une*

E 5 *acti-*

*activité considérable, qui par leurs mouvemens & leurs chocs sont cause de son électricité.* On ne peut pas douter qu'après le frottement il ne se fasse une émission de quelque matière, ce que l'on remarque par les yeux dans les morceaux d'une feuille de cuivre; qui tenus à quelques pouces de distance d'un verre, se remuent en s'approchant & en se reculant du tuyau de verre, & dans la lumière, qui est produite, quand on frotte un tuyau de verre dans les ténèbres; par l'atouchement, parce qu'on se sent pousser le visage, lors qu'on en approche le tuyau; & par l'ouïe, qui s'aperçoit du craquement dont cette éruption est accompagnée, même à la distance de quelques pieds. On ne peut douter non plus, que cette matière ne sorte du tuyau de verre; car sans cela, pourquoi le frottement du tuyau seroit-il cause de la sortie de cette matière?

II. Proposition. *Le mouvement de cette matière n'est pas égal, ni régulier.* Quelquefois ces corpuscules sont attirés vers le verre, quelquefois ils en sont chassés avec violence, quelquefois ils sont suspendus un peu de tems en l'air, & quelquefois ils se cou-

coulent le long des côtez du tuyau. Ils font ces mouvemens plusieurs fois de fuite , & se remuent plutôt comme des animaux , que comme des particules d'une matiere insensible. Cela fait voir que la force mouvante agit par sauts , & s'étend chaque fois dans une circonferenc<sup>e</sup> irréguliere. Si les Corps qui sont une fois mis en mouvement , n'en peuvent pas changer eux mêmes la direction , mais y sont contraints , par une force étrangere toutes les fois qu'ils le font ; & si l'on doit inferer de la diversité de leurs mouvemens , une grande diversité dans l'impulsion des Corps , qui les poussent ; puis que dans cette experience , les morceaux d'une feuille de cuivre se remuent d'une maniere fort étrange ; il est visible que la matiere qui sort du verre , qui est seule , en cette occasion , la cause mouvante , doit être agitée d'une maniere fort irréguliere.

Proposition III. *L'air contigu, dans la surface interieure du tuyau, a de l'influence sur les operations de la matiere qui sort du verre.* Cela suit clairement de ce que le tuyau ayant été épuisé de l'air , la feuille de cuivre se remue

avec peine ; quoi que l'on frotte le tuyau avec plus de force , & qu'on mette cette feuille plus près , que lors que le tuyau étoit plein d'air. Outre cela , dès qu'on y a de nouveau fait entrer de l'air , la force d'attirer , qui étoit presque perdue , est promptement recouvrée. C'est-là une preuve incontestable que l'air contribue à donner de la force aux écoulemens de la matiere. On ne peut pas objecter à cela , que l'attraction est aussi puissante en se servant d'un cylindre solide , dans lequel il n'y a par conséquent point d'air , que dans un cylindre creux. Cette expérience prouve seulement qu'un cylindre solide attire avec autant de force qu'un creux ; mais non pas que l'air n'est d'aucun usage , dans ce dernier. Prouver qu'un effet peut être le même en deux différentes circonstances , ce n'est pas la même chose que de prouver qu'il n'a aucune liaison avec une cause particulière , dans l'une de ces circonstances.

On n'affure point ici que les écoulemens de la matiere ne peuvent agir avec vigueur , que lors que l'air concourt avec leur action ; mais seulement

ment que l'air a quelque influence là-dessus, quand on employe un tuyau creux. Pour ajoûter ici une démonstration de la force de l'air, dans l'operation de ces écoulemens, on doit considerer que les écoulemens ne peuvent être excitez, par aucun frottement, pour produire quelque effet, si l'on frotte le tuyau dans le vuide, & cela soit que l'on se serve d'un tuyau rempli d'air, ou d'un cylindre solide. L'air extérieur & contigu étant ôté, l'électricité semble être anéantie, jusqu'à ce qu'on introduise de nouveau de l'air dans le récipient épuisé. On voit par-là que l'air est nécessaire à cette matiere, qui a la force d'attirer, pour agir; quoi qu'on ne sâche pas de quelle maniere l'air contribue à cela.

Proposition IV. *Il ne semble pas que l'air renfermé dans la cavité du tuyau ait de l'influence sur l'action des écoulemens, que de l'une de ces deux manieres*: Ou il presse le verre qui lui est contigu, & l'aide à pousser au dehors cette matiere agissante, qui est disposée à sortir par le frottement: ou il empêche cette même matiere de se retirer en dedans, & fait ainsi qu'elle produit des effets plus sensi-



bles sur les petits corps placez hors du tuyau.

Il se peut faire que la chaleur, causée par un frottement un peu fort du verre, produit quelque degré de rarefaction dans l'air extérieur contigu au tuyau, du côté de sa surface extérieure. En ce cas, n'y ayant pas une semblable rarefaction dans l'air contigu à la surface intérieure du verre, parce qu'il n'est pas si près de la surface frotée, que celui de dehors; la matière électrique se retire avec plus de peine au dedans du tuyau, qu'elle n'en sort, à cause que l'équilibre étant perdu du côté du dehors, elle se jette du côté, où il y a moins de résistance. Il est certain que la pression de l'air de dedans, qui est moins rarefié, est supérieure à celle de l'air du dehors, qui l'est plus.

C'est pourquoi quand le tuyau est épuisé d'air, & que l'équilibre par conséquent est perdu en dedans; tout le frottement que l'on peut faire n'est pas suffisant, pour tirer du verre la matière électrique, contre l'effort de l'air extérieur; pendant qu'il n'y a point d'air en dedans, qui le puisse contrebalancer.

Proposition V. *Comme l'air interne*  
*ne*

*ne est nécessaire pour l'action des écoulemens, il en est de même de l'exterieur; parce qu'encore que le tuyau plein d'air soit frotté dans le vuide, la force attractrice est entierement perdue.*

*Proposition VI. C'est pourquoi comme l'air interne semble nécessaire pour aider le mouvement de la matiere électrique vers le dehors, ou au moins pour empêcher qu'elle ne coule en dedans: l'air exterieur est aussi nécessaire, pour charrier vers le tuyau les petits corps, qui y sont attirez.*

Si par la chaleur & la rarefaction qui suivent le frottement, l'air voisin au tuyau devient plus leger, celui qui est plus éloigné & plus dense, doit couler vers le tuyau, & pousser comme un torrent du même côté les petits corps, qu'il rencontre en son chemin.

*Proposition VII. Les differentes irrégularitez qui arrivent dans l'excitation & dans l'émission de la matiere électrique ( qui sont suivies de pareilles irrégularitez du mouvement de l'air exterieur vers le verre, selon les lois hydrostatiques ) peuvent être la cause des mouvemens des corpuscules, qui sont dans son chemin.*

Mr.

Mr. *Hauksbee* ajoûte à cela quelques propositions touchant les effets de l'électricité d'un globe , & d'un cylindre de verre. Les voici :

I. Proposition. *La présence de l'air est nécessaire au Phénomene , de la direction reguliere des fils , aussi bien qu'à l'attraction du tuyau.* La raison de cela est que si des fils de laine, qui suspendus à un demi-cercle de cuivre, & exposez aux cours de cette matiere, comme on le verra p. 53. & suiv. se disposent en sorte qu'ils sont tous dirigez vers un même centre; que si ces fils, dis-je, sont placez dans le Vuide , la propriété de se tourner vers le centre sera entierement perdue , quoi que le Globe, ou le Cylindre soient pleins d'air.

Proposition II. *La raison , pour laquelle ces fils ne sont pas dirigez en ce cas , comme ils le sont dans l'autre, est , non qu'il manque de matiere électrique sortie du verre frotté , pour la diriger de la sorte ; mais d'air , qui les aide.*

Comme il n'y a point d'air extérieur, & qu'il y en a de l'intérieur, la matiere électrique trouve un passage au dehors infiniment plus ouvert, qu'en dedans ; de sorte qu'elle doit s'écouler en dehors. Mais parce qu'il  
n'y

n'y a point d'air extérieur, il ne peut pas revenir pour recouvrer l'équilibre, & par conséquent aucun cours de l'air pour diriger les fils.

*Proposition III. Si la matiere électrique est poussée de toutes parts, en lignes physiques & divergentes du centre du cercle dans lequel le frottement a été fait (ou dans le plan duquel est le demi-cercle des fils de laine) vers la circonférence de ce même cercle; alors par la rarefaction de l'air contigu au verre, & par la pression de celui, qui est plus éloigné & plus dense, dans le plan de ce même cercle, avec des directions contraires à celles des écoulemens; les fils peuvent être régulièrement dirigés au centre de ce cercle, dans le plan duquel est placé le demi-cercle auquel ils sont attachés.*

Le cours de l'air plus dense doit être contraire au cours, selon lequel la rarefaction a été faite. Or, selon l'hypothèse, les écoulemens se font en lignes physiques du centre à la circonférence. Donc le cours de l'air dense doit être en lignes convergentes de la circonférence au centre. Tout cela se faisant dans le plan du frottement, c'est à dire, dans le plan, où sont les fils attachés à un demi-cer-

cercle ; ces fils se trouvent dans le même plan , dans lequel le cours de l'air dense se porte de la circonférence au centre , & c'est par l'action de cet air que les fils sont mis dans une direction centrale.

Proposition IV. *Par la même raison , si le plan du frottement est différent du plan , dans lequel sont les fils , ils devront former comme une sorte de surface conique , dont le sommet sera un point de l'axe du globe , ou du cylindre , lors que l'émission de la matière électrique se fera d'une manière égale & uniforme.* Nous voyons en effet que les fils prennent cette forme.

Ainsi s'il y avoit deux demi-cercles de fils disposez l'un d'un côté du plan du frottement , & l'autre de l'autre , il y auroit deux surfaces de cones imparfaits ; dont le plus aigu seroit celui , qui seroit le plus éloigné du plan du frottement , & le plus obtus celui qui en seroit le plus près. Lors que le plan du frottement & le plan dans lequel les fils sont placez sont le même , la surface conique est changée dans l'arc d'un cercle , à cause que les fils sont tous dans un seul & même plan.

Après ces Propositions, Mr. *Hawks-*  
*bee.*

bee y en ajoûte quelques-unes touchant la lumiere , qui est produite par le frottement dans ces experiences.

Proposition I. *Quoi que la qualité électrique demande nécessairement de l'air interieur, ou exterieur, pour paroître; la lumiere ne demande que l'un, ou l'autre, pour éclatter.*

Un globe de verre plein d'air & frotté dans le Vuide, ou un globe épuisé d'air & frotté dans l'air exterieur, jette de l'une & de l'autre maniere une lumiere considerable.

Proposition II. *Il semble donc, qu'il y a une difference réelle entre les écoulemens électriques & les écoulemens de la lumiere, au moins en quelques cas.* Par la Proposition précédente, ces deux choses demandent des circonstances differentes, par rapport au milieu dans lequel elles paroissent. Ajoûtez à cela qu'un frottement plus fort, qui sert ordinairement à augmenter les effets de l'électricité, ne contribue point du tout à augmenter la lumiere. La lumiere se peut même produire par les écoulemens d'un verre, qui tombent sur un autre; mais une aussi foible impulsion n'est pas capable de tirer du verre la matiere électrique.

Pro-

Proposition III. *Dans quelques circonstances, la lumiere produite par le frottement d'un verre épuisé d'air, dans un espace où il y a de l'air, souffre moins de changement, lors que l'air rentre dans ce verre; que la lumiere produite par le frottement d'un verre plein d'air dans le Vuide.*

Dans le premier cas, on ne trouve pas une grande alteration dans la lumiere, ou dans sa couleur, jusqu'à ce qu'une certaine quantité d'air soit entrée dans le verre épuisé. Mais dans le second, la lumiere & sa couleur changent sensiblement, chaque fois qu'on admet de l'air du côté extérieur du verre qui en est plein.

Proposition IV. *Des différentes sortes de lumieres produites par le frottement, ou, ce qui est la même chose, par l'agitation des particules d'un corps, quelques-unes sont plus attachées à un certain milieu, que les autres ne le sont.*

La lumiere du feu ordinaire a nécessairement besoin de l'air. Celle qui sort de l'ambre, de la laine, des écailles d'huître &c. a besoin du Vuide, ou de quelque chose qui en approche, & disparoît entierement dans un milieu plus grossier. La lumie-

miere , qui sort du Mercure fecoué , n'est pas si fort attachée à un certain milieu , dans lequel elle paroît. Comme on les peut produire dans le Vuide , ou dans un espace , qui en approche : on voit aussi par l'Expérience qu'elles peuvent paroître même dans l'air commun.

C'est ce que l'Auteur remarque à l'égard de la matiere électrique & de la lumiere , qui paroissent après le frottement de certains corps. Il espere que de tout cela mis ensemble on pourra tirer quelque conséquence, qui soit utile au dessein de tous ceux qui s'appliquent à ces sortes de recherches , ou dont on tirera la connoissance veritable des causes des effets surprenans dont il a parlé. Il croira être parvenu à la fin qu'il s'est proposée , si quelcun se sert des indications, qu'il a données, pour ce sujet. Cela n'est pas à la verité fort facile , mais il n'en faut pas desespérer.

L'exemple de Mr. le Chevalier *Newton* , qui sur des experiences & des observations , a découvert la nature des couleurs , qui étoit auparavant tout à fait inconnue , doit encourager les Physiciens , comme Mr. *Hauksbee* le remarque dans sa préface.



Il est certain au moins , si l'on en doit juger par le passé , qu'on pourra découvrir quantité d'erreurs , que l'on prenoit pour la Verité , & venir à la connoissance de phénomènes inconnus aux siècles précédens , comme on l'a fait par le moyen de la Machine à pomper l'air. Mais il n'y a pas de l'apparence , que nous sachions jamais les premiers principes de ces effets.

## ARTICLE V.

**ÆSCHINIS SOCRATICI**  
*Dialogi Tres, Græcè & Latinè, ad quos accessit quarti Latinum Fragmentum. Vertit & notis illustravit*  
**JOANNES CLERICUS, cujus & ad calcem additæ sunt SILVÆ PHILOLOGICÆ, cum omnium Indicibus necessariis.** A Amsterdam chez Pierre de Coup, & se trouve chez H. Schelte, 1711. in 8. pagg. 344.

**A**PRÈS avoir achevé de revoir & de publier de nouveau le *Pentateuque*, avec une paraphrase, & des commentaires; je pensai à me divertir par l'édition de quelque pièce, qui

qui ne demanderoit pas tant d'attention. Ceux qui sont accoutumés au travail & sur tout à cette espèce de travail, savent que l'Esprit se peut aussi-tôt passer d'occupation, que le Corps de nourriture; & que la diversité de la peine est une sorte de délassement. Il n'y a que ceux, qui font ces sortes de choses, comme un métier, qui en puissent juger autrement. Je pourrois citer ici tout ce qu'il y a eu de plus illustre, dans les Lettres, pour appuyer ce que je viens de dire. Les plus grands hommes n'ont point trouvé de repos, que dans une occupation perpetuelle; ce qui a fait qu'ils n'étoient pas plutôt sortis d'un travail, qu'ils en recommençoient un autre, jusqu'à ce que la mort les eût surpris. Mais il n'est pas besoin d'exemples, ni de raisons, pour défendre une maniere de vivre, que personne n'attaque, que des fainéans & des envieux; qui ne peuvent souffrir dans les autres ce qu'ils ne trouvent pas dans eux-mêmes.

Je ne desapprouve nullement les peines, que se font données d'habiles gens, en publiant de nouveau des livres communs, lors qu'ils manquoient, & en y ajoûtant quelque  
cho-

chose, qui n'étoit pas dans les autres Editions. Je l'ai fait moi-même, ou à dessein, ou prié par les Libraires, qui avoient besoin de ces livres, pour leur commerce. Mais il vaudroit néanmoins mieux, ce me semble, que l'on s'attachât à remettre entre les mains de la Jeunesse & de tous ceux qui se plaisent à la lecture de l'Antiquité, des Livres qui n'y font plus, & qui méritent d'y être. Par-là on embelliroit les Bibliothèques & l'on engageroit les Lecteurs à s'instruire de mille choses avantageuses, qu'ils négligent mal à propos. C'est aussi ce que j'ai fait, en publiant ce qui nous reste de quelques bons Auteurs, qu'on ne trouvoit que dans plusieurs autres, ou dans quelques volumes, qui ne portoient point leurs noms. Si je n'y ai pas réüffi, comme auroient fait de plus habiles gens que moi, j'ai tâché au moins de rendre par-là service au Public; & peut-être que de savans hommes, qui feront du même goût, le régaleront de quelque chose de meilleur, sur les Auteurs, qu'ils croiront dignes de paroître de la même maniere.

J'ai toujours extrêmement aimé

So-

*Socrate* & ses disciples, dont les principaux sont *Platon*, *Xenophon* & *Eschine*. J'avois lû avec soin les Dialogues, que *Suidas* & d'autres attribuent à ce dernier, & j'avois même traduit en François le troisiéme de ces Dialogues, en faveur de personnes de bon goût, à qui il n'a pas déplu. Cela me fit prendre envie de les publier tous ensemble, dans un volume, au lieu qu'ils ne se trouvent nulle part ainsi. Les trois premiers sont à la fin des Oeuvres de *Platon*, parmi les Dialogues, qu'on attribue fausement à ce Philosophe; & comme on ne le lit guére à présent, ils étoient encore moins lûs que le reste, quoi qu'ils méritassent d'être lûs & relûs; soit pour la matiere, soit pour la maniere fine & délicate dont elle est traitée, & la naïveté inimitable du stile. Il n'y a qu'un fragment du quatriéme, dans un endroit écarté d'un livre de *Cicéron*, qu'on ne lit pas beaucoup; & ce joli fragment, plein d'une Morale très-juste & très-fine, étoit par consequent négligé. J'ai donc jugé qu'il le falloit joindre aux autres, comme je l'ai fait. En cherchant des témoignages de l'Antiquité, touchant *Eschine*, j'ai trouvé

Tome XXII. F quel-

quelques fragmens de cet Auteur, qui sont assez remarquables, & que l'on pourra lire parmi les témoignages, qui sont au commencement. Comme le volumen'étoit pas gros, j'ai trouvé à propos de mettre au devant la vie d'Eschine tirée de *Diogene Laërce*. Tout cela étoit en Grec, & même traduit en Latin. Mais il a fallu copier le Grec, & faire une nouvelle version, parce que celles, que l'on avoit, ne me paroissoient pas assez bien faites, ni pour l'exactitude, ni pour le stile.

Outre cela, comme ceux qui se divertissent à lire cette sortes de livres, ne sont pas tous des gens, qui n'aient besoin d'aucune explication, & qu'il est important de les avertir de certaines choses, qu'ils n'ont pas luës, ou qu'ils ont oubliées; j'ai crû qu'il étoit nécessaire de joindre à tout cela quelques petites remarques, que l'on verra sous la vie d'*Eschine*, sous les témoignages & sous ses Dialogues. Sous la vie, il y a une partie des notes de *Casaubon* & de *Menage*, car j'ai jugé n'y devoir mettre, que ce qui concernoit nôtre Philosophe. Sous les témoignages d'*Athenés*, qui sont assez longs, il y a quel-

quelques remarques du même *Cassaubon*, qui m'ont paru dignes d'être rimprimées ici. Pour les autres où mon nom paroît, & même où il n'y a point de nom, elles sont de moi; aussi bien que toutes celles, qui sont sous les Dialogues.

C'est là en gros ce que j'ai fait pour *Eschine*, & que j'ai crû pouvoir être utile à ceux, qui aiment l'Antiquité & sur tout les Ecrits des Philosophes. Je ne parlerai pas de la peine que tout cela peut m'avoir coûté. J'y ai eu encore plus de plaisir, en repassant ici les idées de Socrate, & les considérant avec soin; & j'ose promettre à ceux qui voudront bien les méditer un peu, qu'ils n'auront pas moins de plaisir que moi, en suivant ce Philosophe, dans ces trois Dialogues, & dans ce qui reste des autres.

Tout cela ne faisoit qu'onze feuilles, & le volume auroit été encore trop mince, si je n'y avois ajoûté le commencement d'un Ouvrage, que j'ai eu long-tems dans l'esprit, & que je pourrai continuer, selon que mes autres occupations le permettront. Je l'ai intitulé *Silves Philologiques*, parce que c'est un mélange de matie-

res Philologiques , ou de Litterature , dans lequel les Chapitres sont placez sans ordre , & ne dépendent point les uns des autres. Il en a paru quantité de semblables , comme on le fait , de sorte que je n'ai point d'excuse à faire pour cette méthode.

Après avoir dit en général ce qu'il y a dans ce volume , il faut faire part de quelque détail à ceux , qui aiment à lire en François les abrégés des Livres Grecs & Latins , quoi qu'ils entendent ces Langues ; & à ceux qui ne les entendent pas , & qui peuvent néanmoins profiter de la matiere. Je parcourrai donc , en leur faveur , les trois parties dont ce Volume est composé , autant que cela sera possible.

I. ESCHINE étoit Athenien & disciple de Socrate , & vivoit par conséquent plus de quatre cents ans avant Jesus-Christ. Il étoit fils d'un faiseur de fauciffes , & avoit néanmoins pris un si grand goût pour la Philosophie , qu'il ne quittoit point Socrate ; ce qui faisoit dire à ce Philosophe , qu'il n'y avoit que le fils du vendeur de fauciffes , qui le fût estimer , comme il falloit. Il étoit pauvre , & Socrate lui dit que pour s'entretenir , il devoit *tirer des intérêts*

*rêts de lui même*, pour subsister; c'est à dire, manger moins qu'il ne faisoit. Quelques Auteurs, \* selon le rapport de *Diogene Laërce*, ont dit que c'étoit lui qui avoit conseillé à son Maître de s'enfuir de la prison, quoi que *Platon* ait attribué ce conseil à Criton, dans le Dialogue, qui porte son nom. Mais il y a peu d'apparence, parce que ce n'est qu'un homme riche, qui peut tenir les discours qu'on y trouve.

Après la mort de Socrate, † il publia divers Dialogues, où il introduisoit ce Philosophe parlant, comme *Platon* a aussi fait dans les siens. Peut-être y en ajouta-t-on quelques-uns depuis, qui n'étoient pas de lui, comme *Diogene Laërce* le rapporte. Mais il y en avoit sept, que l'on croyoit être véritables, le *Miltiade*, le *Callias*, l'*Axiochus*, l'*Aspasie*, le *Telaugès* & le *Rhinon*. Ils représentoient si bien le caractère de Socrate, par la finesse du raisonnement, & par la naïveté du stile, que quelques-uns ont dit qu'*Æschine* les avoit achetez de Xanthippe, veuve de Socrate, & les avoit publiez sous son propre nom. Si cela est vrai, on doit

F 3 d'au-

\* §. 1. *Vite Æsch.* † *Ibid.* §. 2, 3, 4.



d'autant plus estimer ce qui nous en reste , comme venant de la propre main de ce grand homme ; que d'autres assurent néanmoins n'avoir rien écrit. Mais si cela n'est pas , comme il y a de l'apparence , ce jugement fait beaucoup d'honneur à *Eschine*. Il ne falloit pas avoir peu d'esprit , & il falloit avoir écouté avec bien de l'attention les discours de Socrate , pour les imiter en sorte , que l'on prenoit ce qu'*Eschine* avoit publié pour les propres paroles de ce Philosophe. En effet , à ceux , qui ont lû *Platon* & *Xenophon* , lisent avec quelque soin les trois Dialogues , qui nous restent ; ils y verront le caractère & les sentimens de Socrate si bien représentés , qu'ils ne seront point surpris qu'on les lui ait attribués.

Comme les Républiques de la Grece , & celle d'Athenes en particulier , n'étoient pas bien disposées pour les Philosophes , & ne leur faisoient aucun avantage , quoi qu'ils rendissent un très-grand service au Public , en instruisant la Jeunesse dans la Vertu ; plusieurs d'entre eux , comme *Platon* , *Aristippe* , *Eschine* & d'autres s'en allerent en Sicile , pour présenter quelques-uns de leurs Ou-  
vra-

vrages à *Denys* le Jeune, Tyran de Syracuse, qui avoit quelque goût pour la Philosophie & pour la Poësie, & qui faisoit du bien à quelques gens de Lettres. Les Grecs, naturellement avarés, envieux & jaloux, & qui croyoient que les Philosophes devoient vivre dans la pauvreté; comme si la Vertu avoit été incompatible, en eux, avec quelques commoditez de la vie, & que dans les autres conditions les personnes vertueuses eussent droit d'y prétendre; censurèrent fort les Philosophes sur leurs voyages en Sicile, & *Platon* lui même ne fut pas exempt de la critique, dont il ne laissa pas de se moquer. Il étoit en Sicile, lors qu'*Eschine* y arriva, & quelques-uns disent qu'il y fut méprisé par *Platon*, mais qu'*Aristippe* le recommanda à *Denys*, & qu'il y demeura jusqu'à ce que *Denys* fût détroné par *Dion*. *Plutarque* dans son livre, de la différence de l'Ami & du Flateur, rapporte la chose tout autrement, & dit que *Platon* recommanda *Eschine* au Tyran de Syracuse, d'une manière, qui produisit un très-bon effet. „ Si „ vous saviez, dit-il à *Denys*, que „ quelqu'un fût venu en Sicile avec

„ deſſein de vous nuire & qu’il ne  
 „ lui eût manqué, pour le faire, que  
 „ l’occafion, fouffririez vous qu’il  
 „ fit voile pour s’en aller, fans le pu-  
 „ nir ? Je ſuis, dit *Denys*, bien  
 „ éloigné de cette penſée, car ce ne  
 „ font pas ſeulement les actions de  
 „ nos ennemis, qu’il faut haïr & pu-  
 „ nir, mais encore leurs volontez. Si  
 „ donc, repliqua *Platon*, quelcun  
 „ étoit venu ici, par bienveillance  
 „ pour vous, & qu’il eût quelque  
 „ bon confeil à vous donner, mais  
 „ que vous ne lui en donnaffiez pas  
 „ l’occafion, faudroit-il le payer  
 „ d’ingratitude & de mépris ? Com-  
 „ me *Denys* demanda qui étoit cet  
 „ homme-là ; *Eſchine*, dit *Platon*,  
 „ qui eſt auffi honête homme qu’au-  
 „ cun des diſciples de Socrate, &  
 „ qui peut corriger, par ſes diſcours,  
 „ ceux qu’il fréquente. Il a fait un  
 „ long voyage par mer, pour vous  
 „ entretenir de Philoſophie, & ce-  
 „ pendant on le néglige. *Denys* fut  
 „ fi fort touché de ce diſcours, qu’il  
 „ embraffa *Platon* ſur le champ, &  
 „ qu’il eut ſoin d’*Eſchine*, & lui fit  
 „ ſentir ſa magnificence. “ Ce Phi-  
 „ loſophe lui donna, dit-on, quelques-  
 „ uns de ſes Dialogues & en reçut des  
 „ préſens. Ce-

Cependant *Eschine* ne revint pas riche de Sicile , puis que lors qu'il fut de retour à Athenes , il se mit à faire des leçons de Rhetorique , comme il semble , pour de l'argent ; car il n'osoit pas enseigner la Philosophie , à cause de la réputation de *Platon* & d'*Aristippe* , qui l'enseignoient alors à Athenes. Il se mit aussi à écrire des plaidoyez , en faveur de ceux à qui l'on faisoit quelque injure , mais il n'en est venu aucun jusqu'à nous.

Athenée \* en dit beaucoup de mal. Il l'accuse de médifance & de friponnerie , & cite un endroit d'un plaidoyé de l'Orateur *Lysias* contre lui , où il est accusé de ne point payer ses dettes , d'incommoder tous les cabarets voisins , où il prenoit du vin sans le payer , & d'obliger ceux qui demeuroient près de lui d'aller demeurer ailleurs , pour éviter un homme si fâcheux ; enfin d'avoir débauché la femme d'un vendeur d'oignemens , âgée de soixante & dix ans , & dont on pouvoit plutôt , dit l'Orateur , compter les dents que les doigts de la main ; & de s'être fait donner le bien de cette femme , qui avoit ré-

F 5 duit.

\* *Vide Test.* 10. & 11.

duit, à cause de lui, son mari & ses fils à la mendicité. Mais *Athenée* est souvent un peu emporté, contre les Philosophes, & je ne sai si l'on doit ajoûter foi à cette harangue de *Lyfias*; qui pourroit bien avoir été supposée, par quelque Epicurien, en haine des disciples de Socrate.

Que si néanmoins *Eschine* étoit coupable de ces fautes, la Philosophie, ni l'Ecole de *Socrate* n'en doivent pas souffrir, pour cela. Elles n'ont point de part aux vices, qu'elles condamnent. Les Dialogues même d'*Eschine* n'en doivent pas moins être estimez; puis qu'il ne s'agit pas ici de l'autorité de celui qui parle, mais de la solidité de ses raisonnemens. S'ils sont concluans & si ce qu'ils renferment est bon, comme on le peut assurer, il n'en faut pas moins profiter, que si leur Auteur avoit vécu conformément à sa doctrine. On feroit un très-grand tort à une Philosophie, s'il faut parler ainsi, infiniment plus relevée & plus sainte; si on faisoit dépendre les jugemens, qu'on en fait, de la conduite de ceux qui l'enseignent.

C'est là tout ce qui nous reste de la vie d'*Eschine*. Si on veut le con-  
noître

noître par les témoignages des Anciens, touchant ses Écrits, \* on apprendra de l'Auteur du Traité de l'Elocution qu'il avoit écrit son *Telaugès* d'une maniere ironique & si artificieuse qu'on ne favoit s'il louoit, ou s'il blâmoit *Telaugès*, & qu'il avoit parfaitement imité la maniere de Socrate. *Aristide* † dit que ce n'étoit pas sans raison que l'on avoit attribué ses Dialogues à Socrate, à cause de la grande ressemblance, qu'ils avoient avec ses discours, & déclare qu'il se fioit plus à ce qu'*Eschine* fait dire à Socrate, qu'aux discours que *Platon* lui prête, & qu'il n'a peut-être jamais tenus. ‡ *Hermogene* témoigne qu'il s'étoit servi d'un stile simple, aussi bien que d'autres Socraticiens; mais qu'il avoit encore eu beaucoup de soin de la pureté & de la clarté du stile. On ne trouvera rien dans ces Dialogues, qui ne réponde à ce jugement.

Parmi les témoignages, il y a, comme je l'ai dit, quelques fragmens d'*Eschine*, qui sont dignes de remarque. *Plutarque* † dans la vie d'*Aristide* rapporte une chose qui arriva à

F 6 un

\* *Test.* §. 1. † *Ibid.* §. 7. & 9.

‡ *Ibid.* §. 19. † *Ibid.* §. 3.

un des parens de ce grand homme, & il ajoûte qu'il l'avoit tirée d'*Eschine*, disciple de Socrate, sans dire de quel endroit de ses Ecrits. „ Callias, c'est ainsi que s'appelloit le „ parent d'Aristide, fut accusé par „ je ne sai qui, qui après avoir pro- „ posé son accusation en peu de „ mots, se mit à dire aux Juges, „ quoi que cela n'appartînt nulle- „ ment à la cause dont il s'agissoit: *Vous connoissez Aristide, fils de Lysimaque, si considéré dans toute la Grece. Quel bien croyez-vous qu'ait un homme, que vous voyez paroître en public, avec un manteau tout usé? N'y a-t-il pas bien de l'apparence qu'un homme qui a des habits, qui ne le peuvent garantir du froid, n'a pas de quoi se nourrir chez lui, & manque des autres choses, qui sont nécessaires à la vie? Cependant Callias, le plus riche des Athéniens, n'a aucun soin de lui, ni de ses enfans, ni de sa femme; quoi qu'il soit son cousin, & qu'il se soit souvent servi de lui, dans ses affaires, & qu'il ait tiré de l'avantage du pouvoir qu'Aristide a sur vos esprits.* „ Callias s'ap- „ percevant que les Juges murmuroient & concevoient de l'indignation contre lui, appella A- „ risti-

„ ristique, & le pria de témoigner de-  
 „ vant les Juges, comment lui ayant  
 „ souvent offert bien des choses &  
 „ l'ayant prié de les accepter, il n'a-  
 „ voit jamais voulu; dans la persua-  
 „ sion où il étoit, qu'il devoit s'esti-  
 „ mer plus, à cause de sa pauvreté,  
 „ que Callias ne s'estimoit lui même  
 „ à cause de ses richesses; parce,  
 „ disoit Aristide, qu'on voyoit beau-  
 „ coup de gens, qui se servoient  
 „ bien, ou mal de leurs grands biens:  
 „ mais qu'il n'étoit pas facile de  
 „ trouver un homme, qui supportât  
 „ courageusement la pauvreté, &  
 „ que ceux-là seulement devoient  
 „ avoir honte d'être pauvres, qui  
 „ l'étoient malgré eux. Aristide,  
 „ ajoûte l'Historien, ayant rendu ce  
 „ témoignage à Callias, il n'y eut  
 „ aucun de ceux qui l'ouïrent, qui  
 „ en s'en allant n'aimât mieux être  
 „ pauvre comme lui, que riche com-  
 „ me Callias. C'est ce qu'*Eschine*,  
 „ disciple de Socrate, nous apprend  
 „ dans ses Ecrits.

Parmi les témoignages, qu'on a  
 tiré d'*Aristide*, Orateur fameux, qui  
 a vécu au second siècle, il y a quel-  
 ques fragmens du Dialogue d'*Eschi-  
 ne*, intitulé *Alcibiade*, comme on l'a



remarqué dans les notes. \* Celui dans lequel Socrate fait voir à Alcibiade , qu'il se trompoit fort , lorsqu'il croyoit que Themistocle avoit fait ce que l'Histoire nous apprend , pour le salut de la Grece , plutôt par bonheur , que par habileté ; ce fragment , dis-je , est fort beau. „ Puis „ que vous avez osé attaquer , lui „ dit-il , la vie de Themistocle , voyez „ quel homme vous avez crû devoir „ censurer. Pensez donc , où le Soleil se leve & où il se couche. C'est „ une chose , répond Alcibiade , qu'il „ n'est pas difficile de savoir. Avez „ vous donc pensé , reprend Socrate , qu'un seul homme commande „ à un Pais , que l'on appelle l'Asie , „ & qui égale l'étendue que le Soleil parcourt. Vous voulez dire le „ Grand Roi ( *on nommoit ainsi le Roi de Perse* ) dit Alcibiade. “ Ensuite Socrate fait voir avec quel courage & quelle prudence Themistocle le défit , & l'engagea à s'en retourner incessamment en Asie , en feignant qu'il avoit ordre des Atheniens de lui couper la retraite , en allant avec leur flotte dans l'Hellepont , quoi qu'ils eussent résolu le contraire ; ce qui

\* Test. §. 8.

qui délivra la Grece , & gagna la faveur de Xerxès à Themistocle , qui en fut très-bien reçu , lors qu'il fut banni d'Athenes. Nôtre Philosophe finit ainsi : „ Pensez , Alcibiade , que „ la grande habileté de Themistocle „ ne fut pas suffisante pour l'empê- „ cher d'être envoyé en exil , & pri- „ vé de tous les honneurs , qu'il „ avoit dans sa patrie. Que croyez „ vous donc , qui peut arriver à des „ gens légers & qui ne sont point „ sur leurs gardes ? Ne seroit-il pas „ surprenant qu'ils pussent faire seu- „ lement les moindres choses ? Ne „ me condamnez pas , comme si „ j'avois de mauvais sentimens de „ la Fortune & de la Providence „ divine , ou que je ne crusse aucu- „ ne Divinité ; parce que je soutiens „ que Themistocle entendoit tout „ ce dont il se mêloit , & qu'aucun „ bonheur ne fut cause des choses „ qu'il fit. “ On peut voir par là que dans ce Dialogue Socrate dé- conseilloit à Alcibiade de se mêler des affaires d'Etat , sans les entendre ; comme il fait , dans le *I. Alcibiade de Platon*.

Je ne dirai rien de la Collation d'un MS. de Florence , que Mr. l'Abbé

l'Abbé *Salvini*, Professeur en Langue Greque, en cette ville-là, m'a fait la grace de m'envoyer; quoi qu'il y ait quelques endroits d'*Eschine*, que l'on peut corriger par-là.

II. IL vaut mieux venir présentement aux Dialogues mêmes, après avoir dit, qu'on a distingué les personnages qui y parlent en laissant un petit espace entre deux & en écrivant le premier mot de ce qu'ils disent en lettres capitales; au lieu que dans les Editions de *Platon*, tout est de suite, ce qui cause de la confusion, & donne de la peine au Lecteur, sans qu'il en tire aucun avantage. On a même partagé la conversation en paragraphes, non égaux, mais selon la diversité des raisonnemens, & on les a marquez par des chiffres, pour la commodité des citations.

Le premier Dialogue semble être l'un de ceux que *Diogene Laërce* nomme *sans tête*, c'est-à-dire, sans préambule, parce que Socrate entre en matière tout d'un coup, sans parler de l'occasion, qui l'a engagé dans cette conversation. Il traite de la même chose, dans le *Menon* de *Platon*, & employe presque les mêmes mots qu'ici. Quelcun pourroit croire, à cau-

cause de cela, que ce Dialogue a été formé sur celui de *Platon*. Mais cela même me persuade le contraire, parce que si quelcun avoit voulu prendre dans *Platon* la matière d'un Dialogue, il en auroit chargé les termes, de peur qu'on ne reconnût le vol. Il y a apparence ou qu'*Eschine* avoit été témoin de cette même conversation, ou que Socrate traitoit du même sujet, dans de semblables occasions ; sans beaucoup changer les termes dont il se servoit. On le lui reproche même quelquefois, comme on le peut voir dans le *Gorgias* de *Platon*.

Le sujet de ce Dialogue est de savoir *si la Vertu peut être enseignée*. Socrate, selon sa méthode ordinaire, réduit celui avec qui il parle à avouer que l'on ne peut pas enseigner la Vertu ; par les exemples de *Thucydide* (non l'Historien, mais le Démagogue) de *Themistocle*, d'*Aristide* & de *Periclès*, que celui, à qui Socrate parloit, avoit nommez comme des exemples de Vertu. Socrate le fait convenir, 1. que ces grands hommes n'avoient eu aucuns maîtres, qui leur ressemblassent & par qui ils eussent été formez à la Vertu ; 2. qu'ils  
n'a-

n'avoient laissé aucuns disciples, qui les eussent égaletz, pas même leurs propres fils, quoi qu'ils eussent pris toutes les peines du monde à les bien élever. L'Ami, ou le Disciple de Socrate demande là-dessus, si les hommes sont donc vertueux de leur nature? Le Philosophe fait voir que non, parce que, si cela étoit, dès qu'on auroit remarqué ces naturels heureux, qui apporteroient la Vertu avec eux, en naissant; on ne manqueroit pas de les choisir & de les garder soigneusement, de peur qu'il ne leur arrivât quelque malheur, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de servir leur patrie; & c'est ce qu'on n'a jamais fait. D'où vient donc la Vertu, dit l'Ami de Socrate, si on ne l'a ni par la nature, ni par l'éducation? Socrate répond qu'il y a apparence que c'est un don du ciel, qui est donné à quelques hommes par la liberalité de la Divinité, lors qu'elle veut que l'Etat, où ils naissent, fleurisse. C'est-là le sujet du Dialogue, que Socrate ménage si bien, à son ordinaire, que celui à qui il parle est obligé de tomber enfin dans le même sentiment que lui, sans prévoir où ce Philosophe le veut mener.

Ceux

Ceux qui liront ce Dialogue s'apercevront bien, qu'il y a de l'équivoque dans les termes, dans lesquels la question, dont il s'agit, est proposée, & que le Philosophe semble parler, contre ses propres sentimens; puis qu'il passoit sa vie à instruire la Jeunesse, à la Vertu, ce qui auroit été inutile, si ceux qui doivent être vertueux, le devenoient sans maître. On a tâché de lever ces difficultez, en peu de mots, dans les notes; mais comme il n'y a pas assez d'espace, pour y mettre tout ce qu'il falloit pour cela, on a traité cette même matiere plus au long, au Chap. II. des *Silves Philologiques*, qui suivent ces Dialogues. J'en mettrai ici le précis, en peu de mots.

Le mot Grec ἀρετή, qu'on traduit par celui de *Vertu*, est extrêmement équivoque. Il signifie 1. toute sorte de talent, par lequel on se trouve propre à ce que l'on entreprend; comme on l'a fait voir dans une note, sur le commencement du Dialogue; puis que Socrate appelle Vertu la capacité d'un médecin, & même d'un cuisinier, qui s'aquient bien de leur emploi: 2. un certain penchant de la nature, par lequel on se trou-

ve

ve plus propre à exercer un emploi, qu'un autre; penchant qui commence à éclatter, dès qu'un enfant commence à se servir de sa raison, sur tout s'il doit quelque jour se distinguer dans cet emploi: 3. l'habitude d'agir selon ce penchant, que l'on ne peut acquérir que par l'exercice: 4. la Vertu, qu'on nomme *morale*, qui éclatte dans les actions, qui ont du rapport aux mœurs; soit qu'il s'agisse de la conduite particulière des hommes, ou de l'administration des affaires publiques.

Le mot d'*enseigner* est aussi équivoque, car il signifie 1. donner des préceptes sur quelque chose, soit que ceux, qui les entendent, les pratiquent, ou non: 2. l'effet que ces préceptes produisent, lors qu'on les met en pratique. Outre cela, on peut donner un double sens à ce mot, en proposant la question *si l'on peut enseigner la Vertu*; car on peut supposer 1. que la Vertu s'enseigne aux hommes, quoi qu'ils n'aient naturellement aucuns principes, penchans, ou facultez, qui leur puissent faire préférer la Vertu, au Vice, & que ce n'est que par le seul raisonnement qu'on les porte à cela: 2. qu'il

2. qu'il y a dans tous les hommes des facultez, qui, dès qu'elles commencent à être employées, leur font préférer le Bien moral, au Mal moral, de même que la Verité au Mensonge.

Selon ces differens sens on peut répondre differemment à la question proposée.

Il est certain que les hommes ne peuvent donner aux hommes ni penchant naturel, ni facultez propres à s'aquitter de quelque chose d'utile à la Société. Ce sont des talens, que les meilleurs maîtres supposent, dans leurs disciples, sans quoi ils n'en peuvent rien faire de bon. En ce sens-là, *la Vertu ne peut pas s'enseigner*, en sorte que ceux qui écoutent les préceptes viennent à l'exercer. Si les hommes ne naissoient pas avec des facultez propres à rendre service à la Société; on ne le leur feroit jamais faire, par l'instruction. On peut même dire que si, outre les facultez on n'a pas un penchant, ou une disposition à certaines choses, antécédamment à toute instruction, on ne vient jamais à rien d'excellent. On a vû ce penchant en de grands hommes, avant qu'on les eût instruits de rien;



rien ; comme l'on vit dans *Cyrus* des vertus royales dès sa premiere enfance, & dans *Mr. Pascal* une disposition à la Géometrie.

Mais il est certain aussi que les facultez & les penchans de la nature, ou plutôt qu'on a reçus de Dieu, demandent l'instruction pour venir à quelque chose d'excellent, ou pour en faire un bon usage. En ce sens-là on peut enseigner la Vertu, & on l'enseigne tous les jours. Socrate lui-même ne s'occupoit à autre chose, & tâchoit de porter à la Vertu les jeunes gens, en qui il trouvoit un naturel heureux & propre à réussir. Ainsi il étoit très-persuadé qu'on peut enseigner la Vertu, en ce sens-là. Il ne pouvoit pas même douter que les quatre grands hommes, qui sont nommez dans cette conversation, n'eussent eu des maîtres ; car enfin ils avoient été élevez comme les autres Atheniens, & les exemples de leurs prédecesseurs pouvoient leur tenir lieu de leçon. Quoi qu'ils n'eussent pas eu des maîtres aussi habiles qu'eux, une éducation médiocre avoit suffi, avec les talens naturels qu'ils avoient, à les faire parvenir à des degrez de Vertu, qui n'étoient pas

pas communs. Ils auroient même pû faire des disciples, qui leur eussent ressemblé, s'ils eussent trouvé des sujets d'un aussi bon naturel qu'eux; & leurs exemples en firent quelques-uns, comme l'Histoire de la République d'Athenes nous l'apprend; puis que cette République ne manqua pas de grands hommes, dans la suite. Si leurs fils ne les imiterent pas, ce fut ou parce qu'ils n'avoient pas reçu de semblables talens de la Nature, ou parce qu'ils ne voulurent pas prendre la peine de les cultiver, & de les perfectionner par l'exercice. Il en est de même de tous les Arts. Un habile peintre, par exemple, ne transmet son habileté qu'à ceux d'entre ses disciples, qui ont naturellement du talent pour la peinture, & qui le cultivent. Ceux à qui l'une, ou l'autre de ces deux choses manquent, ne parviennent jamais à se distinguer dans la peinture.

Comme cela est visiblement conforme à l'Experience de tous les Siècles, Socrate avoit trop d'esprit, pour le contrarier; & l'on fait voir en effet, par divers passages de *Xenophon*, qu'il croyoit, dans le sens que  
l'on

l'on a dit, *que la Vertu peut s'enseigner.* Quelques Philosophes, qui paroissent d'abord l'avoir contredit, ont aussi été dans la même pensée, comme on le fait voir.

Il me paroît que les hommes ne naissent pas tous égaux, ou également propres à réussir dans les mêmes choses; soit que cette différence vienne du Corps, ou de l'Esprit; car je ne vois point de raison, qui me convainque qu'il ne peut pas y avoir de la variété dans les Esprits, aussi bien que dans les Corps. Il y a même bien de l'apparence, que le Créateur des hommes y a mis à dessein cette variété, afin qu'ils pussent plus facilement former des Sociétés, dans lesquelles chacun feroit ce à quoi il seroit propre. Un seul homme ne peut pas tout faire, il a besoin du secours des autres, qui lui rendent mille services, qu'il ne se pourroit pas rendre à lui-même; comme ils en reçoivent réciproquement de lui, selon sa capacité. Si tous étoient propres à commander, & peu propres à se soumettre, personne n'obéiroit, & l'on ne pourroit former aucune Société. Au contraire, si personne ne savoit commander, tout

tout seroit en desordre. Ainsi il faut que chacun contribue au bien de la Société, dans sa profession; selon les talens, qu'il a reçus du Ciel.

Mais outre les talens particuliers de chaque profession, il y a des devoirs communs à tous les membres de la Société, auxquels chacun est assez propre, pour s'en aquiter; comme sont les devoirs de l'Humanité, de la Justice & de la Tempérance. Tous les hommes ont reçu du Ciel ce qui est nécessaire, pour cela; comme on le fait voir, par des raisons & des autoritez. Ils sont tous faits de sorte qu'ils peuvent facilement distinguer le Vrai du Faux, & l'Honête du Dishonête, & qu'ils approuvent l'un & condamnent l'autre. Si l'on suit les lumieres de la Nature, & que l'on joigne à cela le choix de l'emploi, auquel on est propre; sans aspirer à ceux, dont on n'est point capable; on peut beaucoup contribuer à son propre bonheur & à celui de la Société.

Le second Entretien concerne les Richesses, & l'on y recherche *si elles sont un bien*. Comme le mot de *χεῖματα*, qui signifie les richesses, marque, par son origine, ce qui est uti-

le ; Socrate fait voir qu'on ne peut appeller ainsi , que ce dont on peut se servir avantageusement , & que moins nos besoins sont grands , plus nous avons de facilité à être riches. Ce Philosophe parvient là , par ses détours ordinaires ; en conduisant ceux , avec qui il s'entretient , où il veut venir , sans qu'ils y prennent garde.

A l'occasion d'un Sicilien fort riche , mais sans vertu , qui étoit venu en Ambassade à Athenes , il s'entretient avec de jeunes gens sur les richesses , qu'ils croyoient être un véritable bien , selon l'opinion du Vulgaire. Ils lui accordent d'abord très-facilement \* que celui-là est le plus riche , qui possède des choses d'un plus grand prix ; & il en conclut que celui qui jouit de la santé est plus riche , qu'un malade , quand il posséderoit les richesses d'un Roi de Perse ; parce que la santé est de plus grand prix , que les richesses.

Il passe de là † à la Sagesse , qui étant la possession la plus propre à se bien acquiter de tous ses devoirs , doit être la plus précieuse. Par la *Sagesse* il entend le savoir & l'habileté

\* *Dial. II, 3.* † *Ibid. 5. & seqq.*

té en général. Là-dessus l'un des personnages, nommé *Erasistrate*, réplique qu'il ne le croit point; parce que la Sageffe n'empêcheroit pas de mendier, si l'on étoit destitué de tout bien. Mais *Socrate* lui fait voir qu'un habile homme se peut servir de son habileté, comme les autres de leurs richesses; parce que ceux, qui peuvent avoir plus de besoin de son habileté, que de ce qu'on appelle *richesses*, ce qui arrive souvent, peuvent lui fournir ce qui est nécessaire à la vie, pour profiter de son habileté.

*Eryxias*, qui est \* un autre d'entre les personnages, se fâche là-dessus, & dit qu'il s'enfuivroit donc de là, que *Socrate* seroit plus riche que *Callias*, qui étoit un homme fort riche, & dont on a déjà parlé; parce que *Socrate* étoit plus habile, que lui. Mais ce dernier lui montre, sans se fâcher, qu'avant que de parler ainsi, il devoit réfuter ce qu'il venoit d'entendre, sans quoi ce qu'il disoit n'étoit d'aucun poids.

Ensuite † ils passent à la question, si les richesses sont quelque chose de bon, ou non. *Eryxias* le soutient, & dit que c'est une folie d'en douter.

G 2 Ce-

\* *Ibid.* 9. & *seqq.* † *Ibid.* 12. & *suiv.*

Cependant *Critias* son parent , qui étoit disciple de Socrate , entreprend de prouver le contraire ; pendant que son maître , selon son Ironie ordinaire , feint de n'être pas capable de foudre la question , & offre seulement d'aider ces deux parens à convenir de quelque chose. *Critias* réduit après cela *Eryxias* , par très-peu de demandes , qu'il lui fait , à avouer qu'il y a des gens à qui leurs richesses causent du mal , au lieu de leur être un bien ; tels que sont les débauchez , & les intemperans , qui s'attirent mille maux , en abusant de leurs richesses.

*Eryxias* en colere d'avoir été si promptement confondu , \* étoit tout disposé à battre *Critias* , s'il n'eût eu quelque respect pour la compagnie. Socrate , pour lui donner le tems de s'appaiser , se met à raconter une conversation d'un fameux Sophiste de Céos , nommé *Prodicus* , avec un jeune homme ; qui l'avoit embarrassé dans un lieu d'exercices , sur ce que ce Sophiste avoit dit que les richesses sont un bien , entre les mains des honêtes gens , & un mal dans celles des méchans. Cela paroît avoir un  
peu

\* *Ibid.* 10. & seqq.

peu appaisé *Eryxias*, ce qui fait que Socrate passe à une autre chose.

C'est à la nature des richesses, \* qui ne sont pas les mêmes, parmi tous les peuples. Par exemple, les Carthaginois lioient je ne sai quoi, de la grandeur d'un Statere, dans un petit sac de peau; & après l'avoir cacheté, ils s'en servoient comme de monnaie. A Lacedemone, on avoit du fer gâté, au lieu d'argent. En Ethiopie, on se servoit de cailloux gravez, qui ne valaient rien, en aucun lieu. Rien de tout cela n'auroit été de mise ailleurs. A Athenes, c'étoit être riche, que d'avoir une belle maison; mais chez les Scythes, ce n'auroit pas été avoir du bien. Celui, avec qui Socrate s'entretient, étant convenu de tout cela, ce Philosophe lui demande ce que l'on doit donc appeller richesses, si c'est quelque chose d'utile; & cela lui étant accordé, il ne manque pas d'en tirer cette conséquence, qu'on ne doit donc rien mettre au nombre des richesses, que ce qui est utile. De là il passe finement à rechercher ce qui est utile, & établit fort bien, par les questions qu'il propose, & par les ré-

G 3           pon-

\* *Ibid.* 24. & seqq.



ponfes qu'on lui fait , fans qu'on puiſſe s'en empêcher , que l'utilité des chofes eſt fondée fur les beſoins , dans leſquels les hommes ſe trouvent ; fans quoi elles leur ſeroient inutiles. Sans les maladies , nous n'aurions point beſoin de Médecins , & fans les néceſſitez de la vie , les richesses ne nous ſerviroient de rien.

Quoi que le raifonnement de Socrate ſoit concluant , celui à qui il a à faire ne veut pas tomber d'accord que les richesses ſoient inutiles , encore qu'il avouë que ce qui ne ſert à rien ne peut pas être mis dans le nombre des richesses. Socrate ne le contredit pas directement , mais fait voir qu'une Science , par le moyen de laquelle on peut ſe fournir de tout ce qui eſt néceſſaire à la vie , doit être miſe dans le nombre des richesses , puis qu'elle fait le même effet , que l'or & l'argent ; d'où il ſ'enſuit que ceux , qui ſont les plus habiles , ſont quelquefois les plus riches.

Après tout cela , \* Socrate dit qu'il croît néanmoins pouvoir jurer pour *Critias* , (qui avoit confondu *Eryxias* , plutôt par vanité qu'autrement) qu'il n'étoit convaincu de rien de ce qui avoit.

\* *Ibid.* 32. & ſuiv.

avoit été dit. Il entendoit avec plaisir les discours de Socrate, mais comme c'étoit un esprit mal fait, il ne se laissoit pas gagner, par de si excellentes leçons. Ce Philosophe lui montre encore que les richesses (ou l'or & l'argent) ne sont pas utiles d'elles mêmes, pour les besoins du Corps. Mais comme il s'appercevoit qu'il ne gaignoit rien sur l'esprit de cet homme; il ajoûte seulement quelque chose, pour faire voir que ceux qui ont besoin de moins de choses sont plus heureux, que ceux qui ont besoin de beaucoup. Châcun le peut, comme dit Socrate, reconnoître en soi même, en comparant l'état où il est, quand il est sain, avec celui où il est, lors qu'il est malade. Il est certain que dans ce dernier état, qui est le plus malheureux, on a besoin de plus de choses. Il en est de même de deux hommes, dont l'un bruleroit d'envie d'avoir beaucoup & n'auroit guere; & l'autre n'auroit besoin que de peu de choses, avec quoi il auroit l'esprit tranquille. Les Cupiditez, dit le Philosophe, ne sont autre chose, que des besoins; plus on a de Cupiditez; plus on est dans l'indigence; & au

contraire moins on en a , plus on est riche & heureux. Il conclut de là que ceux , que l'on regarde comme fort *riches* , ont besoin de beaucoup plus de choses , pour être à leur aise ; car ce sont là les choses , qu'on nomme *richesses* , & ce qui ne peut de rien servir , pour cela , ne s'appelle pas de ce nom. Socrate tire de là une seconde conclusion , c'est que ceux qui sont les plus *riches* sont ceux , qui sont dans le plus mauvais état ; parce qu'ils ont besoin de plus de choses , que les autres.

C'est là la substance de ce Dialogue , dont on n'entendra peut-être pas la finesse , en le lisant une seule fois & légèrement ; mais plus on le méditera , plus on y trouvera de solidité & d'esprit. Au moins , c'est ce qui m'est arrivé , en le lisant & en le traduisant. Les conversations de Socrate ne sont pas des leçons directes , & où il instruit ses disciples , comme font aujourd'hui les Professeurs , dans nos Academies. Ce sont des discours faits pour ramener des esprits , prévenus fortement d'opinions contraires , & des gens qu'il n'étoit pas facile de réduire à avouer leurs erreurs , ou leur ignorance.

Ainsi.

Ainsi il ne s'engage pas, dans un grand détail, ni n'entreprend pas de traiter, par ordre, de toutes les questions, qu'on lui pouvoit proposer sur ce qu'il disoit. C'étoit assez de confondre ces opiniâtres à quelque égard, pour les porter ensuite à s'instruire du reste. Souvent il fait bien plus entendre qu'il ne dit, & le Lecteur attentif doit suppléer ce qui manque à ce que ce Philosophe avance. On ne perdra pas son tems à cela, & plus on y sera accoûtumé, plus on y trouvera de satisfaction.

Le troisiéme Dialogue est une conversation avec *Axiochus*, qui avoit été dans le Gouvernement de la République, & qui dans une maladie, qu'il croyoit mortelle, ne pouvoit se résoudre à mourir. Il y a moins de subtilité, dans ce Dialogue, que dans les précédens; parce que Socrate y parle plus souvent seul, que dans les autres; mais il n'est pas moins bien écrit, & il est peut-être plus agréable à lire, sur tout pour ceux, qui ne sont pas accoûtumés à suivre des raisonnemens un peu poussez, comme ceux du II. Dialogue.

Socrate \* commence par censurer

G 5      dou-

\* *Dial. III, 3. & seqq.*

doucement *Axiochus* de ce qu'après avoir montré du courage, pendant toute sa vie, il en manquoit à l'approche de la mort. Ce vieillard en convient de bonne foi, & avouë que les beaux discours, qu'il avoit faits, échappoient je ne sai comment à son esprit, dans le besoin, & que sa peur s'augmente, lors qu'il pense qu'il va être mis dans un lieu, où il pourrira & fera la nourriture des vers. Socrate lui montre que sa peur ne vient que de ce que, faute de raisonner juste, il joignoit ensemble des choses incompatibles; savoir, le sentiment & l'insensibilité. Car enfin quand on est mort, on ne sent rien de ce qui arrive au Corps, ce qui doit empêcher qu'on ne le craigne; puis que l'homme n'en a pas plus de sentiment, que de ce qui se passoit avant qu'il fût né. Cependant on en parle, comme si la mort étoit un état malheureux, à cause de cela; ce qui suppose que l'homme le sent, sans quoi il ne peut être malheureux, à cause de ces maux. Le cadavre, qui est dans le tombeau, n'est pas l'homme; c'est l'Ame immortelle, à qui il faut donner ce nom, & cette Ame même laisse des maux, qu'elle éprouve dans  
le

le Corps , fouhaite d'en fortir , & d'aller dans un lieu , où elle ne foit plus fujette aux mêmes incommoditez.

Socrate n'a pas plûtôt \* dit cela , qu'*Axiochus* lui demande d'où vient donc qu'il demeueroit dans la vie , lui qui favoit tout cela , & qui étoit bien élevé au deffus des fentimens de la multitude ? Le Philofophe prend fon air modefte , & dit que quoi qu'il eût recherché la verité de bien des chofes , il ne la favoit pas , pour cela , & ignoroit même des chofes communes. Il ajoûte qu'il ne difoit que ce qu'il avoit appris *du fage Prodicus* , de qui il avoit acheté de certains discours , pour de l'argent. Il censure , comme il femble , en paffant ce Sophifte , qui fe faisoit payer de fes difciples , au lieu que Socrate ne prenoit rien des fiens. Peut-être voyoit-il qu'*Axiochus* pourroit plûtôt être calmé , par un discours de Rhétorique , que par des raifons de Philofophie.

Je croirois que c'est ce qui lui fait dire que depuis un certain discours , qu'il avoit oui faire à *Prodicus* , il comptoit fa vie pour rien & fouhaitoit

G 6 de

\* *Ibid.* 6.

de mourir. *Axiochus* demande ce qu'avoit donc dit ce Sophiste ; & Socrate , sans se faire presser , se met à le lui dire. C'est proprement une énumération des incommoditez & des malheurs de la vie , depuis l'Enfance jusqu'à la Vieillesse , & des maux auxquels sont sujets les hommes , chacun dans sa condition. Cette énumération est très-bien faite , & conçüe en termes vifs & choisis ; comme tous ceux , qui liront l'Original , en conviendront. Entre les maux de l'Enfance , il met non seulement les fatigues , qu'il falloit que les enfans essayassent , pour s'affermir le corps ; mais encore l'ennui auquel ils étoient exposez chez les *Critiques* , les *Geometres* & les *Tactiques* , ou ceux qui enseignoient les exercices militaires , qu'il regarde comme autant de Maîtres fâcheux. Par les *Critiques* , il faut entendre , comme on l'a fait voir dans les notes , les interpretes des Poëtes ; qui étoient sans doute des Pédans autrefois , comme aujourd'hui. Il continue à décrire les fatigues & les chagrins , qu'il y avoit dans la maniere de vivre des Grecs , & vient à la Vieillesse , dans laquelle après avoir dit que tout ce qu'il y a d'infirmes & d'in-

d'incurable se trouve, alors, ajoûte-t-il, si on ne rend pas incessamment la vie, comme une dette; la Nature, de même qu'une Usuriere, se présente pour se saisir de quelques gages; elle prend la Vuë à l'un, l'Ouïe à l'autre, & souvent tous les deux ensemble. Si l'on demeure plus long-tems, sans la payer, elle rend ceux qui tardent trop paralytiques, elle les estropie, elle leur ôte l'usage de leurs membres. Socrate continue à faire voir les incommoditez de la Vieillesse, & cite des histoires & des vers, qui prouvent que ceux, qui ont été les plus agréables aux Dieux, sont morts jeunes. Il parle encore de la fin malheureuse de quelques illustres Généraux, parmi les Atheniens, & fait souvenir *Axiochus* d'une injustice des Atheniens, à laquelle il s'étoit lui même inutilement opposé avec *Euryptoleme*.

Là-dessus \* *Axiochus* déplore le malheur de ceux, qui se mêloient des affaires d'Etat à Athenes, & décrit les défauts du peuple Athenien. Socrate prend occasion de dire que si la science de gouverner, qui est la plus noble de toutes, rend malheureux ceux qui s'en mêlent; les autres

G 7 font

\* *Ibid.* 13.



sont encore pires. Il ajoûte un raisonnement, qu'il attribue aussi à *Prodicus*, qui disoit que la mort ne regardoit ni ceux qui sont vivans, ni ceux qui sont morts; parce que les premiers ne sont pas encore morts, & que ceux qui sont morts ne sentent plus rien. *Axiochus* se moque de cette raison, & dit que les maladies ne se guerissent pas, par des Sophismes; qu'il faut des choses qui touchent l'ame. Socrate replique qu'il se trompe toujours, en joignant ensemble des choses incompatibles, ou le sentiment avec la privation de toutes choses, qui rend incapable de sentiment. Il lui reproche agréablement, *qu'il ne se souvient pas qu'il est mort*; puis qu'un mort ne doit point avoir de sentiment, & qu'il suppose qu'il en aura.

En suite il lui dit \* qu'il paroît que l'Ame de l'Homme est immortelle, par les choses que les hommes font & qu'ils ont inventées, comme l'Astronomie; par laquelle on peut marquer l'état des Astres & leurs aspects differents, pour autant d'années, que l'on veut. Socrate ajoûte à cela que l'Ame d'*Axiochus*, en sortant de son corps,

ira.

\* *Ibid.* 17.

ira dans un séjour heureux, où elle ne sera exposée à aucune incommodité, & où elle philosophera, non au goût de la multitude & du théâtre, mais conformément à la Verité, qui se présentera de toutes parts. *Axiochus* paroît entierement gagné, par ce discours, & dit que bien-loin d'avoir peur de la mort, il la souhaite. Il ajoûte même qu'il commence à penser à des choses plus relevées, à courir cette carrière éternelle & divine, dont parloit Socrate, & enfin *qu'il est devenu un homme nouveau.* Socrate, qui s'apperçoit qu'*Axiochus* se laisse plus toucher par des discours de Rhétorique, que de Philosophie, se met à lui raconter ce qu'il avoit, disoit-il, ouï dire à un certain *Gobryas* touchant l'autre vie, & qui c'étoit trouvé sur des lames de cuivre dans l'île de Delos, du tems de Xerxès. Ce sont les fables du partage, que les Dieux firent du monde, & par lequel Pluton eut les Enfers, où Minos & Rhadamanthe sont Juges des Morts. Il y décrit aussi fort agréablement & en beaux termes le séjour des gens de bien, qu'il promet à *Axiochus*, qui avoit bien vécu. Il ajoûte néanmoins que c'est ce qu'il avoit  
 appris

après de *Gobryas*, dont il laisse le jugement à *Axiochus*; mais que ce qu'il fait assurément, c'est que l'ame est immortelle, & qu'elle ne souffre rien, en changeant de demeure; ce qu'il faut entendre des Ames des gens de bien.

*Axiochus* est si charmé de ce discours, qu'il paroît disposé à mourir avec joie. Il dit qu'il le repassera dans son esprit, & prie Socrate de le revenir voir.

Ceux qui liront l'Original le trouveront très-élegant, & ne se laisseront pas de le relire; si je puis juger des autres, par moi-même. Les notes, qui sont sous ce Dialogue & sous les autres, sont en partie de Critique, pour corriger les endroits corrompus, qui ne sont pas néanmoins en grand nombre, & pour expliquer ce qu'il y a d'obscur dans les expressions, ou dans les choses: & en partie pour éclaircir les matieres philosophiques, qu'on ne fait néanmoins que toucher en peu de mots. On renvoie, dans les unes & les autres, à ceux, qui en ont traité plus au long. Peut-être m'en saura-t-on gré, parmi ceux qui ont quelque goût pour ces sortes de choses, & que l'envie  
n'em-

n'empêchera pas de bien juger de ce qui vient d'autrui. Pour les Pédants & les entêtez, il n'y a que des mal-honêtetez à en attendre ; mais ce n'est pas pour eux, que je les ai publiées.

Le quatrième Dialogue n'est proprement qu'un fragment d'une conversation plus étendue d'*Aspasie* de Milet, avec *Xenophon* & sa femme. Cette *Aspasie*, maîtresse de *Periclès*, est célèbre dans l'histoire de ce tems-là, par son esprit. Mr. *Ménage* a recueilli ce que l'Antiquité en dit, dans son Livre des *Femmes Philosophes*. Je traduirai ici ce fragment, par lequel on pourra voir l'adresse de cette femme, pour réduire ceux qui avoient tort à le reconnoître. Elle parle à *Philesie* femme de *Xenophon* & à lui-même. Ils ne vivoient pas bien ensemble, faute d'une complaisance mutuelle, & voici ce qu'*Aspasie* leur dit : „ Dites moi, je „ vous prie, *Philesie*, si vôtre voisi- „ ne avoit des ornemens d'or plus „ beaux que ceux, que vous avez, „ lesquels aimeriez vous mieux, les „ vôtres, ou les siens ? Les siens, „ dit *Philesie*. Si elle avoit, reprit „ *Aspasie*, des habits & des nippes d'un „ plus grand prix que les vôtres, „ les-

„ lesquels choisiriez vous ? Les siens,  
 „ répondit-elle encore. Et si elle  
 „ avoit, dit *Aspasie*, un meilleur ma-  
 „ ri, que le vôtre, lequel aimeriez  
 „ vous mieux ? *Philestie* rougit à cette  
 „ demande. *Aspasie* s'adressa alors  
 „ à *Xenophon*, de la même manière,  
 „ & lui dit : Dites moi, je vous prie,  
 „ *Xenophon*, si votre voisin avoit un  
 „ meilleur cheval que le vôtre, le-  
 „ quel des deux aimeriez vous  
 „ mieux ? Le sien, dit-il. Que s'il  
 „ avoit des fonds, dit *Aspasie*, meil-  
 „ leurs que les vôtres, lesquels ai-  
 „ meriez vous mieux avoir ? Les  
 „ siens, dit *Xenophon*. Et s'il avoit,  
 „ ajoûta *Aspasie*, une meilleure fem-  
 „ me, que la vôtre, laquelle aimeriez  
 „ vous mieux ? *Xenophon* ne répon-  
 „ dit rien à cette demande. *Aspasie*  
 „ reprit alors la parole, & puisque  
 „ l'un & l'autre, dit-elle, m'a ré-  
 „ pondu à tout, excepté à ce que je  
 „ voulois apprendre, je vous dirai  
 „ ce que vous pensez l'un & l'autre.  
 „ Vous voudriez, *Philestie*, avoir le  
 „ meilleur de tous les maris, &  
 „ vous, *Xenophon*, la meilleure de  
 „ toutes les femmes. Si vous ne  
 „ faites donc en sorte, vous, qu'il  
 „ n'y ait point de meilleur mari que  
 „ vous ;

„ vous ; & vous qu'il n'y ait point  
 „ de femme au monde, qui vous sur-  
 „ passe ; vous souhaiterez toujours  
 „ l'un & l'autre ce que vous croi-  
 „ rez meilleur. L'un souhaitera d'a-  
 „ voir la meilleure de toutes les  
 „ femmes, & l'autre le meilleur de  
 „ tous les maris. Quand châcun  
 ne fait pas de son mieux, il n'est pas  
 possible que l'on soit content des  
 deux côtés. Il seroit bien à souhai-  
 ter, que nous eussions cette conver-  
 sation toute entiere. On peut voir  
 par ce petit échantillon, que si tout  
*Eschine* nous étoit demeuré, il n'y  
 a guere d'Auteur, que l'on lût plus  
 volontiers.

III. EN lisant l'Antiquité Gre-  
 que, & Romaine, comme je le fais  
 à toutes les heures, auxquelles je le  
 puis faire ; j'ai ramassé quantité de  
 choses & rêvé sur divers sujets, que  
 je m'imagine pouvoir être de quelque  
 utilité à ceux qui étudient, à dessein  
 de se former l'esprit & le goût ; mais  
 non pas pour ceux qui sont déjà in-  
 fectez d'une odieuse Pédanterie, qui  
 leur fait estimer des bagatelles, &  
 mépriser les meilleures choses. Je  
 tombe d'accord qu'il faut étudier  
 l'Antiquité, pour entendre son langa-  
 ge,

ge, & qu'on ne fauroit en avoir beaucoup de connoissance, fans avoir quelque idée de ses coûtes & de ses opinions. Je conviens qu'il y a de la peine à aquerir de tout cela une connoissance assez grande, pour lire toutes sortes d'Auteurs, & y prendre du plaisir. J'è louë beaucoup tous ceux qui ont travaillé & qui travaillent encore à nous applanir le chemin, par lequel il faut passer pour en venir-là. Mais je souûtiens qu'il faut ensuite aller plus loin & profiter de cette lecture, pour avoir l'esprit & le cœur mieux faits, qu'on ne les auroit fans cela, & pour découvrir des veritez, qui puissent être d'usage pour la vie.

J'ai donc résolu de publier de tems en tems, selon que des occupations plus importantes me le permettront, & selon l'occasion qui s'en présentera, quelques remarques détachées, non seulement de pure Critique, mais en général de Philologie. Je les ai intitulées *Silves Philologiques*, & en voici le premier Livre. J'ai déjà donné l'extrait du second Chapitre, qui sert à l'explication du I: Dialogue d'*Eschine*, & il ne serapas besoin de faire l'abregé de tous. Je  
ne

ne parlerai guere que du I. & du III. qui contiennent des matieres , qui peuvent être utiles à tous ceux , qui ont quelque teinture des Belles Lettres.

Le I. Chapitre en traite , & étale aux yeux des Lecteurs le bon & le mauvais usage , que l'on en fait. On y voit sur tout le tort , que les Pédants & les Faux-savans font aux Humanitez , & l'on y pousse cette matiere avec un peu de vivacité ; parce que nous vivons dans un tems , auquel nous sommes à la veille de les voir souverainement méprisées , & même haïes ; à cause des mauvaises manieres & des mauvaises mœurs de quelques-uns de ceux , qui en font profession. Il seroit à souhaiter que tous ceux , qui les aiment véritablement , criaissent si fort contre ce qui les deshonore ; que l'on comprît enfin que les défauts des gens de Lettres viennent d'eux-mêmes & non des Lettres , considérées en elles-mêmes , & qu'on les distinguât toujours de ceux , qui n'en font pas l'usage qu'ils doivent ; afin que les censures de la Pédanterie tombassent , non sur des connoissances très-utiles , mais seulement sur les manieres de ceux qui  
ne



ne savent pas s'en servir , & qu'on ne laisât pas de les cultiver avec empressement.

Voici à quoi se réduit ce qu'il y en a dans ce Chapitre. 1. On définit les *Belles Lettres*, ou les *Humanitez*, la connoissance des *Antiquitez Greques & Romaines*, sans en exclure néanmoins la connoissance des Langues Orientales & sur tout de l'Hebraïque, & des jolis livres, qui ont été écrits dans les Langues modernes. On croit qu'on doit s'éloigner également du goût de ceux, qui n'estiment que l'Antiquité & de ceux qui la méprisent. Au reste comme chacun ne peut pas si fort étendre ses études, on consent qu'on nomme *Belles-Lettres* principalement la connoissance des *Antiquitez Greques & Romaines*.

2. Les Romains avoient nommé cette sorte d'étude *les Lettres Humaines*, ou même l'*Humanité*, comme on le prouve par de bons Auteurs; parce qu'ils croyoient que ces études rendoient plus doux & plus humains ceux qui s'y appliquoient, que ceux qui n'en avoient aucune teinture. C'étoit-là l'effet naturel qu'elles devoient produire, en mettant devant  
les

les yeux de ceux , qui les cultivoient , mille beaux exemples & mille belles leçons des Poëtes , des Historiens & des Philosophes ; & cela arrivoit , sans doute , souvent.

3. Ceux qui étudient de la sorte se proposent deux fins , dont l'une sert à l'autre qui est la dernière & la plus excellenté. La première de ces fins est d'entendre les bons Auteurs , dans leurs propre Langue ; & la seconde est d'apprendre les choses mêmes , pour devenir par-là plus habiles & plus honnêtes gens. Il ne faut point perdre cette dernière fin de vûe , mais faire tous les efforts possibles , pour y parvenir ; sans quoi l'étude ne produit qu'un Pédant , & non pas un Honnête Homme , comme on le voit en ceux , qui se contentent d'entendre la Langue , sans aller plus loin. Mais on ne peut s'attacher sérieusement aux choses , sans devenir plus raisonnable , plus juste , plus équitable , & en un mot plus vertueux.

4. D'où vient donc , dira-t-on , que plusieurs de ceux , qui paroissent les plus attachés à cette sorte d'étude , ne sont rien moins que des esprits bien-faits & que d'honnêtes gens,

gens ; comme on le fait voir par l'énumération de leurs défauts & sur tout de leur orgueil , & de leurs querelles scandaleuses , que l'on décrit ici en termes assez forts ; sans oublier néanmoins les louanges de ceux , qui font un meilleur usage de leurs études ? C'est que ceux , qui ne deviennent pas plus honnêtes gens en étudiant l'Antiquité , tâchent plutôt de devenir bons Grammairiens , que de devenir plus vertueux. Ils parviennent ainsi à la première fin des études , qui est la moindre ; & n'arrivent jamais à la seconde , qui est la principale.

5. Cela ne doit pas empêcher que les esprits mieux faits ne s'appliquent à y parvenir ; comme en effet , il y en a plusieurs qui y sont parvenus , & qu'on doit regarder comme des modèles. S'il y a eu des Savans injustes , chagrins , querelleux , & superbes ; il y en a aussi eu d'équitables , de doux , de pacifiques & de modestes. On en nomme plusieurs de l'un & de l'autre genre , parmi les Morts ; & l'on en avoit nommé deux parmi les Vivans , aussi illustres par leur savoir , que par leurs Emplois. Mais l'un d'eux , qui étoit  
vivant,

vivant, quand cette feuille s'imprimoit, est mort depuis peu. C'est Mr. le Baron de *Spanheim*, dont on verra l'éloge après cet Extrait. L'autre est l'illustre Mr. *Cuper*, de Deventer, connu par ses beaux Ouvrages & respecté de tous les Savans de l'Europe; avec lesquels il entretient commerce, sans s'être jamais querellé avec personne, non plus que celui, que je viens de nommer, quoi qu'ils n'en aient pas manqué d'occasion.

6. Pour détourner les gens de Lettres des querelles, on fait voir clairement, qu'il n'y a point de réputation à gagner par là; & l'on marque comment il faudroit réfuter ceux, dont les sentimens ne paroissent pas bien fondez.

7. Afin de soutenir la réputation des Belles-Lettres, on remarque qu'il ne faudroit pas trop s'attacher, comme font bien des gens, à des recherches inutiles & frivoles, qui ont toujours exposé les Grammairiens aux railleries des gens d'esprit; dont on apporte un exemple, ou deux tirez des Epigrammes Greques, que l'on cite, avec la version Latine de *Grotius*. Il ne faudroit pas s'attacher

non plus à des Auteurs sales, ni expliquer des ordures, qu'il vaut beaucoup mieux ignorer, que savoir.

8. On fait voir, qu'encore qu'il soit utile & même nécessaire qu'il y ait des gens qui enseignent la partie *grammaticale* des Belles-Lettres, qu'ils soient récompensez libéralement de leurs peines, & considerez à proportion de leurs talens; ils ne doivent pas prétendre néanmoins à être préferéz à ceux, qui s'attachent à la partie *réelle*, pour ainsi dire, des Etudes, ou aux Sciences mêmes; à cause desquelles seules la connoissance des Langues doit être recherchée & estimée. Aussi ceux qui ont eu plus d'élevation d'esprit, n'ont passé par l'étude des Langues, que pour aller plus loin. On en nomme plusieurs de diverses nations, & l'on n'oublie pas ceux que ces Provinces ont produits. Entre ceux qui se sont servis des Belles-Lettres, pour un usage plus relevé, on nomme plusieurs excellens Jurisconsultes, qui ont fait voir dans leurs Ecrits à quoi elles étoient bonnes, dans la Jurisprudence. Outre les Morts, qui ont été en grand nombre, on nomme *Mrs. de Binkershoek, Noodt, & Schulting,*

*ing*, qui s'en fervent admirablement bien, pour éclaircir la Jurisprudence Romaine.

9. On montre de nouveau qu'il faut que l'étude des Belles-Lettres rende ceux qui la cultivent meilleurs, & sur tout plus équitables & plus modestes; sans quoi elle fait plus de mal, que de bien. Il arrive même que les personnes du premier rang, qui n'ont pas le loisir d'approfondir la matiere, méprisent les Humanistes & les Humanitez, sans en pouvoir revenir, lors qu'ils voyent qu'on fait un si mauvais usage de ses études. Quelques-uns même croient que les Anciens, que les Humanistes louënt si fort, n'ont été que des Pédans bizarres & chagrins, comme eux; car le moyen de croire que ces Auteurs n'ont rien eu de semblable, à ceux qui les admirent si fort? On a accoutumé en effet d'imiter en quelque sorte ce que l'on admire; mais c'est ce qui n'arrive point, en cette occasion.

10. On soutient qu'il faut joindre, à l'étude des Belles-Lettres, celle de la Morale, qui est l'art de vivre en honête homme, & non en Grammairien; & la Logique, qui est ce-

lui de raisonner juste , & de ranger bien ses pensées. Sans une assez grande connoissance de ces Sciences, jointe avec la pratique de leurs préceptes, on est en danger de passer pour une espece de fou & de mal-honête homme; quand on sauroit toutes les finesses de la Langue Greque & de la Langue Latine, toutes les coûtures, & toutes les opinions de l'Antiquité.

11. Il faudroit enfin un peu savoir des autres parties de la Philosophie & des Sciences les plus considerables; sans quoi il n'est pas possible d'entendre les bons Auteurs, ni de corriger les endroits corrompus de leurs Ecrits, comme on le montre par deux endroits de *Ciceron*; qu'on a laissé gâtez, faute de savoir les élémens de la Philosophie & de la Geometrie.

12. On finit par une petite recapitulation de ce qu'on a dit, & l'on témoigne qu'on n'a voulu parler que contre les vices, & non contre les personnes; en faveur des Belles-Lettres, & non pour leur nuire. On désire qu'on ne les confonde pas avec les défauts de quelques-uns de ceux qui en font profession; & l'on sou-

souhaite à ceux qui les deshonnorent, par leurs mauvaises manières, qu'ils deviennent aussi honnêtes gens, qu'ils veulent passer pour bons Grammairiens. Si cela arrivoit, tout le monde les aimeroit, & ils ne se querelleroient plus avec personne.

C'est là en gros ce que l'on trouve dans le I. Chap. des *Silves*. Comme je vois présentement que je ne puis pas parler, avec l'étendue nécessaire du III. où est le caractère de Socrate, je le renverrai à la seconde partie de ce Volume. Les autres Chapitres sont de pure Critique. Dans le IV. on explique un endroit de *Phedre*, qui a donné de la peine aux Interpretes, en montrant la véritable origine du mot *Lion*, à laquelle cet Auteur fait allusion; dans le V. on montre ce que veut dire cette expression Greque *δικας δέναι ηγήλασθῆναι*, ce qui est proprement choisir des juges & en convenir; dans le V. I. on produit une Epigramme de *Callimaque* en l'honneur d'*Aratus*, comme elle a été imprimée originiairement, & corrigée en suite par divers Savans, dont on parle avec beaucoup de civilité, si ce n'est de *Phileleuthere de Leipzig*, comme il s'ap-



pelle , qu'on ne peut pas traiter civilement , parce qu'il n'a lui même aucune teinture d'honêteté ; dans le VII. il s'agit du tems auquel a vécu *Petrone* , où l'on confirme ce qu'on en a dit dans le Tome XIX. de cette *Bibliothèque Choisie* , & où l'on explique divers endroits de cet Auteur , par des passages d'Auteurs Grecs ; dans le VIII. on explique divers endroits du Tableau de *Cebès* ; dans le IX. on explique & on corrige divers passages de *Maxime de Tyr* ; dans le X. on explique & l'on corrige quelques passages d'*Aristote* & de *Platon*. Comme ce sont des remarques de pure Critique , ainsi que je l'ai déjà dit , ce ne sont pas des matieres dont on puisse commodément parler en François.

---

## ARTICLE VI.

### ELOGE de Feu Mr. LE BARON DE SPANHEIM.

**P**OUR faire un Eloge digne de Mr. le Baron de *Spanheim* , il faudroit faire sa vie. C'est là la véritable maniere de louer les grands Hommes ;

mes ; car enfin on ne fauroit mieux faire comprendre leur mérite , qu'en disant ce qu'ils ont fait. C'est ainsi que *Xenophon* loüa autrefois *Agésilais* , & fit voir , par une narration très-simple de sa vie , qu'il étoit également grand Général , & parfaitement homme de bien. *Démocrite* disoit , avec raison , que *la parole n'est que l'ombre des actions* ; & si cela est vrai , en toute autre occasion , on le peut dire avec encore plus de raison des Eloges , qui ne doivent être qu'une fidèle représentation des actions dignes de loüange. Mais on n'a pas assez de connoissance des principales actions de *Mr. le Baron de Spanheim* , c'est à dire , de ses Ambassades & de ses Négociations , pour entreprendre d'écrire sa vie. On le connoît plus en qualité d'homme de Lettres , qu'en qualité de Ministre d'Etat. J'en dirai néanmoins ce qui est venu à ma connoissance , & si l'on publie jamais ses Mémoires , comme il en avoit eu lui même la pensée , on pourra trouver là de quoi vérifier tout le bien qu'on en peut dire.

EZECHIEL SPANHEIM étoit Fils aîné de *Frideric Spanheim* , qui a été Professeur en Théologie à Ge-

neve & à Leide, \* & de *Charlotte du Port*, fille d'un Gentilhomme de Poitou, dont la veuve s'étoit retirée à Geneve; où il nâquit le 7. de Décembre 1629. Il y passa les premières années de sa vie, & y commença ses Etudes. Mais son Pere ayant été appelé en 1642. pour être Professeur en Théologie à Leide, il s'y transporta, avec sa famille, & ce fut là, où son Fils aîné poussa ses Etudes, d'une manière, qui donna lieu d'esperer ce qu'il a été depuis. *Saumaïse* y étoit alors, aussi bien que *Daniel Heinsius*. Mr. *Spanheim*, tout jeune qu'il étoit, ne cessoit d'aller voir ces grands Hommes; pour leur demander des éclairciffemens, & profiter de leur conversation. Il a souvent dit à un de ses Amis, qu'il sortoit plus content des conversations du premier, qui étoit plus propre à satisfaire sur le champ aux questions qu'on lui faisoit, & qui avoit l'esprit plus étendu, ou plus communicatif que l'autre. *Saumaïse* avoit même pris si fort en amitié le jeune *Spanheim*, & avoit si bonne opinion de son savoir, qu'il vou-

\* Voyez la ix. Ed. de Morery en Hollande, où il y a un Mémoire, communiqué par feu Mr. le Baron de *Spanheim*.

vouloit l'employer à traduire en Latin l'*Anthologie Greque*, sur laquelle il avoit deffein de publier des Commentaires. Mais comme *Saumaise* n'executa jamais ce projet, Mr. *Spanheim* ne fit pas cet Ouvrage.

Il s'appliquoit en ce tems-là non seulement à l'étude des Auteurs Grecs & Latins, mais encore à la Langue Hebraïque & aux autres Langues Orientales. *Louis Cappel* fit imprimer à Amsterdam en 1645. une Dissertation *des anciennes lettres des Hebreux*, contre *Jean Buxtorf*, où il soutient que les veritables caracteres des anciens Hebreux s'étoient conservez, parmi les Samaritains. Mr. *Spanheim* le Fils entreprit de la réfuter, dans des Theses, qu'il soutint sans Président, contre l'usage ordinaire. J'ai eu autrefois ces Theses, mais comme je ne les ai plus, je ne puis en donner aucune idée. L'Auteur, qui, entre ses autres excellentes qualitez, étoit extrêmement modeste, \* l'appelle dans sa II. Dissertation sur l'usage & sur l'excellence des Médailles, *un fruit précoce*, & avouë ingenuement que le fameux *Bochart*, à qui il avoit en-

H 5 voyé

\* Pag. 61. Ed. Lond.

## 178. BIBLIOTHEQUE

voyé ces Theses, lui répondit, dans une Lettre d'ailleurs très-civile, qu'il étoit dans le sentiment de *Cappel*, & que les seules monnoies Juives, où l'on voit les caractères des Samaritains, suffisoient pour le convaincre, que ces caractères étoient les plus anciens.

Mr. *Spanheim* le Pere étant mort en 1649. son Fils fit des vers Latins sur sa mort, que je n'ai pas vûs. Il s'en alla en suite à Geneve, où mon Pere étoit alors Professeur en Langue Greque & en Eloquence. Mrs. les Magistrats de cette ville, après avoir vû des marques de la capacité du jeune *Spanheim*, lui donnerent aussi le titre de Professeur en Eloquence; mais je ne croi pas qu'il en fît long-tems les fonctions. Il est certain néanmoins qu'il prononça en Latin des Discours *sur la Crèche* & *sur la Croix* de Nôtre Seigneur, qu'il traduisit lui même en François, & les fit imprimer à Geneve en 1655. Il a retouché depuis le premier, qui est *sur la Crèche*, & l'a publié de nouveau à Berlin, dans la même Langue, en 1695. J'ai vû autrefois, entre les mains de mon Pere, la premiere Edition, où il y avoit déjà beau-

beaucoup de savoir, & qui fut généralement estimée. Mais je ne doute pas, que la seconde ne la surpasse, quoi que je ne l'aye pas vuë.

Il passa ensuite à la Cour de *Charles Louis*, Electeur Palatin, qui étoit un Prince de beaucoup d'esprit, & qui goûta si fort les manieres sages, & les discours judicieux de *Mr. Spanheim*, qu'il le fit gouverneur de son fils unique le Prince *Charles*, qui a été le dernier Electeur Palatin de cette branche. Il s'aquita de cet emploi, avec beaucoup de prudence; & il en falloit avoir alors, en cette Cour, à cause de la mesintelligence de l'Electeur & de l'Electrice, mere du jeune Prince. *Mr. Spanheim*, de l'humeur dont il étoit, étudioit toujours, autant qu'il lui étoit possible, non seulement l'Antiquité Greque & Romaine, mais encore l'Histoire des derniers siècles, & ce qui regarde la Constitution de l'Empire. Il fit voir, dans peu de tems, sa capacité, dans cette dernière sorte de choses, par un Discours de sa façon, qui parut \* en 1657. sur les affaires d'Allemagne & sur le Vicariat de l'Empire, pour prouver les droits de

H. 6. l'E-

\* In 4, en 316. pagg.

l'Electeur Palatin à ce Vicariat, contre celui de Baviere, qui y prétendoit.

Mr. *Spanheim* avoit toujours eu une passion extraordinaire, pour ce qui regarde les Antiquitez. Cela fit qu'il accepta avec plaisir la commission qu'il eut, quelque tems après, de l'Electeur d'aller voyager en Italie. J'ai vû un petit Ecrit, corrigé de sa main, où l'on trouve les raisons de ce voyage, & dont je mettrai ici la substance. Il témoigne donc „ que l'Electeur Palatin l'en-  
 „ voya au mois de Mai en 1661. en  
 „ Italie, pour renouveler les habi-  
 „ tudes, que sa Maison avoit eües,  
 „ avant la guerre de Boheme, avec  
 „ les Princes d'Italie; pour s'infor-  
 „ mer du Céremoniel, & des autres  
 „ singularitez de leurs Cours; &  
 „ pour faire ensuite quelque séjour  
 „ à Rome, afin de s'instruire à fonds  
 „ des interêts des Puissances Catho-  
 „ liques dans cette Cour, & en par-  
 „ ticulier de ceux des Electeurs &  
 „ des Princes Ecclesiastiques d'Alle-  
 „ magne: Que pour cela il fut char-  
 „ gé de Lettres de l'Electeur, & de  
 „ Commissions de sa part, pour les  
 „ Cours d'Italie, & même pour cel-  
 „ le

„ le d'Inspruk, par où il devoit pas-  
 „ ser, & où l'Archiduc *Ferdinand*  
 „ faisoit son séjour: Qu'il se rendit  
 „ à ces Cours, comme elles se trou-  
 „ verent sur sa route, & qu'il alla à  
 „ Mantouë, & à Florence, du tems  
 „ des Noces du Grand-Duc d'à pré-  
 „ sent, à Modene & à Parme; car  
 „ il reserva la Cour de Turin à sa  
 „ sortie d'Italie: Qu'il rendit ses  
 „ Lettres, dans toutes ces Cours, &  
 „ s'aquita des ordres, que l'Electeur  
 „ lui avoit donnez.

„ Etant allé ensuite à Rome, con-  
 „ tinue-t-il, j'y rendis les Lettres  
 „ de ce Prince à la Reine *Christine*  
 „ *de Suede*, & à quelques Cardinaux,  
 „ comme au Cardinal *François Bar-*  
 „ *berin* Doyen, au Cardinal *Chigi*  
 „ neveu du Pape d'alors, *Alexan-*  
 „ *dre VII.* & au Cardinal *Palavi-*  
 „ *cini*, qui a composé l'Histoire du  
 „ Concile de Trente. J'avois l'hon-  
 „ neur de voir la Reine toutes les  
 „ semaines, & ce fut elle, qui don-  
 „ na lieu à la premiere Edition de  
 „ mon Ouvrage sur les Médailles,  
 „ qui y fut imprimé, avant mon dé-  
 „ part de Rome, & qui lui fut dé-  
 „ dié.

„ Je passai de Rome à Naples, &



„ de là en Sicile , où je trouvai les  
 „ galeres de Malte à Messine. Je  
 „ fus reçu sur la Capitane , & je pas-  
 „ sai à Malte , où j'entrai après une  
 „ demi-quarantaine , que je fis sur les  
 „ côtes. Enfin la Serenissime *Elec-*  
 „ *trice de Brunswick* d'à présent , qui  
 „ étoit alors Princesse d'Osnabrug ,  
 „ étant venue à Rome , avec le feu  
 „ Electeur son Epoux , alors Evêque  
 „ & Prince d'Osnabrug ; elle sou-  
 „ haita que je retournasse en Alle-  
 „ magne à sa suite , & l'obtint de  
 „ l'Electeur son frere. Ainsi après  
 „ quelque séjour à Florence , à Ve-  
 „ nise & à Milan , je retournai au  
 „ mois d'Avril en 1665. à Heidel-  
 „ berg.

C'est là ce que je trouve dans ce  
 Mémoire. Mr. *Spanheim* , dès avant  
 le mariage de Madame l'Electrice de  
 Brunswick , avoit eu un commerce  
 de Lettres avec cette grande Prin-  
 cesse. J'apprends que ce commer-  
 ce a toujours duré depuis , & qu'elle  
 a eu soin de garder ses Lettres ; qui  
 sont sans doute un thrésor , pour les  
 affaires du tems , sur tout à l'égard  
 de celles d'Allemagne , où il a été  
 employé plus de quarante ans , & de  
 ce qui est arrivé en France , pendant  
 ses

ses Ambassades de Paris. J'aurois pû en avoir la communication , par la générosité de S. A. Electorale ; qui n'a rien de réservé , lors qu'il s'agit de l'honneur de ceux, pour qui elle a eu de la bonté, comme pour Mr. le Baron *de Spanheim*. Mais comme je n'entreprendois pas ici une vie de ce grand Homme , qui demanderoit un volume à part , je n'ai pas crû qu'elles me fussent nécessaires. Si son mérite n'étoit pas connu d'ailleurs , ce long commerce avec la plus spirituelle Princesse de l'Europe , seroit un très-grand préjugé en sa faveur. Mais comme la maniere , dont elle en a usé envers lui fait beaucoup d'honneur à cet habile Homme : j'ose dire que S. A. E. s'est attirée, avec justice , l'estime générale des gens de Lettres , qui ont eu l'honneur de l'approcher , par l'air gracieux & obligeant dont elle les a reçus. Il est juste qu'ils lui en témoignent leur reconnoissance , & qu'ils éternisent sa mémoire dans leurs Ouvrages ; comme Mr. *Spanheim* l'auroit , sans doute, fait , s'il eût publié ses Mémoires. J'ai entre les mains une fort ingenieuse Lettre sur son voyage d'Italie , écrite en

vers

vers & en prose, où il rend compte à S. A. E. de la maniere dont il avoit été reçu en ce Pais-là. Je ne puis pas l'inferer ici, mais j'en mettrai quelques vers, sur l'Eglise de S. Pierre de Rome, qui sont fort bien tournez :

*Qui seroit si peu raisonnable,  
 De n'avouër pas de bon cœur,  
 Qu'assurément pour un pêcheur  
 La demeure est assez passable?  
 Que sa barque n'est plus cette barque  
 chetive,  
 Seule, miserable, craintive,  
 Qui demeurant près de la rive,  
 N'osoit voguer en pleine mer;  
 Mais qu'à présent qu'elle brave l'o-  
 rage,  
 Qu'au travers des écueils, sans  
 crainte de naufrage,  
 Des esclaves la tirent à force de ra-  
 mer,  
 Que ses filets dorez, sa charge glo-  
 rieuse,  
 Et le timon en bonne main  
 Font une pêche plus heureuse  
 Près du Tibre, que du Fourdain?*

On voit par là que Mr. Spanheim ne favoit pas seulement du Grec & du Latin, mais qu'il favoit écrire poli-  
 ment

ment en vers & en prose , dans sa Langue maternelle. Aussi étoit-il agréable & de bonne humeur , dans la conversation. Il disoit un bon mot agréablement , quoi qu'il fût sans fiel & sans médisance. On m'a assuré qu'un jour comme une grande Princesse , qui lui avoit souvent oui dire de très-jolies choses , vouloit l'engager à lui faire un recueil de bons mots , ou de rencontres heureuses ; il répondit , *qu'on ne lui avoit jamais donné de commission plus épineuse*. En effet , on ne se souvient de cette sorte de choses , que dans l'occasion. Le feu de l'imagination les fait naître , & leur donne toute leur grace ; & quand ce feu est éteint , ils deviennent ordinairement froids ; sur tout lors qu'on les lit de suite , dans un livre.

Mr. *Spanheim* fut ensuite continuellement employé en des négociations , par l'Electeur Palatin , & fut envoyé en 1665. & en 1666. au Duc de Lorraine , & à l'Electeur de Mayence. Il se trouva aux traitez d'Openhein , de Spire & de Heilbron , pour les affaires du Palatinat. Il alla , par son ordre , en France , en 1666. & en 1668. & la seconde fois il y parut

rut comme l'un des Députés du College Electoral, & d'autres Princes de l'Empire. Il assista à la paix de Breda, en 1667. aux négociations de Cologne en 1673. & à la paix de Nimegue en 1677. L'Electeur l'envoya en Hollande aux Etats Généraux & au Prince d'Orange en 1675. & l'année, que je viens de dire. Il fut aussi en Angleterre envoyé à Charles II. en 1675. & 1678. Etant à Londres, il fut chargé du soin des affaires de l'Electeur de Brandebourg, du consentement de son Maître, & substitué au Baron de Schwerin, qui fut rappelé, en 1679. La même année il passa au service du même Electeur, auquel l'Electeur Palatin l'accorda.

Au milieu de tant d'occupations, il composa & mit au jour, en 1671. son livre de *l'Usage & de l'Excellence des Medailles*, qui eut l'applaudissement général des connoisseurs, & dont je dirai quelque chose, en parlant de l'Edition de Londres, dans la suite.

En 1680. l'Electeur de Brandebourg l'envoya à Paris, en qualité d'Envoyé Extraordinaire, & il y demeura jusqu'à l'an 1689. Il fit néanmoins un voyage à Berlin en 1684.  
pour

pour se mettre en possession de la Charge de Ministre d'Etat, que le feu Electeur de Brandebourg lui avoit donnée, & un autre l'année suivante à Londres, pour y féliciter Jaques II. sur son avenement à la Couronne. Etant en France en 1685. & les années suivantes, après la révocation de l'Edit de Nantes, il rendit de grands services à plusieurs d'entre les Réformez; qui n'osant paroître en public, se retirèrent dans son Hôtel, jusqu'à ce qu'ils pussent sortir de France. Cela ne se faisoit pas, sans quelque risque; mais Mr. *Spanheim*, qui a toujourns été fort attaché à sa Religion, aimoit mieux hazarder quelque chose, que de perdre l'occasion de rendre un service si essentiel à quantité d'honêtes gens, qui ne savoient où se cacher.

Quoi qu'il s'acquît avec une très-grande ponctualité des affaires de son Maître, comme il l'a toujourns fait, & qu'il entretenit un commerce de Lettres régulier avec ses Amis, sans manquer jamais à leur répondre; il recevoit chez lui tous les gens de Lettres de Paris, & s'entretenoit avec eux de matieres litteraires, d'une maniere qui les charmoit. Aussi y fut-

fut-il fort regretté, dès qu'il eut quitté la France.

Il y publia en 1685. sa traduction-Françoise d'une satire très-ingenieuse de l'Empereur *Julien*, intitulée *les Césars*. Comme ce livre est plein d'érudition & d'allusions à une infinité de faits, de coûtures, d'opinions & d'Auteurs Grecs & Latins; Mr. *Spanheim* crut qu'il seroit nécessaire d'y ajoûter des remarques, pour l'usage non seulement de ceux qui ne sont pas assez instruits de cette sorte de choses; mais même de bien des gens, qui sont profession de Lettres, & qui ne laissent pas d'en avoir besoin. Ces notes devoient être indispensablement un peu étendues, & il trouva à propos de mettre les plus nécessaires, au commun des Lecteurs, sous le texte; en renvoyant les discussions & les preuves des remarques, à la fin. Ainsi les personnes de Lettres peuvent beaucoup trouver à apprendre, en lisant ces preuves; & ceux, qui ne sont pas profession d'étudier, ont de quoi se satisfaire en lisant les remarques, qui sont sous le Texte.

La version est en même tems pure & exacte, comme elle le devoit être,  
sans

fans quoi cette pièce de *Julien* auroit perdu tout son sel & toute sa grace. Ceux qui la compareront avec les versions Latines de *Chanteclair* & de *Cunæus*, verront que ces versions avoient bien besoin d'être corrigées, & que quantité d'endroits y étoient ou gâtez, ou inintelligibles. D'ailleurs il n'y avoit pas assez de remarques, pour entendre exactement la pensée & les vûes de *Julien*. Mais depuis cette Edition, il n'y a que très-peu de choses, qui puissent faire de la difficulté. Il seroit à souhaiter que nous eussions quantité d'Auteurs traduits & commentez, comme ce livre de *Julien*. Outre qu'on les entendroit infiniment mieux, peut-être que cela donneroit plus d'estime pour l'Antiquité à ceux, qui ne sont pas en état de l'étudier dans les Originiaux.

Mr. *Spanheim* avoit néanmoins dessein de publier quelque jour cet Ouvrage en Latin, avec tout l'appareil d'érudition, qu'il a fait paroître dans cette espece d'ouvrages. Mais la diversité de ses occupations ne lui permit pas de donner au Public tout ce qu'il avoit préparé sur les Oeuvres de *Julien*, comme je le dirai



dirai dans la suite. Quoi qu'il en soit, il est surprenant qu'en faisant les fonctions d'Envoyé, avec beaucoup d'exactitude, & en tant de voyages differens; il ait trouvé assez de tems pour faire les Ouvrages, qu'il a publiez, qui sont proprement des pièces d'érudition & de travail, & qu'il ne pouvoit faire que dans son cabinet & parmi ses livres. On peut dire de lui, qu'il s'est aquité des négociations & des emplois, dont il a été chargé, comme auroit fait un homme, qui n'auroit eu autre chose en tête, que cela; & qu'il a écrit, comme un homme, qui auroit pû employer tout son tems à l'étude & dans le cabinet. Les affaires & le grand monde ne lui donnerent jamais de dégoût pour l'étude; & l'étude assidue, à laquelle il s'appliquoit, ne le rendit pas moins propre à vivre dans le monde, & à se faire estimer de ceux-là même, qui n'avoient aucun goût pour l'érudition. Il n'étoit savant, que quand il le falloit être, & il n'entroit dans le commerce de ceux, qui ne savent ce que c'est que science, qu'autant que cela étoit nécessaire, pour faire réussir ses négociations.

- Com-

Comme la guerre eut été commencée entre la France & l'Angleterre en 1689. & que S. A. E. de Brandebourg se fut déclarée pour le Roi Guillaume III. Mr. *Spanheim* retourna à Berlin. Il avoit ramassé une très-belle Bibliothèque, dans ses voyages d'Italie & dans le séjour qu'il avoit fait à Paris. Un aussi habile homme que lui, & qui aimoit les Livres, autant qu'il le faisoit, n'avoit pas manqué de profiter des occasions, qu'il avoit eues, d'acheter un grand nombre de Livres rares & curieux; dont il se servoit admirablement bien, comme on le voit, par ses Ouvrages. Aussi, comme il n'avoit point de fils, S. A. E. de Brandebourg l'acheta, en lui en laissant néanmoins l'usage, & la fit mettre dans un lieu à part, où on la garde encore à présent à Berlin. On y va voir la *Bibliothèque Spanhemienne*, comme celle du Roi, & elle a aussi son Bibliothécaire particulier.

Ce grand Homme aiant là plus de loisir, qu'il n'en avoit eu pendant ses Ambassades, fit voir qu'il savoit parfaitement bien employer son tems, & dans un âge déjà avancé produisit en peu de tems des Ouvrages, qui

qui sembloient demander toute la vigueur de la jeunesse ; aussi bien que la maturité d'un homme consommé dans l'Etude des Belles-Lettres.

En 1694. il envoya à Mr. *Grævius* à Utrecht , sa Dissertation de Vesta & de son Culte , parmi les Grecs & les Romains , de ses Simulacres & de ses Symboles , &c. Il avoit fait autrefois cette Dissertation , à l'occasion d'une Médaille de ceux de Smyrne , où l'on voit la tête de cette Déesse couronnée de tours ; & il y traite , par occasion , de quantité de choses , qui regardent Vesta & les *Prytanées* des Grecs , dans lesquels on gardoit quelquefois un feu perpetuel , en son honneur. Mr. *Grævius* inséra cette Dissertation , qui lui est dédiée , dans le Tome V. du Thrésor des Antiquitez Romaines , qui parut en 1696.

Cependant Mr. *Spanheim* travailloit à deux autres Ouvrages , qui parurent un peu de tems après. Le même Mr. *Grævius* ayant vû un essai des remarques de ce savant Homme sur *Callimaque* , le pria instamment de les achever & de les lui envoyer , pour les joindre au *Callimaque* de son Fils , qui étoit alors sous la presse. Comme

me il arriva que cette Edition y demeura long-tems, à cause de la mort de Mr. *Grævius* le jeune, & par d'autres accidens; Mr. *Spanheim* eut le tems de s'étendre, autant qu'il le trouva à propos, sur *Callimaque*, & il composa un assez gros volume *in 8.* de remarques en petits caractères, qui surpasse de beaucoup tout ce qu'on avoit fait auparavant, sur ce Poëte. Il n'avoit d'abord d'autres préparatifs, que ce qu'il avoit écrit en marge dans l'Edition de Paris; mais en le copiant & le mettant en ordre, il lui vint tant de choses, dans l'esprit, qu'il en eut assez, pour faire un commentaire très-ample, & très-suivi, sur les Hymnes de *Callimaque*.

L'autre Ouvrage, auquel il travailloit en même tems, c'étoient ses remarques sur les Oeuvres de *Julien*, qu'il avoit promises depuis long-tems. Le texte de cet Auteur s'imprimoit à *Leipfig in folio*, où il parut en 1697. avec des remarques de Mr. *Spanheim* sur la I. Harangue de *Julien*, qui tiennent plus de soixante & quinze feuilles, sans compter la Préface, qui est très-longue. S'il avoit pû achever ce qu'il avoit dessein de faire, il y auroit eu encore un

autre volume *in folio*, sur ce qui nous reste de cet Empereur ; mais ses autres occupations l'en empêcherent, & c'étoit beaucoup qu'à son âge il eût pû faire ce que nous avons.

Il fit néanmoins encore en 1697. deux Differtations, touchant l'Empire Romain, sur la constitution de l'Empereur Antonin, dont parle *Ulpian*, sur le titre de *statu hominis*, où il dit que par la constitution de l'Empereur Antonin, tous ceux qui étoient dans l'Empire Romain avoient été faits citoyens Romains. Elles sont dédiées à l'illustre Mr. *Cuper*, & inferées dans le Tome XI. du Thrésor des Antiquitez Romaines. L'Auteur les a fait depuis rimprimer à Londres à part, *in 4.* plus augmentées.

La paix ayant été faite à Ryfwick, en 1697. Mr. *Spanheim* fut de nouveau envoyé en France, où il demeura jusqu'à la guerre, qui recommença en 1702.

Il arriva cependant que S. A. E. de Brandebourg, outre le titre d'Electeur, que sa Maison avoit eu, prit, avec l'applaudissement des principaux Souverains de l'Europe, celui de *Roi de Prusse*. Ce titre sembloit être dû à une puissance si confide-

siderable, & qui égaloit depuis long-tems celle de plusieurs Rois. Mr. *Spanheim* aquit aussi par-là un nouveau titre, qu'il avoit bien mérité. Le Roi *Frideric I.* le fit *Baron*, aussi bien que Mr. de *Schmëttau*, mort depuis à la Haie, le jour même de son couronnement, qui fut le 18. de Janvier 1701. C'est une justice, qu'on a souvent rendu en Allemagne à des gens de Lettres, comme à Mr. le *Baron de Pufendorf*, & à d'autres.

On peut dire que celui, dont nous faisons l'éloge, le méritoit, par une double raison, & par les services qu'il avoit rendus à la Maison de Brandebourg, & par son savoir.

En 1702. Mr. le *Baron de Spanheim* fut envoyé à Londres, en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire. Le dessein de cette Ambassade étoit, de mettre le Roi son Maître en possession des honneurs royaux, dans la Cour d'Angleterre. Il y fut reçu, comme les Ambassadeurs des Têtes Couronnées, & il fit paroître le même zele, pour le service du Roi, & la même adresse, qui avoient paru dans toutes ses négociations.

Il y publia de nouveau, comme je l'ai dit, ses *Dissertations de Orbe Ro-*

*mano*, en 1704. & son grand Ouvrage de l'Excellence & de l'usage des Médailles en 1706. *in folio*; édition qu'il augmenta infiniment, & dont on peut voir la substance dans l'Article I. du Tome XI. de cette *Bibliothèque Choisie*. Il avoit dessein d'en donner deux autres volumes, qui avec le premier auroient renfermé un système complet de la Science des Médailles; dont il favoit infiniment mieux l'usage, que la plus part des Médaillistes, qui les connoissent & les lisent par routine; mais qui ne sont pas assez savans, pour les expliquer, & s'en servir à l'éclaircissement de l'Histoire. Mais il n'a guere laissé que les deux tiers du second, comme il me fit l'honneur de me l'écrire, peu de tems avant sa mort.

Comme il avoit étudié, avec une application particulière, les principaux Auteurs Grecs, & qu'il avoit écrit quantité de choses à la marge de ses Livres, d'où il pouvoit tirer en peu de tems d'excellentes remarques; il n'eut pas plutôt appris que Mr. *Kuster* faisoit imprimer ici *Aristophane*, qu'il lui offrit de lui envoyer ce qu'il avoit sur cet Auteur, comme il le fit, sur les trois premières

res Comedies de ce fameux Poëte Comique. S'il avoit été averti plutôt, ou que l'on eût pû. differer de publier l'Édition, qui a paru en 1709. il seroit peut-être allé jusqu'au bout de cette nouvelle carriere.

Ceux qui ont lû les remarques de Mr. le Baron de Spanheim, sur les Auteurs dont j'ai parlé, ont pû remarquer, qu'elles ne peuvent avoir été faites que par un homme d'une très-grande lecture, & d'une très-forte mémoire. Il n'étoit pas possible de citer un si grand nombre de passages, avec exactitude, & de ramasser tant de choses sur la signification des mots, sur les faits, sur les opinions, & sur les coûtumes des Anciens; sans avoir, non seulement quelques recueils, mais sans se ressouvenir des endroits, au moins en partie. Il avoit accoutumé d'écrire en marge de ses livres ce qu'il croyoit propre à éclaircir les Auteurs qu'il lisoit, ou au moins d'indiquer les passages des Anciens, qui pourroient servir à cela. Il y a dans la Bibliotheque Spanhemienne un *Joséph*, un *Theophraste*, un *Homere*, un *Pindare*, un *Anacreon*, un *Eschyle*, un *Sophocle*, un *Euripide*, un *Aristophane*, un *Ly-*



*copkron*, un *Arrien*, un *Martial*, & plusieurs autres Auteurs Grecs & Latins, dont les marges sont pleines de ses remarques. Quoi qu'il n'y eût proprement que lui, qui fût en état de mettre en œuvre tous ces matériaux, comme il l'a fait sur *Callimaque*, *Julien* & *Aristophane*; je ne doute pas néanmoins qu'un habile homme, qui auroit bien lû ses Ecrits, & qui seroit accoûtumé à ses manières, ne pût en tirer d'excellentes choses.

Ses remarques étoient en partie sur la signification des mots, & en partie sur les choses, & il est ordinairement si abondant, sur tout ce qu'il traite, qu'il est surprenant comment il avoit pû amasser tant de matériaux. Quelquefois la liaison des matieres lui donne lieu de faire des Digressions; que l'on ne peut lire, sans y admirer la même abondance de passages, dont je viens de parler. Il ne laisse pas de mêler de tems en tems, & lors qu'il en est besoin, des conjectures sur les endroits corrompus; mais il le fait avec beaucoup de retenue, comme cela se doit faire, sans quoi toute l'Antiquité seroit en peu de tems plus corrompue par la har-

hardieffe des Critiques , que par l'ignorance des anciens Copistes. Ces conjectures se peuvent souvent faire , sans beaucoup de lecture & de travail , sur tout quand on ne fait que les proposer , sans les appuyer par des exemples ; & je ne vois pas que l'on puisse aquerir par-là une réputation fort solide.

Mr. *le Baron de Spanheim* étoit trop poli , pour tenir de la grossiereté de cette espece de gens ; qui n'écrivent point , sans censurer les autres , & sans les déchirer à toute occasion. Il ne parle mal de personne , il louë tous ceux qui le méritent , & quand il s'éloigne du sentiment de quelcun , c'est d'une maniere modeste & civile. Il y a eu des gens , qui en ont usé tout autrement à son égard , mais à qui il n'a pas voulu répondre. On pourroit produire là-dessus de ses Lettres , où il témoigne qu'il ne se repentoit point d'en avoir usé ainsi. Il fera toujours loué par les honêtes gens , à cause de cela ; & ceux , qui aiment à chercher querelle , sont ordinairement bien-tôt punis de leur mauvaise humeur.

Mais il faut venir au moment , qui nous a ravi cet excellent Homme ,

& nous a fait perdre une infinité de belles choses ; qu'il nous auroit données , s'il avoit encore vécu quelque peu d'années , avec la santé qu'il avoit. Il se portoit parfaitement bien jusqu'au mois de Novembre de l'an 1710. Mais ayant mangé un jour trop de raisins , qu'il aimoit beaucoup , & qui apparemment n'étoient pas trop murs , il mourut peu de tems après , le 7. de ce mois-là, S. A. âgé de 80. ans, 11. mois & sept jours. Il a été enterré dans l'Eglise de l'Abbaie de Westminster. Il mourut d'une manière très-chrétienne , & il avoit toujours marqué beaucoup de dévotion ; dont on trouve même des marques , parmi ses papiers , que personne n'avoit encore vuës. Ce sont des méditations Chrétiennes , & des prières sur les principaux événemens de sa vie , écrites de sa main , & accompagnées de passages de l'Ecriture Sainte. C'est là une preuve de la sincérité de sa piété & de son attachement à la Religion ; sans quoi , il faut avouër que tout le savoir du monde n'est qu'une pure chimere. Aussi témoignoit-il à ses Amis , qu'il auroit souhaité de s'occuper à quelque étude , qui eût plus de rapport  
avec

avec la Religion, que celles où il se trouvoit engagé, par les Ouvrages qu'il avoit commencez. Il m'a fait l'honneur de me marquer plus d'une fois ses sentimens là-dessus, dans ses Lettres. Mais il est certain qu'on ne laisse pas de pouvoir faire beaucoup d'usage de ses Ecrits, pour l'éclaircissement de l'Écriture Sainte, comme je l'ai éprouvé en plusieurs occasions; & enfin tout ce qui peut servir à faire entendre l'Antiquité Profane, peut aussi être utile à profiter de ce qu'il y a de bon, par rapport aux mœurs & aux veritez les plus importantes.

C'est ainsi qu'a vécu *Mr. le Baron de Spanheim*, c'est ainsi qu'il est mort, également comblé d'honneurs & de réputation, dans le monde poli & dans le monde savant. Il a eu, avant que de mourir, la consolation de voir sa Fille unique mariée avec *Mr. le Marquis de Montandre*, Seigneur d'un grand mérite, & digne Epoux d'une Dame qui s'est fait estimer, par tout où elle a été, & particulièrement dans la Cour d'Angleterre.

## ARTICLE VII.

PHILARGYRII CANTABRIGIENSIS *Emendationes in Menandri & Philemonis Reliquias*, ex nupera editione Joannis Clerici. *Ubi quædam Grotii & aliorum, plurima verò PHILELEUTHERI LIPSIENSIS errata castigantur. Cum Præfatione* Joan. Clerici. A Amsterdam, in 8. 1711. chez H. Schelte. pagg. 224. avec la Préface.

**J**E reçûs, le mois de Novembre passé, cette Critique des corrections de *Ménandre* & de *Philemon*, faites par celui qui a pris le nom de *Phileleuthere* de Leipzig. Elle fut bien-tôt après sous la presse, mais la lenteur des Imprimeurs a empêché qu'elle ne parût plutôt. Je ne connois ni l'Auteur, ni celui qui l'apporta chez moi, dans mon absence, & je ne puis rien dire ni de l'un, ni de l'autre, comme je l'ai déclaré dans la Préface.

Celui qui a pris le nom de *Phileleuthere*, avoit écrit pour diffamer  
Gro-

*Grotius* & moi ; comme si le premier s'étoit très-mal aquité du dessein, qu'il avoit eu de rétablir les sentences morales qui nous restent des Poëtes Tragiques & Comiques Grecs, & en particulier des deux Poëtes Comiques, que j'ai nommez ; & comme si je m'étois fié mal à propos dans l'habileté de ce grand Homme, & que j'eusse commis quantité de fautes pueriles, aussi bien que lui. Tout cela est assaisonné de tant d'orgueil, de tant d'injustice, & de mauvaise foi, que je crûs n'y devoir rien répondre ; d'autant plus que le prétendu *Phileleuthere* avoit envoyé cette pièce satirique à un homme, qui m'avoit dit des injures de crocheteur, & débité des mensonges, dont tout autre, que *Phileleuthere*, auroit eu horreur. Je savois seulement qu'il se trouveroit peut-être quelcun, qui prendroit mon parti, quand il en auroit le loisir ; mais je n'entendois nullement celui, qui a pris le nom de *Philargyrius* ; qui est celui d'un ancien Grammairien, qui fait des remarques sur *Virgile*. Cet habile homme, quel qu'il soit, m'a déchargé & tout autre, qui voudroit entreprendre ma défense, de la peine de ré-

pondre à *Phileleuthere* ; & je n'y aurois rien ajoûté , si je n'avois crû y devoir joindre une Préface , où par occasion , j'ai dit quelque chose , de quelque peu d'endroits ; sans m'engager à un examen suivi de la satire , qu'il avoit déjà assez réfutée. J'avois reçu auparavant de Florence , les remarques de Mr. l'Abbé *Salvini* , sur les Fragmens de *Philemon* & de *Méandre* , que j'ai crû y devoir joindre , sans lui en avoir demandé la permission ; parce qu'il y a quantité de choses , qui peuvent servir à l'intelligence , & au rétablissement de ces Fragmens. Je lui en ai beaucoup d'obligation , & ceux qui lisent avec plaisir ces restes des deux plus illustres Poètes Comiques de la Grece , lui en auront aussi. J'y ai aussi inferé quelques remarques contre *Phileleuthere* , comme on le verra.

J'ai fait imprimer , avec plaisir , ces deux piéces , quoi qu'il y ait diverses choses , qui ne sont pas conformes à mes sentimens , & que ces habiles gens y relevent quelques fautes d'inadvertence , ou d'imprimerie , ou d'une autre nature , qui étoient demeurées dans mon Edition. Je n'ai jamais crû savoir tout , ni par conséquent

quent être infaillible , & je ne trouve point mauvais qu'on m'avertisse civilement que je me suis trompé. Ainsi je crois devoir remercier ces Messieurs des bons avertissemens , qu'ils m'ont donnez , & je déclare ici que je leur en ai de l'obligation. Quand on rimprimera les Fragmens de *Menandre* & de *Philemon* , ils verront le cas que je fais de leurs remarques. J'aurois remercié de même *Phileleuthere* , s'il m'avoit repris civilement , & dans la vûe de m'aider à donner une Edition des restes de ces Poètes , aussi parfaite qu'il se puisse à présent. Mais comme il n'a publié son libelle , que pour aider à un diseur d'injures à me diffamer ; il m'a déchargé de cette obligation. Le Public non plus ne peut pas lui favoir gré de l'extrême arrogance , avec laquelle il parle par tout , & du dessein , qui y paroît , de faire passer *Grotius* pour un ignorant , & un homme de mauvais goût ; & ceux qui l'admirent , pour des fots & des stupides , incapables de rien produire de tolerable. Il y dit autant , ou plus de mal de ce grand Homme que de moi , & en faisant entendre que c'est une témérité en moi de travailler sur



l'Ancien & le Nouveau Testament ; il suppose qu'on dira la même chose de *Grotius*, qui l'a aussi fait, & qui s'est si lourdement trompé dans son recueil des Fragmens de nos deux Poètes Comiques. On voit par tout un fiel si excessif, qu'il ne se met point en peine de savoir sur qui toutes ses grossieretez tombent ; & il traite aussi civilement *Scaliger*, *Cassaubon*, *Saumaïse*, & *Gronovius* le Pere. On demandera, qui est donc ce fier Critique, qui méprise toute la terre ? Je n'ai que faire de le rechercher, & il vaut mieux que je me taise là-dessus. Il suffit que sa conduite n'est pas d'un homme, qui ait quelque honnêteté, ou quelque modestie. C'est tant pis pour lui, & je n'ai pas dessein de lui arracher le masque, pour le couvrir d'une plus grande confusion ; si tant est qu'il en soit capable. Après avoir dit cela en général, il faut dire quelque chose de la Critique de *Philargyrius*, des remarques de Mr. *Salvini*, & de ma Préface.

I. LE premier se propose de relever les fautes que *Thrasonide* (nom d'un Soldat glorieux dans *Menandre*, qu'il applique avec raison à nôtre Critique) a commises, qui ne sont pas

pas en petit nombre , ni de peu de conséquence ; pour un homme , qui , fans avoir produit que très-peu de chose , foule aux pieds tout ce qu'il y a eu d'habiles gens , en matieres de Belles-Lettres. Il lui montre aussi , comment on peut redresser quantité d'endroits gâtez , que *Thrasonide* avoit défigurez , en tâchant de les corriger. Il lui reproche encore l'injustice & le peu de sincerité , qui paroît dans plusieurs de ses censures contre *Grotius* & contre moi. Celui , que l'on a nommé *Giton* , & qui paroît sur la Scene , comme un Goujat à la suite de *Thrasonide* , y est quelquefois repris , mais plus civilement qu'il ne méritoit. Il pourra néanmoins comprendre par-là , que si on vouloit l'entreprendre , on lui feroit bien voir d'autres bévues , & qu'il en devoit user tout autrement.

Je ne puis entrer en aucun détail de tout cela , parce qu'il s'agit de mots & de passages Grecs ; que je ne puis pas rapporter au long , sur tout dans un Ouvrage François , comme celui-ci. Je rapporterai seulement quelques exemples , que tout le monde pourra comprendre , autant que l'espace , qui me reste , le pourra permettre.

Voici

Voici une pensée de *Menandre* tirée des *Adelphes*, où il dit, selon *Grotius*, „ qu'un homme pauvre est „ timide en toutes choses, & soup- „ çonne que tout le monde le mé- „ prise ; mais qu'un homme d'une „ fortune médiocre supporte tous les „ chagrins, avec plus de constance. “ Il est visible qu'il y a là une opposition entre un *homme pauvre* (πένυς,) & un *homme d'une fortune médiocre* (μετερίως πλούτων,) & cependant *Thrasionide* prétend qu'il n'y a point là d'opposition, & que ces dernières paroles signifient aussi un *homme pauvre*. Il se fonde sur ce qu'il y a le mot γὰρ, *car*, au devant de ces mots, & qu'ils contiennent une raison de ce qui précède. Mais au lieu de γὰρ, il faut mettre δὲ, *mais*, comme *Grotius* l'a mis dans sa version. On sait que ces particules s'étant écrites par des abréviations, on les a souvent confondues, quand il est arrivé qu'elles n'étoient pas assez bien faites. Il est ridicule de dire qu'être dans un état médiocre & être pauvre sont la même chose, & d'ajouter encore que cela est trop connu, pour le prouver par des exemples. *Philargyre* se moque avec raison de ce grand Critique, & fait

fait voir le contraire , par des autoritez. Mais la chose parle d'elle-même , & *Thrasonide* montre bien qu'il n'a pas le goût fort fin , à pénétrer le sens des Auteurs ; puis qu'il bronche en si beau chemin. Après cela , il ne faut pas s'étonner s'il se moque des règles les mieux fondées de la Critique. *Philargyre* fait voir aussi que le mot de *πειρισκέλευρον*, qu'on a traduit *plus constamment* , signifie cela proprement , & non pas *avec plus de peine*.

Dans l'*Andrienne* , il y avoit un vers Jambique , qui commence par τὸν νεοττὸν , mot qui signifie *le jaune d'un œuf*, comme on le voit dans *Suidas* , dans *Eustathe* & dans *Photius*. L'Auteur Satirique , qui ne se vante de rien si fort , que d'entendre la mesure des vers , s'inscrit en faux contre ces trois Grammairiens , & prétend qu'il faut lire τὸ νεοττὸν , seulement parce que ce mot au neutre fournit un Anapeste , par où un vers Jambique peut commencer ; comme si la maniere commune de lire ne fournissoit pas un pied propre à former un Spondée , par où le vers peut aussi commencer , selon les règles. On fait que νεοττ peut être mesuré , par contraction ,  
com-

comme une syllabe. Il n'y a rien de si commun, dans *Homere* & dans les Poëtes Tragiques, que de semblables contractions.

Sur le *Dyscole*, on reproche à *Thrasionide*, d'avoir rejeté, comme peu Greque, cette expression *εις πάντα χερόν*, *in omne ævum*, & de la reconnoître néanmoins dans *Philemon*. *Menandre* a aussi dit *εις πάντα καιρόν*, comme on le peut voir ici à la p. 56. J'ai prouvé en ce que j'ai inferé, dans les remarques de Mr. *Salvini*, que cette expression est entierement analogique, & qu'elle se trouve dans *Isocrate*, l'un des meilleurs Auteurs Grecs. *Phileleuthere* s'est souvent trompé grossierement, en rejetant comme peu Grec, ce qui se trouve dans les bons Auteurs. A raisonner à sa maniere, on a droit de lui dire qu'il n'a pas encore l'oreille assez fine & la mémoire assez bonne, pour juger des expressions Greques; & que par consequent, il devoit être plus timide & plus modeste.

Sur le *Heautontimorumenos*, *Thrasionide* m'a censuré d'avoir corrompu un vers Jambique, en y retranchant une syllabe, qui étoit, dit-il, beaucoup plus nombreux dans  
Victo-

*Vistorius*, d'où je l'ai tiré. Voici ce vers :

Ἐξ ἰσαρίας γὰρ ἐκρέματο φιλοπόνως πᾶν.

J'en ai ôté γὰρ, par hazard, car j'avoüé ingénument que je ne pensois pas à le corriger. Cependant il est certain que ce γὰρ est de trop, & qu'il gâte entierement le vers. N'est-ce pas être ridicule, de censurer les gens, avec un orgueil pédantesque, & de se tromper si grossièrement ? *Thrasionide* ajoute que les vers Jambiques des Poëtes Comiques peuvent avoir un Anapeste au second pied ; comme s'il n'y en avoit pas un, en ôtant γὰρ ! Mais il est certain, qu'ils ne peuvent pas avoir un Proceleusmatique au troisiéme, & qu'il y en a un dans ce vers si nombreux, en retenant cette particule. C'est une inadvertence direz-vous. D'accord, mais c'est une inadvertence d'un homme aveuglé d'orgueil ; qui censure un autre très-fierement, & qui prétend avoir l'oreille si délicate, qu'il ne peut pas se tromper dans la mesure d'un vers. Un homme si fier ne mérite point de pardon, qu'après avoir fait réparation à ceux qu'il a offensez.

Dans

Dans les *Imbriens* , il y avoit ce vers :

Σύμβελλοι ὁ Διφθέρων λογισμοῖ πάντ' ἔχσι.

*Thrafonide* soutient que dans le second pied il y a un Proceleusmaticque. Il se trompe, comme le remarque fort bien *Phileleuthere* , il y a un Tribraque , & dans le troisième un Anapeste. Si *Grotius* , ou moi avions dit , par mégarde , quelque chose de semblable , il ne nous feroit aucun quartier ; mais un homme , comme lui , qui dans un grand loisir ne produit presque rien , a droit de se tromper , sans qu'on y trouve à redire. Pour des gens occupez à de meilleures choses , il ne leur est pas permis de commettre la moindre inadvertence.

Sur l'*Hypobolimée* , ou le Supposé , il dit aussi qu'il y a une syllabe de trop dans ce vers :

Ἄλλ' ἔστι κὲ ταυτόματον ἐνίοτε χεῖρισμον.

Il n'y a rien de trop. Le 1. pied est un Spondée , le 2. un Jambe , le 3. un Dactyle , le 4. un Tribraque , le 5. un Anapeste , & le dernier un Jambe.

be. Il n'y a rien-là que de bien , & nôtre Docteur en Profodie , qui fait tant de fracas sur de semblables bagatelles , ne paroît pas être si fort accoûtumé à bien scander , qu'il le croit.

Dans un autre fragment de la même Comedie , qui est fort beau , Menandre parle ainsi : „ Je dis , „ Parmenon , que celui-là est le plus „ heureux , qui après avoir vu , sans „ être exposé à aucun châgrin , ce „ qu'il y a de beau dans le monde , „ le soleil , qui est l'astre commun , „ l'eau , les nuées , le feu , s'en va „ au plutôt d'où il étoit venu. Soit „ qu'il vécût cent ans , soit qu'il ne „ vive (βιώσεται) que peu d'années , „ il ne verra (ὄψεται) que la même chose. Il ne verra jamais rien de plus „ beau que ce qu'il voit , ὄψεται. *Thrasionide* censure ce dernier mot Grec , parce qu'on dit ὄψεται ; ce verbe n'étant en usage qu'au passif , qui a une force active. Mais il y a ainsi , dans toutes les Editions , & c'est visiblement le sens. *Philargyre* croit qu'on peut retenir ce mot en traduisant ainsi : „ Soit qu'on vive cent ans , „ soit qu'on ne vive que peu d'années ; on aura toujours les mêmes „ mes



„ mes choses présentes à la vûe;  
 „ ὄψις, qui est le datif d' ὄψις. Vous  
 „ ne verrez (ὄψις la seconde personne  
 „ Attique du futur ὄψομαι) jamais de  
 „ plus belles choses que celles-ci.  
 Par là il renverse la conjecture de  
*Phileleuthere*, qui au lieu de βιώσειται  
 met βιώσ' ἔδδ, qui ne vaut rien. En  
 effet, il ne faut rien changer, lors que  
 la maniere de lire, que l'on trouve,  
 forme un bon sens. Il fait encore  
 d'autres remarques, qui sont très-  
 bonnes, & qui font voir que *Thraso-*  
*nide* est très-malheureux en con-  
 jectures, & qu'avec toute sa fier-  
 té, il ne fait que débiter des fadaï-  
 ses.

Sur la Comedie intitulée *Phanos*,  
 ou le *Chandelier*, *Thrasonide* me fait  
 dire une chose fausse, afin de me  
 censurer; comme il fait souvent,  
 sur tout à l'égard des vers gâtez,  
 qu'il dit que j'ai pris pour bons. Nô-  
 tre Auteur a relevé, avec raison,  
 cette mauvaise foi, & ici il lui re-  
 proche très-bien de me faire dire du  
 poisson, qu'on appelle en Latin *tor-*  
*pedo*, ce que j'ai dit de l'engourdisse-  
 ment qu'il cause dans les membres.  
 Mais il lui accorde trop liberale-  
 ment, ce me semble, que j'ai eu  
 tort

tort de faire commencer un vers par δέ. Voici les paroles Greques :

— Ὑπελίλυθε  
Δέ μιν νάρκα τις ὄλον τὸ δέρμα.

Je voudrois bien favoir qui a dit à *Thrasonide*, que ces paroles de *Menandre* ne sont pas tirées d'un Prologue, comme celui de la *Leucadienne*, en vers semblables à ceux des Chœurs des Poëtes Tragiques? Le mot de νάρκα, qui est Dorique, pour νάρκη, le lui devoit faire soupçonner; car on fait que la Dialecte Dorique est celle, qui régné le plus dans les Chœurs des Tragedies. Personne n'ignore que dans cette espece de vers, δέ ne puisse fort bien être le commencement d'un vers. Voyez le vers 677. des *Phenisses* d'*Euripide*, qui commence par cette particule. Après cela, ne sied-il pas bien à notre Critique glorieux, de dédaigner ce que font les autres?

Il y a de très-belles sentences parmi les Fragmens tirez des Comedies incertaines, qui sont très-claires; & qu'il n'a pas mieux entendues, que les passages les plus obscurs. Par exemple, il y a dans le 18. Fragment,  
mot

mot pour mot : *Il me paroît que c'est une folie manifeste, que de savoir bien ce qu'il faut & ne se garder pas de ce qu'il faut.* Je la traduits mot pour mot, afin que l'on comprenne mieux le mauvais goût de celui, qui la veut changer. Il soutient que dans ces mots *il me paroît, & manifeste*, il y a une redite, ou quelque chose de pire, parce que ce qui est *manifeste ne semble pas.* Là-dessus il prononce que ce sens est très-fot, *ineptissima videntur.* On voit par-là le peu de jugement de ce grand Critique, son mauvais goût & sa hardiesse ridicule à changer ce qu'il n'entend pas, quoique tout le monde l'entende. Ne dit-on pas tous les jours : *cela me paroît évident?* & lui-même quand il dit *ineptissima videntur*, veut-il dire que ce sens *n'est pas impertinent*, mais qu'il le *semble*? Pourquoi le change-t-il donc? *Philargyre* a raison de rire de cette manière ridicule de raisonner. Le fier Critique n'approuve pas le mot *δηλωρμένη*, qui signifie *manifeste*, ou *déclarée*, & ordonne qu'on mette incessamment, en sa place, *Philumene*, qui est un nom de femme. Je croi que peu de gens ont ouï parler de semblables hardieses à chan-

ger

ger les paroles des Anciens Auteurs. Il veut changer encore le vers suivant, qui est très-clair :

Τὸ νοεῖν μὴ ὅσα δεῖ, μὴ φυλάττεισθαι δ'  
ὡς δεῖ.

Il traite le sens qu'on a rapporté de *sottises*, & il a si peu de goût, qu'il veut mettre à *μὴ*, qu'il ne faut pas à la fin du vers. Quiconque ne fera pas aveuglé, par l'envie de reprendre, entendra d'abord, comme le remarque *Philargyre*, que le sens est : Τὸ νοεῖν μὴ ὅσα δεῖ νοεῖν, μὴ φυλάττεισθαι δ' ὡς δεῖ φυλάττεισθαι, *Savoir bien ce qu'il faut savoir, & ne se garder pas de ce dont il faut se garder.* Il n'y a rien de si clair, & néanmoins cet homme, qui regarde *Grotius* avec pitié, ne l'entend point & commet à tous momens de semblables fautes.

Il m'avoit reproché odieusement, sur les *Adelphes*, d'avoir copié un endroit de *Menandre* de *Lindenbrogius*, où il est corrompu. Comme ce savant homme, selon la mauvaise coutume de bien des gens de ce tems-là, avoit cité un fragment de *Menandre*, sans dire où il se trouvoit, je n'avois rien pû y changer. Quand j'ai répondu dans la Préface de cet Ouvra-

ge à *Thrasonide*, je ne me souvenois pas que ce même fragment se trouve dans *Stobée* Tit. iv. de son *Florilege*, comme il doit être, & comme je l'ai rapporté parmi les fragmens des Comedies incertaines,  *nomb. 22.* Si on compare ce fragment, avec la conjecture de nôtre insolent Critique, qui s'étoit imaginé, qu'il y avoit tout autrement; on verra le peu de sujet, qu'il y a de se fier à de semblables conjectures, qu'il propose néanmoins comme des Oracles.

Je ne puis pas continuer à rapporter plus d'exemples des bévues de *Phileleuthere*, parce que l'espace me manque. Mais je puis assurer le Lecteur, qu'il sera surpris d'en trouver un si grand nombre, dans l'Ouvrage d'un homme, qui censure des fautes d'impression, de précipitation, ou d'inadvertence en copiant, & d'autres bagatelles de cette nature; d'une maniere si fiere & si odieuse, qu'on diroit que cet homme doit être hors du danger de se tromper, & que toute la peine, que j'ai prise, aussi bien que celle de *Grotius*, est impertinente & ridicule. C'est de quoi je laisse le jugement au Lecteur.

## II. LES

II. LES Remarques de Mr. l'Abbé *Salvini* font d'un honête homme & d'un savant homme, qui dit ce qui lui semble; à dessein de m'aider à donner une meilleure édition des Fragmens de *Menandre*, en cas qu'il s'en fasse une. Il y a plusieurs remarques, qui sont très-bonnes, & dont je ne manquerai pas de profiter. J'ai ajouté au dessous des pages de petites notes, qui servent ou à faire voir comment quelques fautes se sont glissées, ou à montrer qu'il n'étoit pas besoin, comme il me sembloit, de rien changer. Il y en a quelques-unes, que j'ai inserées entre des crochets, avec mon nom à la fin.

Par exemple, à la pag. 161. j'ai fait voir que c'est injustement que nôtre Critique traite de *barbare* l'expression *εις πάντα*, pour dire *en toutes choses*, qui est entierement conforme à l'Analogie de la Langue, & à l'usage des bons Auteurs. Depuis que cet endroit a été imprimé, j'en ai trouvé un exemple dans *Euripide*, & un savant homme, dans la Langue Greque, en a produit plusieurs, en parlant du libelle de *Phileleuthere*, dans le Journal de *Leipsig*, du mois de Janvier 1711. Un homme qui traite

de *barbare* une expreffion, qui fe trouve plufieurs fois dans les meilleurs Auteurs ; & cela dans un livre , où il maltraite *Grotius* & moi , comme des ignorans , & témoigne par tout une fierté , fans exemple , que merite-t-il ?

Mais ce n'eft pas la feule expreffion Greque, qu'il a condamnée ; c'eft encore celle-ci *εις ἀπαντα χρόνον*, *in omne tempus*, comme je l'ai déjà remarqué. J'ai fait voir ici qu'elle eft analogique , & appuyée fur l'ufage des meilleurs Auteurs, & entre autre d'*Ifocrate*. Il a auffi condamné *πλέον ποιῆν*, pour dire *avancer quelque chofe*, comme une phrafe, qui n'eft pas Greque ; mais on lui a fait voir, dans le Journal de Leipzig, que *Demosthene* avoit parlé ainfi , & *Guillaume Budé* en avoit donné un exemple tiré d'*Andocide*, autre Orateur Athenien.

On fait voir \* en paffant , que de très-habiles gens , comme *Grotius* & *Gronovius* le Pere , fe font quelquefois trompez, dans la mefure des vers ; mais qu'il n'en faut pas conclurre , à caufe de cela, qu'ils ne favoient pas fcander un vers Jambique ; felon la méthode du fier *Thrafonide* , dont il

ne

\* Pagg. 163. & 164.

nè voudroit pas néanmoins qu'on se fervît, contre lui même, ni contre ses amis.

Il a censuré aigrement un endroit du *Supposé*, où *Gesner*, *Grotius* & moi avons laissé, sur l'autorité des MSS. & des anciennes Editions, un mélange de deux constructions d'un Verbe, dans une seule expression. Je croi qu'on en pourroit trouver des exemples ailleurs, & Mr. *Bentley*, sur le LXVI. Fragment de *Callimaque*, suppose que cela est permis, dans une correction que l'on rapporte. Si cela n'est pas, que son Ami *Phileleuthere* le querelle aussi; car il n'est pas plus privilégié en cela, que les autres.

Dans un \* autre endroit, il me querelle, avec un faste pédantesque, de ce que j'ai laissé un mot de trop, dans un vers, que j'aurois dû effacer, parce que ce vers a autrement sept pieds, au lieu de six. Je dis par quel accident il est arrivé, que j'ai laissé ce mot, contre mon dessein, qui paroît clairement par les remarques; & je produis un exemple d'un vers heroïque de sept pieds, composé par *Joséph Scaliger*, sans y penser, & relevé, avec aigreur, par le P. *Vavassor*;

K. 3. *Sor*;

\* Pag. 168.



*for* ; comme si *Scaliger* , dans sa vieillesse , n'avoit plus eu l'oreille assez bonne , pour s'appercevoir que ce vers avoit sept pieds. Il n'y a personne qui ne blâme ce Jesuite, pour une censure , comme celle-là ; & *Thrasonide* ne trouvera pas un honête homme , qui approuve la sienne.

On produit encore un vers des Epigrammes de *Callimaque* , où il y a une faute visible , sans que Mr. *Bentley* ait dit du mal de ceux , qui l'ont imprimé de la sorte. On en pourroit produire d'autres tirez du même recueil , où il est resté des fautes très-considerables , si l'on étoit de l'humeur de *Phileleuthere* ; mais on ne le doit pas faire , à moins que ce dernier ne produise une approbation de son livre , par Mr. *Bentley* , ce que l'on ne croit pas qu'il fasse jamais.

IV. POUR venir présentement à ma Préface , je dirai en peu de mots ce qu'elle contient. Je commence par faire voir que celui , qui a pris le nom de *Philargyre de Cambrige* , & que je ne connois en aucune maniere , jusqu'à présent , a agi en honête homme , lors qu'il a pris la défense de *Grotius* & la mienne , contre un homme si orgueilleux , si peu sincere , & d'aussi mau-

mauvais goût que *Phileleuthere*, ou *Thrafonide*, car le dernier de ces noms lui quadre mieux que l'autre. Si la réponse de *Philargyre* est un peu forte, il s'en faut prendre à celui qui se l'est attirée; & qui n'a gardé aucune mesure d'honêteté, ni observé aucune bonne foi. Cette espece de gens méritent d'être un peu étrillez, afin qu'ils apprennent à en user autrement; en sentant, par leur propre experience, ce qu'ils font aux autres. Un homme qui parle de *Grotius*, & de sa connoissance de la Poësie & de la Langue Greque, avec pitié & avec mépris, & qui le traite de faiseur de mauvais vers & de solecismes, ne mérite pas d'être mieux traité; surtout, lors qu'il est surpris en des fautes grossieres. Il n'y a qu'un fat & un pédant, (car il le faut dire) qui soit capable de s'oublier à ce degré-là. Je ne m'étonne nullement qu'un homme de ce caractère n'ait pas pû entendre les plus beaux endroits de *Menandre* & de *Philemon*; qui n'ont pas écrit pour des esprits de cette forte.

Je m'imagine quelquefois qu'il a pris un nom feint, pour faire le personnage d'un Pédant, qui croit les

morts & les vivans soumis à sa ferule, & j'ai crû pouvoir lui répondre sur ce pied-là. S'il ne ressemble pas au personnage, qu'il représente, ce que je dis ici ne le regarde pas; & s'il lui ressemble, qu'il prenne soin de s'en corriger, & il s'attirera l'estime du Public.

Avant que d'entrer en matière, j'ai demandé que *Thrasonide*, & ceux qui en font autant que lui, soient soumis aux mêmes lois, qu'ils imposent aux autres. Cela est du droit naturel, & appuyé de l'usage & des lois des nations les plus policées. S'ils tombent donc dans des fautes semblables à celles qu'ils reprochent aux autres; il faut qu'ils s'attendent d'être traités, comme ils traitent ceux qu'ils censurent. *Grotius* & moi (s'il m'est permis de me joindre à ce grand Homme) pouvons même prétendre à quelque chose de plus; parce qu'on fait bien que lui & moi avons été occupés à des choses bien plus importantes, que ne sont les Fragmens de quelques Poètes; que nous n'avons publié, que par amusement. Des gens occupés d'ailleurs, & qui n'attaquent personne, méritent quelque indulgence. Mais des gens d'un grand loi-

loisir, qu'ils employent à mal traiter ceux, qui ne leur ont rien fait, ne méritent pas qu'on leur pardonne les fautes, qu'ils commettent en des censures aussi orgueilleuses, qu'injustes. Leurs Amis même sont sujets en partie à la même Loi, car il seroit ridicule de louer infiniment des gens, qui auroient commis des fautes, pour lesquelles on prétend avoir droit de déchirer les autres.

J'ai dit en peu de mots en quel tems & de quelle maniere *Grotius* a traduit les Fragmens des Poètes Grecs, qui sont dans *Stobée* & ceux des Poètes Tragiques & Comiques, & j'ai montré qu'il étoit très-capable d'y bien réüssir. Il en a corrigé une infinité d'endroits gâtez, très-heureusement; mais il n'a pas tout corrigé, soit par lassitude, ou autrement. Comme il avoit égard principalement au sens, il a laissé quelques vers, qui n'étoient pas entiers, ou dans lesquels les règles de la Prosodie n'étoient pas rigoureusement observées, lors que ni les Editions précédentes; ni ses MSS. ne pouvoient servir à les redresser. D'ailleurs la Prosodie Greque est, à l'égard des syllabes, qui ne sont pas longues de leur nature,

ture, fort licentieufe, & varie beaucoup. On peut s'en affurer par le feul *Homere*, & on le pourra mieux reconnoître qu'auparavant, par la belle Edition de ce Poëte, que Mr. *Barnes* vient de donner au Public; où il y a quantité de remarques curieufes, touchant cette matiere. Outre cela, nous n'avons aucune Pièce complete des Poëtes Comiques Grecs, fi l'on en excepte *Aristophane*, & nous ne pouvons pas dire qu'ils n'ont pas ufé d'affez de licence; fi nous en jugeons, par les Fragmens qui nous en reftent, qui font généralement fort gâtez. Tout cela fait voir qu'il ne faut pas censurer *Grotius* légèrement, & encore moins d'une maniere odieufe, fur ce qu'il n'a pas changé tout ce qui peut paroître fautif.

Ayant lu avec beaucoup de plaifir, dans fon *Stobée* & dans fon recueil des Tragiques & des Comiques, les Fragmens de *Menandre* & de *Philemon*, il me prit envie de les mettre tous enfemble, fous les titres des Comediës, auxquelles ils fe rapportoient, lors qu'elles feroient nommées, en plaçant le refte à la fin. Enfuite je copiai dans cet ordre tous ceux que  
Gro-

*Grotius* avoit ramassez, tels qu'il les avoit publiez ; après quoi, j'y joignis tous ceux que je pûs trouver ailleurs. Je fis cela à plusieurs reprises, à cause de mes occupations, qui ne permettoient pas que je pusses le faire de suite, & qui firent même que je laissai ce travail quelques années, sans le regarder. Depuis je les traduisis, lors que je pensai à les publier. Je ne changeai que très-peu de chose à dessein, dont j'ai averti dans les Remarques. Je me contentai de mettre ces Fragmens, comme je les trouvois, ou tels que *Grotius* & *Casaubon* principalement avoient crû qu'il les falloit corriger. Comme il étoit arrivé qu'en transcrivant quelques-uns de ces Fragmens j'avois commis quelques fautes, & omis quelques syllabes, par-ci par-là, qui ne faisoient rien au sens ; & que je n'ai pas en suite toujours comparé de nouveau ma copie avec les Originaux ; il y est resté quelques fautes, auxquelles les Imprimeurs en ont encore ajoûté d'autres plus considerables. *Thrasonide* triomphe d'avoir trouvé ces fautes, & m'insulte, avec la dernière fierté, là-dessus ; comme si l'on pouvoit éviter toutes les fautes des Im-

primeurs, ou que l'on commet en copiant, l'esprit plein d'autre chose. S'il en falloit user ainsi, personne n'échapperoit aux plus rudes censures. Mr. *Bentley*, que l'Auteur louë presque seul, n'en seroit pas exempt; car il y a un assez grand nombre de semblables fautes, dans son Epître à Mr. *Mill*, & dans ses Fragmens de *Callimaque*, comme je l'ai déjà dit. Mais des fautes faciles à éviter, si l'on y faisoit attention, & que l'on reconnoît, dans le moment qu'on en est averti, ne doivent pas être reprochées.

On fait voir, par la maniere peu exacte de citer des anciens Grammairiens, & particulièrement d'*Athenée* & de *Suidas*, qu'il est très-souvent impossible de savoir les paroles précises de l'Auteur qu'ils citent, ni de s'assurer de l'ordre & de la suite des Originaux. Ils produisent souvent des mots tirez de plusieurs vers, dont on peut néanmoins faire un vers, ou un vers & demi, sans qu'ils se trouvent ainsi dans l'Auteur, qu'ils citent; comme on le montre évidemment par des exemples d'*Homere* & d'*Aristophane*, auxquels on en pourroit ajouter un très-grand nombre d'autres.

On

On voit par-là très-clairement qu'on ne peut pas s'affurer raisonnablement de pouvoir rétablir les fragmens citez de la sorte, & qu'il vaut mieux les laisser, comme ils sont. Si l'on entreprenoit de rétablir des vers des Langues Modernes, dont quelcun auroit cité quelques fragmens tirez de plusieurs vers; on seroit sifflé, parce que tout le monde voit que cela n'est pas possible. Mais un Pédant ose faire cela dans des vers Grecs, sans crainte qu'on se moque de lui. Il ajoûte, retranche, renverse, comme il veut, les paroles, & appelle cela des vers de *Menandre* & de *Philemon*; mais il ne peut tromper que des Écoliers.

Si j'ai disposé ces fragmens, comme en forme de vers, j'ai déclaré dans la Préface & dans le XIX. Tome de cette *Bibliothèque Choisie*, que je ne les prenois point pour de bons vers; mais que je les avois mis seulement ainsi, parce qu'on y voyoit des restes de vers. C'est ce que *Thrasionide* a supprimé, selon sa bonne foi ordinaire. Si *Grotius* a commis quelques fautes, dans la quantité de certains mots Grecs; s'enfuit-il qu'il le faille mal-traiter, & l'accuser de s'être



s'être mêlé de ce qu'il n'entendoit pas. Sait-on même, si les Poëtes, dont il s'agit, ont gardé par tout rigoureusement les régles des vers Jambiques? Ils l'ont fait, à la verité, plus que les Latins, comme on le prouve par les anciens Grammairiens; mais ils n'ont pas laissé de les négliger quelquefois; de forte qu'il n'est pas toujours sûr de réformer leurs vers, sur les régles. Mais que l'on se soit trompé en quelque chose, qui regarde la Profodie, ou la Langue Greque; faut-il pour cela que l'on soit exposé à souffrir toutes les insolences d'un *Thrasonide*? Si cela étoit, pourroit-il échapper lui-même, à la ferule, dont il frappe les plus habiles gens; lui qui a fait des fautes d'autant plus considerables, que c'est dans une aigre satire, où il prétend diffamer *Grotius* & moi, qu'il les a commises? Pourroit-il sauver Mr. *Bentley*, qui est si habile dans la Profodie & dans la Langue Greque, qu'apparemment il le préfere à tous les Savans non seulement d'à présent, mais des siècles passez? Il n'a pû éviter des inadvertentes, dans une maniere de vie, qui lui donne tout le loisir de faire ce qu'il lui plait;

com-

comme on le fait voir, & comme on le montreroit plus au long, si l'on étoit de l'humeur de *Phileleuthere*; & ne sera-t-il pas permis à des gens très-occupez, pour l'usage du Public, de se tromper quelquefois? Faudra-t-il être sujet pour cela à de rudes censures, & à s'entendre dire mille grossieretez, par des gens, qui ne font presque rien, & qui dans le peu même qu'ils font n'évitent pas de lourdes fautes? *Phileleuthere* a commis, dans sa censure pédantesque de très-grandes bévues, contre le Bon-sens, en corrompant de très-belles sentences, faute de les entendre, & en faisant parler ridiculement d'excellens Poètes, comme *Philargyre* l'a fait voir. Croit-il que ces fautes contre le Sens commun soient plus pardonnables, que des fautes d'inadvertence, ou d'imprimerie? Pour moi, je ne le croi pas. Il faut en user tout autrement, qu'il ne fait, à cet égard. On lui en marque encore quelques-unes de Mr. *Bentley*, non pour les reprocher à celui qui les a commises; mais pour faire voir, qu'on n'en doit pas reprocher de semblables à *Grotius* & à d'autres, si on ne veut pas s'engager à mal-traiter tout le monde.

*Thra.*

*Thrafonide* s'est imaginé d'avoir détruit entièrement la réputation de *Grotius* & la mienne, par son libelle; mais on lui fait voir que de plus habiles gens que lui en ont attaqué d'autres, avec bien plus d'érudition, sans leur faire aucun mal. On donne, pour exemple de cela, le P. *Petau*, qui a cruellement déchiré *Joseph Scaliger* & *Claude de Saumaise*, & a montré même, qu'ils avoient commis en effet bien des fautes; sans avoir pû diminuer la bonne opinion, qu'on avoit de ces grands hommes.

On répond après cela, en peu de mots, à ce qu'il a censuré dans les Fragmens des *Adelphes* de *Menandre*, soit pour la quantité, soit pour le Grec. En parlant d'un endroit que *Lindenbrogius* avoit mal cité, & qu'on avoit suivi, on a montré qu'il a pour ce savant homme une indulgence excessive, en même tems qu'il censure sans quartier ceux qui l'avoient suivi. Mais on auroit pû montrer, comme je l'ai déjà dit, que sa conjecture sur cet endroit du Poëte est ridicule; parce que le passage même de *Menandre* se trouve encore, & que *Lindenbrogius*, omettant trois mots, avoit fait un méchant vers de  
ce

ce qui en faisoit un & le commencement d'un autre , où il n'y a rien à redire.

La Préface , étant déjà de près de deux feuilles & demies , étoit trop longue , pour un livre de onze feuilles. On a donc marqué seulement une douzaine d'endroits , où *Thrasonide* s'étoit trompé , ou pour la mesure des vers , ou pour le Grec. Par exemple , il avoit censuré très-rudemment *Grotius* d'avoir mis un Verbe pluriel avec un neutre pluriel ; mais on montre que *Mr. Bentley* en avoit fait autant dans un vers hexametre de *Callimaque* , en le détruisant entièrement. Il y avoit :

Ἐπεὶ δὲ πάντῃ τετύκτο ἐν ἕρμαιῳ ἀσερόεντι.  
*Sylburge* vouloit qu'on lût πάντ' ἐτέ-  
 τυκτο , ce qui revient à la même chose , & où l'on ne peut rien trouver à redire. *Mr. Bentley* , sans y penser , vouloit qu'on lût :

Ἐπεὶ δὲ πάντῃ τετύκοντο ἐν ἕρμαιῳ ἀσερόεντι.  
 Je suppose ici que c'est dans le premier des deux derniers vers , qu'il cite ; mais si c'étoit dans le premier de tous , il laisseroit toujours τετύκοντο ἅπαντῃ , un pluriel neutre avec un Verbe pluriel. Si l'on veut une faute contre la quantité , au lieu de celle-là , qui  
 pour-

pourroit être contestée, il n'y a qu'à lire le Pentametre de la XXXVI. Epigramme de *Callimaque* :

Βατριάδιω παρὰ σῆμα φέρεις πόδας, εὖ μὲν  
ἀοιδῶν

Εἰδότος, εὖ δὲ οἴνω καίερα συγελάσαι.

Il l'a traduite ainsi : *Battiadæ ad tumulum fers pedes, bene cantilenam scientis, & bene in convivio ridere.* Mais οἶ dans οἴνω est incontestablement long, & il faut lire, sans doute, εὖ δ' οἴνω, *in vino etiam*, c'est à dire, *ex bibuant.* Δι' οἴνω est un gros solécisme ; il faudroit au moins dire δι' οἴνου, mais le vers montre qu'il faut lire, comme je l'ai dit. Ira-t-on querreller pour cela odieusement Mr. *Bentley*? Ira-t-on lui dire, qu'il ne fait pas scander un Pentametre, ou qu'il ignore que διὰ ne régit pas le datif? Il s'en plaindroit avec raison. Après cela, il me semble que j'ai droit d'exiger de *Thrasonide*, qu'il en use mieux envers *Grotius* & moi. On a montré, contre lui, qu'ἔρχεσθαι εἰς ἴσον ὄγκον, *devenire ad eandem molem*, est une très-bonne phrase Greque, en parlant des cadavres des hommes, qui étant brulez n'occupent pas plus de place les uns que les autres ; qu'ἀπώλεσε, en sousentendant βίον,

βίον, signifie *il a perdu la vie*, en Latin *perit*; qu'il n'y a point de solecisme dans un passage, où un accusatif se rapporte à un verbe actif, qui précède; qu'il n'a point entendu un bel endroit, où il est parlé de *Prométhée*, & de la formation des femmes faite par lui, que *Thrasonide* nie ridiculement; comme la chose le montre, aussi bien qu'un passage de *Lucien*, que l'on cite; que ce n'est point un solecisme, mais un Atticisme, que de dire *χαλεπώτατ' ἰόσων*, pour *χαλεπωτάτη*; qu'on n'a point tiré *ἀπίσεται* d'*ἀπίχομαι*, comme il le dit, mais d'*ἀπφέρεισθαι*, qui signifie quelquefois *s'en aller*, & autres choses semblables, dont on ne parlera pas, parce qu'il faut finir.

On dit un petit mot à *Giton*, Goujat de *Thrasonide*, qui ne fait pas que dans *ἐφ' ἡμερα φρονεῖν* la dernière syllabe du premier mot peut être longue. Il pourra voir qu'on l'a épargné, quand on n'en a pas dit davantage. Car on auroit pû se moquer de lui de ce que, dans sa supposition, il dit que *μερεσ* est un *Trochée*, qui est composé d'une syllabe longue & d'une courte; au lieu de dire un *Pyrrichius*, qui en a deux courtes. J'aurois eu infiniment

236 BIBLIOTHEQUE &c.  
ment plus de choses à dire, si j'avois  
voulu répondre à l'un & à l'autre.  
Mais qu'ils cherchent des gens de  
leur trempe, quand ils voudront se  
quereller. Pour moi, j'ai autre cho-  
se à faire.

---

## ARTICLE VIII.

*Livres dont on n'a pû parler, mais  
dont on parlera dans la suite.*

1. *Homeri Ilias & Odyſſea, cum Scho-  
liis antiquis, & notis* Joſ. Barneſii,  
1711. 2. vol. in 4.
2. *Epiſteti Manuale & Sententiæ,  
Tabula Cebetis & alia, verſa à M.  
Meibomio &c.* in 4. 1711.
3. *Tillotſon, le 4. Tome de ſes Ser-  
mons, traduit par Mr. Barbeyrac.*  
in 8. 1710.
4. *Maucroix, ſes Oeuvres Poſtumes.*  
in 8. 1710.
5. *Explication Hiſtorique des Fables,*  
en 2. voll. in 8. 1710.

J'ai encore quelques autres Livres  
François & Anglois, dont je pourrai  
parler dans la ſuite, & dont je ne puis  
pas mettre ici les titres.

F I N.

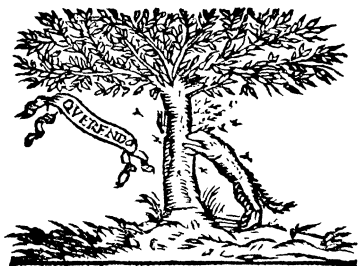
BIBLIOTHEQUE  
CHOISIE,  
POUR SERVIR DE SUITE  
A LA  
BIBLIOTHEQUE  
UNIVERSELLE.

Par JEAN LE CLERC.

ANNÉE MDCC XI.

TOME XXII.

*Seconde Partie.*



A AMSTERDAM,  
Chez HENRI SCHELTE.

---

M. DCC XI.





# INDICE

DES

LIVRES

ET

ARTICLES

De la seconde Partie du Tome  
XXII.

I. **L** *Es Oeuvres d'HOMERE en  
Grec & en Latin, avec les  
Scholies & les Remarques de Mr.  
BARNES.* 241

II. *Description Anatomique du Cœur  
des Tortues terrestres.* 277

III. *Le Manuel, & les Sentences  
d'EPICTETE, la Table de CE-  
BÈS, l'Hercule de PRODICUS,  
la Lettre d'HIPPOCRATE à Da-  
magete, avec les Remarques de Mr.  
MEIBOM.* 302

IV. *Suite de l'Extrait du IV. Tome  
des Actes Publics d'Angleterre,*  
\* 2 *con-*

# I N D I C E.

*contenant les onze premières années  
d'Edoüard III.* 325

V. *Remarques sur l'Ironie de SO-  
CRATE.* 442

VI. *Tomes XVII. & XVIII. de la  
Bibliothèque Ecclesiastique de Mr.  
DU PIN.* 448

VII. *Oeuvres Postumes de Mr. de  
MAUCROIX.* 453

VIII. *CICERON de la Divina-  
tion, traduit par Mr. REIGNER  
DESMARAIS, avec le Discours  
d'ISOCRATE à Demonicus.* 455

IX. *Explication Historique des Fables,  
par Mr. l'Abbé B\*\*\*.* 457

X. *Ordonnances Militaires de Louis  
XIV.* 461

BI-

# BIBLIOTHEQUE CHOISIE.

---

## ARTICLE I.

HOMERI *Ilias* & *Odyſſea* & in  
*easdem Scholia*, ſive *Interpretatio*  
*Veterum*; item *Notæ perpetuæ in*  
*Textum* & *Scholia*, *variæ Lectio-*  
*nes* &c. cum *verſione Latina emen-*  
*datiſſima*. *Accedunt* *Batrachomyo-*  
*machia*, *Hymni* & *Epigramma-*  
*ta*, unâ cum *Fragmentis*, & *ge-*  
*mini Indices*. *Totum Opus cum plu-*  
*rimis MSS. vetuſtiſſimis* & *optimis*  
*Editionibus collatum*, *auctum*, *emen-*  
*datum* & *præſcæ integritati reſtitu-*  
*tum*. *Operâ*, *ſtudio* & *impenſis*  
 JOSUÆ BARNES S. T. B. in  
*Academia Cantabrigia Regii Græcæ*  
*Linguae Profeſſoris*. A Cambridge  
 1711. in 4. en deux Volumes,  
 dont l'Iliade a 1184. pagg. & l'O-  
 dyſſée 854. en comptant les Pre-  
 faces & les Indices. Se trouve  
 chez Henri Schelte.

**S**'IL y a eu quelques Editions d'*Homere*, qui'aient été plus belles que celle-ci, pour les caractères, le papier, ou l'impression, comme celle d'*Henri Etienne*, in folio, & celle de *Cornelle Schrevelius* in 4. il faut avouer néanmoins qu'elle est fort belle à tous ces égards, & qu'elle surpasse de beaucoup toutes les autres, pour l'exactitude du Texte & des Scholies; comme on le verra, pour peu qu'on la feuillète. Pour celle de *Schrevelius*, on fait qu'il n'y a rien de louable, que le papier & l'impression; mais on sera surpris de voir que les meilleures Editions fussent si fautives. Tous ceux qui aiment *Homere*, c'est à dire, tous ceux, qui ont quelque goût pour les Belles-Lettres, en auront une très-grande obligation à Mr. *Barnes*, à qui nous sommes déjà redevables d'un *Euripide* & d'un *Anacreon*, dont nous avons parlé dans cette *Bibliothèque Choisie*; sans faire mention de plusieurs Ouvrages de Poësie & de Critique, dont on pourra voir la liste dans son *Anacreon*. Ce sont des monumens incontestables de son savoir,  
de

de son application à l'étude & de son génie pour la Poësie. Comme il arrive souvent que l'on a de la peine à trouver des Libraires, pour imprimer les meilleurs livres; Mr. *Barnes* a fait lui même les frais de cette Edition, & ceux, qui la verront, comprendront facilement qu'elle lui a coûté assez cher. Je n'entends parler, que des frais de l'Impression; car pour ses peines, je ne croi pas qu'on en puisse marquer le prix. On verra seulement, par ce qu'on en dira, qu'elles ont été très-grandes, & qu'elles méritent une récompense plus considerable, que ce qu'il pourra retirer de cette Edition. Cependant il me semble que ceux, qui aiment l'étude des Poëtes Grecs, ne sauroient se dispenser de l'acheter; soit par reconnoissance pour l'Editeur, soit à cause de leur propre utilité. On va voir que je ne parle pas ainsi, par compliment pour l'Auteur, dont je n'ai pas l'honneur d'être connu.

Mr. *Barnes* avoit préparé un Ouvrage particulier sur *Homere*; où il a découvert le véritable nom de ce Poëte, sa patrie, ses parens, sa femme, son dessein en écrivant ses

deux Poëmes, & d'autres choses de cette nature ; mais il n'a pas trouvé à propos de la publier à présent. L'Edition de l'Iliade & de l'Odyssée, avec leurs Scholies, étoit assez peini- ble, pour prendre un peu de relâche, & personne ne peut trouver à redire qu'il se repose un peu. Il paroît, par la Préface de l'Iliade & par la Dédicace de l'Odyssée, où il traite le dessein d'*Homere de divin*, & lui donne le titre de *Prophete inspiré de Dieu*, qu'il a de ce Poëte des pensées bien différentes de celles, que l'on en a communément. On m'a dit qu'il croyoit qu'il avoit été le même que le Roi *Salomon*, & que si on lit le mot ΟΜΗΡΟΣ de la droite à la gauche, à la maniere des Hebreux, on peut découvrir son vrai nom, puisque ce mot ainsi lû fait ΣΟΦΗΜΟ, *Soremo*, qui est le même que l'Hebreu שלמה *Schlomoh*, ou *Solomoh*. Comme je ne suis pas assuré que cela soit vrai, je ne le donne pas ici, comme sa véritable pensée. Quoi qu'il en soit, *Homere* a été depuis plus de deux mille ans en une si haute estime, parmi les Grecs, & parmi ceux qui ont étudié la Langue Grecque ; qu'on ne doit pas être surpris que

que nôtre Auteur en parle encore, avec la même admiration ; & si la haute idée, qu'il a de son Poëte, l'a jeté dans quelque pensée, qui peut paroître étrange à ceux qui ne l'estiment pas tant. Si Mr. *Barnes* n'estimoit pas infiniment son Auteur, il n'y auroit pas pris tant de peine, & nous n'en aurions pas encore d'édition exacte, comme l'est celle-ci ; qui lui doit attirer la faveur de tous les Lecteurs, & faire souffrir ses conjectures, sur la personne & sur le but d'un si grand Poëte. Pour moi, quoi que je ne sois pas dans cette pensée, je suis très-disposé à la pardonner à l'Editeur, s'il est vrai qu'il l'ait, en considération de son travail ; & elle ne diminue nullement, dans mon esprit, la juste estime, qui est due à cette Edition.

Mr. *Barnes* épris des beautez d'*Homere*, depuis son enfance, se l'est proposé, depuis plus de quarante ans, comme le modele qu'il devoit suivre, dans ses Poësies, tant Latines, que Greques, & ne l'a presque jamais perdu de vuë. Ainsi il a eu le tems & les moyens de pénétrer entièrement le génie de ce Poëte, & de ramasser de toutes parts ce qui



pouvoit servir à en donner une Edition meilleure , que toutes celles , qui avoient paru jusqu'à présent.

Il a donné le Texte d'*Homere* , comme je l'ai dit , beaucoup plus correct qu'il n'avoit paru dans aucune Edition , sans en excepter celle d'*Henri Etienne* in folio , & y a ajoûté plusieurs vers citez par les Anciens , & qui ne se trouvoient pas dans nos exemplaires d'*Homere*. Il a mis au devant de chaque livre les argumens , avec les titres que les Anciens leur donnoient ; redressé la version Latine , qui en avoit besoin , en quantité d'endroits ; augmenté , corrigé & mieux disposé les petites Scholies , par le moyen des MSS. ou en les comparant avec les Anciens. Il a eu soin d'avertir dans les Notes , sur le Texte & sur les Scholies , de tous les changemens , qu'il a faits. Il y en a plus de quatre cens , tant dans les autres Poëmes d'*Homere* , que dans l'*Iliade* & l'*Odyssée* , si l'on en croit les Index. Quelquefois il en parle aussi , dans ses diverses leçons , qu'il a tirées non seulement d'*Henri Etienne* , comme avoient fait les autres Editeurs d'*Homere* , mais des commentaires d'*Eustathe* ,

*the*, que cet habile homme ne semble pas avoir lû d'un bout à l'autre, de *Platon*, d'*Aristote*, de *Strabon*, de *Denys d'Halicarnasse*, de *Plutarque*, de *Longin*, d'*Athenée* & de toutes sortes d'Auteurs, outre les MSS. dont il s'est servi, & les anciennes Editions, qu'il a comparées.

Ces diverses manieres de lire, que l'on trouve dans les Anciens, viennent, selon *Mr. Barnes*, de différentes sources, dont les principales sont 1. de ce qu'il y a eu des changemens faits par les Auteurs, dans leurs propres livres, lors qu'ils les ont publiez une seconde fois; ce qui paroît, par quantité de passages d'*Apollonius de Rhodes*: 2. de la ressemblance des mots, soit dans l'écriture, soit dans la prononciation: 3. des différentes manieres d'écrire les mots, lesquelles étoient également en usage: 4. de ce que les Copistes n'entendoient pas assez distinctement ce qu'on leur dictoit: 5. de ce que ceux, qui citoient par mémoire, mettoient souvent un mot pour un autre: 6. de ce qu'ils confondoient quelquefois deux passages: 7. de ce que souvent ils avoient plus d'égard au sens, qu'aux paroles: 8. des divers sentimens des

Critiques, sur un même passage : 9. des conjectures des Critiques, qui ont changé témérairement les originaux des Anciens. Nôtre Auteur indique de tout cela des exemples, qui méritent d'être examinez. Ils peuvent beaucoup servir à la Critique en général, comme on pourra s'en assurer, par la Part. III. Sect. I. de l'*Ars Critica*. On peut encore faire un fort bon usage de ces remarques, à l'égard des diverses leçons, que l'on trouve dans les Exemplaires du Nouveau Testament. La septième remarque sert aussi à faire connoître la témérité des Critiques, lors qu'ils prennent légèrement toutes sortes de citations, pour les propres paroles des Auteurs citez. On en trouvera des preuves, dans la Préface, sur les Corrections de *Menandre* & de *Philemon*, par *Philargyrius*.

Mr. *Barnes* nous apprend aussi, dans sa Préface, les MSS. d'*Homere*; & les Editions anciennes qui lui ont servi. Je ne les rapporterai pas, je dirai seulement qu'il y a un MS. à Cambrige, dans le *College du Corps de Christ*, qui a appartenu à *Theodore Archevêque de Cantorbery*; qui vivoit.

voit au huitième siècle. On y voit *Q. Smyrnæus de Calabre*, entre l'Iliade & l'Odyssée. Nôtre Auteur croit que ce Poète pourroit bien être *Q. Ennius*, fameux Poète Latin. Sans entrér dans l'examen de cette pensée, je dirai que Mr. *Barnes* obligeroit le Public, s'il faisoit imprimer de même *Q. Smyrnæus*, dont nous n'avons point de bonne Edition; car celle de *Rhodomannus*, qu'on estime la meilleure, est si fautive, qu'on a de la peine à la souffrir; outre que les vers Grecs de sa façon, dont il a grossi le volume, ne valent pas la peine de les lire. Je suis sûr qu'une Edition de ce Poète, qui est le supplément d'*Homere*, revû par nôtre Auteur, seroit bien reçue du Public.

Comme il y a quantité de vers d'*Homere*, que l'on trouve citez, par les Anciens, & qui ne sont pas néanmoins dans les Editions de ce Poëte; il a pris soin de les inferer dans les endroits, auxquels il a cru qu'ils appartenoient, lors qu'il l'a pû deviner; sans néanmoins changer le nombre des vers, afin que l'*Index* des mots d'*Homere* pût servir pour cette Edition, comme pour les au-

tres , & que l'on y pût trouver les citations , que l'on peut avoir besoin d'examiner. On y verra tous ces fragmens à la fin de l'Odyssée , & l'on en dira encore quelque chose , dans la suite.

A l'égard des Scholies , l'Auteur n'en a eu qu'un seul exemplaire MS. & encore n'y en a-t-il que sur une partie de l'Odyssée ; mais il a eu sur l'Iliade le même secours , dont l'Éditeur de ce Poëme s'étoit servi , dans l'édition , qui parut à Cambrige in 4. en 1689. Ce sont des recueils de quelques Scholies , qui ne sont pas dans les livres imprimez. Outre cela , il en publie d'autres sur l'Odyssée. Je ne doute pas qu'on ne trouvât , dans les Bibliothèques d'Italie , bien des secours pour cela , si on les visitoit à loisir & avec soin. Il y a , dans la Bibliothèque publique de Geneve , un MS. de l'Iliade , dont Mr. le Conseiller *Le Clerc* , mon frere , lui a fait présent ; où il y a une glose interlineaire , sur ce Poëme. Ce MS. paroît être de six , ou sept cents ans.

On attribue ordinairement ces Scholies à *Didyme* , fameux Grammairien , mais on ne voit pas , que  
cette

cette opinion soit fondée sur aucune preuve solide. *Thomas Gataker* a cru qu'elles étoient d'*Heracleon* Grammairien Egyptien, & *Jean Meursius* de *Jean Tzetzes*. Nôtre Auteur juge, avec plus de fondement, que ces remarques ne sont pas d'un seul homme, ni n'ont été faites dans un seul & même tems ; mais qu'elles doivent leur origine à plusieurs personnes, qui les avoient écrites aux marges de leurs Exemplaires, à diverses reprises, & qui les avoient recueuillies non seulement des anciens Grammairiens, qui avoient écrit sur le prince des Poètes Grecs, mais de toutes sortes d'Auteurs ; comme d'*Herodote*, de *Theopompe*, de *Xenophon*, de *Platon*, d'*Aristote*, de *Thucydide*, d'*Apollodore*, de *Strabon*, de *Didyme*, de *Lucien*, d'*Athenée*, du *Grand Etymologicon*, d'*Etienne de Byzance*, d'*Eustathe*, & d'autres. *Eustathe* lui même cite des Scholies, sur *Homere*, sous le nom des *Anciens*, dont on trouve les sentimens en celles-ci, mais dont souvent on n'y voit rien. On peut conclurre de là que ce ne sont ici, que de petits extraits de Commentaires plus étendus, auxquels on a ajoûté des passa-

ges de divers Auteurs, tant des derniers, que des premiers tems. Mr. *Barnes* nous renvoye au reste à ce que Mr. *Fabricius* a dit, dans sa Bibliothèque Greque, des Interpretes d'*Homere*.

Il a eu soin aussi de comparer ensemble les Editions différentes de ces Scholies, qu'il a très-heureusement corrigées, en quantité d'endroits, & augmentées en d'autres. Il a inferé sur le IX. Livre de l'*Iliade* les Scholies publiées par *Conrard Horneius*, & tirées d'un MS. qui avoit été à *Pierre Victorius*. Il seroit à souhaiter qu'on eût pû retrouver ce MS. entier. On en auroit, sans doute, tiré beaucoup de lumieres. Mr. *Barnes*, outre le secours de quelques MSS. dont il parle, a redressé par le moyen d'*Eustathe*, d'*Etienne*, d'*Hesychius*, de *Suidas*, de l'*Etymologicon* & de *Favorin*, quantité d'endroits. On fait que l'on trouve fréquemment les mêmes choses dans ces Auteurs, & que les Scholastes ont souvent copié les trois premiers Dictionnaires, dont on a parlé. Ils se sont même transcrit les uns les autres; ce qui a donné lieu de redresser ce qu'il y avoit de corrompu,

pu, dans les Scholies, & que l'on trouvoit plus correctement, en d'autres Auteurs de la même nature.

Mr. *Barnes* fait au reste juges de son travail ceux qui le connoissent, & qui sont capables de l'examiner, sans malignité & sans envie; ceux qui ont de l'érudition, de la candeur, de l'humanité, & de la modestie; & non des gens fiers, envieux & disposez à mépriser tout ce qui vient des autres, & à dire des injures à ceux qui valent mieux qu'eux:

*Qualibet in quemvis opprobria dicere sevi.*

Il a raison de recuser ces derniers, qui sont indignes d'être écoulez. Il s'en plaint, en termes assez forts, dans sa Préface, & il espere que les Etrangers, ou au moins la Posterité, lui rendront justice. Je suis persuadé, qu'il ne se trompera pas, dans son esperance, & j'avouë que je suis de ceux, qui croient qu'on a sujet de le remercier de son travail; comme je l'ai dit, dès le commencement de cet Extrait.

Il renvoye au reste, à la fin de sa Préface, à ceux qui ont écrit sur la vie d'*Homere* & de ses Ouvrages, &

L 7 don-



donné une petite liste de ces habiles gens, auxquels il joint quelques Auteurs anciens.

Il a même fait imprimer tout au long ; mais en Grec seulement , & avec des Notes , à la tête de l'Iliade , la vie d'*Homere* , qu'on attribue à *Herodote* , *Proclus* & deux autres Auteurs, qui ont traité de son extraction, ce que *Suidas* & *Pausanias* en disent , *Plutarque* de la vie d'*Homere* , le combat en vers de ce Poëte avec *Hesiodé* , *Denys d'Halicarnasse* de la vie & des Poësies d'*Homere* , les questions Homériques de *Porphyre* & son livre de l'autre des Nymphes , la Harangue que *Dion Chrysoftome* a faite sur *Homere* , avec les notes de Mr. *Davies*. Comme ce volume étoit assez gros, Mr. *Barnes* n'a pas traduit ces pieces en Latin ; mais ceux , qui sont capables d'entendre *Homere* , les entendront facilement.

APRÈS cela vient l'Iliade , précédée d'une petite narration , tirée d'un MS. de Mr. l'Evêque d'*Eli* , où l'on voit l'occasion de la guerre de Troie. Mr. *Barnes* remarque en trois mots à la marge , que ce qui est dit là & ailleurs de l'âge de Paris ne peut pas être véritable. S'il étoit

non

non seulement né du tems des nocces de Pelée, Pere d'Achille, mais encore en état de juger de la beauté des trois Déesses qui prétendoient chacune à la pomme, que la Discorde avoit jettée parmi les conviez; il faut qu'il ne fût guere moins vieux que Peiée lui même. Par consequent, il n'auroit pas été aussi jeune, que le représente *Homere*, du tems de la guerre de Troie. Mais le moyen d'accorder la Chronologie des fables? Si *Helene* avoit été enlevée par Thesée, comme la Fable le dit, elle ne devoit pas non plus être en état de donner de l'amour à ceux de la troisiéme génération après lui.

Pour dire quelque chose de plus précis de la disposition du texte d'*Homere* & des Notes, le Texte & les Scholies y sont comme dans l'édition de *Schrevelius*, au dessus de chaque page, & plus bas les Notes de *Mr. Barnes* sur le Texte, celles qu'il a faites sur les Scholies, & enfin les diverses leçons. Tout cela est rangé sans aucune confusion, & d'une maniere fort commode pour le Lecteur, qui trouve dans un moment ce qu'il y cherche. Tout l'inconvénient,

nient , qu'il y a là , c'est que Mr. *Barnes* n'a pas eu assez de place , pour s'étendre dans ses Notes , surtout lors qu'il y a beaucoup de Scholies. Aussi s'est-il plus étendu sur les derniers livres de l'Iliade & sur l'Odyssée , où les Scholies sont plus courtes & moins fréquentes. Il en avoit usé à peu près de même , dans ses remarques sur *Euripide*.

Dans ses Notes , sur le Texte , il s'applique ou à rendre raison des changemens , qu'il a faits dans le Texte , sur l'autorité des Anciens , ou des MSS. ou à suppléer ce qui manque aux Scholies , par *Eustathe* & par d'autres ; ou à illustrer les paroles d'*Homere* , par des exemples , & des autoritez ; ou il le défend contre ceux , qui en ont censuré quelque endroit ; ou il remarque les licences de la prosodie , ou les raisons qui font changer la quantité des syllabes , ou quelque chose , qui y a du rapport ; en quoi il fait paroître plus d'exactitude , que l'on n'en trouve dans aucun Interprete d'*Homere* ; ou enfin il réfute les explications , qui ne lui paroissent pas conformes à l'Original.

Pour les Notes sur les Scholies ,  
elles

elles consistent principalement dans les corrections & les additions qu'il y a faites , & dont il rend raison , dans des citations d'Auteurs , qui ont dit la même chose que le Scholiaſte , qu'il réfute auffi quelquefois. Tout cela eſt extrêmement court , à cauſe du peu d'eſpace qu'il y avoit. Si Mr. *Barnes* avoit entrepris de faire des Commentaires à part ſur *Homere* , & qu'il leur eût voulu donner toute l'étendue , qu'il leur auroit pû donner ; il auroit fait ſans peine un volume à part , auffi gros , que l'un de ceux qu'il publie aujourd'hui. Cependant ceux qui entendent un peu ces matieres & qui ſavent ſe ſervir des livres , ne laifferont pas de trouver ici tout ce qui eſt néceſſaire , pour l'intelligence d'*Homere* , ou au moins dans les Auteurs citez.

Enfin les varietez de lecture contiennent tout ce qu'il en a pû trouver dans les anciens Auteurs , dans les MSS. & dans les Editions. Il choiſit la meilleure maniere de lire , qu'il mét dans le Texte , & renvoye les autres au bas de la page.

Je mettrai ici quelques unes des remarques ſur le Texte & ſur les Scholies du I. Livre de l'*Iliade* , ſans  
les

les chercher trop loin, & sans vouloir qu'on juge par-là de tout le reste. Généralement parlant, elles sont bonnes & utiles; tout le monde en jugera ainsi, de quelque sentiment que l'on puisse être, à l'égard de diverses particularitez.

Sur le 1. vers du I. Livre, on cite une remarque d'*Ælius Dionysius*, rapportée par *Eustathe*, qui est qu'*Homere* n'a pas mis *Θεῖ* à la manière Ionique, pour ne pas rendre le son de ce mot trop petit. Il semble que ce Grammairien prononçoit ce mot *Theï*, à la manière des Grecs modernes. Cependant sa remarque, dans cette supposition, ne paroît pas si bien fondée, parce qu'il y a quatre H dans ce vers, outre quatre I :

*Μῆνιν ἄειδε Θεὰ Πηληϊάδεω Ἀχιλλῆος,*

& qu'il seroit d'un son fort petit, s'il falloit dire, *Minin áide Theà Piliádeo Achilios*. Il est vrai néanmoins que si l'on lisoit encore *Thiï*, pour *Theà*, le son en seroit pire. Mais il y a bien des choses à dire pour & contre la prononciation de l'*Eta*, comme un *Jota*. Mr. *Barnes* remarque encore que le Poëte a affecté de se servir du genitif Ionique, Πηληϊά-  
δεω

δew au lieu de Πηλείδης, apparemment parce qu'il trouvoit le son plus agreable à l'oreille, quoi qu'il y ait un *hiatus*, qu'*Homere* recherche souvent. *Eustathe*, auquel l'Auteur nous renvoye, a fait plusieurs remarques sur la formation de ce Patronymique & des autres semblables.

Sur le 5. vers, le Scholiaſte remarque que Jupiter voulut la guerre entre les Grecs & les Troyens, pour décharger la terre, qui avoit trop d'habitans; & que pour faire naître cette guerre, il réſolut de marier Thetis à Pelée, qui en auroit Achille, grand *tueur d'hommes*, pour parler comme *Homere*: & d'avoir lui même une fille qui, par ſa beauté, donnât occasion à Paris de l'enlever, ce qui ſeroit ſuivi de l'expédition des Grecs contre les Troyens. Au lieu de θυγατρὸς καλῶ γενναίᾳ, *la belle generation d'une fille*, comme il y a dans les Editions ordinaires, Mr. Barnes lit ici, conformément à *Eustathe*, θυγατρὸς καλῆς γέννησιν, *la génération d'une belle fille*. Un peu plus bas, au lieu de Ταρσίνῳ & Στασίμῳ, il lit Στασίνῳ, car c'est ainſi que s'appelloit le Poète, qui avoit compoſé l'Ouvrage intitulé τὰ Κύπρια, *les choses*

*ses de Cypre.* Il supplée ensuite quelques mots, qui manquent aux vers de ce Poëte.

Le Scholiaste avoit dit, sur le 7. vers, qu'Agamemnon avoit été tué par Clytemnestre, en l'embarrassant d'une tunique, par laquelle il ne pouvoit pas sortir le cou, *χιτῶνι μὴ ἔχοντι ἔκδυσιν τετραχίλις*, mais au lieu du mot *ἔκδυσιν*, il y avoit *ἐνδυσιν*, qui faisoit un sens tout contraire. Mr. *Barnes* a eu raison de corriger cet endroit, comme il l'a fait; sur quoi il nous renvoie au Scholiaste d'*Euripide*, auquel on peut joindre l'Agamemnon d'*Eschyle*, où Clytemnestre raconte comment elle avoit tué son Epoux. Un peu plus bas, le Scholiaste d'*Homere* dit qu'il avoit eu quatre filles de cette femme, *Laodice, Chrysothemis, Iphigenie & Electre*. Nôtre Auteur veut qu'on lise trois filles; parce que *Laodice & Electre* étoit la même, comme il paroît par *Iliad. I, 145*. Mais il se peut faire que le Scholiaste l'eût oublié; autrement, il auroit mis *Laodice, ou Electre*, ou au moins ces deux noms seroient l'un près de l'autre.

Sur le vers 15. où il y a *χρυσέω ἀνὰ σκήπτρω*, l'Auteur remarque qu'il faut lire.

lire le premier mot, comme s'il y avoit *χευσῶ*, en deux syllabes; de même qu'au vers 18. *Θεοὶ* n'en fait qu'une. Il confirme cela, par des exemples, de peur que quelque Critique trophardi n'entreprît de corriger ces endroits, comme contraires à la Profodie. On voit encore que, dans le premier de ces deux vers, il y a un *hiatus*, qu'*Homere* auroit pû éviter, en mettant *σὺν*, au lieu d'*ἀνὰ*; mais ce grand Poète n'étoit pas si délicat, que quelques Critiques Modernes, qui ont les oreilles plus fines, que lui, & qui ne peuvent pas souffrir ces *hiatus*. Un peu auparavant au vers 4. Mr. *Barnes* a préféré *δὲ ἰλώερα*, malgré l'*hiatus*, à *δ' ἰλλώερα*, sur l'autorité des Anciens & des MSS.

Sur le vers 9. il corrige dans le Scholiaste *δραξαμύνη*, prenant, pour *δρεψαμύνη*, cueillant, parce que Latone, dont il est parlé en cet endroit, n'accoucha pas, selon la fable, d'*Apollon* & de *Diane*, en cueillant une branche d'olivier & de laurier, mais en s'y tenant.

Au vers 19. *Homere* fait la dernière syllabe de *πόλις* longue devant une voyelle, à cause de la cesure:

E'κ-



Ἐκπέροσσι Πριάμοιο πόλιν , εὖ δ' οἴκαδ'  
ἰκέσθαι.

Mr. *Barnes* le remarque, avec soin, & toutes les fois que quelque chose de semblable se trouve, sans oublier les autres circonstances. Voyez les vers 45, 51, 70, 74, 226, 233, 244, 342, 394, 416, &c. Mais il y a plusieurs autres remarques touchant la licence, ou l'artifice d'*Homere*, dans la Profodie, qui sont de plus grande importance.

On lisoit ordinairement au vers 20. Παῖδα δέ μοι λύσατε φίλιν , τὰ δ' ἄποινα δέχεσθε, mais la seconde syllabe dans λύσατε étant courte, selon la Profodie; nôtre Auteur lit λύσασθε, qui répond très-bien à δέχεσθε. Il y a des MSS. qui ont λύσαιτε & δέχεσθαι, mais le vers suivant ne semble pas souffrir que le Poëte s'exprime ici par un Infinitif. On pourroit aussi lire λύσαιτε, à l'Optatif, mais il faudroit mettre en suite δέχοισθε. Mr. *Barnes* préfère, avec raison, la manière de lire que l'on a dite, & quoi qu'il soit persuadé que λύσατε n'est pas supportable, à cause de la Profodie, il ne parle néanmoins pas avec mépris de ceux qui trouvant ce mot dans

dans leurs exemplaires MSS. n'y avoient pas touché. Il garde la même moderation partout, & il ne dit pas qu'*Henri Etienne* ne favoit pas scander les vers Hexametres; parce qu'il a laissé bien des fautes dans son Edition, comme on le verra en feuilletant celle-ci, & diverses autres sortes d'inexactitudes, par inadvertence, par lassitude, ou autrement. Il n'y a que des fainéans, ou des gens qui ne produisent presque rien; qui reprochent aigrement de semblables choses à des gens occupez, comme l'étoit cet habile homme. Il est permis de faire mieux qu'eux, si l'on peut; mais il n'est pas permis de mépriser leurs travaux, pour des fautes, qui sont assez recompensées, par les endroits, où ils ont réüssi, & par les peines, qu'ils se sont données, & qu'on ne voudroit pas prendre foi même. Cela soit dit en passant, pour ceux qui en ont besoin, & à l'honneur de *Mr. Barnes*; qui a cru, avec raison, devoir prendre plus de soin de corriger les fautes de ceux qui l'avoient précédé, que de les leur reprocher.

Il corrige les Scholies sur le 42. vers, où il y avoit Ε'λάωρ, ou Ε'λά-  
ωρ,

νωρ, pour Γελάνωρ, qui est le nom d'un Roi d'Argos. Cette correction est assurée, aussi bien qu'une infinité d'autres, dont on lui est redevable; & qui feront qu'on pourra lire le Scholiaste d'*Homere*, avec beaucoup plus de facilité & de profit, qu'on ne le pouvoit faire auparavant. Il est surprenant que ce Scholiaste eût été si fort négligé, jusqu'à présent.

Sur le vers 53. où il est dit qu'Apollon tira des flèches pendant neuf jours, sur l'armée des Grecs, l'Auteur remarque que le nombre de neuf se trouve fréquemment dans *Homere*, à cause du nombre des Muses, selon le sentiment d'*Eustathe*. *Plutarque* avoit fait une semblable remarque. Cela est plus vrai-semblable, que les subtilitez arithmetiques des Pythagoriciens, auxquelles quelques Interpretes ont recours; non seulement pour expliquer les Poëtes Payens, mais même en interpretant l'Écriture Sainte.

Le vers 133. qui commençoit ainsi dans l'Édition d'*Henri Etienne* & en plusieurs autres, Η'ε θελεις, commence ici par Η εθελεις, comme on le trouve dans les MSS. parce que les Anciens ont remarqué qu'*Homere* ne se sert

sert jamais du verbe  $\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ , mais toujours de celui d' $\acute{\epsilon}\theta\acute{\epsilon}\lambda\omega$ . Le soin d'éviter l'*hiatus* avoit sans doute porté les Critiques des derniers siècles, dont les oreilles étoient plus délicates que celles des Anciens Grecs, à mettre  $\eta\grave{\epsilon} \theta\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ , mais Mr. *Barnes* a eu raison de remettre ici l'ancienne maniere de lire; sans avoir égard aux oreilles de ceux qui, en ceci, les ont plus semblables à celles de Midas, qu'à celles d'*Homere*.

Le vers 193. commence par  $\epsilon\prime\omega\varsigma \acute{\iota}\tau\alpha\tilde{\upsilon}\theta\prime \acute{\omega}\rho\mu\alpha\iota\iota\epsilon$ , & ce vers se trouve en plusieurs endroits de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*. Le premier pied est néanmoins un *Amphibraque*, qui n'entre pas dans les vers Heroïques. Apparemment *Homere* trouvoit l'expression commode, puis qu'il l'a employée plusieurs fois, sans se mettre en peine des regles de la Profodie. Il faut bien se garder de changer de semblables choses, simplement à cause des regles.

Sur le vers 357. Mr. *Barnes* défend *Homere*, qui représente Achille pleurant, en plusieurs endroits, contre ceux qui y trouvent à redire, comme si cela étoit indigne d'un Heros. Il décrit de la même maniere

d'autres Heros, & *Virgile* donne aussi des larmes à *Enée*. L'Antiquité fournit plusieurs autres exemples semblables, & l'Auteur la défend par ceux, qui se trouvent dans l'Écriture Sainte. Ceux qui pleurent de la sorte, & qui ont d'ailleurs du courage, ne le font qu'en des occasions, dans lesquelles la pitié, ou l'amitié le leur font faire, & non où il s'agit de montrer de la fermeté. Les plus durs, en des conjonctures tristes, ne sont pas les plus braves, dans le danger.

Le Scholiaste, en parlant sur le vers 470. de gobelets pleins jusqu'aux bords, avoit dit qu'ils étoient pleins *μέχρι χείλους*, jusqu'à la levre, qui signifie le bord. Mais les Copistes avoient mis ridiculement *μέχρι τέλους*, jusqu'à la fin. Mr. *Barnes* a découvert & corrigé cette faute.

Je n'irai pas plus loin, & je ne m'arrêterai pas à l'*Odyssée*, quoi qu'il y ait plus de Notes, que sur l'*Iliade*; parce que les Scholies Grecques sur le premier de ces deux Poëmes, sont courtes, comme je l'ai déjà dit. Les remarques de l'Auteur sur l'*Odyssée* sont de la même nature, que les précédentes, & l'on y voit

voit par tout beaucoup d'exactitude, pour le rétablissement du Texte & du Scholiaſte.

CES deux Poèmes d'*Homere*, qui ont été ſes principaux Ouvrages, ſont ſuivis du Combat des Grenouilles & des Rats, des Hymnes & des Epigrammes attribuées à *Homere*, & enfin des Fragmens, que l'on trouve en divers endroits.

Pour dire quelque choſe de tout cela, on verra, au devant du Combat des Grenouilles & des Rats, une Diſſertation de Mr. *Barnes*, où il ſouſtient qu'*Homere* avoit compoſé ce Poème, dans ſa jeuneſſe, pour ſe divertir. Il y répond aux objections, qu'*Henri Etienne* & pluſieurs autres ont faites contre cette piece, & fait voir qu'une bonne partie eſt fondée ſur des dépravations de ce petit Ouvrage, qui ſont arrivées par la faute des Copiſtes, & que l'on peut corriger par le moyen des MSS. & des Anciens. Il montre auſſi que pluſieurs Auteurs de l'Antiquité ont fait alluſion à ce Poème, & ont reconnu qu'*Homere* en étoit l'Auteur, ou au moins en ont parlé, comme en parloient ceux qui le croyoient. On ne peut pas diſconvenir que ce petit Poë-

me ne pût faire beaucoup d'honneur à l'enfance d'*Homere*, & qu'on ne le lui ait attribué autrefois. Mais, s'il m'est permis d'avancer là-dessus une conjecture, que je ne prétends donner que pour ce qu'elle vaut; c'est à dire, que pour une simple conjecture, & sans vouloir rejeter le sentiment de Mr. *Barnes*; je soupçonne que ce Poëme ne soit un jeu d'esprit de quelcun de l'Antiquité, qui avoit bien lû *Homere*, & qui avoit du talent pour la Poësie, fait à dessein de se moquer de l'Iliade, & sur tout de l'attention, qu'*Homere* donne aux Dieux, sur ce qui se passoit devant Troie, comme s'ils avoient oublié tout le reste de la terre. L'Auteur semble avoir crû que la Divinité ne se mêle pas des guerres des hommes, au moins de la maniere dont *Homere* le représente; & il a voulu tourner cela en ridicule, en les représentant comme des Grenouilles & des Rats qui se battent, & en faisant intervenir Jupiter pour les séparer, à coups de foudre; & ensuite en envoyant des Ecrevices, pour défendre les Grenouilles. Il vouloit dire qu'il n'étoit guere moins ridicule d'introduire les Dieux soutenant les hommes

mes

mes les uns contre les autres, de la maniere dont *Homere* l'avoit fait, que de faire venir Jupiter pour séparer les Grenouilles & les Rats; que les Dieux n'ont qu'à laisser faire les hommes, qui sont bien obligez à la fin de s'accorder les uns avec les autres; parce qu'il intervient enfin quelcun du voisinage, qui profite de la foiblesse de l'un ou de l'autre parti, ou même de celle de tous les deux. Si l'on y prend bien garde, on verra ici, ce me semble, non l'essai d'un Poëme Heroïque fait par un enfant incapable de s'élever plus haut, mais une véritable raillerie de l'*Iliade*; par un homme qui avoit de l'esprit, & qui se divertissoit à ce badinage. Qu'on lise particulièrement le conseil que les Dieux tiennent, vers 167 & suiv. & la réponse chagrine que fait Minerve à Jupiter, à qui elle dit qu'elle ne vouloit pas secourir les Rats à cause du mal qu'ils lui faisoient, en mangeant les guirlandes de son temple, & les lumignons de ses lampes, en rongant son voile, qu'elle avoit été obligée de faire rentrer par un tailleur, qu'elle n'avoit pas eu le moyen de payer, & qui lui faisoit payer des interêts; sans qu'el-



le voulût néanmoins secourir les Grenouilles , qui l'avoient empêchée de dormir , & lui avoient causé un mal de tête. On verra par-là que l'Auteur s'est voulu moquer de la maniere, dont *Homere* fait entrer les Dieux dans les guerres des hommes, qui ne valoient pas mieux les uns que les autres , & qui étoient également indignes du secours de la Divinité. Ce ne sont pas là les discours d'un enfant , qui ne savoit pas parler des Dieux ; mais d'un moqueur, qui vouloit se railler des foiblesses qu'*Homere* leur attribue. *Lucien* n'auroit pas pu parler plus satiriquement des Dieux ; qu'en les introduisant tenants de semblables discours. Quoi que du tems d'*Homere* on eût, parmi les Grecs , de très-confuses idées de la Divinité , & qu'on lui donnât des foiblesses humaines , à l'égard des passions ; je ne croi pas que personne les crût pauvres , comme les hommes , & *Minerve* réduite à emprunter pour raccommo-der son voile. Cela sent, non l'ignorant , mais le railleur. Peut-être même que l'Auteur , pour mieux faire sentir son dessein aux Lecteurs , mit exprès devant ce Poëme le nom d'*Homere* ;

com-

comme pour dire, que le sujet de ce Poëme badin étoit aussi sérieux que celui de l'Iliade, & qu'il ne falloit regarder les Grecs & les Troyens, d'*Homere*, que comme des Rats & des Grenouilles, que Jupiter entreprendroit de séparer par ses Foudres & ses Tonnerres, & les Dieux d'*Homere*, que comme des fictions indignes de la nature d'Êtres aussi excellens, que le devoient être les Dieux. Ainsi la *Batrachomyomachie* d'*Homere*, signifieroit à peu près la même chose que ceci : *c'est ici l'Iliade* d'*Homere*; que l'on devoit, selon lui, regarder comme un Ouvrage aussi sérieux, que le sien. Il ne faut pas s'étonner si l'on a crû ensuite que ce Poëme étoit d'*Homere*; parce que son nom étoit devant, & que le respect, que l'on avoit pour ce Poëte, empêchoit qu'on ne soupçonnât que c'étoit une raillerie. On fait qu'aujourd'hui même les Auteurs des livres Anonymes, ou Pseudonymes sont dans peu d'années si parfaitement ignorez, que souvent personne ne les connoît.

Néanmoins l'antiquité de ce Poëme, & l'esprit que l'on y voit, méritoit le soin qu'en a pris Mr. *Barnes*,

M 4. qui

qui l'a conféré avec trois MSS. qui l'a corrigé, en quantité d'endroits, & qui l'a mis en état d'être lû avec plaisir; sur tout si l'on pense au dessein de ce petit Ouvrage, tel que je viens de le décrire. J'avouë que cette Edition est cause que j'ai relû de nouveau cette piece, & qu'elle m'a plus diverti, qu'elle n'avoit jamais fait.

Après avoir écrit ceci, j'ai vû que *Daniel Heinsius* avoit soupçonné qu'il y avoit un dessein moral dans ce Poëme; comme il le témoigne dans un petit avertissement, & dans une jolie Epigramme Greque, qu'il a mise à la fin d'une Edition qu'il en a faite. L'Edition de la *Batrachomyomachie*, où j'ai trouvé cela, est d'Arnhem, en 1649. in 8. & se voit à la fin des Fables d'Esopé, en Grec & en Latin. *Heinsius* croit donc que ce Poëme est pour se moquer des guerres des Hommes, que l'Auteur a voulu aussi marquer que la Providence Divine ne laisse pas d'y intervenir, & qu'il avoit mis en œuvre les Dieux d'*Homere*, pour faire voir la vanité de la Théologie Poëtique. Ce n'est pas tout à fait la même chose, que ce que je viens de dire; mais  
j'ai

j'ai vû, avec plaisir, que cet habile homme avoit eu quelque chose de semblable dans l'esprit.

Les Hymnes, qui suivent, ont déjà été attribuées à *Homere* avant *Thucydide*, qui cite la premiere, sous le nom de ce Poëte; comme Mr. *Barnes* le remarque, dans ses Notes. En effet, une bonne partie de ces Hymnes n'est point indigne de lui. On peut dire la même chose des Epigrammes, qui se trouvent dans la vie d'*Homere* & ailleurs.

On voit tout cela ici, avec les notes de Mr. *Barnes*, & les diverses leçons au dessous. Il n'y a personne, qui ne doive louer son exactitude, sa diligence, & le soin qu'il a eu de redresser, ou d'éclaircir le Texte de ces anciens Originaux. Nous n'avions encore rien eu de semblable, sur ces pieces.

Quoi que nôtre Auteur ait inferé dans l'Iliade & l'Odyssée les vers, qu'il en a trouvé citez en divers endroits de l'Antiquité, & qui n'étoient pas dans nos Exemplaires; lors qu'il a cru, à cause de la chose même, ou sur l'autorité des Anciens, que ces vers manquoient effectivement en certains endroits d'*Homere*; il a jugé

M 5 néan-

néanmoins devoir recueillir le tout à la fin, pour les faire paroître tous ensemble aux yeux des Lecteurs; en indiquant l'endroit où il les a mis, ou celui auquel on a crû qu'ils étoient, quand cela a été possible. A l'égard de l'explication, on la trouvera dans les remarques sur l'Iliade & l'Odyssée.

Il y a aussi des Fragmens des *Hymnes*, du *Margites*, de la *Thebaidé*, des *Epigones*, de la *Petite Iliade*, & de la *Prise d'Echalie*, Poèmes attribuez à *Homere*. Tous ces Fragmens ensemble font 255. vers, qui ne sont peut-être pas tous de ce Poëte, parce que, comme Mr. *Barnes* le remarque très-bien dans son avertissement, les Anciens ont souvent cité sous son nom des vers, qui étoient d'autres Poëtes, ce qu'il prouve par quelques exemples.

Enfin il y a un Index après l'Iliade, & un autre après l'Odyssée, où l'Auteur a suivi la méthode de *Wolfgang Seber*; afin qu'on pût trouver par-là tous les passages d'*Homere*, dont on pourroit avoir besoin. Mais outre les mots séparés, que *Seber* a tous mis dans son Index, Mr. *Barnes* y a mis encore quelques expressions,

ſions, & les choſes mêmes, qu'il a jugé à propos d'y mettre; ſans parler de ce qui ſe rapporte aux Scholies, ou aux Remarques de l'Auteur, dont on y trouvera les principaux ſujets. Il y a encore les noms des Auteurs Anciens & Modernes, citez dans les Scholies Greques & dans les Notes de l'Auteur. On lui eſt obligé de ces Index, qui ne lui ont pas coûté peu de peine, & en général de tout ce qu'il a fait, dans cette Edition. Il paroît que Mr. *Barnes* n'eſt pas du ſentiment trop ſcrupuleux de ceux, qui n'admettent dans leur ſtile Latin, que les expreſſions uſitées au ſiecle d'Auguſte; mais en récompence il eſt fort clair, & néanmoins auſſi court qu'il étoit poſſible. En effet il ne s'agit pas ici de la Langue Latine, ni du ſtile des Notes; mais de la Langue Greque & du ſtile d'*Homere*, que l'on trouvera fort bien expliqué.

Il ſe plaint fort, dans ſa Préface, de certaines gens, qui affectent de mordre en ſecret, & de mépriſer les travaux des autres. Il les traite de gens, qui pillent les ouvrages d'autrui, de plagiaires & de fauſſaires, & dit que leur impudence, leur ar-

rogance & leur malignité ne font pas croyables. Il est fâcheux qu'il y ait des gens de Lettres, delà & deçà la mer, qui en obligent d'autres de parler d'eux de la forte; mais qu'ils se corrigent, & l'on n'en parlera plus qu'avec estime. Il n'y a rien de plus ridicule & en même tems de plus déplorable, que de voir des gens; qui, dans le même tems qu'ils se plaignent qu'on leur attribue des vices, qu'ils n'ont pas, montrent par leurs plaintes mêmes & par leurs Ecrits pleins de fiel & de menfonges, qu'ils sont encore plus infectez de ces vices, qu'on ne l'avoit dit. Ils verifient eux mêmes, à la vue de tout le monde, par leurs emportemens, les censures, qu'ils ne peuvent souffrir. Ils commencent d'ordinaire à diffamer les autres en riant, quoi qu'ils fâchent fort bien que, si l'on ajoûtoit foi à leurs médisances, ils perdroient ceux de qui ils parlent mal; mais en suite, quand on se défend contre eux, & qu'on leur dit à son tour leurs veritez, ils repliquent comme des furieux, ou comme s'ils avoient un privilege du Ciel de jeter des pierres, contre ceux qu'ils n'aiment pas, & que ce fût un attentat

tat contre ce privilege , que de faire retomber sur eux ces mêmes pierres, qu'ils avoient jettées en riant , & dont ils avoient blessé en badinant ceux qui ne leur avoient jamais rien fait. Je ne fai à qui en veut Mr. *Barnes* , mais je fai qu'il y a des gens , à qui on peut appliquer avec raison ce qu'il dit , & je le plains d'être obligé de prévenir ainsi leurs médifances. Je fouhaite qu'ils en profitent & qu'ils lui rendent la justice qui lui est duë.

---

## A R T I C L E II.

*Description anatomique du Cœur des Tortues terrestres de l'Amérique ; par Mr. BUISSIERE , Membre de la Societé Royale , & Chirurgien , à Londres.*

**D**ANS la description que je donne du Cœur de cet animal , je n'ai nullement dessein de critiquer celle que Mr. *Mery* en a donnée , dans les Mémoires de l'Academie Royale des Sciences, de l'année 1703. Je ne fais que décrire simplement les parties de ce Cœur , telles que je les

M 7 ai



ai observées, sur les Tortues que j'ai dissequées, dans le mois de Septembre 1710. La dispute n'est pas de mon goût, & le sujet ne la permet pas; puis qu'il ne s'agit ici, que de faits. Ajoutez à cela que Mr. *Mery*, prévenu de ses propres sentimens, ne peut ni les quitter, ni souffrir qu'on les contredise. J'aurois entierement abandonné la dispute, qui est depuis quelques années entre lui & moi, sur l'usage de la valvule, qui couvre le trou ovale dans l'oreillete gauche du fœtus humain, & des autres animaux; si cet Anatomiste n'avoit prétendu appuyer son opinion, par la comparaison, qu'il prétend faire de cette valvule, avec celles qu'il suppose être dans le cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique, & si en même tems les faits, qu'il a avancez, quoi que très-faux, n'eussent été approuvez, non seulement par trois Commissaires de réputation, mais aussi, de presque tout le Corps de cette Academie. Ces sortes d'autoritez peuvent en imposer au Public, dont la plus grande partie croit tout, sur la foi d'autrui, ou manque des moyens nécessaires pour s'éclaircir de la verité. Les Tortues de  
l'Ame-

l'Amerique sont très-rares en Europe, & la plus part des Anatomistes manquent de commoditez pour en faire venir. Je puis donc esperer que ceux, qui s'interessent dans ces sortes de matieres, ne desapprouveront pas les soins, que je me suis donnez pour en avoir d'Amerique, & pour leur faire connoître la structure du cœur de cet animal, qui est bien differente de celle que ces Anatomistes en ont donné. On peut même affurer que de tous les cœurs, qu'on auroit pû choisir, celui de cet animal est le plus propre à convaincre Mr. *Mery* d'erreur; en confirmant l'usage de la valvule, qui couvre le trou ovale du cœur du fœtus humain, établi par *Harvée*, & confirmé par tous les Anatomistes depuis lui; la structure du cœur de cet animal, étant très-simple, & l'usage de la double valvule, qui couvre l'orifice des conduits des oreillettes, si clair & si visible qu'il n'est pas possible de s'y pouvoir méprendre. C'est ce que l'on connoitra par la description suivante, & par les figures qui en ont été dessinées sur l'original, d'après nature.

De cinq Tortues, que je reçus, au  
mois

mois de Septembre dernier, j'en ai dissequé trois encore vivantes, en présence de Messieurs les Docteurs, *Sloane*, *Silvestre*, *Morelli*, *Pujolas*, & de Mr. *la Faye*, habile Chirurgien dans Londres, tous témoins oculaires des faits, que j'avance. Les deux autres étant mortes alors, j'en fis tirer les cœurs entiers, l'un desquels fut envoyé à Paris pour y être dissequé, & l'autre je le dissequai dans l'Assemblée de la Société Royale, le Mercredi 8. Novembre 1710.

*Description du Cœur de la Tortue terrestre.*

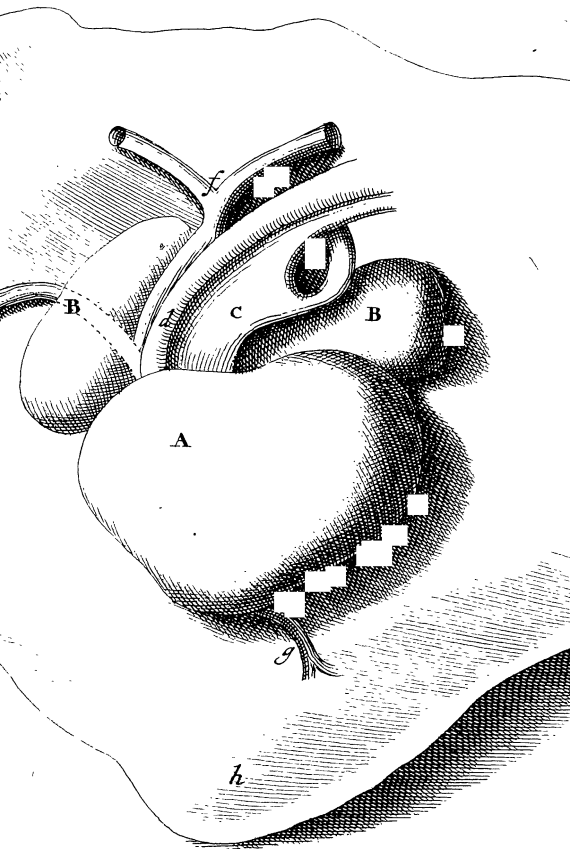
LE Cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique est situé dans la partie antérieure de la capacité, qui fait l'abdomen, séparé de tous les autres visceres, par une poche, ou pericarde assez large, qui le renferme. Ce pericarde est attaché, par sa partie supérieure, à l'épine du dos; par l'antérieure, aux muscles du col, ce qui fait que le cœur s'avance en avant, lors que l'animal sort la tête hors de son écaille, & qu'il retourne en arriere lors que l'animal y r'entre. Par la partie inférieure, ce pericarde est



# EXPLICATION

De la 1. Figure du Cœur de la  
Tortue Terrestre de l'Ame-  
rique.

- A. *Le Cœur.*
- BB. *Les oreillettes.*
- c. *Tronc de l'artere pulmonaire.*
- d. *Tronc de l'artere aorte descendante  
gauche.*
- e. *Tronc de l'artere aorte descendante  
droite.*
- f. *L'aorte ascendante.*
- g. *Le petit tendon sortant de l'angle  
Inferieur du Cœur.*
- hhhh. *Le pericarde ouvert.*





est collé au peritoine attaché sur l'é-caille d'embas; de maniere que par toutes ces attaches il est tenu assez dilaté, pour que le cœur y puisse être dans une entiere liberté.

On trouve ordinairement dans ce pericarde une assez bonne quantité d'une eau claire & transparente, & elle y a les mêmes usages, que celle que l'on trouve dans celui des autres animaux.

C'est au milieu \* de ce pericarde, que le cœur est suspendu à sa base, par les arteres qui en sortent, & à son angle inferieur, par un petit ligament ou filet tendineux, qui de cet angle va s'attacher à la partie du pericarde qui adhere au dos.

Ce petit tendon est très-remarquable, en ce que par son moyen la partie inferieure du cœur est suspendue au niveau de sa base. Sans cela il est visible que cette pointe du cœur tomberoit embas, & feroit plier les vaisseaux de la base; ce qui pourroit interrompre la libre circulation du sang, & mettroit par conséquent la vie de l'animal en danger.

Le pericarde ouvert, le cœur y paroît isolé & seulement suspendu,  
par

\* Voyez *Figure 1.*



par les arteres qui sortent de sa base, (supposé l'animal renversé sur le dos) les oreillettes étant couchées en travers sous sa base & sous les arteres, du côté du dos; différent en cela de celui des Tortues de mer, où les oreillettes sont situées sur les angles du cœur, l'une à droite & l'autre à gauche.

La figure du cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique est presque lenticulaire, faisant pourtant trois angles obtus, deux à sa base, l'un à droite & l'autre à gauche; le troisième est à sa partie inferieure, d'où sort le petit ligament, qui le suspend. C'est ce que j'appelle son cone, & qui n'est pas dans la Tortue de mer, dont le cœur est lenticulaire.

Lors qu'on ouvre cet animal en vie, on a la satisfaction d'y voir très-distinctement la circulation du sang; les membranes de ses veines étant fort transparentes; & d'y observer les mouvements & gonflements alternatifs du cœur, des oreillettes, des arteres & des veines, qui y sont fort lents.

De la base du cœur, un peu plus du côté droit, sortent quatre grandes arteres, distinctement separées  
les

les unes des autres, differant des arteres des Tortues de mer; dans lesquelles ces mêmes arteres sont envelopées l'espace d'un pouce, par une capsule, ou membrane qui les fait paroître d'abord, comme si elles ne faisoient qu'un seul tronc.

Ces quatre arteres coupées, & le cœur renversé sur le côté gauche, on voit les oreillettes couchées en travers, du côté du dos. Elles ne font qu'un seul corps continu musculueux, d'une grosseur inégale, un peu étreci vers le côté gauche. C'est dans ce corps continu que sont les cavitez des oreillettes, separées l'une de l'autre par une cloison charnue, mais fort mince. Ce corps des oreillettes fait un allongement musculueux, long d'environ six lignes. Ce sont les conduits des deux oreillettes, joints ensemble, lesquels s'implantent au milieu de la paroi postérieure du cœur vers le côté gauche, & la percent, pour verser le sang dans son ventricule. Ces conduits en dedans sont séparés l'un de l'autre, par la continuation de la cloison, qui sépare les oreillettes.

Le cœur n'a point d'autre communication avec les oreillettes, que  
par

par ces conduits ; de maniere qu'après les avoir tirez hors du corps de l'animal , si on suspend le cœur par les oreilletes , elles font comme un double entonnoir , dont le petit bout est implanté au milieu de la paroi postérieure du cœur , pour y verser le sang , & c'est de cette maniere qu'il les faut concevoir , dans la situation naturelle de l'animal.

Voilà pour ce qui regarde l'exterieur du cœur & des oreilletes ; si on en veut examiner les parties interieures , il faut ouvrir le cœur , par sa paroi inferieure , ou celle qui se présente à vous , la Tortue étant renversée sur le dos ; parce que toutes les ouvertures par lesquelles le sang entre dans le cœur & en ressort , sont à la paroi postérieure , ou celle qui regarde le dos. Cette paroi inferieure étant bien ouverte & renversée sur la base , ou sur les côtez , on peut alors facilement observer toute la structure interieure du cœur. La premiere chose qu'il faut remarquer , est , qu'il n'y a qu'une seule cavité ou ventricule , qui comprend toute l'étendue du cœur , autant & plus uniforme qu'aucun des ventricules du cœur de l'homme , & tout  
à fait

à fait débarassé de valvules & de colonnes charnues , & qu'il n'y a aucune espece de cloison charnue, ou membraneuse , non pas même aucune fibre qui traverse d'une paroi à l'autre , qui puisse marquer aucune division, ni cellule, ni détroit , dans cet unique ventricule. Il est surprenant que Mr. *Mery* ait pû y voir quatre ventricules , separez les uns des autres par des cloisons ; car les trois détroits , qu'il décrit , doivent être regardez , comme autant de cloisons , puis qu'il met à chaque détroit des valvules ; qui, étant membraneuses , marquent autant de séparations. Sans mentir , il faut qu'il ait ou une habileté bien extraordinaire pour voir & démontrer des choses qui n'existent pas ; ou une préoccupation bien forte , qui lui représente les choses telles qu'il souhaite de les trouver. J'en appelle à l'experience ; ceux qui ont dissequé le cœur , que j'ai envoyé à Paris , en pourront juger.

Après avoir consideré l'étendue du ventricule de ce cœur , il y a deux choses à remarquer. La premiere est , que dans la paroi postérieure il y a cinq trous , ou orifices ,  
dont

dont les deux plus confiderables , qui font au côté gauche , font ceux des deux conduits des oreilletes , féparez l'un de l'autre feulement par l'épaiffeur de la cloifon , qui fépare les cavitez des oreilletes. Ces deux orifices font couverts dans le cœur par une double valvule , couchée de plat fur la paroi du cœur ; en forte que la moitié eft couchée à droite & couvre l'orifice de l'oreillete droite , & l'autre à gauche & couvre celui de l'oreillete gauche ; & cela d'une maniere qui fait qu'il eft impoffible que le fang , qui eft une fois entré dans le ventricule du cœur , puiſſe retourner dans les oreilletes. Cette valvule reſſemble à deux batans de porte , qui ont le même appui au milieu , & dont l'un ſe ferme à droite & l'autre à gauche. *Voyez Fig. 2.*

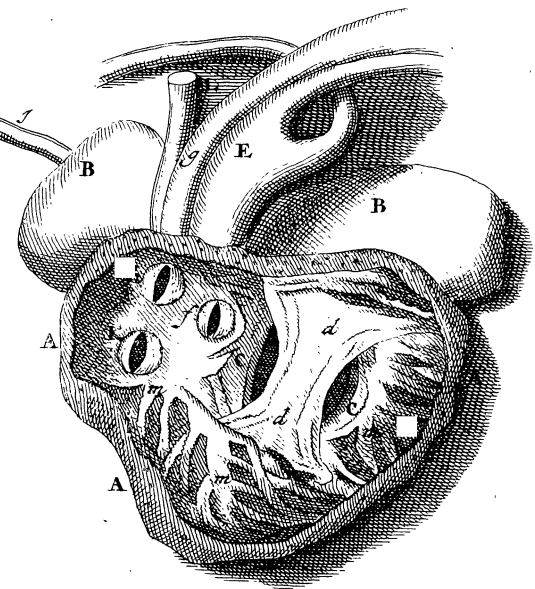
Rien n'eſt plus propre que cette double valvule , à confirmer l'uſage que *Harvée & Lower* ont attribué à celle qui couvre le trou ovale dans l'oreillete gauche du fœtus ; qui eſt de permettre au fang de couler du côté , où cette valvule n'a point d'appui. Comme elle n'en a pas dans l'oreillete gauche , le fang peut couler par conféquent de l'oreillete droite



## EXPLICATION

### De la Figure 2.

- AAA. *Le Cœur ouvert, la paroi antérieure étant ôtée.*
- BB. *Les oreillettes, cc. leurs orifices dans le Cœur.*
- dd. *La double valvule qui couvre les deux orifices des oreillettes.*
- E. *Tronc de l'artere pulmonaire, f. son orifice dans le Cœur.*
- g. *Tronc de l'aorte descendante gauche, h. son orifice dans le Cœur.*
- I. *Aorte descendante droite.*
- L. *Aorte descendante, ou superieure.*
- K. *Leur orifice commun dans le Cœur.*
- mmm. *Les colonnes charnues du Cœur.*







te dans l'autre ; au lieu que si le sang de l'oreillete gauche se présentoit pour passer dans la droite , alors il pousseroit la valvule contre les bords du trou , qui l'appuyant fortement , la rendent capable de résister au sang qui la presse ; de même que dans la Tortue , le sang , qui coule des oreilletes dans le cœur , souleve les membranes de cette double valvule , parce qu'elles n'ont pas d'appui dans l'espace du ventricule. Mais lorsque ce même sang est pressé par la contraction du cœur , il presse par nécessité contre ces valvules , & les applique contre la paroi du cœur , sur les orifices qu'elles couvrent exactement ; ce qui leur donne la force de résister , & par conséquent de forcer le sang à prendre une autre route , pour sortir du cœur.

Les trois autres trous , \* qu'on remarque vers le côté droit de cette paroi postérieure , sont les orifices des quatre artères qui sortent de la base du cœur de la Tortue. De ces trois trous , celui qui est le plus à gauche , proche l'orifice de l'oreille droite , est celui de l'artère pulmonaire. Celui , qui est le plus supérieur,

\* *Fig. 2.*

rieur, est l'orifice de l'artere aorte descendante gauche ; & celui, qui est le plus à côté droit, est l'orifice commun à l'aorte ascendante, & à l'aorte descendante droite ; chacun de ces orifices d'arteres est muni en dedans de deux valvules semi-lunaires, qui permettent au sang de passer sans difficulté du ventricule du cœur dans ces arteres ; mais elles en empêchent le retour dans le cœur. C'est une pure illusion que de placer ces differents trous dans differents ventricules, comme fait Mr. *Mery*, puis qu'il n'y en a qu'un seul ; en sorte que le sang coule des oreillettes dans l'unique ventricule du cœur par les deux trous qui sont au côté gauche, couverts par la double valvule, & en ressort par les trois orifices d'arteres, qui sont au côté droit.

La seconde chose, qu'on doit considerer dans la structure du cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique, sont les fibres musculuses, qui le composent. Ces fibres sont de deux sortes, les unes sont exterieures, disposées sous une membrane commune en plusieurs plans de fibres obliques, s'étendant de la base du cœur, mais particulièrement d'au-  
tour

tour des arteres , qui leur servent comme de tendons , ou points d'appui vers la circonference inferieure du cœur ; les autres fibres sont interieures , & disposées en maniere de petites colonnes , comme dans les cœurs des autres animaux : elles sont couchées , dans l'une & l'autre des parois du cœur , obliquement de droite à gauche ; ce qui fait voir que leur action est de gauche à droite , afin de pousser le sang que les oreillettes y versent du côté gauche , vers le côté droit , où sont les orifices des arteres par lesquels il doit sortir. Il est à remarquer qu'il n'y a pas une de ces fibres , qui s'écarte le moins du monde , ou qui traverse d'une des parois du cœur à l'autre , comme dans le ventricule droit du cœur humain. Rien n'est plus uni , que toute l'étendue du ventricule du cœur de la Tortue. Comment peut-on s'y méprendre , lors qu'on veut être de bonne foi ?

On a dit ci-devant que les oreillettes du cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique ne faisoient qu'un seul corps continu , & que ce corps étoit divisé interieurement en deux cavitez , séparées l'une de l'autre par une

cloison charnue ; cette cloison sépare si exactement ces cavitez , qu'il n'y a absolument aucune communication de l'une à l'autre , de sorte que le sang de l'une & l'autre oreillete ne peuvent se mêler que dans le cœur.

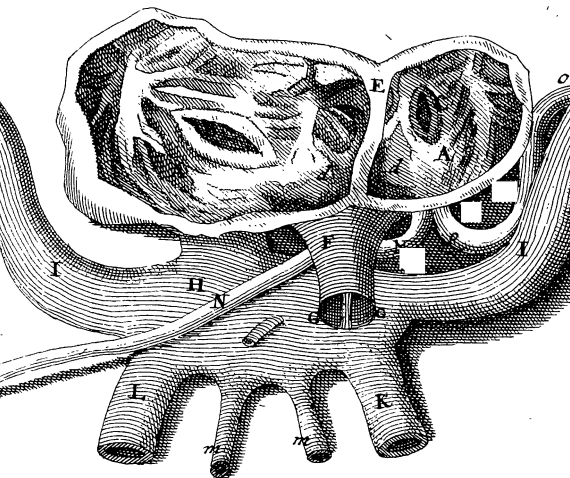
De ces deux oreilletes , la cavité de la droite est plus d'une fois plus grande que celle de la gauche , \* parce qu'elle reçoit le sang de toutes les parties de l'animal , excepté celui des poumons , qui est porté dans l'oreillete gauche.

La partie interieure de ces oreilletes est garnie d'un grand nombre de petites colonnes charnues , mais particulièrement aux deux extremittez , situées de telle maniere que leur action tend visiblement à pousser le sang contre la cloison , où sont les entonnoirs qui le conduisent dans le cœur. Dans le milieu du fond de l'oreillete droite , est le trou oblong , par lequel le sang y coule du grand reservoir des veines. Ce trou est garni de deux valvules semi-lunaires oblongues , disposées de telle maniere que lors que l'oreillete se relâche , elles permettent au sang d'y entrer.

Mais

\* *Fig. 3.*





# EXPLICATION

## De la Figure 3.

- A A. Les oreillettes ouvertes. B. Le grand orifice du Réservoir commun, HH. des veines.
- C. L'orifice des veines pulmonaires dans l'oreillete gauche. dd. Les orifices des deux Entonnoirs dans les oreillettes contre la cloison E. F. Le conduit musculueux fait des deux Entonnoirs, G G. leurs orifices dans le Cœur sous la double valvule.
- II. Les deux veines axillaires s'implantant au Reservoir commun. K. La Veine Intestinale hépatique. L. La grande Veine hépatique, mm. Les petites hépatiques.
- NN. La Veine pulmonaire droite. OOO. La Veine pulmonaire gauche s'ouvrant conjointement dans l'oreillete gauche par l'orifice C.





Mais lors qu'elle se contracte , ces valvules se joignant exactement ensemble , elles empêchent que le sang ne puisse retourner de la capacité de l'oreillete dans le reservoir des veines. On voit pareillement dans le fond de cette oreillete , tout contre la cloison , le conduit musculueux , qui conduit le sang dans le cœur.

L'oreillete gauche a une structure pareille à celle de la droite ; c'est dans le fond superieur de la cavité qu'on voit l'orifice commun aux deux veines pulmonaires , garni de deux valvules semi-lunaires , qui empêchent que le sang ne retourne de l'oreillete dans la veine. Dans le fonds inferieur , tout joignant la cloison , est l'entonnoir , ou le conduit musculueux , qui conduit le sang de cette oreillete dans le cœur.

La cloison charnue , qui divise les cavitez des oreilletes , divise aussi les conduits des entonnoirs , jusques dans le ventricule du cœur , où elle sert d'appui aux deux feuillets de la double valvule qui ferme leur orifice.

*Des vaisseaux du Cœur.*

ON a dit, ci-devant, que de la base du cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique sortent quatre grandes arteres. La premiere, qui se presente, l'animal renversé sur le dos, est l'artere pulmonaire. Elle est plus au côté gauche, & plus grosse, en sortant du cœur par l'espace d'un pouce, qu'aucune des autres arteres, après quoi elle se divise en deux branches, dont la plus apparente sortant du côté droit de son tronc, se renverse vers le côté gauche, accompagnant l'aorte descendante gauche, jusques à ce qu'elles ayent percé le pericarde; après quoi elle s'unit à la branche gauche de la trachée artere, qu'elle accompagne dans toute l'étendue du poulmon gauche.

L'autre branche pulmonaire, en sortant du côté gauche de son tronc, se renverse incontinent sur toutes les autres arteres, de gauche à droite; pour se joindre à l'aorte inferieure droite, qu'elle accompagne jusqu'à ce qu'elle ait percé le pericarde; après quoi elle se joint à la trachée droite, qu'elle accompagne dans

dans toute l'étendue du poulmon droit.

Une chose me paroît remarquable, dans cette artere pulmonaire: c'est que bien que son tronc, en sortant du cœur, ait presque deux fois le diametre de l'aorte gauche; cependant les deux branches qu'elle envoie aux poulmons, n'ont chacune que le tiers du diametre de cette aorte gauche, dans celles que j'ai remplies de cire: ce tronc pulmonaire a sept lignes de diametre, l'aorte gauche quatre & demi, & les deux branches pulmonaires, après avoir percé le pericarde, n'ont chacune qu'une ligne & demi. Cependant ce tronc pulmonaire ne produit point d'autres branches, & tout le sang qui est poussé du cœur dans ce tronc, est porté aux poumons & non ailleurs. La raison de cette disproportion je ne la puis deviner, mais c'est un fait constant, puis qu'elle est la même dans toutes. S'il est pourtant permis de conjecturer, il me semble qu'on en peut attribuer la cause, aux changemens de situation, que souffrent ces arteres pulmonaires étant jointes aux trachées, lors que cet animal allonge sa tête hors de son étui; car

d'un quart de cercle , que font ces branches pulmonaires , lors que la Tortue a la tête retirée dans son écaille , elles ne doivent faire qu'un angle assez aigu , lors que les trachées s'étendent pour permettre à l'animal , d'allonger sa tête ; ce qui doit causer de l'interruption au libre passage du sang , de maniere que le tronc en recevant toujours de nouveau , sans pouvoir s'en décharger , ni retourner en arriere , à cause des valvules , qui sont à son entrée , il doit se dilater peu à peu , à ce point de disproportion dont on vient de parler. Ce qui persuade encore , qu'il ne va dans les poumons , que la quantité de sang qui peut passer dans le petit diametre des deux branches pulmonaires , & non celle que le diametre de leur tronc seroit capable de leur fournir , c'est que les deux veines pulmonaires qui reportent tout le sang des poumons dans l'oreillete gauche , n'ont chacune , pas tout à fait deux lignes de diametre ; ce qui est très-bien proportionné à la grosseur des arteres pulmonaires , & ce pourroit bien être la raison pourquoi ces animaux , sans nécessité apparente , retirent si souvent leur tête dans leur

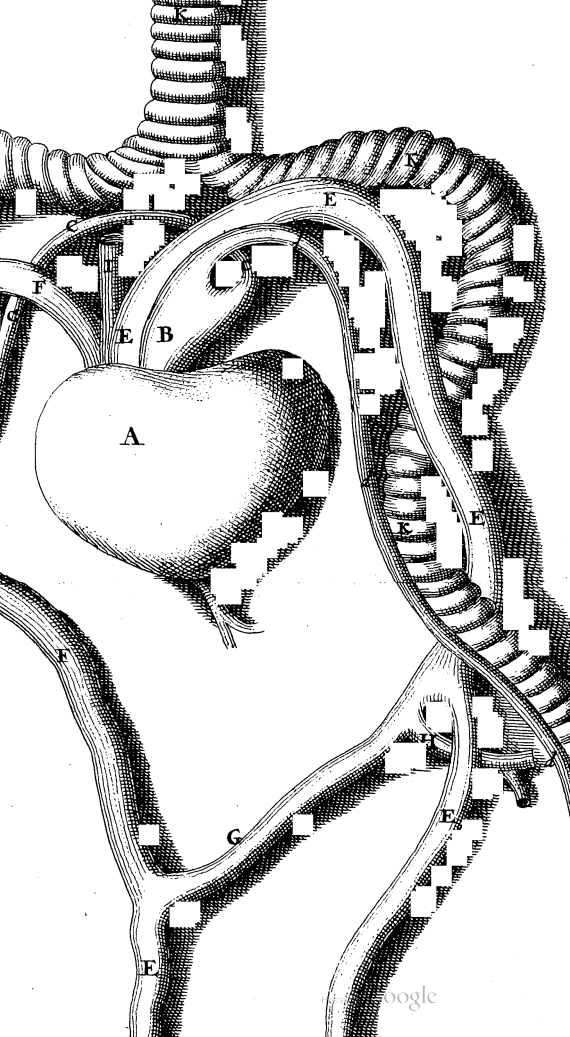
leur



# EXPLICATION

## De la Figure 4.

- A. *Le Cœur.*  
B. *Le tronc de l'artere pulmonaire.*  
ccc. *L'artere pulmonaire droite sortant du côté gauche de son tronc.*  
ddd. *L'artere pulmonaire gauche sortant du côté droit de son tronc.*  
EEE. *L'artere aorte descendante gauche.*  
FF. *L'artere aorte descendante droite.*  
G. *La branche de l'aorte gauche qui s'unit à la droite.*  
H. *La branche stomachique & hépatique.*  
I. *L'aorte ascendante ou supérieure.*  
KKK. *La trachée-artere, avec ses branches droite & gauche.*







leur écaille, afin de remettre ces artères dans leur situation naturelle, pour que le sang retenu dans ce tronc, puisse être distribué aux poumons.

La seconde artère, qui sort de la base du cœur, est l'aorte descendante gauche. Elle a son orifice dans le ventricule du cœur tout proche de sa base, d'où \* elle monte avec la pulmonaire gauche, jusqu'à ce qu'elle ait percé le pericarde; après quoi elle fait un grand cercle sans appui, afin que le col de l'animal puisse se placer, (lors qu'il se retire en dedans, & se place toujours au côté gauche) entre l'écaille du dos & cette artère, sans y faire la moindre compression. En suite cette artère s'enfonce contre le dos, d'où elle revient au travers du poumon dans l'abdomen; où elle produit une branche considérable, qui le divise en deux, dont l'une se distribue au foye, à l'estomach & aux intestins: l'autre, en se détournant un peu à droite, vers le milieu du ventre, s'unit à l'aorte descendante droite; de sorte que la branche intestinale, & celle qui s'unit à l'aorte droite, ne sont

N 4 qu'u-

\* *Fig. 4.*

qu'une seule branche de l'aorte gauche, divisée en deux. Après que cette aorte gauche a produit cette branche, elle descend plus bas dans l'abdomen, pour donner des rameaux aux reins, à la cuisse gauche, à la vessie & aux parties de la génération.

Cette aorte gauche est beaucoup plus longue que la droite, à cause du grand cercle qu'elle fait, pour faire place au col de l'animal. Elle est aussi plus grosse, parce qu'elle fournit du sang à un plus grand nombre de parties, & outre cela elle en donne à l'aorte droite, qui est plus petite; mais elle n'a aucune communication, avec l'artere pulmonaire. Cela ne ressemble nullement au canal de communication, qui est entre l'artere pulmonaire & l'aorte du fœtus humain; ainsi qu'un certain moderne voudroit l'insinuer, pour faire à croire que la circulation se fait dans cet animal, comme dans le fœtus humain.

La troisième artere sortant de la base du cœur de cette Tortue, est l'aorte descendante droite. Elle perce le pericarde, sans faire ce grand cercle que fait la précédente, \* d'où elle s'en-

\* *Fig. 4.*

s'enfonce contre le dos ; puis revenant à travers le poumon droit, elle s'unit avec la branche que l'aorte gauche lui envoie, au milieu de l'abdomen ; après quoi elle descend dans l'hypogastre, & donne en passant des branches au rein, à la cuisse droite, & aux parties de la génération. Ainsi je nomme ces deux arteres, aortes descendantes, parce qu'elles distribuent le sang à toutes les parties au dessous du cœur, de même que l'aorte descendante dans les autres animaux.

La quatrième artere, sortant de la base du cœur de cette Tortue, est l'aorte ascendante, ou supérieure. Elle a dans le cœur un orifice commun avec l'aorte descendante droite, comme il a déjà été dit ; en sortant du cœur, elle monte en droite ligne l'espace d'un demi pouce ; puis perçant le pericarde, elle se divise en trois principales branches, dont les deux plus considerables vont aux jambes de devant, & font aussi les carotides. La troisième monte tout du long de la trachée artere, jusqu'au larynx, & donne des branches à toutes les parties du col.

Voilà quelle est la disposition des

N 5 arte-

arteres , qui sortent de la base du cœur des Tortues terrestres de l'Amérique. Voici celle des veines , qui y reportent le sang de toutes les parties de l'animal.

Pour voir les veines distinctement , sans dissection , après avoir levé l'écaille de dessous , il faut attendre que la Tortue soit expirée , parce que le cœur perdant insensiblement sa force , ( il bat pendant vingt-quatre heures & plus ) il ne se décharge plus du sang qu'il reçoit. Ainsi les veines deviennent plus grosses par le sang qui s'y amasse , & alors il ne faut que renverser le cœur vers le col , après avoir coupé le petit tendon de son cone , & la petite veine coronaire qui sort de sa substance , pour voir toutes ces veines ; parce que toutes celles de son corps , à l'exception des pulmonaires , viennent aboutir à une maniere de sac ou de réservoir commun , situé en travers , sous les oreillettes , large , dans sa plus grande largeur , de sept à huit lignes , & dix-sept à dix-huit de longueur , ( l'écaille de la Tortue ayant dix-huit pouces de longueur , & vingt-quatre de rondeur. ) C'est aux deux bouts supérieur de ce réservoir que les deux  
vei-

veines axillaires , l'une à droite & l'autre à gauche , après avoir percé dans le pericarde , viennent se décharger du sang qu'elles rapportent des parties de l'animal qui sont au dessus du cœur. Aux deux bouts inferieurs de ce reservoir , viennent se joindre deux grosses veines , l'une à droit & l'autre à gauche , \* la premiere desquelles est faite de l'union de toutes les branches du lobe droit du foye ; & la seconde , de l'union des veines du lobe gauche du foye , & d'une veine , que je nomme intestinale , parce qu'outre qu'elle reçoit les veines des parties de l'hypogastre des cuisses & des reins , elle rampe tout du long des intestins , desquels elle reçoit les veines , & étant parvenue au pylore s'unit aux veines du foye gauche , & ensuite elle se joint au bout gauche du reservoir commun. Outre ces quatre grandes veines , il y a la petite coronaire , qui s'implante au milieu du reservoir , & deux ou trois petites veines , qui sortant de la partie anterieure du foye , s'implantent au reservoir , entre les deux grandes veines inferieures.

Ce reservoir ayant reçu toutes ces

N 6 vei-

\* Fig. 3.

veines , se termine par le haut du côté droit en un conduit , long de deux lignes ; qui s'ouvre à la partie postérieure de l'oreillete droite , par un orifice oblong , garni de deux valvules semi-lunaires , qui permettent au sang du reservoir de couler dans l'oreillete , lors qu'elles sont relâchées ; mais qui ne lui permettent pas de retourner de l'oreillete dans le reservoir , lors qu'elles sont tendues , par la contraction de l'oreillete.

Un peu au dessus de ce reservoir , sous l'oreillete gauche , on voit les deux veines pulmonaires ; la gauche , après avoir percé dans le pericarde , se couche sous l'axillaire gauche , & ne la quitte qu'un peu au dessous de l'oreillete , d'où elle se renverse pour s'aller inserer dans la partie postérieure de cette oreillete. La pulmonaire droite suit pareillement l'axillaire droite , après avoir percé dans le pericarde , qu'elle quitte pour traverser par-dessus le reservoir commun jusques sous l'oreillete gauche , où elle s'unit avec la droite ; en sorte qu'elles ne font qu'un seul tronc long de deux lignes , qui s'insere dans la partie postérieure de l'oreillete  
gau-

gauche, par un orifice ovale, garni de deux valvules semi-lunaires, qui empêchent que le sang, qu'elles versent dans la cavité de l'oreillete gauche, ne retourné dans ces veines; de sorte que l'oreillete droite est le seul passage par lequel tout le sang de toutes les parties du corps de la Tortue doit passer, pour aller au cœur, & l'oreillete gauche, celui par lequel tout le sang qui vient des poumons de cet animal doit passer, pour aller au cœur; tout cela est assez semblable à ce qui se passe dans la circulation des autres animaux adultes.

Par tout ce qu'on vient de dire de la structure du cœur de la Tortue terrestre de l'Amerique, de la disposition des oreillettes & des valvules qu'on y remarque; il est certain que quelque singuliere qu'elle paroisse, on n'y peut rien trouver qui puisse donner la moindre atteinte au sentiment d'*Harvée*, touchant la maniere dont le sang circule dans le cœur du fœtus humain, & des autres animaux, & particulièrement sur l'usage de la valvule, qui couvre le trou ovale dans l'oreillete gauche; qui est de permettre le passage au sang de l'oreille droite dans la gauche, &



d'empêcher absolument le sang de l'oreillete gauche de passer dans la droite. Je dis bien plus , c'est que des cœurs de tous les animaux connus on ne pourroit en choisir un , qui fût plus propre à confirmer ce sentiment , que celui de cet animal , à cause de la simplicité de sa structure , & de la maniere distincte , dont toutes ses parties sont disposées. Ainsi on a lieu d'espérer que , si Mr. *Mery* veut bien se donner la peine d'examiner une seconde fois le cœur de cet animal , avec cette bonne foi , dont il fait profession , il reconnoîtra sa méprise ; à moins que sa préoccupation ne prévaille contre toutes les démonstrations. En ce cas là , on ne s'en mettra plus en peine , & l'on ne fera même aucun procès à ses approbateurs , pour avoir approuvé des faits , qui ne sont pas conformes à la vérité.

---

### A R T I C L E III.

EPICETI *Manuale & Sententie , quibus accedunt Tabula CEBETIS & alia ad finis argumenti , in Latinam Linguam conversa à*  
 M A R -

MARCO MEIBOMIO. *Subjiciuntur ejusdem notæ, emendationes CLAUDII SALMASII in Epictetum, notæ illorum & alius viri docti in Dissertationes Epicteti ab Arriano digestas & varians scriptura codicum manu exaratorum, curâ HADRIANI RELANDI.* A Utrecht chez Broedelet, & se trouve à Amsterdam chez Schelte, in 4. pagg. 508.

SI quelcun s'avisoit d'écrire de nouveau, *de infelicitate Litteratorum*, feu Mr. Meibom, natif de Lubek, si je ne me trompe, pourroit augmenter le nombre des gens de Lettres, qui n'ont pas été heureux; quoi qu'à l'égard de son savoir, il méritât mieux de l'être qu'une infinité de gens, qui l'ont été & qui le sont, sans égaler en aucune maniere son érudition. Je l'ai connu lors qu'il demouroit encore à Amsterdam, & qu'il prenoit soin de l'édition de *Diogene Laërce*, qui a paru en cette ville en 1692. en 2. voll. in 4. Nous conferames l'Edition d'*Aldobrandin* imprimée à Londres, avec les Editions d'*Henri Etienne* & de Bâle, sans trouver néanmoins rien, qui

qui valût la peine de cette collation. Il témoignoît alors avoir quelque dessein de faire des remarques sur *Diogene*, mais il changea en suite de vuë, & même s'étant brouillé avec le Libraire, il ne fit aucune Préface pour cet Auteur. Il fit seulement quelques Notes sur le X. Livre, qui contient la vie d'*Epicure*, par où l'on peut voir, aussi bien que par ses autres Ouvrages, que c'étoit un fort savant homme.

Il s'étoit fait connoître depuis long tems, par son Edition des *Auteurs de l'Antienne Musique*, en Grec & en Latin, qui parut en deux Tomes in 4. en 1652. chez Elzevier. Il les dédia à la Reine *Christine* de Suede, à la Cour de laquelle il avoit été, avec quantité de Savans de ce tems-là, qu'elle y avoit attiré. Il fut ensuite à la Cour de Danemarc, où il imprima son *Dialogue des Proportions*, en 1655. in folio, à Coppenhague. *Frideric III.* Roi de Danemarc lui fit quelque bien, & lui donna même de l'Employ; mais comme je ne sai pas assez distinctement quel emploi ce fut, je n'en puis rien dire de plus particulier. Quoi qu'il en soit, ce Prince fit quelque dépense en sa faveur,

veur , & fit même imprimer à ses fraix les Ouvrages , qui sont contenus dans le volume , dont on vient de lire le titre. Comme ils sont imprimés non seulement en beau papier , mais encore en très-beaux caractères ; ou on les fit faire exprès , ou on les fit venir d'ailleurs. Je ne sâche pas qu'il ait jamais paru , dans tout le Septentrion , de livre Grec si bien imprimé que celui ci. Il semble que Mr. *Meibom* avoit résolu d'y joindre des notes de sa façon , mais je ne fai ce qui l'en empêcha ; ni ce qui le détourna de publier au moins le texte , tel qu'il étoit. Le Roi lui fit présent de ce qui étoit imprimé , & il l'a gardé , sans le faire paroître , plus de quarante ans , dans son Cabinet. Il paroît présentement , après sa mort , par les soins de Mr. *Reland* , comme je le dirai dans la suite. Le bon Mr. *Meibom* , qui étoit un homme de Cabinet , & nullement du monde , qui lui étoit tout à fait inconnu , ne profita pas des conjonctures favorables , où il se trouvoit alors.

Il vint en suite en Hollande , & il eut une occasion de s'y établir , en obtenant la place de Professeur aux Belles-Lettres , qu'il remplit pendant

dant un an, comme par essai. Mais il étoit plus propre à travailler dans son Cabinet, qu'à instruire la Jeunesse, & à s'accommoder aux vuës de ceux qui vouloient l'employer. Ainsi on le remercia, & l'on ne pensa plus à se servir de lui.

Mr. *Meibom* continua ainsi ses études, en son particulier, & comme il avoit joint l'étude des Mathématiques avec celle de l'Antiquité Grecque & Romaine, il crut avoir découvert quelle étoit la fabrique des *Triremes*, & des autres vaisseaux à plusieurs rangs de rameurs chez les Anciens; chose inconnue aux plus savans hommes. Il publia non ce qu'il en favoit; car il ne vouloit pas dire ce secret, sans une grande récompense; mais seulement une partie, pour faire comprendre qu'il avoit examiné cette affaire à fonds. Il dédia son livre *de fabrica Triremium*, imprimé in 4. en 1671. à Amsterdam, aux Princes & États, qui sont voisins de la Méditerranée, & particulièrement au Roi de France, & leur fit entendre que par le moyen de ces Triremes ils pourroient faire des descentes subites, & transporter des armées en des lieux, où

où ils ne feroient point attendus. Cependant aucune Puissance ne voulut essayer , sur sa parole , de rien faire de semblable , ni récompenser le rétablissement d'une invention , qui s'est perdue depuis plusieurs siècles. Il fut en vain en France , pour cela. Personne ne le voulut croire. *Jean Scheffer* même , qui avoit écrit de *Militia Navali* , un Ouvrage qui parut à Upsal en 1653. réfuta celui de *Mr. Meibom* en 1672. sous le nom de *Constantinus Opelius* , mais *Mr. Meibom* n'y répondit point. On ne peut pas disconvenir que l'Ouvrage de ce dernier ne soit plein d'érudition , & de remarques nouvelles ; le mal est qu'il fait naître beaucoup de difficultez , qu'il ne résout point.

Dans ce même Ouvrage des Triremes , l'Auteur donna le premier essai , qu'il ait publié sur l'Ancien Testament ; car il s'étoit aussi fort appliqué à l'étude de l'Ancien Testament. Il y explique divers passages , où il est parlé de vaisseaux , & sur tout du Prophete Ezechiel. Il auroit voulu dès ce tems-là publier tout le Vieux Testament en Hollande ; mais il vit bien-tôt , qu'il n'y avoit rien à faire pour lui , à cet égard.

En

En 1674. il alla en Angleterre, où il demeura près de trois ans, pour engager les Anglois à lui donner du secours, pour l'imprimer en Hebreu, en Grec & en Latin, en deux volumes *in folio*, avec ses remarques. Il demandoit pour cela seulement six mille curieux, qui s'obligeassent d'en prendre chacun un exemplaire, dont ils ne payeroient, que cinq livres sterling. Il promettoit de corriger, ou d'expliquer pour le moins, douze cents passages corrompus par les Copistes, ou qui n'avoient été entendus de personne, & de donner l'explication des autres passages, à meilleur marché, ou même pour rien. Mais loin de trouver des gens, qui l'écoutassent, il ne trouva personne, qui ne fût choqué de ses promesses; qui supposoient que l'on n'avoit pas entendu le Vieux Testament depuis plus de deux mille ans jusqu'à ses découvertes, & que les Copistes y avoient commis beaucoup plus de fautes qu'on ne croyoit. Il ne falloit pas être fort prévoyant, pour deviner, que son dessein ne seroit pas approuvé. Il raconte lui même de quelle maniere cette affaire échoüa, dans la préface de son *second Essai*, qu'il

qu'il fit imprimer à Amsterdam en 1678. *in folio*, avec une partie du troisieme. Il ne voulut pas l'imprimer entier, qu'on ne s'obligeât d'en prendre six mille exemplaires de vingt feuilles chacun, à quarante sols la piece. Cette proposition ne réussit pas mieux que les autres.

Il ne laissa pas de continuer à travailler, & comme il crut avoir découvert en quoi consistoit la Poësie des Hebreux, il résolut de faire de nouvelles propositions à toute la Chrétienté; qui étoient que chaque paroisse de la Chrétienté contribueroit pour faire imprimer l'Ancien Testament, comme il l'entendoit. Ces propositions devoient paroître en 1690. mais elles n'ont paru qu'en 1698. avec dix Pseaumes & six Chapitres expliquez à sa maniere, outre une longue Préface, où il explique divers autres endroits. Il prétendoit corriger une infinité de passages, non par des conjectures incertaines, mais, par les régles assurées de la Poësie Hebraïque; qu'il ne découvre néanmoins pas, pour ne pas donner son travail pour rien.

On peut bien juger que ses propositions ne pouvoient pas réussir; mais,



mais, quoi que dans un grand âge, il ne laissoit pas de travailler toujours, & il a laissé tous ses papiers, concernant ces matieres, dans une cassette, à sa famille; qui offre de les vendre à ceux qui voudroient s'en accommoder pour une bonne somme d'argent. Il avoit déjà fait vendre à Amsterdam une partie de ses livres pendant sa vie, & l'on commence à présent (le 12. de Mai, 1711.) à vendre le reste à Utrecht, où il mourut l'année passée, dans un âge très-avancé.

J'ai crû devoir dire cela de feu Mr. *Meibom*, avant que de parler de l'édition postume des Ouvrages, dont on a lû le titre; parce que l'Histoire des Auteurs est une partie de l'Histoire Litteraire, à laquelle on travaille dans cette *Bibliothèque Choisie*. Il est certain que Mr. *Meibom* étoit un très-savant homme, & qu'il y a, dans ses Ouvrages, une infinité de choses très-doctes & très-utiles. Personne ne le niera, qui se connoîtra en ces sortes de choses. Mais on ne peut pas disconvenir non plus, qu'il ne censure un peu rudement les *Scaligers*, les *Casaubons*, les *Saumaïses*, les *Gronovius*, & d'autres Sa-

Savans du premier ordre : comme *Scheffer* le lui a reproché, dans le livre ; dont j'ai parlé ; qu'il n'avance des conjectures très-incertaines, comme des démonstrations, sur tout dans ses explications & ses corrections du Vieux Testament ; quoi qu'il soit impossible à présent d'être assuré de cette espece de corrections, & qu'il faille marcher avec beaucoup de précaution dans un país, comme celui-là ; & qu'il ne fasse même des choses sur les Pseaumes, que l'on n'oseroit faire dans les Ecrits d'un Poëte Moderne, qui est de retrancher & d'ajouter ce que l'on trouve à propos, pour remplir la mesure du vers. Quand il seroit vrai que l'on fauroit à fonds la Poësie des Hebreux, comme on fait la Latine, au moins pour les vers, dont les pieds sont connus avec certitude ; & que l'on auroit un Poëte, où il y auroit quelque chose de trop, ou de trop peu, & d'autres fautes de cette nature ; il n'y a homme vivant, qui pût s'assurer raisonnablement de pouvoir à coup sûr deviner ce qu'il faudroit, ou ajouter, ou retrancher, ou changer. Mais il y a lieu de douter que feu Mr. *Meibom* eût découvert ce  
qui,

qui, selon lui, étoit inconnu même à Esdras ; ou plutôt il y a lieu de croire qu'un homme, qui parle si positivement de choses, dont il est impossible de s'assurer, n'avoit, dans le fonds, rien découvert de solide à cet égard. Pour le reste, j'ai déjà dit que ses Ecrits étoient pleins d'érudition & de recherches curieuses. Il seroit à souhaiter & pour lui même & pour le Public qu'il en eût sù mieux profiter, & qu'il eût publié tout ce qu'il avoit.

P O U R dire présentement ce qu'il y a, dans le Volume dont j'ai mis le titre, on y voit I. *le Manuel*, ou *l'Enchiridion* d'*Epicéte*, recueilli par *Arrien*, en Grec & en Latin, de la traduction de Mr. *Meibom*, comme le reste, excepté *l'Hercule de Prodicus*: II. diverses Sentences du même *Epicéte*, tirées du Florilegium de *Jean Stobée*, ou de *Stobes*: III. le Tableau de *Cebès*: IV. *l'Hercule de Prodicus*, tiré du II. Livre des choses mémorables de Socrate, par *Xenophon*: V. la Lettre d'*Hippocrate* à *Damagete*: VI. des Notes de Mr. *Meibom* & de *Saumaïse* sur le Manuel d'*Epicéte*: VII. des corrections des mêmes sur les discours  
plus

plus étendus du même Philosophe, recueillis par le même *Arrien*: VIII. des varietez de lectures tirées de quelques MSS. sur le Manuel d'*Epiétete* & le Tableau de *Cebès*: IX. enfin un Index exact de tous les mots, qui se trouvent dans le Manuel & dans les Sentences d'*Epiétete*, recueilli par *Mr. Reland*, qui a aussi eu soin de ramasser & de mettre en ordre toutes les Notes, dont on vient de parler, & desquelles on pourra s'instruire dans les préfaces, qu'il a mises au devant.

Il n'y avoit eu que le Texte des Ouvrages des Anciens contenus dans ce volume, qui eût été imprimé. Toutes les remarques & les préfaces, avec l'Index, sont des fruits de la diligence de *Mr. Reland*, & font voir qu'il n'a pas le goût moins bon pour la Langue Greque, que pour celles de l'Orient. On lui doit savoir gré de son *Index*, & il seroit à souhaiter qu'on en eût de semblables sur les meilleurs Auteurs Grecs, comme on en a des principaux Auteurs Latins.

Le Texte Grec est fort correct, & la version en est ordinairement exacte, car *Mr. Meibom* avoit étudié,  
*Tome XXII. P. 2.* O dié,

314 BIBLIOTHEQUE  
dié, dès sa jeunesse, la langue Gre-<sup>5</sup>  
que avec grand soin. Il auroit ren-  
du apparemment raison de sa version,  
& expliqué quantité de passages, s'il  
avoit achevé les remarques, qu'il a-  
voit commencées sur *Epiétete*. Il au-  
roit été à souhaiter qu'il eût recher-  
ché si les *Sentences*, que *Stobée* rap-  
porte sous le nom de ce Philosophe,  
étoient tirées de quelque Ouvrage,  
que nous ayons perdu, ou de ceux  
que nous avons encore. On trouve  
bien le sens, & même quelquefois  
les expressions de quelques unes dans  
le Manuel & dans les Discours re-  
cueuillis par *Arrien*; mais il semble  
y en avoir d'autres, qui n'y sont pas.  
Pour s'affurer de la verité avec exacti-  
tude, il faudroit relire les ouvrages  
d'*Epiétete* & les comparer avec soin  
avec ces *Sentences*. On fait d'ail-  
leurs que tous les discours d'*Epiétete*,  
qu'*Arrien* avoit recueuillis, ne sont  
pas venus jusqu'à nous; sur quoi l'on  
peut voir ce qu'en dit *Saumaïse*, au  
commencement de son Commentai-  
re sur *Simplicius*. Mais quoi qu'il en  
soit, on les peut lire, avec beaucoup  
de fruit, & pour les mots & pour les  
choses. Non seulement la Jeunesse  
y peut profiter, mais même toutes  
les

les personnes avancées en âge , qui aiment à lire des pensées & des réflexions de Morale , & à les méditer , peuvent trouver ici de quoi se satisfaire. J'en rapporterai quelques unes , pour en donner un échantillon à ceux qui ne peuvent pas lire l'Original , & pour faire quelques remarques , sur quelques autres. Je ne parlerai point du *Manuel* , ni du Tableau de *Cebès* , ni de l'*Hercule de Prodicus* , qui sont trop connus , & qui ont même été traduits en François.

La III. Sentence dit : *Si vous voulez être bon (ou le devenir) il faut que vous croiyez auparavant que vous êtes méchant.* On ne peut arriver à un degré de vertu un peu considérable , sans se corriger de ses défauts , & on ne peut se corriger , sans en convenir.

Dans la quatrième il est dit , *qu'il vaut mieux pécher rarement , en faisant profession de se bien conduire le plus souvent ; que de pécher rarement , en disant que l'on peche souvent.* Βέλτιον ὀλιγάκις πλημμελεῖν , ὁμολογῶντα σωφρονεῖν πλεονάκις ἢ ὀλιγάκις ἁμαρτεῖν , λέγοντα πλημμελεῖν πλεονάκις. Il semble que *rarement* & *souvent* sont

transpofez dans le fecond membre de cette Sentence, & qu'il faut lire: *que de pecher souvent, en difant que l'on peche rarement.* Outre cela il faut mettre la virgule du premier membre après *ὁμολογῶντα*. Il y a des gens dont la vertu ne confifte qu'en paroles, & qui fe vantent de ne commettre guere de fautes, quoi qu'ils en commettent beaucoup; & d'autres qui en font peu, en avouant qu'ils ne font pas parvenus à un grand degré de vertu. Ces derniers font préférables aux précédents, parce que la vertu confifte dans les actions & non dans les paroles. Il faudroit donc traduire: *Il vaut mieux pecher peu, en avouant, que l'on peche, & fe bien conduire le plus souvent; que de pecher souvent, en difant que l'on ne peche que rarement.* On voit par-là l'opposition des deux membres de la periode, qui ne paroît point dans la maniere de lire ordinaire.

La huitième Maxime eft conçue, en ces termes: *Lors que quelcun dit, ou fait quelque chofe de mal; fouvenez vous qu'il en ufe ainfi, parce qu'il croit qu'il le doit faire. Quoi donc? aura-t-il égard à ce qui vous paroît, ou à ce qui lui paroît à lui même?*

*Mais*

Mais il juge mal, direz vous. Qui se trompe donc ? Lui. Qui en souffre ? Celui qui se trompe. Car lors que l'on prend une Verité liée avec ses principes , pour un Mensonge , ce n'est pas cette liaison , qui en souffre , c'est celui qui croit ce qui n'est point. C'est là le principe des Stoïciens , qui disoient que ceux qui se trompent ne nuisent qu'à eux mêmes ; car quoi qu'ils puissent juger , la Verité qui est éternelle , ne change point pour cela. Il en est de même de la Vertu , qui demeure toujours la même , quoi qu'on viole ses Lois , & dont la négligence n'est nuisible qu'à ceux qui la négligent. Mais il faut avouer que ces sortes de discours n'ont de solidité , que dans la bouche des Chrétiens , qui croient des récompenses & des peines après la mort. C'est ce qui manque aux belles Maximes de la Morale des Stoïciens. Il n'y a qu'à le suppléer , & l'on pourra lire ces Maximes avec édification.

La Maxime cent-fixième dit : *La Loi veut rendre la vie des hommes heureuse , mais elle ne peut le faire , lors qu'ils veulent eux mêmes être malheureux.* Il y a dans le Grec *πάσχειν souffrir* , mais je croi qu'il faudroit met-



tre κακῶς πάσχειν, parce que ce mot se met tant pour le bien, que pour le mal. *Epicetete* ajoûte, que la Loi montre sa vertu, en ceux qui lui obeissent; parce que ce n'est que par l'observation des Lois, que la Societé est heureuse.

*Il faut se servir*, dit-il dans la cent-vint-deuxième, du bonheur, comme des fruits, pendant qu'ils durent. Il y a dans le Grec : τῆς εὐτυχίας, ὅσπερ ἐπώρου, παρθένης ἀπολαύειν δεῖ. Le mot ἐπώρου signifie aussi l'automne, c'est pourquoi Mr. *Meibom* a traduit, *tamquam autumnno*; mais le sens fait voir qu'il faut prendre ce mot dans la signification de fruit.

Au reste on ne sauroit mieux faire, que de lire & relire ces Maximes; plus on le fera, plus on y trouvera de goût, & l'on a sujet d'avoir de la reconnoissance, pour Mr. *Meibom* qui les avoit ramassées.

Je ne m'arrêterai ni au Tableau de *Cebès*, ni à l'Hercule de *Prodicus*, qui ont été traduits en François; mais je dirai un mot de la Lettre d'*Hippocrate* à *Damagete*, sur la prétendue folie de *Democrite*. On la tient pour supposée, mais elle ne laisse pas d'être très-ancienne & très-jolie.

jolie. Les Abderites prenoient ce Philosophe pour un insensé , parce qu'en entendant les plaintes que ses Concitoyens faisoient sur les malheurs de la vie , il en éclattoit de rire , & souhaitoient qu'*Hippocrate* entreprît d'en faire la cure. Ce Medecin étant à Abdere fut conduit, par ceux de cette ville, à l'endroit où *Democrite* philosophoit , & reconnut par l'entretien , qu'il eut avec lui , que les Abderitains avoient plus de besoin d'être traitez , comme des fous, que ce Philosophe. *Hippocrate* rend raison de cet entretien à un de ses Amis , d'une maniere fort agréable.

Il le trouva sous un large Platane , où il méditoit & écrivoit de la Fureur , pour expliquer ce que c'est , de quelle maniere les hommes deviennent furieux , & comment ils cessent de l'être. Pour cela , il avoit dissequé plusieurs animaux , pour rechercher la nature de la bile & pour voir sa situation. Comme *Hippocrate* eut témoigné à *Democrite* qu'il le croyoit heureux , de ce qu'il avoit tout le temps , qu'il lui falloit , pour philosopher , au lieu que lui *Hippocrate* n'en avoit point ; le Philosophe lui demanda , pourquoi il n'en

avoit pas? „ Mes terres, dit *Hippocrate*,  
 „ *crate*, ma maison, mes enfans,  
 „ l'argent que j'ai prêté, des mala-  
 „ dies, des morts, des esclaves, des  
 „ nôces, & d'autres choses sembla-  
 „ bles m'emportent tout mon tems.“

La dessus *Democrite*, selon sa coûtume, se mit à rire de toute sa force & à se moquer de lui, après quoi il se tut. „ Pourquoi donc, lui dit „ *Hippocrate*, riez-vous? Est-ce à „ cause du mal ou du bien, dont j'ai „ parlé? “ Il se mit encore à rire davantage. *Hippocrate* lui reprocha qu'il se rioit de choses, qui devoient donner de la tristesse, comme de celles qui pouvoient causer de la joie, & le Philosophe lui rend ainsi raison de sa conduite: „ Vous dites que „ je me ris du mal & du bien, mais „ je ne me ris que de l'homme seul, „ qui est plein de folie, & qui \* n'a „ rien de bon; qui se gouverne com- „ me un enfant en toutes ses entre- „ prises, & qui s'expose, sans fruit „ à des travaux qui n'ont point de „ fin. Ses desirs sans bornes s'éten- „ dent

\* Κενέον πρηγματάων ὀρθῶν, vuide de bonnes choses, & non de bonnes actions, comme l'Auteur l'a traduit, comme s'il y avoit πρῆξιων.

„ dent jufqu'au bout de la terre &  
 „ jufqu'aux éloignemens, dont les  
 „ limites font inconnues. Il fond  
 „ l'or & l'argent, & il ne cefle point  
 „ d'en aquerir. Il eft toujours en  
 „ inquietude, pour avoir davanta-  
 „ ge, de peur de diminuer. Il n'a  
 „ pas honte de fe faire appeller heu-  
 „ reux, parce qu'il fouille les en-  
 „ trailles de la terre, par le moyen  
 „ de fes esclaves; dont les uns pe-  
 „ riffent par la terre, qui s'éboule  
 „ fur eux, & les autres contraints  
 „ vivent dans ces lieux de fupplice,  
 „ comme dans leur patrie, en cher-  
 „ chant de l'or & de l'argent, & en  
 „ les féparant avec foin de la pouf-  
 „ fiere. Ils affemblent du fable d'un  
 „ autre lieu, & en coupant la terre,  
 „ ils en font des masses, pour s'en-  
 „ richir. Ils admirent la terre, &  
 „ ils foulent aux pieds la même  
 „ terre. Quel fujet n'a-t-on-pas de  
 „ fe rire d'eux? Ils aiment la terre  
 „ cachée, & qu'on ne peut avoir  
 „ qu'avec peine, & traitent avec  
 „ mépris celle qui paroît d'abord aux  
 „ yeux. Les uns achètent des chiens,  
 „ les autres des chevaux, les autres  
 „ environnent un grand efpace de  
 „ terre, qu'ils s'approprient, com-

„ me leur appartenant en particulier.  
„ Ils veulent commander à beau-  
„ coup de monde , & ils ne savent  
„ pas se commander à eux mêmes.  
„ Ils épousent avec passion des fem-  
„ mes , qu'ils mettent dehors peu de  
„ tems après. Ils aiment & ensuite  
„ ils haïssent. Ils mettent avec plai-  
„ sir des enfans au monde , & ils les  
„ chassent , lors qu'ils sont venus  
„ grands. Que peut-on dire d'une  
„ passion vaine & sans raison , qui  
„ ne differe point de la folie ? Ils  
„ font des guerres civiles , sans se  
„ soucier du repos. Les Rois se  
„ dressent des embuches , & ils font  
„ perir leurs hommes. Ils creusent  
„ la terre , pour trouver de l'argent ,  
„ & après l'avoir trouvé , ils ven-  
„ dent cette même terre. Ils ache-  
„ tent des terres , dont ils vendent  
„ les fruits ; & après les avoir ven-  
„ dus , ils reçoivent de nouveau de  
„ l'argent. À combien de change-  
„ mens & à combien de vices sont-  
„ ils sujets ? Quand ils n'ont point  
„ de bien , ils en souhaitent ; &  
„ quand ils en ont , ils le cachent ,  
„ & le font disparoître. Je ris de ce  
„ qui les rend malheureux , & je ris  
„ encore plus de ce qui fait leur bon-  
„ heur ;

„ heur ; car ils violent les lois de la  
 „ justice. Ils font ennemis les uns  
 „ des autres , & ils se brouillent avec  
 „ leurs freres , leurs peres & leurs  
 „ concitoyens ; & tout cela pour des  
 „ richesses , que personne n'emporte  
 „ en mourant. Ils ne se mettent pas  
 „ en peine de la pauvreté de leurs  
 „ amis & de leur patrie , & ils enri-  
 „ chissent des choses , qui n'en sont  
 „ pas dignes & qui sont inanimées.  
 „ Ils achètent de tout leur bien une  
 „ statue , parce qu'il semble qu'elle  
 „ va parler , & ils haïssent ceux qui  
 „ parlent en effet. Ils souhaitent  
 „ ce qui n'est pas facile , car s'ils  
 „ habitent le continent , ils veulent  
 „ être maîtres de la mer ; & quand  
 „ ils sont nez dans des îles , ils veu-  
 „ lent devenir maîtres du continent.  
 „ Ils renversent tout , pour satisfai-  
 „ re à leurs desirs. Dans la guerre ,  
 „ ils semblent louer la bravoure ; &  
 „ ils se laissent vaincre tous les jours ,  
 „ par la luxure , par l'avarice & par  
 „ toutes les passions dont ils sont  
 „ agitez. Ce sont tous des Thersti-  
 „ tes , dans la vie. Pourquoi me cen-  
 „ surez-vous de ce que je ris ? Ne  
 „ vous moquez vous pas de vôtre  
 „ propre sottise , en vous riant les

„ uns des autres. Les uns se mo-  
 „ quent de ceux qui sont yvres,  
 „ quand ils croient eux mêmes être  
 „ sobres. On en voit, qui tournent  
 „ en ridicule ceux qui aiment, quoi  
 „ qu'ils aient une autre maladie en-  
 „ core pire ; les autres, ceux qui na-  
 „ viguent ; les autres, ceux qui la-  
 „ bourent la terre. Ils ne sont d'ac-  
 „ cord ni dans les arts, ni dans les  
 „ actions.

*Hippocrate* répond que la nécessité engage les hommes à faire bien des choses, qui ne réussissent pas, & qu'on ne doit pas pour cela se moquer d'eux. Mais *Democrite* excepte les gens sages, qui se conduisent avec prudence, & avouë qu'il ne se rit pas d'eux. Ensuite il reprend son invective contre les sottises des hommes & les changemens & les malheurs de la vie, qui arrivent par leur faute ; qu'il décrit avec beaucoup d'élegance & de vivacité. Enfin *Hippocrate* tombe d'accord avec lui, & le remercie de ce qu'il lui avoit dit. Loin de le regarder comme un homme, qui eût besoin d'hellebore, selon la pensée des Abderitains ; il leur dit que c'étoit un homme très-sage, & le plus propre de  
 tous,

tous , pour ramener au bon sens ceux qui s'en éloignoient.

Cette Lettre , écrite en langage Ionique , est très-propre à être mise entre les mains de la Jeunesse , & il n'y a personne , qui ne la lise avec plaisir.

#### A R T I C L E I V.

*Suite de l'Extrait du IV. Tome des Actes Publics d'Angleterre , qui comprend les onze premières années d'Edoüard III.*

**L**ES Pièces de ce Recueil , qui regardent le regne d'*Edoüard III.* remplissent presque tout le IV. Tome , le V. le VI. & une partie du VII. Si l'on vouloit donner un Extrait exact de chacun de ces Volumes , on s'engageroit dans une longueur extraordinaire. On se bornera donc aux Actes les plus importants , qui peuvent donner quelques éclaircissements sur ce regne , l'un des plus considérables de l'Histoire d'Angleterre.

La matiere principale de ce Volume , qui comprend les onze premières



res années du regne d'*Edoüard* III. se peut reduire à quatre Chefs principaux. Le 1. contient les affaires domestiques , le 2. celles qui sont communes à l'Angleterre, & à l'Ecosse, le 3. les démêlez qu'*Edoüard* III. eut avec la France, le 4. les affaires qui ont du rapport à l'Eglise, ou à la Religion. Pour pouvoir expliquer, ou faire voir l'utilité d'une infinité d'autres Pieces, qui ne sont point contenuës dans ces quatre articles, il faudroit faire un livre beaucoup plus gros, que le Recueil même.

## ARTICLE I.

### *Affaires Domestiques.*

*Edoüard* III. parvint à la Couronne, à l'âge de quatorze ans, par la résignation forcée, qu'on en fit faire à son pere. Cela n'empêcha pas que dans la premiere Proclamation, qui fut publiée au nom du nouveau Roi, on ne lui fît dire, que c'étoit non seulement du consentement de son pere, mais par obéissance à ses ordres, qu'il s'étoit chargé du gouvernement du Royaume, pag. 243.  
On

On peut connoître par là , comme par beaucoup d'autres Actes semblables , qu'il n'y a pas de plus mauvais garands de la verité de l'Histoire , que les Déclarations des Princes.

Le même Parlement qui déposa *Edoüard II.* fit proclamer *Edoüard III.* & lui choisit douze Tuteurs , ou Gouverneurs , dont *Henry de Lencastre* devoit être le Chef. Cette nomination fut entierement inutile. La Reine , qui avoit la force en main , s'empara du Gouvernement , & ne laissa aucune autorité aux Tuteurs , nommez par le Parlement. Ce fut *Roger Mortimer* , qui gouverna sous elle , avec un pouvoir absolu. Le Parlement , bien loin de le trouver mauvais , seconda de tout son pouvoir les desseins de la Reine , & de son Ministre ; desseins qui n'avoient pour but , que de décrier le Gouvernement passé. Les Bannis furent rappelés : la conduite du dernier Comte de *Lencastre* fut approuvée , & le jugement rendu contre lui fut cassé , comme contraire aux loix du Royaume. Les Evêques de *Winchester* , de *Norwich* , de *Lincoln* , & de *Hereford* furent rétablis dans la jouissance de leur temporel , & eu-  
rent

rent la principale administration des affaires, sous la direction de la Reine, & de *Mortimer*. Toutes les sentences renduës contre les adherants du Comte de *Lencaſtre*, furent annullées, dans la ſuppoſition qu'elles avoient été extorquées par le crédit des *Spencers*. C'eſt là la principale matiere des premiers Actes de ce volume, qui contiennent les Requêteſ préſentées au Parlement, par ceux qui avoient été diſgraciez ſous le dernier regne. *Iſabelle* ſe fit alloüer un douiaire, qui emportoit les deux tiers des revenus de la Couronne, & paya du tréſor public les dettes, qu'elle avoit contractées en France. Outre cela, elle fit aſſigner à *Jean de Haynaut*, qui l'avoit accompagnée en Angleterre, une penſion annuelle de mille marcs. C'eſt ce qu'on trouve de principal, depuis la page 249. juſqu'à la page 262.

Toutes les démarches de la Reine, de *Mortimer*, & du Parlement, ne tendoient qu'à décrier la conduite du dernier Roi; afin de juſtifier par là celle qu'on avoit tenuë, à ſon égard. Lors qu'*Iſabelle* avoit entrepris ſon expedition contre le Roi ſon époux, elle s'étoit principalement fon-

fondée sur l'appui des partisans du dernier Comte de *Lencaſtre*, décollé à Pontefract. Ce furent eux proprement, qui déposèrent *Edoüard II.* & qui mirent ſon fils ſur le Trône. Il étoit donc néceſſaire, pour donner quelque couleur à la rigueur exceſſive dont on avoit uſé envers le dernier Roi, non ſeulement de juſtifier la conduite de ce Comte, mais encore de relever ſon mérite, pour le mettre en oppoſition avec la prétendue injuſtice d'*Edoüard II.* La conjoncture ſe trouvant très-favorable, puis que le peuple prévenu, alloit reverer le portrait de ce Seigneur dans l'Egliſe de St. Paul, ainſi que je l'ai remarqué dans l'Extrait précédent ; on ne la laiſſa pas échaper. On trouva donc à propos d'écrire au Pape, au nom du Roi, pour lui demander la Canonization du Comte *Thomas de Lencaſtre*, & voici une partie des expreſſions, dont on ſe ſervit dans cette Lettre :

*Quadam floruit prærogativâ conſtantia ſingularis. Nam ſtatutis, & ordinationibus Regni Angliæ, ſecundum Deum, pro utilitate Reipublicæ & libertatum Eccleſiæ, digeſto Regni Conſilio rationaliter promulgatis, juratus*

*corporaliter, & adstrictus, promissam Deo fidem inviolabiliter tenuit, & urgentes ex adverso Regis perfidos seductores zelo justitiæ corripuit, & attrivit. . . . . Post plurima atque longa quæ sic in puritate spiritûs, & spe cœlestis retributionis peregit certamina, justus ab injustis, capitalem subiit sententiam, & sic in Domino feliciter obdormivit. Qui jam velut fluvius de loco voluptatis ad instigandum egrediens Paradisum, in partes divisus, terram Angliæ sancti sui sanguinis effusione, rubricatam rore cœlesti, temperat, & fœcundat, dum ad piame ejus invocationem, tot gloriosa suprâ naturam divinitus fiunt miracula, & infinita salutis remedia, favente Deo, per ipsius preces & merita conceduntur.*

Il n'est pas surprenant, que dans les circonstances, où la Cour d'Angleterre se trouvoit alors, ceux qui gouvernoient au nom du Roi écrivissent une semblable Lettre. Mais on ne peut s'empêcher de trouver étrange, qu'Edouard III. parvenu à la majorité, & parfaitement instruit du tort qu'on avoit fait à son pere, ait sollicité plus d'une fois cette Canonization, comme on le voit *pagg. 421. & 477.* Ce nouveau Saint  
ne

ne fut pourtant placé dans le Calendrier , que sous le regne suivant. Mais quoique sa canonization se fît long-tems attendre , on ne laissa pas de le révéler par avance , comme un Martyr. On trouve, *pag.* 291. une permission du Roi de faire une quête , pour bâtir une Chapelle sur ce lieu , où ce Comte avoit été décollé.

C'étoit ainsi qu'on prenoit à tâche de dénigrer le gouvernement d'*Edoüard* II. Quelque déplorable, que fût l'état de ce Roi déposé , il ne laissoit pas de causer des inquietudes à la Reine , & à *Mortimer*. *Henry de Lencastre* qui l'avoit sous sa garde dans le Château de *Kenelworth* , n'avoit pas sujet de l'aimer ; mais son naturel généreux ne lui permettoit pas d'insulter à la misere de ce Prince. Sans négliger le soin de sa garde , il lui rendoit des devoirs, qui allarmerent la Reine. Cela joint aux raisons particulieres , que ce Seigneur avoit d'être mécontent d'*Isabelle* , qui s'étoit emparée du Gouvernement à son préjudice , fit juger à cette Princesse, qu'il n'étoit pas sûr de lui laisser plus long-tems la garde du Roi. Elle fit donc expedier

dier un ordre aux Chevaliers *Maltravers*, & *Gournay*, de tirer *Edoüard* du Chateau de *Kenelworth*, pour le transferer dans celui de *Barclay*. Ces deux Chevaliers, les plus brutaux de tous les hommes, firent souffrir à ce malheureux Prince mille affreuses indignitez, capables de le faire mourir de chagrin. C'étoit aussi la vûe de ceux, qui l'avoient mis entre leurs mains ; mais sa constance fut à l'épreuve de toutes leurs cruautéz. Ces moyens n'ayant pas réüissi, les deux Gardes eurent ordre de le dépêcher aussi secretement qu'il seroit possible. Ils executerent leur commission de la maniere du monde la plus barbare, en lui fourrant dans le corps un tuyau de corne, au travers duquel ils firent passer un fer ardent, qui lui brûla les entrailles. Ces scelerats au lieu de recevoir la récompense qu'ils attendoient, furent contraints de s'enfuir, voyant que ceux-là même, qui les avoient employez, étoient les premiers à les desavoüer, pour couvrir la part qu'ils avoient à leur parricide. Ce fut apparemment, dans le mois d'Octobre de l'année 1327. que ce Prince perdit la vie, immédiatement après l'expédition que le  
jeune

jeune Roi venoit de faire contre les Ecoffois, dont il fera parlé dans la suite.

Peu de tems après, *Edoüard III.* folemniſa ſon mariage avec *Philippe de Haynaut*, avec laquelle ſa mere l'avoit accordé avant ſon retour en Angleterre. On voit, *pag.* 306. la Bulle de diſpenſe pour ce mariage, datée du mois d'Octobre 1327. & *pag.* 323. un Paſſeport pour le Comte de Haynaut, qui menoit ſa fille en Angleterre, pour accomplir ce mariage.

Les nôces du Roi avoient été précédées d'une expédition, qu'il avoit faite contre les Ecoſſois, dans laquelle il avoit mal réüſſi. *Robert Brus* ayant rompu la trêve, avoit envoyé ſes troupes ravager les frontieres d'Angleterre; ce qui avoit engagé les Anglois à lever une grande armée pour les chaffer du País. *Edoüard* s'étoit mis lui-même à la tête de cette armée, mais après beaucoup d'efforts inutiles, il avoit vû retirer les ennemis, ſans avoir pû en venir aux mains avec eux. Cette guerre fut terminée, par un Traité de paix très-deſavantageux à l'Angleterre. Par le conſeil de la Reine mere,  
&



& de *Mortimer*, *Edoüard* se désista de toutes ses prétentions sur l'Ecosse, pour une somme de 30000 marcs sterling, & conclut le mariage de *Jeanne* sa sœur avec *David* fils de *Robert Brus*. Le service prétendu que *Mortimer* venoit de rendre, en négociant cette paix, fut récompensé par le titre de Comte de la Marche, que le Roi lui donna en plein Parlement.

La paix honteuse faite avec l'Ecosse, sans nécessité, jointe à la mort tragique d'*Edoüard II.* & à l'orgueil du nouveau *Comte de la Marche*, fit impression sur le peuple, & plus encore sur les Grands. *Henry de Lencastre* fut un de ceux, qui témoignèrent leur mécontentement avec le plus de franchise; ce qui fit prendre à la Reine & au Favori, la résolution de perdre ce Seigneur. Ils crurent en avoir trouvé l'occasion, sur la protection qu'il donnoit à un Chevalier, qui avoit tué le Lord *Holland*. Comme il refusa de livrer ce Chevalier à la Justice, il ne leur fut pas difficile de persuader au jeune Roi, qu'il étoit nécessaire de châtier cette présomption, & on leva des troupes pour cet effet. *Lencastre* fit de son

son côté des préparatifs , pour se défendre , & fût mettre dans ses intérêts *Edmond Comte de Kent* , oncle du Roi , & quelques autres Seigneurs. Ces confederez publierent un Manifeste, qui mettoit dans tout son jour la conduite de la Reine , & de son Ministre. Les griefs exposez , dans cet écrit , étoient si forts , & si évidents , que la Reine craignant de se mettre tout le Royaume à dos , consentit à un accommodement , qui fut conclu par l'entremise de l'*Archevêque de Cantorbery*. Quoi qu'on ne trouve rien sur cette matiere , dans ce recueil ; il a été nécessaire d'en parler , pour faire voir la cause de la haine , qu'*Isabelle* , & le *Comte de la Marche* , conçurent contre le *Comte de Kent* ; haine qui ne pût être assouvie que par la mort de ce Prince. Ils brassèrent pour cet effet un complot diabolique , dont il seroit peut-être difficile de trouver des exemples. Comme *Edmond* , qui n'étoit âgé que de 28. ans , étoit d'un naturel franc & généreux , & sans doute un peu trop credule , il s'étoit laissé persuader par la Reine sa belle-sœur , que le bien public demandoit que son frere fût déposé. Ce fut cette per-

sua-

suasion , qui le fit concourir avec elle au projet dont on a vû l'exécution , dans l'Extrait précédent. Il ne tarda pas long-tems à ouvrir les yeux , & à connoître qu'on l'avoit engagé dans une fausse démarche. Ses discours, & le repentir qu'il témoignoit, faisoient assez comprendre qu'il auroit souhaité que la chose n'eût pas été faite , & servirent de fondement au complot de ses ennemis. On lui détacha certaines gens , qui lui firent accroire que le Roi son frere étoit encore en vie , détenu dans le Château de *Corse* , & l'engagerent à prendre quelques mesures , pour le tirer de captivité. Il semble qu'*Edmond* avoit assisté lui même aux funeraillies de son frere ; mais l'envie qu'il avoit , que le prétendu secret , qu'on lui avoit découvert , fût vrai , lui fit croire aisément , qu'on avoit pû le tromper , par de feintes obseques. Il donna donc dans le piège qu'on lui tendoit , & se rendit au Château de *Corse* , où on l'affuroit que son frere étoit prisonnier , & demanda la permission de le voir. Le Gouverneur , qui avoit ses instructions , s'excusa sur les ordres qu'il avoit de ne laisser voir ce Prince à personne ; ce qui acheva de  
con-

confirmer le Comte dans sa croyance. Voyant donc qu'il ne pouvoit être admis, il chargea le Gouverneur d'une Lettre, par laquelle il affuroit le Roi son frere, qu'il alloit travailler à sa liberté. Cette Lettre fut portée à la Reine mere, qui la fit voir à son fils, & obtint son consentement, pour faire arrêter son oncle. Ce fut à Winchester, où le Parlement étoit assemblé, que ce malheureux Prince fut arrêté, condamné à perdre la tête, & executé.

Voici présentement les Actes de ce volume, qui regardent *Edoüard II.* ou le *Comte de Kent.*

Deux Assignations à *Barclay*, & à *Maltravers*, pour la subsistance du pere du Roi, prisonnier dans le Château de *Barclay*, *pagg.* 287. 294.

Un ordre de recevoir la caution offerte par *Guillaume Aylmere*, accusé d'avoir voulu enlever *Edoüard* de sa prison, 20. *Août* 1327. *pag.* 304.

Un ordre d'établir des prieres, pour l'ame d'*Edoüard II.* *Octobre* 1327. *pagg.* 312. 337.

Une Lettre du Roi au Pape du 24. *Mars* 1330, *pag.* 324. où ce Prince dit au Pontife, que le *Comte de Kent* avoit voulu exciter des troubles

*Tome XXII. P. 2. P dans*

dans le Royaume , en faisant courir le bruit , que le feu Roi étoit encore en vie ; & que ce Comte avoit été d'autant plus justement puni , qu'il avoit lui même assisté aux funérailles de son frere. Il n'est pourtant pas impossible qu'on n'ait tâché de prévenir le Pape , par cette circonstance , quand même elle n'auroit pas été vraie ; puisque ceux , qui gouvernoient alors , n'étoient pas fort scrupuleux. D'ailleurs on trouve si souvent du déguisement dans les Lettres , qui se voyent dans ce Recueil , qu'il n'est pas toujours sûr d'y ajoûter une entiere foi.

Un ordre du Roi , pour faire publier dans le Royaume la mort du *Comte de Kent* , & pour faire arrêter ceux qui répandoient le bruit qu'*Edoüard II.* étoit encore vivant , pag. 430.

Un autre ordre pour faire arrêter *Rees Ap Griffin* Gallois , complice du *Comte de Kent* , qui excitoit quelque mouvement dans le País de Galles , pag. 446.

*Edoüard* étant encore jeune se confioit entierement à sa mere , & au *Comte de la Marche* , en faveur de qui il étoit extraordinairement prévenu.

Ceux-

Ceux-ci de leur côté profitoient de cette confiance , & se servoient du nom du Roi , pour se procurer toute forte d'avantages. *Isabelle* se fit donner 10000. marcs sur les 30000. que le Roi d'Ecosse devoit payer , pag. 415. & il y a grande apparence que le *Comte de la Marche* profita des 20000. restans , comme il en fut accusé dans la suite.

Ce fut par leur conseil qu'*Edoüard* se détermina , quoi qu'avec une extrême peine , à passer en France , pour faire hommage à *Philippe de Valois* ; qu'il regardoit comme l'usurpateur de son bien , ainsi que nous le verrons dans la suite. Il est très-vraisemblable que ce fût dans ce voyage , qu'il fut instruit de diverses particularitez , qui commencerent à lui donner quelque soupçon sur la conduite de sa mere ; puisque ce fut immédiatement après son retour , qu'il souhaita de s'éclaircir entièrement sur ce sujet. Ceux qui prirent soin de l'instruire , lui firent remarquer les fautes que la Reine , & le *Comte de la Marche* avoient faites , tant dans la premiere expedition contre les Ecossois , laquelle avoit très-mal réüssi , que dans la honteuse paix ,

P 2

qu'on

qu'on lui avoit fait faire, sans nécessité, avec *Robert Brus*. On lui apprit la maniere barbare, dont son pere avoit été tué. On lui dévelopa le complot qui avoit fait perdre la tête au *Comte de Kent* son oncle. On lui fit toucher au doigt le préjudice qu'il s'étoit porté à lui même, en allant rendre hommage à *Philippe de Valois*. On lui exagéra les richesses, & la dépense du *Comte de la Marche*, qui excedoient de beaucoup celles d'un sujet. On lui insinua qu'il étoit très-apparent que la Reine mere & son Favori avoient dessein de le tenir dans une perpetuelle minorité. Enfin, pour achever de l'irriter, on lui dit que sa mere étoit enceinte du fait de *Mortimer*. Ces informations firent un tel effet sur son esprit, qu'il résolut de secouer le joug de ses maîtres, & de les punir. Il se rendit, pour cet effet, à Nottingham, où le Parlement devoit s'assembler, dans le dessein d'y executer son projet. Il fut logé dans la Ville, avec peu de suite, pendant que la Reine sa mere & le *Comte de la Marche* étoient dans le Château, avec une garde de 180. Chevaliers. Il auroit été difficile de les y attaquer, à force ouverte; aussi

*Edouard*

*Edoüard* s'y prit-il d'une autre maniere. Il gagna le Gouverneur du Château, qui l'introduisit pendant la nuit par un conduit souterrain, & lui donna le moyen d'entrer dans l'apartement de sa mere, accompagné de quelques Braves déterminez, à qui il avoit communiqué son dessein. Le *Comte de la Marche* fut arrêté, dans l'Antichambre de la Reine, malgré les cris & les larmes de cette Princeffe, qui prioit sans cesse son fils d'épargner *le Gentil Mortimer*. Cela ne se put faire, sans qu'il en coutât la vie à deux Chevaliers de la garde, qui voulurent faire quelque résistance. Ce coup étant fait, le Comte fut tiré du Château, par le même chemin par où le Roi étoit entré, qui fut appelé depuis *le trou de Mortimer*, & conduit à la Tour de Londres. Dès le lendemain *Edoüard* congédia le Parlement, & en convoqua un autre à Westminster. Ce nouveau Parlement s'étant assemblé, le Roi s'y plaignit de la mauvaise administration de la Reine, & déclara qu'il vouloit prendre désormais les rênes du Gouvernement, nonobstant sa minorité. Ensuite il fit faire le procès au *Comte de la Mar-*



*che*, qui fans être oui dans ses défenses, & sur la simple notorieté publique, fut condamné à souffrir le fupplice des traitres, ce qui fut executé au gibet public de Tyburn. La Reine *Ifabelle* fut dépouillée de ses biens, & de fon autorité, & confinée dans le Château de Rifing. *Mezeray*, & ceux qui l'ont fuivi se font trompez, quand ils ont dit, que ce Prince avança les jours de fa mere, dans ce Château; puisqu'il est certain qu'elle y vécut encore 28. ans.

Sur les événemens, qui viennent d'être rapportez en abregé, on trouve dans ce Recueil un grand nombre d'Actes, dont les plus importants font :

Une Proclamation contenant les motifs, qui avoient porté le Roi à faire arrêter le Comte de la Marche. Il difoit dans cette Proclamation, qu'ayant été informé, que ceux, qui jufqu'alors avoient eu en main le Gouvernement de l'Etat, s'étoient mal acquitez de leur devoir; il étoit réfolu de gouverner lui même, par les confeils des Grands du Royaume. 20. *Octobre* 1330. *pag.* 452.

Une autre Proclamation, pour inviter les fujets à porter leurs plaintes

tes au Parlement. Le Roi se plaignoit beaucoup de la précédente Affemblée , & disoit , que les Membres , ayant été corrompus , refusoient d'écouter les griefs du peuple. Il prenoit occasion de là , d'exhorter les Sherifs à faire élire dans les Provinces des Députés affectionnez au bien de la Patrie , *pag.* 453.

Ceci fait voir qu'*Edouïard* convoqua un nouveau Parlement , quoi que les Historiens assurent qu'il ne fit que proroger celui de Nottingham , & l'ajourner à Westminster.

Cassation des procédures faites contre *Henry de Lencastre* , lors de sa prise d'armes contre le *Comte de la Marche* , *pag.* 457. 12. Decembre.

Une permission d'enterrer les os de *Hughes Spenser* le jeune , pendu à Hereford , *pag.* 461.

Une révocation de tous les dons , faits depuis l'avenement du Roi à la Couronne , *pag.* 487.

Une pension assignée à *Jean Melvil* , pour avoir arrêté le Comte de la Marche , *pag.* 487.

Un pardon accordé à *Guillaume Montaigu* , pour la mort des deux Chevaliers tuez , lors que le *Comte de la Marche* fut arrêté , *pag.* 506.

*Gournay*, l'un des meurtriers d'*Edoïard II.* ayant été arrêté à Burgos en Castille, par les soins de *Jean Leynham*, Chambellan du Roi de Castille; *Edoïard* écrivit sur ce sujet diverses Lettres, qui se trouvent dans ce Recueil, à *Jean de Leynham*, à qui il assigna une pension de 300. livres sterling, au Roi de Castille, & aux Echevins de Burgos, pag. 498. & suivantes.

Un ordre pour conduire *Gournay* à Bayonne.

Un autre au Maire de Bayonne, pour remettre *Gournay* entre les mains de celui que le Roi envoyoit, pour transférer le prisonnier en Angleterre, pag. 509.

Les Historiens se sont trompez quand ils ont dit que *Gournay* fut arrêté à Marseille; puis que ce Recueil fait voir manifestement que ce fut en Espagne. Ce scelerat fut décapité dans le vaisseau, qui le transportoit en Angleterre, apparemment par les intrigues de ceux qui avoient part à son crime.

Une assignation des revenus du Comté de Ponthieu à la Reine mere, pour sa subsistance, 24. Septembre 1334. pag. 623.

UN

Un ordre de porter au Trésor 60000. livres sterling, trouvées dans le País de Galles, faisant partie du trésor perdu par *Edoüard II.*

*Actes détachez concernant les Affaires domestiques.*

ON trouve pag. 361. une confirmation d'une Chartre, en faveur des Marchands étrangers, négociants en Angleterre. Cette Chartre, qui est ici toute entiere, est du mois d'Août 1328. Elle fut encore confirmée en 1332. & en 1333. pag. 516. & 574.

Deux Lettres du Roi touchant le mariage de *Jean d'Eltham* son frere, avec *Marie de Biscaye*, pag. 334. Voici la plus courte de ces Lettres, par où on pourra se former une idée du Langage, & de la maniere d'écrire de ce tems-là.

*Le Roi à nostre très-chere & très-ame MARIE Dame de Biscaye, salut & bonne affection.*

*Pour ces que parlaunce a esté faite par devers nous de mariage, faire entre nostre très-ame frere Johan de Eltham, & la fille de vostre fiuz, que*  
P 5 . . . . . *Dieu*

*Dieu assoille. Et nous serions bien de l'assent que le mariage se preigne issuit, que ces fust à la plaisaunce de vous, & de nostre cher Cosyn, ly Roys d'Espaigne, nous entendons que ces pourroit estre à honneur, & profit de vous, & de nous, & assurance de nos amis celles parties; vous prions, & requirons affectueusement, que vous voillez au dit mariage bonnement assentir, & nous certifier de ce que vous voudriez estre fait, plus en hast que vous pourriez. Donne à \* Nicole le 28. jour de Mars 1328.*

Parmi les Actes de 1329. il y a un ordre d'amener au Roi de gré, ou de force, deux hommes, qui se vantoient de savoir faire de l'argent. Il paroît même que le Roi avoit dessein de les faire travailler pour lui.

Une pension accordée à *Thomas Priour*, pour la nouvelle portée au Roi de la naissance d'*Edouard* son fils aîné, *Octobre 1331. pag. 497.*

Contract de mariage d'*Alienor*, sœur du Roi, avec *Renaud Comte de Gueldre*, *Octobre 1332. pag. 512.*

*Edouard* prit occasion de ce mariage pour demander à ses sujets un secours, que le Clergé lui refusa. Il fal-

\* *Lincoln.*

fallut enfin qu'*Edoüard* se servît de l'autorité absoluë , pour l'exiger , avec promesse qu'il ne seroit pas tiré en conséquence , *pagg.* 542. 543. 544. 583.

Une approbation & confirmation du Roi , du don d'une portion de la Provence , fait autrefois par *Alienor* , femme de *Henry III.* à *Thomas* & à *Henry* , fils d'*Edmond Comte de Lencastre* , *pagg.* 655. 682. 701.

Une Lettre d'*Edoüard* au Roi d'Armenie , où il lui promet d'aller en personne faire la guerre aux Infidèles , aussi-tôt qu'il sera débarassé de ses affaires. C'étoit le renvoyer à un tems bien éloigné , puisqu'il commençoit alors de faire ses préparatifs pour faire la guerre au Roi de France , *pag.* 679.

Quoique sous le regne d'*Edoüard III.* il se fit un grand commerce de laines en Angleterre , il semble qu'on n'y avoit pas encore l'invention de faire du drap. C'est ce qu'insinuë une Protection accordée à un Tisserand de draps Flamand , qui venoit en Angleterre , pour y exercer son métier , & pour l'enseigner aux Anglois , *pag.* 496.

On trouve une semblable Protec-  
P 6 tion,

348 BIBLIOTHEQUE  
tion , pag. 751. pour quinze Tifferrands de Zelande , qui venoient s'établir en Angleterre pour le même sujet.

## ARTICLE II.

### *Affaires d'Ecoffe.*

Il y avoit déjà trois ans , que la trêve de 13. ans , entre l'Angleterre & l'Ecoffe , avoit été arrêtée , lors qu'*Edoüard* III. parvint à la Couronne. Un des premiers soins de son Conseil fut de maintenir cette trêve , & même de la changer en une paix de durée , s'il étoit possible. On voit divers Actes du commencement de ce regne , qui font voir , que c'étoit la disposition de la Cour d'Angleterre.

Le premier est un ordre du 15. Fevrier 1327. pour faire observer la paix avec l'Ecoffe , pag. 256.

Le second est un Plein-pouvoir donné à des Commissaires , pour traiter avec les Ecoffois d'une paix finale , 4. Mars , pag. 270.

Le troisiéme est une confirmation faite par *Edoüard* , de la trêve de 13. ans.

*Robert*

*Robert* Roi d'Ecoffe n'étoit pas dans les mêmes dispositions. Il vouloit profiter de la minorité d'*Edoüard*, & sans aucun prétexte apparent, il rompit la trêve. *Murray & Douglas*, ses Généraux, s'avancerent sur les frontieres, avec une armée de 25000. hommes, presque toute Cavalerie, & firent quelques ravages sur les terres, que les Anglois possédoient encore en Ecoffe. Cette irruption engagea les Anglois à lever une armée de 60000. hommes, y compris 500. hommes d'armes, que *Jean de Haynaut* amena de son Pais au secours d'*Edoüard*. Comme le Roi étoit sur le point de partir d'Yorck, où il avoit assemblé ses troupes, il survint entre les Hennuyers, & les Archers de la Province de Lincoln, une querelle, dans laquelle il y eut beaucoup de sang répandu de part & d'autre. Il fallut du tems pour appaiser cette querelle, & cependant les Ecoffois passerent la Thyne entre Carlisle & Newcastle, & ravagerent les Provinces Septentrionales d'Angleterre.

On trouve pag. 287. un ordre d'*Edoüard*, pour lever des troupes, intitulé de *Arriatione facienda*. Ce mot barbare est formé du vieux mot Fran-



çois *Arrayer*, qui signifie orner, préparer, ou mettre en ordre, en Latin *instruere*. Les Anglois ont approprié ce mot aux troupes qu'on prépare pour la guerre. Ils appellent *a Commission of Array*, une Commission pour lever des soldats, & ceux qui en sont chargez sont nommés *Arrayateurs*, comme on le voit pag. 296.

L'émute étant appaisée, *Edoïard* marcha vers Durham, pour chercher les Ecoffois; mais il fut long-tems, fans pouvoir apprendre de leurs nouvelles. Cette incertitude lui donnant beaucoup de chagrin, il promit une pension de cent livres sterling, & le titre de Chevalier, à quiconque le meneroit en présence des ennemis. Cette promesse fit son effet. Il apprit peu de jours après, qu'ils n'étoient campez qu'à deux lieuës de lui, vis à vis du Parc de Stanhope, de l'autre côté de la riviere de Were. Il y courut incontinent, à dessein de les combattre; mais ils étoient si avantageusement postez, qu'il n'y eut pas moyen de les attaquer. Les deux armées furent en présence quinze jours durant, la riviere entre deux, fans en venir aux mains. Enfin les  
Ecof-

Ecoffois se retirerent , pendant la nuit , & par des marches précipitées, retournerent dans leur País , où les Anglois ne jugerent pas à propos de les poursuivre. Ce fut de cette maniere que se passa cette premiere expedition d'*Edoüard*, du mauvais succès de laquelle *Mortimer* fut accusé dans la suite , comme ayant favorisé la retraite des ennemis.

Le détail que les Historiens font de cette expedition , est un peu confus ; mais on peut l'éclaircir par les dates de divers ordres qu'*Edoüard* donna pendant la campagne , & qui se trouvent dans ce Recueil. Il seroit trop long de faire voir les méprises , dans lesquelles quelques Historiens modernes sont tombez sur ce sujet ; il suffit d'avoir fait cette remarque , afin que ceux qui en auront besoin , puissent consulter le livre même.

On voit *pag.* 312. une pension assignée à *Jean Rokeby*, pour avoir mené le Roi en présence des ennemis.

La Reine *Isabelle* & *Mortimer*, qui tenoient en Angleterre le timon des affaires , ne croyoient pas que la guerre fût convenable à leurs interêts , & marquoient beaucoup d'inclination

tion pour la paix. Le Roi d'Ecosse profita de cette disposition, & leur fit proposer de faire une paix ferme & durable entre les deux Nations, ce qui fut d'abord accepté. Le Traité fut tout à l'avantage de l'Ecosse. *Edoüard* se désista de son droit à la Souveraineté de ce Royaume, aussi bien que de toutes ses autres prétentions, & rendit à *Robert* tous les Actes sur lesquels elles étoient fondées; avec tous les joyaux enlevés d'Edimbourg, par *Edoüard* I. son ayeul. Trente mille marcs, que *Robert* promit de payer dans trois ans, furent jugez une récompense suffisante de toutes ces restitutions, & cette paix fut scellée par le mariage de *Jeanne* sœur d'*Edoüard*, avec *David* Prince d'Ecosse, âgé de 7. ans. C'est ainsi que l'Angleterre souffroit de la minorité de son Roi, & de la mauvaise administration de ceux, qui gouvernoient en son nom. On voit dans ce Recueil, pag. 337. l'Acte authentique qu'*Edoüard* délivra, pour se désister de toutes ses prétentions sur l'Ecosse, 1. Mars 1328.

Le Roi *Robert* mourut en 1329. On trouve pag. 400. un passeport d'*Edoüard* pour *Jaques Douglas*, qui alloit

alloit porter le cœur de ce Prince à Jerusalem, 27. Août 1329.

Peu de tems après, les affaires changerent de face. *Edouïard* devint majeur, ou du moins prit les rênes du Gouvernement, & l'Ecoffe se trouva sous une minorité; par la mort de *Robert Brus*, qui avoit laissé son fils en enfance. La chute de la Reine *Isabelle*, & le châtimement du *Comte de la Marche*, donnerent aux Anglois la liberté de se plaindre du Traité honteux, qu'on avoit fait avec l'Ecoffe. On n'eut pas beaucoup de peine à persuader au jeune Roi, qu'il n'étoit pas obligé d'observer un Traité si defavantageux à l'Angleterre, & fait pendant sa minorité. Il prit donc la résolution de s'en relever; mais il attendit qu'il eût terminé quelques affaires, qu'il avoit avec la France. Ce ne fut qu'en 1331. qu'il prit des mesures, pour l'execution de son projet. Son intention n'étoit pas de rompre ouvertement avec l'Ecoffe, puis que les Ecoffois ne lui en donnoient aucun prétexte; il voulut aller à ses fins, par une autre voye. Il prit donc la résolution d'exciter en Ecoffe des troubles, qui lui fournissent l'occasion qu'il cherchoit. Pour  
cet

cet effet , il fit venir en Angleterre *Edoüard Baillol*, fils de ce *Jean Baillol*, qu'*Edoüard I.* avoit mis sur le Trône d'Ecoffe , & qu'il avoit ensuite déposé. Il y avoit déjà trente-deux ans , que la famille de *Baillol* avoit renoncé à la Couronne. *Jean* étoit mort , & son fils ne pensoit à rien moins , qu'à faire revivre ses droits. Cependant comme *Edoüard* avoit besoin de lui , il lui fit beaucoup de caresses , & lui persuada , que le Royaume d'Ecoffe lui appartenoit. A ces persuasions , il ajoüta une promesse positive de lui donner du secours , pour le mettre en état de recouvrer ce Royaume. Comme on se flate aisément dans ce qui est avantageux , *Baillol* crut qu'*Edoüard* n'agissoit que par un excès de bonne volonté pour lui , & accepta ses offres , sans balancer. Rien n'étoit pourtant plus éloigné de la pensée de ce Roi ; son unique but étant de se servir de lui , pour l'exécution de ses desseins. Il laissa donc *Baillol* croire tout ce qu'il voulut , & l'engagea dans cette entreprise , dont il esperoit de tirer lui même tout le profit.

Cette affaire étant ainsi disposée,  
*Edoüard*

*Edoüard* prit soin de faire savoir secrètement à ses sujets, qu'on lui feroit plaisir d'affister *Baillol*, dans le dessein qu'il avoit de recouvrer son Royaume. Il n'en fallut pas davantage pour engager diverses personnes, qui avoient de vieilles prétentions sur des terres d'Ecoffe, qu'ils avoient obtenuës de la liberalité d'*Edoüard* I. mais qu'ils avoient perduës par les révolutions arrivées depuis le couronnement de *Robert Brus*. Ils leverent donc des troupes, qu'ils allerent offrir à *Baillol*, qui prit la résolution de les transporter par mer en Ecoffe. Comme il fut sur le point de s'embarquer, *Edoüard* fit publier des défenses très-expresses à ses sujets d'affister *Baillol*; mais ce ne fut que quand il n'étoit plus possible de les arrêter. On trouve cette Proclamation datée du 9. d'Août 1332. pag. 529. avec un ordre du même jour à tous les habitans des Provinces Septentrionales, d'observer exactement la paix avec l'Ecoffe. Il avoit publié un ordre semblable l'année précédente, pendant que *Baillol* faisoit ses préparatifs; mais ce n'étoit que pour endormir les Ecoffois. C'est sur ces divers ordres, & sur la

Pro-

Proclamation, dont je viens de parler, que quelques Historiens fondent la justification d'*Edoüard*, & c'est par là qu'ils prétendent faire voir qu'il n'avoit aucune part à cette entreprise. Mais outre qu'il n'est pas toujourns sûr d'en croire les Princes, sur la foi de leurs Déclarations; il est manifeste qu'*Edoüard* n'avoit pas ignoré, dès le commencement, les desseins de *Baillol*, puisque ce dernier n'étoit venu en Angleterre, que sur deux bons Passeports, l'un du 20. Juillet, & l'autre du 10. d'Octobre 1330. *pagg.* 445. 452. La suite fera encore mieux voir leur intelligence.

La Proclamation d'*Edoüard* n'empêcha pas *Baillol* d'embarquer ses troupes, au nombre de 2500. hommes, avec quoi il alla prendre terre à Kingcorn. A peine eut-il débarqué, qu'il lui fallut soutenir un combat contre le Lord *Seton*, qui s'avançoit avec 10000. hommes, pour lui disputer la descente. La nécessité où les Anglois se trouverent de vaincre, dans un Pais ennemi, où ils n'avoient aucune retraite, fit qu'ils passerent sur le ventre à cette armée Ecoissoise. Ce premier succès aquit

à

à *Baillol* de nouveaux secours, que les anciens amis de sa Maison lui amenerent. Avec ce renfort, il eut le courage d'affronter le Comte de *Fiffe*, qui suivoit le Lord *Seton* de près, avec une puissante armée. Il vainquit celui-ci comme le premier, & le mit en fuite. Deux jours après, il battit encore une autre armée, conduite par *Nigel Brus*, & grossie du débris de la précédente. Enfin, il défit une seconde fois le Comte de *Fiffe*, qui ayant voulu avoir sa revanche, ne remporta qu'une double honte de cette seconde tentative. Quatre batailles gagnées, en peu de jours, mirent *Baillol* en état de ne plus craindre de long-tems aucune opposition considérable. Il s'avança donc plus avant dans le País, prit *Perth*, ou *St. Jean*, & *Edimbourg*; après quoi il alla se faire couronner à *Scone*, sinon du consentement de tout le monde, du moins sans opposition.

Pendant que ces choses se passoient en Ecosse, *Edoüard* profitoit adroitement de l'occasion de quelques troubles survenus en Irlande, pour avoir un prétexte d'armer. Il assembla pour cet effet son Parlement



ment, auquel il repréſenta la néceſſité où il ſe trouvoit de mener une armée en Irlande, pour mettre ordre aux affaires de cette Ile. Son deſſein fut approuvé, & le Parlement lui accorda un ſubſide conſiderable. Il leva donc des troupes, & les fit marcher vers la côte Occidentale, comme pour les faire embarquer. Pendant qu'elles étoient en marche, il repréſenta au Parlement, que les troubles ſurvenus en Ecoſſe demandoient ſa préſence dans les parties Septentrionales; & qu'il n'étoit pas sûr de laiffer les frontieres dégarnies, pendant que leurs voiſins étoient en armes. Son voyage d'Irlande fut donc rompu, & ſes troupes deſtinées pour cette Ile, eurent ordre de ſ'avancer vers les frontieres d'Ecoſſe. *Edoïard* commença dès lors à ſe plaindre, que les Ecoſſois avoient rompu la paix, & feignit d'avoir appris de bon lieu, qu'ils avoient deſſein d'envahir l'Angleterre. Quoique ce fût une plainte très-mal fondée, vû le triſte état où les Ecoſſois ſe trouvoient alors; ce fut pourtant ſur ce prétexte qu'il leva de nouvelles troupes, comme il paroît d'une Commiſſion, donnée

née pour cet effet le 7. *Octobre* 1332.  
*pag.* 533.

Cependant le Roi *David*, après toutes ses pertes, s'étoit retiré en France avec sa femme; laissant en Ecoſſe un Regent, qui tâchoit, autant qu'il lui étoit poſſible, de relever les affaires de ſon Maître, qui étoient tombées dans un très-fâcheux état. Ce Regent, voyant *Edoüard* s'approcher des frontières, voulut ſavoir quel étoit ſon deſſein. *Edoüard* amuſa quelque tems ſes Envoyez, en nommant des Commiſſaires pour traiter avec eux, *pag.* 535. 23. *Novembre* 1332. Mais ſon intention n'étoit pas de rien conclurre. Dans le même tems, il faiſoit avec *Baillol* un Traité, par lequel il le reconnoiſſoit pour Roi d'Ecoſſe, & celui-ci lui cedoit la ville de *Berwick*, & ſon territoire, & s'engageoit pour lui & pour ſes Succelleurs, de faire un hommage lige aux Rois d'Angleterre, pour la Couronne d'Ecoſſe. Cet Acte eſt du 23. *Novembre*, c'eſt à dire du même jour, qu'*Edoüard* nomma des Commiſſaires, pour traiter avec le Regent, *pag.* 537. On voit manifeſtement dans cet Acte l'intelligence qu'il y avoit entre  
*Edoüard*

*Edoüard & Baillol.* Ce dernier y déclaroit , qu'il avoit été couronné , par la permiffion d'*Edoüard* , & par le fecours des *bonnes gens* d'Angleterre. Il ajoütoit dans l'Acte de ceflion , qu'il avoit rendu au Roi d'Angleterre un hommage lige pour toutel'Ecoffe , & les Iles qui en dépendent , & qu'il lui avoit prêté ferment de fidelité , comme fon vaffal. Dans un autre Acte du même jour , pag. 539. *Baillol* s'engageoit à fecourir *Edoüard* de toutes fes forces , toutes les fois qu'il en feroit requis , & reconnoiffoit ouvertement , que c'étoit par fon fecours qu'il avoit été couronné. Il faut remarquer que ces Actes font du 23. Novembre , c'est à dire trois mois après l'entrée de *Baillol* en Ecoffe. Qui pourra donc fe perfuader , qu'en fi peu de tems , & immédiatement après fon couronnement , *Baillol* ait pû , fans aucune caufe apparente , prendre la réfolution de fe rendre vaffal d'*Edoüard* , & de lui ceder *Berwick* ; s'il n'en étoit pas ainfi convenu avec lui , avant que de s'engager dans cette entreprife ? C'est donc en vain que quelques Auteurs font des efforts , pour juftifier *Edoüard* fur cet article ,  
puis

puifqu'il est manifefte , qu'il fut le premier Auteur de cette expédition.

Malgré tout cela , *Edouïard* ne laiffoit pas de continuër fa diffimulation, & d'amufer le Régent d'Ecoffe, par des négociations ; comme il paroît par un plein-pouvoir donné à des Commiffaires, pour traiter avec lui, du 14. Decembre 1332. *pag.* 540.

Ces déguifemens n'étant pas capables de tromper le public , le Pape lui écrivit, pour lui reprocher l'action injufte, qu'il faifoit à l'égard de l'Ecoffe. On voit *pag.* 540. la réponfe de ce Prince, par laquelle il prétendoit fe juftifier des calomnies de fes ennemis. Il employoit pour cela les mêmes moyens, dont nous avons déjà parlé ; c'est-à-dire, qu'il vouloit faire entendre au Pape, qu'étant fur le point de paffer en Irlande, il avoit appris que les Ecoffois avoient deffein d'envahir fes Etats, & que c'étoit la raifon, qui l'avoit engagé à marcher vers les frontieres. Cette réponfe eft du 15. Decembre, trois femaines après avoir reçu l'hommage de *Baillol*.

Le Régent d'Ecoffe ne fut pas long-tems, fans s'apercevoir des vues intereffées d'*Edouïard*, qui ne pou-

voit être venu sur la frontiere , avec une puissante armée , que dans un mauvais dessein. Il employa donc tout cet hiver à lever une armée dans les Provinces , qui reconnoissoient encore le Roi David. C'en fut assez , pour donner au Roi d'Angleterre un prétexte de se plaindre , que les Ecoissois avoient dessein de rompre la paix , & d'envahir l'Angleterre ; ce qui l'obligeoit , disoit-il , à les prévenir , & en effet il commença lui-même les hostilités. Les Ecoissois ayant voulu se défendre, *Guillaume Douglas* , qui eut le malheur d'être fait prisonnier par les Anglois , fut mis aux fers , comme s'il eût été coupable de rebellion , ou de trahison.

La guerre étant commencée, *E-douard* prétendit toujours que les Ecoissois étoient les agresseurs , & tâcha de le faire entendre ainsi au Roi de France , & au Comte de Flandres , par deux lettres qu'on trouve ici *pagg. 556. & 557.* l'une du 27. *Avril* , & l'autre du 7. *Mai* 1333. Cela fait connoître avec quelle précaution il faut lire les lettres de ce Prince , & celles de plusieurs autres , où la vérité est si souvent déguisée.

Tou-

Toutes les démarches d'*Edoüard* aboutirent enfin au Siège de *Barwick*, qu'il fit au mois de Juillet suivant. On trouve ici la capitulation de cette place datée du 15. du même mois. Comme le Gouverneur avoit été informé que le Régent s'approchoit, pour faire lever le siège, il crut ne rien hazarder en s'engageant à rendre la place, si elle n'étoit secourüe, avant le 20. du mois. A peine la capitulation fut-elle signée, qu'*Edoüard* apprit que les ennemis étoient près. Il alla les attendre, sur la hauteur de *Halydown*, où il remporta une des plus mémorables victoires, que les Anglois ayent jamais remportées sur l'Ecoffe. On voit ici *pagg.* 568. & 57. des ordres pour rendre graces à Dieu, pour le gain de cette bataille, qui fut donnée, si je ne me trompe, le 18. de Juillet 1333.

*Barwick* se rendit ensuite, & les Ecoffois abbatus, par tant de pertes, laisserent *Edoüard* & *Baillol*, jouir de leurs avantages. Quelques-uns pourtant persistant dans leur fidélité pour le Roi *David*, se tinrent à couvert dans les marais, & sur les montagnes, prêts à profiter des occasions, qui se pourroient présenter.

Au mois de Février 1334. *Baillol* tint son premier Parlement, à *Edimbourg*, & non pas à *Perth*, comme les Historiens l'assurent. On voit ici *pag.* 590. & suivantes, les Actes de ce premier Parlement. L'hommage rendu par *Baillol* y fut approuvé, la Souveraineté de l'Angleterre sur l'Ecosse rétablie, & la cession de *Barwick* confirmée. On y cassa de plus tous les Actes passez sous le règne de *Robert Brus*, comme ayant été faits par une autorité illégitime.

Le 12. Juin suivant, *Baillol* n'étant pas content de tout ce qu'il avoit fait en faveur d'*Edouard*, voulut lui donner un nouveau témoignage de sa reconnoissance; par le don pur & simple qu'il lui fit d'*Edimbourg*, *Roxborough*, *Fedworth*, *Selkirk*, & de quelques autres terres, & Châteaux à la bienfiance de l'Angleterre, *pag.* 614. *Edouard* se mit en possession de toutes ces places, comme on le voit, *pagg.* 616. & 617.

Les Ecoffois, qui se virent ainsi trahis par leur nouveau Roi, commencerent à prendre de nouvelles mesures, & résolurent de perir plutôt, que de se voir plus long-tems soumis au Roi d'Angleterre. Ils s'a-

s'aperçurent aisément que c'étoit moins *Baillol* qu'*Edoüard*, qui étoit le véritable Roi d'Ecosse; le premier n'étant qu'un instrument dont le Roi d'Angleterre se servoit, pour parvenir à ses fins. Ils assemblerent donc secrètement quelques troupes, & allèrent surprendre *Baillol*, qui ne se doutoit de rien. Dans cette attaque imprévûe, ils le défirent entièrement, & l'obligerent à se sauver sur un cheval sans selle, à Carlisle, d'où il fit savoir son desastre à son protecteur.

*Edoüard* étoit trop engagé, pour laisser son ouvrage imparfait. Il marcha donc en Ecosse & ravagea diverses Provinces; après quoi il retourna dans ses Etats. Les Ecoffois se rassemblèrent pendant l'hiver, pour s'opposer à la nouvelle invasion qu'il méditoit; mais une trêve, que le Roi de France leur procura jusqu'à la fin de Juin, leur donna quelque relâche. Dès qu'elle fut expirée, *Edoüard* ravagea l'Ecosse une seconde fois; mais sans donner de bataille, les Ecoffois n'osant exposer le peu de troupes qui leur restoit. Cependant le Comte de Namur qui servoit l'Angleterre, fut pris par les Ecof-

Q 3            fois,



fois, mais il fut mis en liberté par *Murray* Régent d'Ecoffe, qui voulant pouffer plus loin fa générosité, s'avisa de l'accompagner sur la frontière, & eut le malheur d'être fait prisonnier, par la garnison de *Roxborough* le 13. Août. Après qu'*Edoüard* eut fait en Ecoffe tout ce qu'il voulut, il accorda une trêve jusqu'à Pâque de l'année 1336. à la requifition du Pape & du Roi de France, pag. 674. 676. 684.

Pendant cette trêve, le Roi *David*, toujours réfugié en France, eut la liberté d'envoyer des Ambassadeurs en Angleterre, pour y négocier quelque accommodement; mais tout cela fut inutile. Ces négociations font le fujet de divers Actes peu importants, puis qu'ils n'aboutirent à rien. Quoique *Baillol* portât toujours le titre de Roi d'Ecoffe il n'avoit plus aucune autorité dans ce Royaume. C'étoit *Edoüard*, qui en étoit le Maître, & qui ne donnoit à ce Roi que cinq marcs par jour, pour fa fubfiftance.

Dès que la trêve fut finie, *Edoüard* marcha pour la troifième fois en Ecoffe, comme il paroît de divers ordres de ce Prince datez de *Perth*,  
ou

ou *St. Jean*, depuis le 3. de Juillet, jusqu'au 3. de Septembre 1336.

Le reste de l'année fut employé en diverses négociations, en faveur des Ecoffois, à la sollicitation du Roi de France qui se laissoit amuser par *Edoüard*, pag. 704. 707. Le dernier avoit laissé le commandement de ses troupes au *Comte d'Atbol*, qui se laissa surprendre par les Ecoffois, & fut tué dans un combat.

Parmi les Actes de l'année 1337. on trouve une assignation de 20 sols par semaine pour la subsistance du *Comte de Murray* prisonnier, pag. 708. Cette pension fut augmentée dans la suite, jusqu'à 26 sols & demi, à cause de la cherté des Vivres, pag. 729.

Après plusieurs négociations infructueuses, faites au commencement de l'année 1337. *Edoüard* retourna au mois de Juin vers les frontières d'Ecosse, & dans cette quatrième expedition, il fit cruellement ravager ce malheureux Royaume; après quoi il retourna dans ses Etats, faute de trouver des ennemis, qui s'opposassent à ses armes. Nous verrons dans l'Article suivant la raison qui porta ce Prince à donner quelque

relâche aux Ecoffois. Cependant il n'auroit pas abandonné son entreprise, s'il n'eût crû les avoir assez bien réduits. C'est ici où finissent les Actes de ce 4. Volume, qui regardent l'Ecoffe.

On a vû au long, dans l'Extrait du 2. Tome, les fondemens des prétentions des Rois d'Angleterre sur l'Ecoffe. C'est au Lecteur à juger si ce fut avec justice qu'*Edoüard III.* les fit revivre, après s'en être solennellement défisté, & si les voyes dont il se servit pour cela furent régulières. Ceux qui ont voulu le justifier sur cet Article, ont donné plutôt des marques de leur prévention, que de leur bonne foi. Cette prévention, de la Souveraineté de l'Angleterre, sur l'Ecoffe a été long-tems la passion favorite des Politiques Anglois. Elle n'a pas même entièrement cessé. Il n'y a que peu d'années, qu'on a encore publié des livres sur cette même matiere, avec autant de vivacité, que si l'affaire étoit encore récente. Il faut esperer que l'union des deux Royaumes étouffera cette dispute, qui n'a régné que trop long-tems.

AR-

## A R T I C L E III.

*Affaires de France.*

Peu de gens ignorent le grand & fameux démêlé qu'*Edoüard III.* eut avec *Philippe de Valois*, touchant la Couronne de France, & la guerre qui s'alluma entre ces deux Princes, à cette occasion. Ce IV. Tome ne contient que les préparatifs de cette sanglante guerre; préparatifs qui durèrent huit ou neuf ans, avant qu'*Edoüard* se déclarât ouvertement. Quoique ce qui s'est passé, pendant ces neuf années, paroisse d'abord peu important; on peut pourtant tirer diverses instructions des pièces, que ce Recueil fournit sur ce même tems. Elles peuvent servir principalement à faire connoître le caractère d'*Edoüard III.* Les grands, & heureux succès, dont les entreprises de ce Prince furent accompagnées, ont fait que les Historiens ont passé légèrement sur ses moindres Actions, pour s'arrêter sur les plus considérables. Dans le recit de ses Victoires, ils ont fait avec plaisir l'éloge de sa valeur, de sa prudence, de sa géné-

rosité, de la grandeur de son génie, & l'on ne peut nier qu'il n'ait mérité les louanges qu'on lui a données; mais cela ne suffit pas pour achever son portrait. Il faut ajoûter à cela, pour faire connoître à fonds le caractère de ce Prince, sa souplesse dans les négociations, & quelques autres circonstances de ses moindres Actions; qui font voir que sa vertu n'étoit pas des plus rigides, ou du moins qu'il étoit persuadé que la dissimulation n'étoit pas incompatible avec les vertus d'un grand Roi. C'est un défaut, qui lui a été commun avec plusieurs grands Princes, qui ont comme lui négligé le soin de leur réputation envers la posterité; soin qui devoit pourtant suppléer à leur égard, à la crainte des Loix, qui sert de frein aux particuliers. Nous venons de voir une preuve remarquable de ce caractère d'*Edoüard*, dans le projet qu'il forma contre l'Ecosse. Le reste de ce Volume en fournit encore quelques autres, dans la conduite qu'il tint avec *Philippe de Valois*, avant que de commencer la guerre qu'il méditoit de lui faire depuis long-tems.

Dès qu'*Edoüard* fut monté sur le  
Trô-

Trône, la Reine sa mere, & *Mortimer*, qui tenoient le timon des affaires, & qui ne craignoient pas moins la guerre avec la France, qu'avec l'Ecosse, penserent à terminer tous les differends, que l'Angleterre avoit avec le premier de ces Royaumes. Le dernier Traité qu'*Isabelle* avoit fait à Paris, avoit laissé certaines choses indéçises, qui auroient pû causer entre les deux Couronnes des troubles; qu'il étoit nécessaire de prévenir, sur tout dans une minorité. On envoya donc en France des Ambassadeurs, pour régler tous ces differends. Ce fut le 22. de Février 1327. un mois après le couronnement du Roi, pag. 264. & 267. Ces Ambassadeurs y conclurent un Traité le 31. Mars, (pag. 289.) qui portoit entr'autres choses, qu'*Edouard* payeroit à *Charles le Bel* 50000 livres sterling, pour les fraix de la guerre précédente, & feroit démolir les Châteaux des Seigneurs Gascons condamnés, qui d'ailleurs étoient pardonnés, quant à la vie & aux membres, pourvû qu'ils obéissent au ban. Quoi qu'*Edouard* ne se mît pas beaucoup en peine d'exécuter ce Traité, les deux Rois vécurent en

paix , tout le reste de cette année.

Au commencement de 1328. il survint entre les deux Couronnes, un nouveau démêlé, bien plus important que celui, qui venoit d'être terminé. *Charles le Bel* mourut le 1. de Février, sans laisser d'enfans mâles; mais *Blanche* sa femme étoit enceinte d'environ sept mois. On prétend qu'avant sa mort, il nomma pour Régent du Royaume, *Philippe de Valois* son Cousin germain; en attendant les couches de la Reine. *Edouard* de son côté demanda la Régence, comme le plus proche parent du dernier Roi, puis qu'il étoit son neveu; au lieu que *Philippe* n'étoit que Cousin germain. Ce fut aux Etats du Royaume, assemblez sur ce sujet, à décider cette question. *Philippe* se fendoit sur la Loi Salique, qui excluoit, disoit-il, les femmes, & les descendans des femmes de la Couronne, & par conséquent de la Régence. *Edouard* souûtenoit au contraire que la Loi n'excluoit que les femmes, à cause du défaut de leur sexe, mais non pas les mâles descendus des femmes, puis qu'ils n'avoient pas le même défaut. Les Etats adjugerent la Régence à *Philippe de Va-*

*Valois*, pendant la grossesse de la Reine. Cette Princesse ayant mis au monde une fille, le premier d'Avril de cette même année, *Philippe de Valois* fut reconnu pour Roi de France, & se fit sacrer le 28. de Mai suivant.

Avant que d'aller plus loin, il est nécessaire de remarquer, que sur le sujet, que nous avons présentement en main, il y a certaines difficultez, qui n'ont jamais été bien éclaircies, & sur lesquelles les Actes de ce volume peuvent fournir quelques lumières. La 1. est, si *Edoüard* envoya des Ambassadeurs en France, incontinent après la mort de *Charles le Bel*, pour demander la Regence du Royaume. La 2. si les Etats donnerent deux jugemens, l'un pour décerner la Régence à *Philippe*, & l'autre pour lui ajuger la Couronne. La 3. consiste à savoir, si les Ambassadeurs d'*Edoüard* demanderent la Couronne pour leur Maître, après les couches de la Reine *Blanche*, s'ils furent écoutés, & si ce fut sur les raisons de l'un & de l'autre des deux Prétendants, que les Etats se déterminèrent pour *Philippe*. 4. Il sera nécessaire d'exami-



ner , en quoi consistoit principalement le nœud de la question entre les deux Prétendants ; question que les Auteurs François ont traitée , ce semble , d'une maniere trop générale , & avec beaucoup de confusion , de peur que le détail ne leur fût pas favorable. J'espère qu'on ne sera pas fâché , que je m'arrête un moment sur chacune de ces questions , puisque cette matiere fait un des points les plus considerables des Histoires de France & d'Angleterre , à cause des grandes suites de ce fameux procès.

I. Tous les Historiens François. assurent unanimément , qu'*Edouard* envoya des Ambassadeurs à Paris , pour demander la Régence. Ils rapportent même la Harangue , qu'ils firent devant les Etats , les raisons qu'ils alleguerent , & la réponse qu'y fit *Robert d'Artois* , qui étoit alors grand partisan de *Philippe*. Entre les Historiens Anglois , il n'y en a pas un , que je sâche , qui fasse mention de cette Ambassade. Dans tous les Actes de ce IV. Tome , qui en contient une infinité d'autres moins importants , on ne trouve pas un seul mot , qui donne lieu de croire qu'*E-*  
*doüard*

*Edouard* envoya des Ambassadeurs sur ce sujet. Il est même à présumer, que la Reine *Isabelle*, & le Comte de *la Marche*, qui gouvernoient les affaires du Royaume, n'auroient pas voulu faire cette démarche, de peur de s'engager dans une guerre avec la France; eux qui pour éviter la guerre avec l'Ecosse, n'avoient pas craint de trahir visiblement les intérêts de leur pupille. Ces raisons peuvent donner lieu de soupçonner, que les harangues des Ambassadeurs Anglois, & de *Robert d'Artois*, ont été forgées à plaisir, par *Paul Emile*, qui les a rapportées, ou par quelque autre Historien. Ce n'est pourtant qu'une preuve négative, sur laquelle on ne peut pas entièrement s'appuyer; puis que tous les Historiens François conviennent du contraire. Quoi qu'il en soit, qu'*Edouard* ait envoyé des Ambassadeurs pour demander la Régence, ou qu'il n'en ait pas envoyé, il est certain qu'il regarda, comme une injustice, qu'on lui avoit faite, la détermination des Etats, en faveur de *Philippe de Valois*, comprenant bien l'avantage que son rival pourroit tirer de la Régence, en cas que la Reine veuve vînt

à

à mettre une fille au monde. Cela paroît par des Lettres qu'il écrivit dans le tems qui se passa entre l'ajudication de la Régence, & les couches de la Reine, qui ne fut délivrée qu'au mois d'Avril. Ces Lettres, adressées à divers Seigneurs de Guyenne, à 18. Villes de Navarre, à 29. Seigneurs de Foix, & de Languedoc, à 19. Villes de cette dernière Province, portoient, que son intention étoit de recouvrer ses héritages, par toutes les voyes possibles, quand le tems en seroit venu. On pourroit croire que par ses héritages il entendoit la Guyenne, si dans quelques unes de ces Lettres, il ne parloit clairement des héritages de sa mère. Cela fait voir, que c'étoit du Royaume de France qu'il parloit, aussi bien que de la Navarre, qui se trouvoit dans le même cas, & non pas de la Guyenne, sur laquelle sa mère n'avoit aucun droit. Ces Lettres sont datées du 28. Mars 1328. avant les couches de la Reine.

II. La seconde difficulté consiste à savoir si les États, après avoir ajugé la Régence à *Philippe de Valois*, immédiatement après la mort de *Charles le Bel*, lui décernerent la Cou-

Couronne, après la délivrance de la Reine veuve, par un second jugement. C'est ici où l'on trouve une très-grande confusion dans les Historiens François, qui confondent ces deux choses, qu'ils auroient pourtant dû distinguer. Ils disent véritablement, que les Etats ajugerent la Régence à *Philippe*, ils affurent la même chose à l'égard de la Couronne; mais en parlant de ce dernier jugement, il paroît qu'ils entendent le premier touchant la Régence, puis qu'ils y font intervenir les Ambassadeurs Anglois, & leur attribuent la même Harangue, qu'ils firent en demandant la Régence pour leur Maître, comme ils font faire à *Robert d'Artois* la même réponse. Il est impossible que les mêmes choses se soient passées dans ces deux diverses occasions. La raison en est, que supposé que les Ambassadeurs d'Angleterre, aient assisté au premier jugement des Etats, touchant la Régence; ce que je ne voudrois ni avouer, ni nier, pour les raisons déduites dans l'Article précédent; il est du moins certain qu'ils ne furent point présents, quand on décerna la Couronne à *Philippe*, & qu'ils ne la de-

man-

manderent pas , puis qu'ils n'en avoient pas encore reçu l'ordre. Ce que je viens de dire est manifeste , par deux pieces décisives , qui se trouvent dans ce Recueil. La premiere est un Plein-pouvoir donné par *Edoüard* à ses Ambassadeurs , de demander la Couronne de France , en son nom , lequel Plein-pouvoir est daté du 16. Mai 1328. douze jours seulement avant le sacre de *Philippe*. Il est très-difficile de se persuader , que les Ambassadeurs Anglois aient pû se rendre à Paris , ou que s'ils y étoient déjà , ils aient pû recevoir leur commission , & l'exécuter ; qu'une question si importante ait été examinée & décidée dans les États , où , selon *Mezeray* , les brigues étoient extrêmement fortes ; & qu'enfin les préparatifs du Sacre , & le Sacre même , aient pû se faire dans l'espace de douze-jours , & qu'un si petit espace de tems ait pû suffire pour toutes ces choses. La seconde piece , est une espece de Manifeste du Roi *Edoüard* , qu'on trouve dans le V. Tome de ce Recueil. Dans ce Manifeste , *Edoüard* se plaint expressément que ses Ambassadeurs n'avoient pas été écoulez , & qu'ils avoient même

cou-

couru risque de la vie. Tout cela donne lieu de croire qu'il n'y eut point de jugement solennel, touchant la Couronne, & que *Philippe de Valois* ne se mettant point en peine d'une seconde décision, après avoir obtenu la Régence, se fit sacrer; comptant qu'il devenoit Roi, par les mêmes raisons qui l'avoient fait déclarer Régent. Du moins doit-on avouer, que s'il y eut un second jugement, il fut fait avec beaucoup de précipitation, & sans l'intervention des Ambassadeurs Anglois.

III. La troisième difficulté a été éclaircie conjointement avec la seconde, c'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'y revenir.

IV. Bien qu'*Edoüard* parût tacitement acquiescer au jugement des Etats, il ne perdit pourtant jamais la pensée de faire valoir ses droits quand il en trouveroit une occasion favorable; mais son âge, la sujétion, où sa mère & *Mortimer* le tenoient, & la guerre d'Ecosse qui survint ensuite, l'empêcherent de faire paroître ouvertement son dessein jusqu'en 1337. C'est ce que nous allons voir tout à l'heure. Mais comme cette affaire eut de terribles sui-

suites, & qu'elle est comme le principe, & la cause de ce qu'il y a de plus remarquable dans les Histoires de France & d'Angleterre, pendant plus d'un siècle; il est nécessaire d'éclaircir la quatrième difficulté, qui consiste à savoir exactement sur quoi *Edoüard* se fondoit, quand il entreprit d'arracher la Couronne de France à *Philippe*. Il semble que les Auteurs François ont eu pour but, d'obscurcir cette matière, en la traitant, d'une manière générale, & en faisant entendre qu'*Edoüard* disputoit aux François l'autorité de leur Loi Salique, dont ils étoient en possession depuis près de mille ans. C'est par là, si j'ose le dire, qu'ils ont donné le change à leurs Lecteurs, & ont prévenu une infinité de gens, contre les prétentions d'*Edoüard*.

La *Loi Salique*, sur laquelle les François se fondent, pour exclure les femmes de la Couronne, n'est appuyée que sur la tradition. On n'en a jamais produit, ni l'original, ni aucune copie autentique. Son Auteur, & ceux qui l'ont appuyée de leurs suffrages, sont également inconnus. On se contente de citer sur ce sujet, une ancienne Chronique

que, dont on ne marque ni le tems, ni l'Auteur, qui en donne la gloire à *Pharamond* premier Roi connu des François. Depuis *Pharamond* jufqu'à la mort de *Louis Huttin*, c'est à dire pendant près de 900. ans, on ne l'a point mise en pratique. Du moins on ne connoît ni aucun Acte public, ni aucun fait rapporté dans les anciennes Histoires; qui fasse voir incontestablement, que les François se soient conduits par l'autorité de cette Loi, dans l'ajudication de leur Couronne. Ceci paroîtra fans doute étrange à ceux qui font déjà prévenus en sa faveur; c'est pourquoi il est nécessaire d'entrer dans un petit détail sur ce fujet, & de parcourir en peu de mots les trois races, ou familles des Monarques François.

Pendant que la famille de *Merovée* fut sur le Trône, on ne trouve que trois exemples, qui puissent être produits, pour prouver la pratique de cette Loi, & tous trois également foibles, pour en pouvoir déduire les conséquences qu'on en veut tirer. Le premier est pris de la disposition qui se fît de la Couronne, après la mort de *Childebert*, Roi de Paris, dont les deux filles furent privées de  
la



la succession de leur père. Voici ce que *Mezeray* dit sur ce sujet dans son *Abrégé*: *Leur oncle Clotaire, soit en haine de leur père, ou de peur qu'elles prétendissent à la succession, les détint en prison, jusqu'à tant qu'il se fût assuré du Royaume. Voici le premier exemple de la Loi Salique, en faveur des mâles.* Peut-on alleguer rien de plus foible, pour prouver l'autorité de cette Loi, puis qu'on y voit manifestement, que ce fut la force seule, qui priva ces filles de *Childebert* de l'héritage de leur père? Le second exemple peut se tirer de ce qui arriva par rapport à la succession, après la mort de *Cherebert*, Roi de Paris. Ce Prince avoit laissé trois filles, dont les deux premières étoient bâtardes, & Religieuses. *Berthe*, qui étoit la troisième, & qui fut depuis femme d'*Athelbert*, Roi de Kent en Angleterre, fut privée de la succession de son père par ses trois oncles, *Gontran*, *Sigebert*, & *Chilperic*; mais ce fut aussi par la force, & non pas en vertu de la Loi Salique, dont l'Histoire ne fait aucune mention en cet endroit. Pour pouvoir prouver que ce fut en vertu de la Loi Salique, il faudroit, ou produire cette

Loi

Loi en bonne forme , ou du moins justifier , qu'elle étoit déjà en usage. Mais l'exemple qu'on vient de rapporter est le seul qui précède celui-ci , & comme j'ai fait voir qu'il est insuffisant , on ne sauroit s'en servir en cette occasion. Le troisième exemple est tiré de la succession de *Gontran* , laquelle ses freres partagerent , parce qu'il n'avoit laissé qu'une fille. Mais cette fille étoit Religieuse , & par conséquent hors d'état de succeder. D'ailleurs l'Histoire ne dit nullement , que les freres de *Gontran* lui succederent en vertu de la *Loi Salique* ; mais seulement qu'ils partagerent la succession. Cela se pouvoit faire aussi bien par la force , que par un droit légitime , d'autant plus qu'on fait bien que les Princes François n'étoient pas en ce tems-là fort scrupuleux. Tous ceux qui sont tant soit peu versez , dans l'Histoire de France , savent assez , qu'en ce tems-là la force avoit plus de part que les Loix , dans la distribution des Royaumes , qui partageoient cette Monarchie. Sur la fin de cette même race , ce furent les Maires du Palais qui mirent sur le Trône ceux des Princes du sang Royal , qu'ils trou-

trouverent à propos, fans se mettre trop en peine des Loix du País; Loix qui nous font d'ailleurs fort inconnues.

Dans la famille *Carlovingienne*, qui occupa le Trône après celle-ci, on ne trouve point que les filles aient été privées de la Couronne en vertu de la *Loi Salique*. Je ne fai même, s'il y a eu quelque occasion de la mettre en usage. Quoiqu'il en soit, on voit au contraire, que vers la fin de cette race, ce furent des descendants de *Charlemagne*, par les femmes; qui démembrèrent cette puissante Monarchie, comme *Mezeray* le remarque en quelque endroit, fans qu'il paroisse, qu'on ait opposé la *Loi Salique* à leurs prétentions.

Pour ce qui regarde la troisième race des *Capetiens*, il est certain que pendant plus de 300. ans, on n'eut point d'occasion de mettre en pratique cette prétendue *Loi*. Que si on prétend objecter que les femmes n'avoient jamais succédé à la Couronne, depuis le commencement de la Monarchie, ce n'est pas dire assez; car par la même raison, on pourroit prouver qu'il y a une *Loi* qui exclut les Aveugles nez de la Couronne, puisque

puisque depuis *Pharamond*, il n'y a point eu d'Aveugle né, qui soit monté sur le Trône. Ajoûtons encore que si la *Loi Salique* avoit été établie, & reconnue en France, *Hugues Capet*, qui distribua aux Grands de son Royaume, les terres dont se formerent ensuite les Duchez, & Comtez Pairies, n'auroit pas manqué d'affujettir ces terres à cette même Loi; puisque personne n'auroit pû trouver mauvais, qu'il eût affujetti les parties à la même Loi, à laquelle le tout étoit affujetti. Cependant il ne le fit pas: il est certain au contraire, que les grands Fiefs, qui dépendoient de la Couronne, descendoient aux femmes, comme *Pasquier*, & *Mezerai* l'assurent positivement. Je ne prétends pas au reste combattre le droit des mâles, pour ce qui regarde le tems présent: il suffit que les États l'aient ainsi établi, pour qu'il soit hors de toute contestation. Je ne veux parler que de ce qui s'étoit passé jusqu'à la première décision des États, faite après la mort de *Louis Hattin*, qui ne précéda que de quelques années le procès dont il s'agit. A cet éclaircissement touchant la Loi Salique en général, il est nécessaire d'en

*Tome XXII. P. 2.* R ajoû-

ajôûter un fecond , pour les cas particuliers qui regardent cette Loi ; en faifant voir ce qui s'étoit-paffé depuis la mort de *Louis Hutin* , jufqu'à celle de *Charles le Bel*.

*Louis Hutin* , qui mourut en 1316. ne laiffa qu'une fille nommée *Jeanne*. Comme la Reine fa veuve étoit enceinte , les États voulurent attendre qu'elle fût délivrée , avant que de difpofer de la Couronne. En effet en cas qu'elle eût un fils , ce fils devoit fuccéder à fon pere , non pas en vertu de la *Loi Salique* ; mais en vertu d'une Loi commune à tous les États , où les mâles font préférez aux femmes , dans un même degré. En attendant que la Reine accouchât , *Philippe* frere du dernier Roi fut déclaré Régent , honneur que la petite *Jeanne* fa nièce ne pouvoit lui difputer , puis qu'elle avoit elle même befoin de Tuteur. Mais *Mezerai* remarque , que le *Duc de Bourgogne* Oncle maternel de *Jeanne* , fe préparoit à faire valoir les droits de fa nièce , en cas que le fruit de la Reine ne vînt pas à bien , ou qu'elle accouchât d'une fille. Cependant la Reine mit au monde un fils nommé *Jean* qui fut d'abord reconnu pour Roi ;  
mais

mais qui ne vécut que huit jours. Ce fut alors que s'émut une grande question, touchant la succession. *Charles Comte de Valois* Oncle du dernier Roi, & le *Duc de Bourgogne* souvenoient hautement le parti de *Jeanne* contre *Philippe* son Oncle, & tous deux contre leurs propres intérêts; puis qu'étant Princes du Sang, la Loi Salique étoit avantageuse à leurs familles. Cela fait voir que cette Loi n'étoit pas encore bien établie, puisque les premiers Princes du Sang, & les premiers Pairs du Royaume ne faisoient point difficulté de soutenir un droit, qui étoit directement opposé. Quoi qu'il en soit, les Etats décidèrent en faveur de *Philippe*, qui fut surnommé *le Long*, & le cinquième Roi de France de ce nom. Voilà la première décision, claire, précise, & incontestable que les Etats de France ont faite, en faveur de la *Loi Salique*; neuf cens ans après la fondation de la Monarchie Françoisé. *Philippe le Long* étant mort après un court règne, & ne laissant que trois filles, *Charles le Bel* son frere lui succéda sans opposition, au préjudice de ses nièces. Ce fut encore une seconde décision,

incontestable, en faveur des mâles. Enfin après la mort de *Charles le Bel*, qui laissa sa femme enceinte, la dispute, dont nous avons parlé, s'émut entre *Edoüard III.* & *Philippe de Valois* touchant la Régence, ou plutôt touchant la Couronne. Voilà ce qui s'étoit passé de plus essentiel touchant la Loi Salique, depuis la fondation de la Monarchie.

Pour poser maintenant le véritable état de la question, entre *Edoüard* & *Philippe de Valois*, il faut considérer qu'ils prenoient l'un & l'autre, la *Loi Salique*, pour fondement de leurs prétentions. La différence qu'il y avoit entr'eux étoit, que *Philippe* vouloit qu'elle s'étendît jusques aux descendans des femmes; mais *Edoüard* prétendoit qu'elle n'alloit pas plus loin, que les femmes, à cause du défaut de leur sexe; mais non pas à leurs descendans mâles, qui n'avoient pas le même défaut. Il est donc certain, que ceux qui ont dit qu'*Edoüard* alloit directement contre la Loi Salique, n'ont pas posé, comme il falloit, l'état de la question. Ce Prince étoit trop habile, pour rejeter cette Loi, qui faisoit l'unique fondement de son droit.

En

En effet, sans la *Loi Salique*, de quel droit *Charles le Bel* seroit-il parvenu à la Couronne, puisque son frere aîné avoit laissé trois filles? Et si *Charles* n'avoit point eu de droit à la Couronne, comment *Isabelle* sa sœur mere d'*Edoüard* auroit-elle pû en avoir? D'ailleurs si la *Loi Salique* n'avoit point eu lieu, *Edoüard* n'auroit eu lui-même aucun droit à la Couronne, puis qu'il auroit été précédé par les filles de *Philippe le Long*, par celle de *Charles le Bel*, & par sa propre mere, qui étoit encore en vie. Il n'avoit donc garde de contester l'autorité de cette Loi, qui lui étoit si avantageuse, soit qu'elle fût vraie ou non; mais il souûtenoit qu'elle ne s'étendoit pas aux descendants des femmes, mais aux femmes seulement, d'où il inferoit, qu'étant le mâle le plus prochain du dernier Roi, la Couronne lui étoit dévolüe, par droit de parenté, & non pas à *Philippe de Valois*, qui étoit plus éloigné d'un degré. *Philippe* de son côté souûtenoit que la Loi n'excluoit pas seulement les femmes, mais leurs descendants, & c'étoit-là véritablement la question, qu'il s'agissoit de décider dans les Etats. Pour juger



ce procès, dans les règles ordinaires de la justice, il auroit fallu avoir recours à la **Loi** même, ou aux préjuges; mais on ne pouvoit trouver ni l'un, ni l'autre. La **Loi Salique** n'existoit nulle part, & dans toute l'Histoire de France on ne pouvoit trouver aucun exemple, qui pût s'accommoder au cas qu'il falloit juger. En effet les deux décisions précédentes des Etats, à l'égard de *Philippe le Long* & de *Charles le Bel*, & qui étoient pourtant les seules qu'on pût trouver dans l'Histoire, ne touchoient en aucune maniere le cas qui se présentoit. Elles établissoient à la vérité l'autorité de la *Loi Salique*, mais elles ne regardoient point l'exclusion des descendans de femmes, de quoi il étoit seulement question. C'est-ce qui me persuade, pour le dire en passant, que les harangues rapportées par *Paul Emile*, je veux dire celle des Ambassadeurs Anglois & la réponse de *Robert d'Artois*, n'ont pas été véritablement prononcées; parce que ni l'une, ni l'autre ne touchent en aucune maniere le nœud de la difficulté. S'il étoit difficile de prouver l'existence de la **Loi Salique**, comme je l'ai déjà fait voir;

il

il ne l'étoit pas moins de l'expliquer , puis qu'on ne pouvoit ni en peser les termes, ni en examiner les circonstances. Il falloit pourtant juger , & les Etats décidèrent en faveur de *Philippe de Valois*. Quatre raisons les déterminèrent vrai-semblablement à cette décision. La première , qu'*Isabelle* ne pouvoit pas conferer à son fils un droit , qu'elle n'avoit pas elle-même ; la seconde , qu'*Edoüard* étoit étranger , né hors du Royaume ; la troisième , qu'il étoit encore mineur ; & la quatrième enfin , qu'ils craignirent une guerre civile , s'ils ajugeoient la Couronne à ce Prince , & qu'au pis aller , ils aimèrent mieux s'exposer aux risques d'une guerre étrangere. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ces raisons. Il suffit de remarquer , que la décision des Etats étoit nouvelle , & sans aucun exemple précédent : qu'elle n'étoit point prise de la Loi même , & qu'elle étoit fondée sur des raisons de politique. On peut donc , ce me semble , inferer delà , que les prétentions d'*Edoüard* n'étoient pas aussi extravagantes , que les Auteurs François le veulent communément faire entendre. Une première décision , qui n'a

pour appui, ni la Loi même, ni aucun jugement précédent, est nécessairement sujette, de quelque côté qu'on la tourne, aux reproches de la partie qui perd son procès; sans qu'on puisse traiter de frivoles les raisons de celui qui se plaint. *Edoüard* pouvoit donc se plaindre, que l'affaire avoit été mal jugée, quant à la matiere, & que le jugement étoit nul, quant à la forme; puis qu'il avoit été donné avec trop de précipitation, & particulièrement parce qu'on n'avoit pas voulu écouter ses Ambassadeurs. Que si on ajoûte à cela, qu'il y a grande apparence, qu'il n'y eut d'autre jugement des États, que celui qui ajugea la Régence à *Philippe*, on jugera aisément qu'*Edoüard* ne se plaignoit pas, sans raison, & c'est ce qui lui fit prendre la résolution de maintenir son droit par les armes. J'espère qu'on me pardonnera cette digression, quoi qu'elle ne soit pas tirée des Actes de ce Recueil; où l'on ne trouve rien, qui particularise le droit d'*Edoüard*. Dans toutes les diverses pièces, où il en est fait mention, ce droit est toujours supposé dévolu à *Edoüard*, par la mort de *Charles le Bel*, sans entrer dans aucun détail. Mais

Mais si on ne trouve pas dans ces Actes le détail des raisons, que ce Prince avoit de prétendre à la Couronne de France ; on y voit du moins manifestement le dessein qu'il avoit de les faire valoir un jour, contre l'opinion de ceux qui affurent, que ce fut *Robert d'Artois*, qui lui en inspira la pensée ; & de ceux qui prétendent que ce ne fut qu'en 1339. qu'il en forma le projet à l'occasion du scrupule des Flamands, dont il fera parlé, dans l'extrait du Tome suivant. Ce fut dans cette vûe, que dès le mois de Juin 1328. il forma le projet d'une ligue contre la France avec le *Duc de Brabant*, & avec toutes les villes, & les communautés de ce pais-là ; aussi bien qu'avec tous les Seigneurs particuliers, qui voudroient s'engager à son service ; comme il paroît de diverses Commissions, qu'il expédia cette même année.

On voit dans un Plein-pouvoir donné à ses Commissaires, le 2. jour d'Août 1328. qu'il leur ordonnoit d'exiger du *Duc de Brabant*, & de tous ceux qui voudroient entrer à son service, qu'ils s'engageroient à le servir, soit en paix, soit en guerre,

contre quelque Roi, ou Prince, que ce pût être. Cela fait voir manifestement, que c'étoit contre le Roi de France, avec qui il étoit alors en paix, & à qui il avoit pourtant dessein de faire la guerre; car si cette ligue eût regardé les Ecoffois, il n'auroit pas été nécessaire de ménager ainsi ses expressions, *pag.* 366.

Autre Commission à ses Envoyez, pour traiter avec *le Comte de Los*, & avec toutes sortes de personnes qui voudroient s'engager dans le service du Roi, *pag.* 366.

Une autre au Senéchal, & au Connétable de Bourdeaux, pour traiter sur le même pied avec *le Comte d'Armagnac*, *le Vicomte de Lomagne*, *le Seigneur d'Albret*, & avec toutes sortes de personnes de quelque condition qu'elles fussent, *pag.* 367. Dirait-on que tous ces préparatifs se faisoient contre l'Ecosse, avec laquelle il venoit de faire la paix? Mais il paroît au contraire que c'étoit contre la France, par certaines Lettres Patentes d'*Edouard* datées du 26. Septembre de la même année, insérées *pag.* 368. par lesquelles il s'engageoit à ne faire ni paix, ni trêve avec la France, que les villes & les Sei-

Seigneurs de Gascogne n'y fussent compris. Or on ne peut pas dire que ce fût pour d'autres intérêts, que pour la Couronne elle-même, qu'il vouloit faire la guerre à la France, puisque dès l'année précédente, il avoit réglé avec elle tous ses autres differends.

*Philippe de Valois*, qui, dès le commencement de son règne, se trouva engagé dans une guerre contre les Flamands, ne se hâta pas de demander à *Edoüard* l'hommage pour le Duché de Guyenne, & le Comté de Ponthieu. Ce ne fut qu'au mois de Mars 1329. qu'il le fit sommer de venir le rendre en personne. *Edoüard* n'étoit pas trop porté à s'aller humilier devant un Prince, qu'il ne regardoit que comme un Usurpateur; mais son conseil fut d'une autre opinion, & il fut arrêté qu'il iroit rendre cet hommage. Ce Prince étoit encore sous la tutelle de sa mere, & du *Comte de la Marche*, qui croyoient la guerre très-préjudiciable à leurs intérêts; comme il avoit bien paru, dans la paix qu'ils avoient faite avec l'Ecosse. Il y a donc grande apparence que ce furent eux, qui firent passer cet avis dans le Conseil, pour

éviter une guerre, qui auroit été inévitable, si cet hommage avoit été refusé. Ce ne fut pourtant qu'à regret, qu'*Edoüard* se laissa vaincre, n'ayant pas encore assez de fermeté pour résister en face à ceux qui avoient le maniement de ses affaires. Son \* Historien assure, qu'il fit en présence de son Conseil, une Protestation contre l'hommage qu'il alloit rendre: afin qu'il ne pût pas lui porter du préjudice, par rapport aux prétentions qu'il avoit sur la Couronne de France. Quoi qu'on ne trouve rien d'approchant dans ce Recueil, toutes les démarches que ce Prince fit, devant, & après l'hommage, rendent cette circonstance fort vraisemblable. Tout ce qu'on trouve ici, sur ce sujet, est une Lettre d'*Edoüard* à *Philippe*; dans laquelle il lui disoit, que depuis long-tems il avoit pris la résolution de s'aquitter de son devoir, envers lui; mais que les diverses affaires, qui lui étoient survenuës, l'avoient empêché de l'exécuter. Le 14. Avril 1329. pag. . . . Il passa donc en France le 15. Mai & rendit son hommage à Amiens le 6. Juin suivant. L'instrument

\* *Edoüard Barns.*

ment de cet hommage se trouve pag. 389. où l'on voit un détail de tout ce qui se passa en cette occasion ; détail qui peut servir à éclaircir ce que quelques Historiens François ont mal expliqué. Voici ce que porte ce Mémoire.

*Philippe* avoit prétendu qu'*Edoüard* lui rendroit un hommage lige, pour le Duché de Guyenne, & le Comté de Ponthieu ; mais dans les conférences qui furent tenuës sur ce sujet, avant la cérémonie, *Edoüard* protesta, qu'il étoit incertain s'il devoit rendre un hommage lige, & refusa de le rendre autrement qu'en termes généraux. Il promit pourtant, sur son honneur, que si après avoir consulté ses Archives, il trouvoit que l'hommage dût être lige, il en donneroit sa déclaration en forme de Lettres Patentes scellées de son Grand seau. Ce fut à cette condition qu'il fut reçû à faire un hommage simple.

L'Instrument dont je viens de parler porte, qu'*Edoüard* ayant comparu devant *Philippe*, *Miles de Noyers*, Vicomte de Melun, Grand Chambellan de France, lui dit, *Sire, le Roi n'entend point de vous recevoir à*  
R 7 *l'hom-*



*l'hommage des terres qu'il tient, & doit tenir en Gascogne, & dans l'Aginois, touchant lesquelles le feu Roi Charles protesta, qu'il n'entendoit point de recevoir l'hommage. Alors l'Evêque de Lincoln protesta de son côté, pour Edoüard, que l'hommage qu'il alloit rendre, ne pourroit point lui porter de préjudice, touchant les droits qu'il avoit sur toute la Guyenne, & sur toutes ses dépendances, & que la France ne pourroit pas aquerir par là un nouveau droit. Ensuite il délivra au Chambellan une Cédule, contenant la forme de l'hommage qu'il alloit rendre. La Cédule étant reçue, le Grand Chambellan dit au Roi d'Angleterre, Sire, vous devenez Homme du Roi Monseigneur pour le Duché de Guyenne, & ses dépendances, que vous reconnoissez tenir de lui, comme Pair de France, & Duc de Guyenne; selon la forme de la paix, faite entre les Dévanciers, Rois de France, & les vôtres, & selon que vous, & vos Ancêtres, Ducs de Guyenne, avez fait pour le même Duché à ses Devanciers, Rois de France. Le Roi d'Angleterre répondit, Voire. Le Chambellan, reprenant la parole, dit, Sire, le Roi de France vous reçoit*

reçoit, selon les protestations déjà faites, & le Roi de France répondit, *Voire*. Ensuite *Edoüard* ayant mis ses mains entre celles de *Philippe*, celui-ci le reçut au baiser de la bouche. La même chose fut réitérée pour l'hommage de Ponthieu, & de Montreuil. Cette Cédule, dont il a été parlé, qui se trouve pag. 389. est conforme à ce qui vient d'être rapporté. Il est donc certain qu'*Edoüard* ne rendit alors qu'un hommage simple, & en termes généraux, quoique *Du Tillet*, de *Serres*, & quelques autres Historiens François, ayent assuré le contraire.

*Edoüard* revint en Angleterre le 11. Juin, comme on le voit dans un Mémoire, inferé pag. 390. Avant que de partir, il convint avec *Philippe*, que sur leurs demandes & prétentions réciproques, il enverroit des Ambassadeurs à Paris, pour terminer tous les differents. Le reste de cette année fut employé en diverses négociations, tant sur les demandes réciproques faites à Amiens, que sur des propositions de mariages entre le frere, & la sœur d'*Edoüard*, & les enfans de *Philippe*, pagg. 392. 403. *Edoüard*, selon qu'on en étoit con-

con-

convenu, envoya pour Ambassadeurs à Paris, *Henry de Lencastre*, & l'*Evêque de Norwich*, *pagg.* 407. 411.

Au commencement de l'année suivante, *Edoüard* eut avis que *Philippe* avoit dessein de le presser de répondre nettement sur la qualité de l'hommage rendu à Amiens; ce qui fit, qu'il envoya un Plein-pouvoir à ses Ambassadeurs, pour débattre tous ses droits à la Cour de France. Tout cela n'étoit que pour gagner du tems, & *Philippe*, qui s'en aperçut, lui envoya de son côté des Ambassadeurs, pour le sommer d'envoyer la déclaration, promise le 5. Fevrier. *Edoüard* amusa près d'un an ces Ambassadeurs, sans leur donner une réponse positive, faisant faire pendant tout ce tems-là, des propositions qui amusoient le tapis, & dont on trouve les négociations dans les Actes de l'année 1330.

Il continuoit, pendant tout ce tems-là, à s'affurer d'un secours extraordinaire, de la part des Seigneurs, & des Villes de Guyenne, ce qui paroît de diverses Procurations, expédiées pour cet effet, *pagg.* 442. & 443. On trouve, *pag.* 443. une liste de 118. Seigneurs, ce qui fait voir qu'il

qu'il avoit de grands desseins qui ne regardoient pas la seule Guyenne. Cependant comme *Philippe* le faisoit presser , & qu'*Edoüard* n'avoit pas ses affaires prêtes , on conclut à Vincennes , le 1. de Mai , un Traité , ( pag. 447. ) dans lequel *Edoüard* s'engageoit à payer à *Philippe* les 50000. livres sterling , stipulées dans l'accord , fait avec *Charles le Bel* , & 60000. livres Parisis , à quoi il s'étoit engagé pour le transport de la Guyenne , que son père lui avoit fait. Il s'engageoit encore à faire abattre les Châteaux des Seigneurs Gascons condamnés. Il ratifia ce Traité le 8. Juillet ; ( pag. 443. ) mais il semble que *Philippe* n'en fut pas content , comme il paroît de deux Lettres d'*Edoüard* , l'une au Pape , l'autre au Senéchal de Guyenne , du 20. Septembre , pagg. 449. 450. *Philippe* avoit raison de n'être pas satisfait d'un Traité , qui ne lui procuroit aucun nouvel avantage , & où le principal Article de ses prétentions étoit oublié ; savoir , la déclaration de l'hommage. Le refus qu'il fit de ratifier ce dernier Traité , ne fut pas desagréable au Roi d'Angleterre , qui n'étoit pas fâché de tenir les affaires

faïres embrouillées , pour avoir un prétexte de faire des préparatifs contre *Philippe* , fans lui donner lieu de foupçonner que ce fût pour lui enlever la Couronne. Il envoya donc une Commiffion au Senéchal de Guyenne , pour traiter avec les Comtes de *Foix* , & de *Comminges* , & avec plusieurs autres , le 20. Septembre , pag. 451.

Il donna de pareils Pleins-pouvoirs , pour faire des Confédérations , avec le Duc de *Brabant* , les Comtes de *Flandres* , de *Gneldre* , de *Los* , & de *Chiny* , & avec tous ceux qui voudroient s'unir avec lui , 11. Octobre , pag. 451.

Pendant que ces chofes fe pafsoient , *Philippe* , impatient de ce que fes Ambaffadeurs ne recevoient point de réponfe , envoya dans la Guyenne le Comte d'*Alençon* , fon frere , qui prit , & fit démolir le Château de *Xaintes* , & piller celui de *Bourg*. *Edoïard* minutoit alors avec *Baillol* l'entreprife dont il a été parlé dans l'Article précédent. Pour ne pas interrompre fes projets , il fe réfolut à donner fatisfaction au Roi de France , & lui envoya les Lettres Patentes , promifes au fujet de l'hommage.

ge. Il déclaroit dans ces Lettres, que l'hommage, qu'il avoit rendu, devoit être censé *lige*, & qu'à l'avenir ceux que lui & ses Successeurs rendroient, se feroient de la même maniere, & avec les mêmes circonstances, que *Philippe* le prétendoit; de quoi il y avoit un modèle, dans ces mêmes Lettres du 30. Mars 1331. pag. 477.

Cinq jours après, *Edoüard* se rendit en France, sous prétexte d'y accomplir un vœu. Il y vit *Philippe*, & fit un accord avec lui, par lequel ce dernier lui quitta 30000. livres Tournois, pour les dommages faits à Xaintes, & à Bourg, pag. 483. Il pardonna les Seigneurs Gascons, pag. 485. & consentit que leurs Châteaux ne fussent pas démolis. Un Historien d'*Edoüard* prétend que ce Prince passa en France déguisé, & à l'insçû de *Philippe*, en quoi il s'est certainement trompé.

Il sembloit que la paix devoit être parfaitement établie entre les deux Rois, mais *Edoüard* n'avoit pas dessein de l'entretenir; c'est pourquoi il tâchoit de laisser quelque queue à tous les Traitez, qu'il faisoit avec *Philippe*, afin d'avoir toujours un pré-

prétexte de prendre les armes, quand il verroit le tems propre pour cela. L'occasion n'étoit pas alors favorable. Il se trouvoit engagé dans la guerre d'Ecoffe, & bien loin d'être en état d'attaquer *Philippe*, il avoit lieu de craindre que celui-ci ne donnât de puissans secours aux Ecoffois. Il étoit donc nécessaire de l'amuser pendant cette guerre, par les apparences d'un desir sincère d'entretenir la paix avec lui, & laisser pourtant les affaires en un tel état, que le prétexte de rompre ne manquât pas quand il en seroit tems. C'étoit-là manifestement le but de toutes les négociations d'*Edoïard* avec la France, pendant les cinq années, que la guerre d'Ecoffe dura. Pour cet effet, sâchant que *Philippe* avoit à cœur l'expédition de la Terre Sainte, à laquelle il s'étoit engagé; il feignit de vouloir être de la partie, & lui envoya des Ambassadeurs, pour régler avec lui tout ce qui regardoit ce voyage, qu'ils devoient faire ensemble. Mais comme cette affaire auroit pû être trop tôt réglée, il chercha les moyens de la tirer en longueur, en renouvelant quelques vieilles prétentions, que les Traitez de Montreuil,

treuil , & de Perigueux , faits entre son Ayeul & *Philippe le Bel* , avoient laissées indécises , & sous prétexte de terminer ces differents , avant que de commencer le voyage prétendu , il amusoit le tapis , pendant qu'il pouffoit ses conquêtes en Ecosse. Pour endormir d'autant mieux le Roi de France , il accorda de tems en tems , à sa sollicitation , quelques trêves aux Ecossois , afin de lui faire croire qu'il avoit veritablement dessein de demeurer uni avec lui. C'est à quoi conduisent tous les Actes, qui se trouvent sur cette matiere , depuis 1332. jusqu'en 1335. Ce ne sont que des Pleins-pouvoirs , pour traiter avec *Philippe* , tantôt sur l'expédition d'Orient , tantôt sur des projets de mariages entre les Princes & les Princesses des deux maisons , tantôt sur les Traitez de Montreuil & de Perigueux , dont il seroit inutile de rapporter le détail.

Cependant , quoique *Philippe* ne soupçonnât pas qu'*Edouard* voulût faire revivre ses prétentions sur la Couronne , il ne laissoit pas de s'apercevoir que son interêt n'étoit pas de souffrir qu'il se rendît Maître absolu de l'Ecosse. Il témoigna donc  
que



que son dessein étoit d'affister ce Royaume affligé, dont le Roi s'étoit venu réfugier chez lui. *Edoüard* se servit de ce prétexte, pour faire des préparatifs de son côté. Il convoqua pour cet effet un Grand Conseil à Londres, pour y délibérer sur les préparatifs que la France faisoit contre l'Angleterre. Il présupposoit que la France donnant du secours à l'Ecosse, c'étoit rompre la paix avec l'Angleterre; mais il ne vouloit pas que la guerre, qu'il faisoit lui-même à l'Ecosse alliée de la France, fût une rupture de la paix. Ce fut-là le sujet apparent de la brouillerie, qui se rendoit tous les jours plus forte, entre les deux Rois; les heureux succès qu'*Edoüard* avoit eus contre l'Ecosse, le faisant parler avec d'autant plus de hauteur, qu'il se voyoit près du tems, auquel il pourroit mettre au jour tous ses desseins. C'est de cette maniere, que se passerent les années 1332. 1333. 1334. & 1335. c'est-à-dire, presque tout le tems qu'*Edoüard* fut occupé à la guerre d'Ecosse.

En 1336. comme il ne voyoit plus une grande opposition de la part des Ecoissois il pressa plus fortement la  
 con-

conclusion de ses alliances étrangères; principalement avec le Duc de *Brabant*, le Comte de *Gueldre*, & le Marquis de *Fuillers*. Pour porter ses sujets à lui fournir de grands subsides, il feignit que le Royaume étoit menacé d'une invasion de la part de la France, & fit armer tous ses sujets depuis l'âge de 16. ans jusqu'à soixante, *pag.* 687. En même tems, il demanda la restitution de quelques terres, que *Philippe* lui détenoit en Guyenne, & convoqua un grand Conseil pour délibérer sur les moyens de résister à la prétendue invasion de la France, *pag.* 701. & 705. ce qu'il faisoit apparemment, pour avoir un prétexte de demander à ses sujets de plus grands secours: Il ne laissa pas d'envoyer encore des Ambassadeurs en France, pour traiter avec *Philippe* du voyage de la Terre Sainte, ce qui ne s'accordoit guere avec la crainte d'une invasion, *pag.* 703. Ce n'étoit pas qu'il eût envie de s'engager dans cette entreprise, c'étoit seulement pour ne pas s'attirer le reproche d'avoir mis obstacle à ce voyage, de quoi *Philippe* se prévaloit envers le Pape. Dans la même vuë, il donna commission à ses Ambassadeurs

deurs de traiter avec *Philippe*, de tous les differends qu'ils avoient ensemble, pag. 704. voulant faire croire par-là, qu'il ne cherchoit que la paix. Mais il avoit eu l'adresse de mettre au nombre de ces differends, des dépendances des anciens Traitez de Montreuil, & de Perigueux; ce qui causoit des embarras, qui rendoient la conclusion du Traité très-difficile, & c'étoit ce qu'il demandoit.

L'Invasion que *Philippe* méditoit selon *Edoüard*, aboutit à une Ambassade qu'il envoya en Angleterre, pour y solliciter quelque accommodement en faveur du Roi *David*. 5. Septembre 1336. pag. 707. Tout cela fut inutile, *Edoüard* n'avoit en vûe que d'amuser le Roi de France, aussi n'y eut-il rien de conclu. Comme il voyoit que la guerre d'Ecosse tiroit à sa fin, par l'épuisement des Ecoissois; il redoubloit ses soins, pour conclurre ses Alliances étrangères, afin d'être en état d'attaquer la France aussi-tôt que cette guerre seroit terminée. C'est ce qui paroît manifestement de tous les Actes de l'année 1336. où l'on voit des Procurations, pour faire des Alliances avec divers Princes d'Allemagne & des Pais-

Pais-Bas, pendant qu'il achevoit de reduire l'Ecoffe. Peut-être auroit-il, dès ce tems-là, fait paroître ouvertement les desseins qu'il avoit formez contre la France; si la disgrâce arrivée en Ecoffe au *Comte d'Athol*, son Général, n'eût attiré une quatrième fois ses armes dans ce pais-là. Il continua donc à feindre qu'il vouloit s'accommoder avec *Philippe*, & même avec *David Brus*, & reçût les Ambassadeurs qui lui furent envoyez, par ces deux Princes, le 2. Janvier 1337. *pagg.* 730. 745. Cependant il négocioit toujours avec les Princes étrangers, & non seulement avec les Princes, mais encore avec toute sorte de personnes, qui vouloient s'engager à son service, *pag.* 746.

*Robert d'Artois*, qui s'étoit brouillé avec *Philippe*, étoit déjà en Angleterre, au mois d'Avril 1337. comme il paroît d'une permission, qu'*Edoüard* lui donna de chasser dans ses Forêts, datée du 23. du même mois, *pag.* 747. La plûpart des Historiens prétendent que ce fut *Robert d'Artois*, qui lui inspira la pensée d'arracher la Couronne à *Philippe de Valois*; mais les mesures qu'*Edoüard* avoit prises, avant l'arrivée de ce Prince,

font voir, qu'il ne fit tout au plus, que le confirmer dans le dessein qu'il avoit déjà formé.

Voici une liste des principaux Princes, ou Seigneurs, avec qui Edoüard négocia pour traiter avec eux, pendant la guerre d'Ecoffe.

Le Comte d'*Armagnac*.

Le Comte de *Foix*.

Le Vicomte de *Lomagne*.

Le Vicomte de *Tartas*.

Le Seigneur d'*Albret*.

Le Duc d'*Autriche*.

Le Duc de *Brabant*.

Le Comte *Palatin du Rhin*.

Le Comte de *Hollande*.

Louïs de *Savoie*.

Louïs de *Baviere Empereur*.

Le Marquis de *Brandebourg*.

L'Archevêque de *Cologne*.

Le Marquis de *Fuillers*.

Le Comte de *Haynaut*.

Le Comte de *Gueldre*.

Le Comte de *Zelande*.

Le Comte de *Mons*.

Le Comte de *Marle*.

Edoüard fils du Comte de *Limbourg*.

Le Comte de *Geneve*.

Hughes de *Geneve*.

Le Comte de *Los*.

Le

Le Comte de *Chyny*.  
 Herman de Blankard *Doyers*  
*d'Aire*.

Guillaume de *Duyvenvorde*.

Le Seigneur de *Chalanck*.

André de *Peyteyr*.

Nicolas de *Dordrecht*.

Robert de *Toebourgh*.

Lambert de *Deppy*.

Croye de *Hochstraet*.

Jean de *Quatre Mars*.

Henry de *Geminith*.

A quoi il faut ajoûter un très-grand nombre d'autres particuliers de Guyenne, d'Allemagne, & des Pais-Bas, & principalement les villes de Flandres, qui par les intrigues de *Jacques d'Artevelle*, se liguerent avec lui dans la suite. Châcun de ces Alliez s'engageoit à lui fournir un certain nombre de troupes, pour les sommes dont ils convenoient.

Dans les conventions, qu'il fit avec le Comte de *Haynaut*, il paroît que ce Comte, quoique son beau-frere, ne voulut s'engager avec lui; qu'à condition, qu'*Edoüard* auroit le tître de Lieutenant, ou Vicaire de l'Empereur, pag. 783. Ce qui fait connoître la raison qu'*Edoüard* eut de rechercher cette dignité que le

Pape lui reprocha dans la fuite, comme étant au deffous de lui.

On voit *pag.* 798. une Lettre d'*Edoïard* à *Louis de Baviere* Empereur, par laquelle il le follicitoit à fe reconcilier avec le Saint Siége. On voit encore dans cette Lettre, que l'Empereur s'étoit engagé à venir lui-même servir *Edoïard* avec 2000 hommes d'armes, pour lesquels il devoit recevoir 300000 Florins, *pag.* 799.

Tout le monde voyoit bien qu'*Edoïard* avoit deffein de faire la guerre à la France; mais il ne s'étoit pas encore déclaré que ce fût pour faire valoir fon droit sur la Couronne. C'étoit ce qu'il cachoit encore avec foin; le prétexte, qu'il prenoit pour armer, étoit de se mettre en état de défense contre *Philippe*; qui avoit fait alliance avec les Ecoffois, & menaçoit, difoit-il, d'envahir l'Angleterre. Pour perfuader à fes fujets qu'il ne prenoit les armes qu'à regret, il publia une Proclamation (*pag.* 704.) dans laquelle il expofoit à fon peuple toutes les démarches, qu'il avoit faites pour prévenir cette guerre. En voici les principales.

1. Il avoit offert le mariage du  
*Duc*

*Duc de Cornouaille*, son fils, avec une fille de *Philippe*.

2. Le mariage d'*Alienor* sa sœur *Comtesse de Gueldre*, avec *Jean* fils aîné de *Philippe*, & une grosse somme d'argent.

3. Il avoit offert autant d'argent, que *Philippe* en demanderoit, pour le satisfaire.

4. De l'accompagner à la Terre Sainte, à condition qu'il lui rendroit la moitié des terres, qu'il lui retenoit.

5. Il avoit fait les mêmes offres, si *Philippe* vouloit s'engager à lui faire cette restitution au retour de leur voyage.

6. A la requisition de *Philippe*, il avoit accordé aux Ecoffois une Trêve, pendant laquelle ils avoient tué le Comte d'*Athol*.

7. Malgré cette perfidie, il leur avoit accordé une autre Trêve, à la requisition du Roi de France.

Le Lecteur jugera de l'importance de ces offres, & si elles n'étoient pas sujettes à des explications qui lui auroient aisément fourni un prétexte de retirer sa parole. Aussi *Philippe* ne s'y laissa point amuser. La ruine des Ecoffois (car c'est tout ce que



*Philippe* craignoit alors) étoit trop préjudiciable à ses intérêts, pour abandonner ce peuple, comme *Edoüard* le demandoit, en vertu de ces offres, qui étoient bien moins avantageuses à *Philippe*, qu'au Roi d'Angleterre.

*Edoüard* écrivit à peu près les mêmes choses au Pape, pour le munir, disoit-il, contre les fausses suggestions de ses ennemis, pag. 807. 1. de Septembre 1337. Mais il ne parloit pas encore de ses prétensions sur la Couronne de France. Au contraire, il donna le 3. Octobre des Pleins-pouvoirs à ses Commissaires, pour traiter avec le Roi de France à tous égards, sans parler pourtant de la Couronne, pag. 812.

Mais le même jour il donnoit pouvoir à ses Envoyez au delà de la Mer, de céder à ceux, qui voudroient s'engager à son service, des Terres, ou Fiefs à lui appartenant, soit qu'il en fût en possession, ou non; ce qui ne se peut entendre, que des terres situées en France, pag. 815.

Quatre jours après, il leva entièrement le masque, dont il s'étoit si long-tems couvert. Il donna Procuration au Duc de *Brabant*, au Marquis

quis de *Juillers*, & à *Guillaume Bohun* Comte de *Northampton*, pour demander la Couronne de France, & en prendre possession en son nom. Le 7. Octobre 1337. *pag.* 818.

Le même jour il fit expedier au Duc de *Brabant*, une Patente, qui le constituoit son Lieutenant Général en France, *pag.* 818.

De plus, un ordre à tous les François d'obéir au Duc de *Brabant*, comme à lui-même, *pag.* 819.

Ces trois dernieres pièces sont décisives, pour prouver qu'il n'attendit pas jusqu'en 1339. à déclarer ouvertement ses prétentions sur la Couronne, ainsi que l'assurent quelques Historiens François, à l'occasion du scrupule des Flamands, dont il sera parlé dans l'extrait du Tome suivant.

Ce pas étant fait, *Edoüard* écrivit au Pape, pour s'excuser de ce qu'il avoit fait alliance avec l'Empereur, qui étoit excommunié. Le 17. Octobre, *pag.* 819.

*Benoît XII.* qui occupoit alors le Siège de Rome, & qui étoit un peu partial pour la France, apprenant les préparatifs d'*Edoüard*, lui envoya deux Cardinaux, pour tâcher

de prévenir l'effusion du sang Chrétien. Leur Passeport est du 17. Octobre, *pag.* 827.

Sur la nouvelle de l'approche des Légats, *Edoüard* assembla son Parlement, pour délibérer avec lui, sur leur réception, & sur les motifs de leur envoi. Le 20. Decembre, *pag.* 832.

Les Légats étant arrivez, *Edoüard* leur fit beaucoup de caresses, & fit fort valoir l'engagement qu'il prit, à leur consideration, de ne pas commencer la guerre contre la France, avant le 1. de Mars 1338. Cette grace étoit peu considerable, puisque cet engagement est du 24. Decembre, *pag.* 833. Il est vrai que ce terme fut prolongé dans la suite, jusqu'à la fête de St. Jean.

C'est par-là que finissent les Actes de ce IV. Tome, qui regardent la France. Le but que j'ai eu en faisant cet Extrait, qui dans le fonds ne contient que les préparatifs de la guerre contre la France, a été de faire connoître le génie, & une partie du caractère d'*Edoüard* III. & il ne m'a pas été possible de l'abréger davantage, de peur de perdre de vuë le but que je m'étois proposé.

A R-

## A R T I C L E I V.

*Affaires Ecclesiastiques.*

IL y a dans ce Volume moins de Pièces, touchant les affaires Ecclesiastiques que dans aucun des trois précédens. Celles qui s'y trouvent sont ou peu considerables ; ou ne sont proprement qu'une répétition de ce qu'on a déjà vû dans les autres Tomes. Ce sont les mêmes démêlez entre les Papes, & les Anglois, touchant la collation des Bénéfices, les Appels, & les citations à la Cour de Rome. Je croi donc inutile d'entrer dans aucun détail sur ce sujet ; puisqu'on a vû de quoi il s'agit, dans les Tomes précédents. Il faut seulement se souvenir que dans toutes les disputes, qui arrivoient entre le Roi & le Pape, touchant la collation des Bénéfices ; le premier avoit toujours du dessous, parce que le Clergé prenoit le parti du Pape. C'est ce qui faisoit que les Papes tâchoient tous les jours d'augmenter le nombre des Bénéfices, dont ils s'attribuoient à eux-mêmes la disposition. Par exemple, on voit dans ce I V.

Tome que l'Evêché de Worcester, étant venu à vaquer, par la translation de son Evêque au siège d'Ely, le Pape remplit d'abord le siège vacant, sans avoir égard à la nomination du Chapitre. La raison qu'il en donnoit, n'étoit pas tirée de l'Ecriture, ou des anciens Canons, mais de sa simple volonté. *Car, disoit-il, avant la vacance de l'Eglise de Worcester, nous avons ordonné que tous les Evêchez vacans, par la translation des Evêques à un autre siège, seroient à nôtre disposition.* S'il lui avoit pris envie d'ordonner par avance, que tous les Bénéfices vacans, de quelque maniere que ce fût, seroient à la disposition du Saint Siège; ç'auroit été une raison suffisante pour priver tous les Chapitres, & tous les Patrons de leur droit. Nous verrons, dans la suite de ce Règne, que le Roi & le Parlement mirent un frein à cette Usurpation.

On trouve, dans ce Tome, comme dans les autres, divers ordres du Roi, contre les appels, & les citations personnelles à la Cour de Rome, & contre diverses autres vexations des Papes; mais comme ils ne  
con-

contiennent rien de nouveau , ou de particulier , nous ne nous y arrêtons pas.

Une Lettre d'*Edoüard* au Pape *Jean XXII*, pag. 428. fait voir que ce Pape ne s'oublioit pas lui même , quand il accorderoit au Roi les Décimes sur le Clergé ; puis qu'il s'étoit réservé la moitié de celles qu'il avoit accordées à ce Prince , pour quatre ans.

On trouve encore que le même Pape demanda les arrerages de 30. ans du Tribut , établi par *Jean sans Terre* , sauf à rabbattre ce qu'*Edoüard* II. en avoit payé. Le Roi , qui avoit alors intérêt de ménager la Cour de Rome , promit de payer 500. marcs tous les ans , jusqu'à l'entier payement de ces arrerages , comptant quatre florins d'or pour chaque marc , pag. 588. Il n'accomplit pas sa promesse , & nous verrons , dans les Tomes suivans , qu'il abolit enfin ce tribut.

*Edoüard* ayant accordé à un Cardinal , qui avoit des Bénéfices en Angleterre , la permission de faire appeler ses Débiteurs à la Cour Ecclesiastique ; le Parlement le pria de revoquer cet ordre , comme contrai-

re aux Loix du Royaume, ce qui fut executé, *pag.* 356.

Il y a, dans ce Tome, diverses Lettres d'*Edoüard* au Pape, pour obtenir la Canonization du *Comte de Lencastre*, *pagg.* 268. 421. & 478. de *Robert de Wincheseý*, Archevêque de Cantorbery, *pag.* 272. de *Jean d'Alderby*, Evêque de Lincoln, *pagg.* 275. 336. & de *Guillaume de la Marche*, Evêque de Bath & Wells, *pag.* 375.

Un Bref de *Benoît XII.* qui notifie son élection à *Edoüard*, avant tout autre Prince Chrétien, *pag.* 633.

Ce qu'il y a de plus considerable, dans ce IV. Tome, par rapport à la Religion, c'est une Bulle de *Jean XXII.* contre certains Héretiques de Baviere, qui prenant le parti de l'Empereur contre le Pape, avoient fait un Livre contenant diverses Propositions, que le Pape condamne dans cette Bulle. Il ne se contente pas de les condamner, il les réfute pied à pied; par des Arguments, qui lui ont été fournis, ou qui ont été approuvez, dit il, par un grand nombre de Cardinaux, d'Archevêques, d'Evêques, & de Docteurs en Théologie & en Droit. Si cet Extrait n'étoit pas déjà trop long, je ferois ici un  
un

un détail de tous les raisonnemens de ce Pontife ; mais , pour abrégé , je me contenterai de donner les cinq Propositions condamnées , & quelques unes des preuves les plus particulières , par lesquelles le Pape réfute ces Propositions. Cette Bulle est datée d'Avignon le 3. des Calendes de Septembre 1337. pag.

1. Proposition. *Quand Jesus-Christ paya le Didrachme à l'Empereur , par le moyen de la statère prise dans la bouche d'un poisson , il ne le fit pas par condescendance , mais par nécessité.*

Jesus-Christ , répond le Pape , étant fils de David , n'étoit point obligé de payer le Tribut , donc il est faux qu'il l'ait payé par nécessité. Ce que les Héretiques disent , que les biens temporels de Jesus-Christ étoient soumis à la juridiction de l'Empereur , & par conséquent les biens de l'Eglise , est un raisonnement faux ; parce que Jesus-Christ paya pour sa personne , & non pas pour ses biens.

2. Proposition. *Saint Pierre n'a pas eu plus d'autorité que les autres Apôtres , & Jesus-Christ n'a établi aucun Chef sur l'Eglise.*

Entre autres raisons dont le Pape se sert pour réfuter cette Proposition ,



il dit, que Jesus-Christ a donné aux autres Apôtres une autorité limitée, en leur disant, *Ceux dont vous retiendrez les péchez* &c. ou bien, *Allez, & baptisez* &c. Mais que celle, qu'il a donnée à St. Pierre, est sans bornes, *Pais mes brebis*, ou bien, *Je te donnerai les Clefs* &c. ce qu'il n'a dit à aucun autre Apôtre en particulier.

De plus il a dit à St. Pierre, *Duc in altum*, *Mene en haute mer*; voulant dire, que c'étoit à lui seul à définir les doutes, & les disputes les plus importantes touchant la Foi: au lieu qu'il a dit aux autres Apôtres, *Lâchez les filets*.

3. Proposition. *C'est à l'Empereur à faire le Pape, à le déposer, & à le punir.*

Parmi les arguments, dont Jean XXII. se sert, pour combattre cette Proposition, il dit que St. Pierre a été établi par Jesus-Christ, & non pas par un Seigneur temporel, & que les Empereurs, avant *Constantin*, n'ont pas fait les Papes: que bien loin que *Constantin* ait acquis ce droit par sa conversion, il est au contraire devenu fils, & disciple sujet du Pape. Il ajoûte que cet Empereur a transféré le siege de l'Empire à Constantin-

tantinople, ne jugeant pas qu'il pût exercer sa puissance dans une ville, où résidoit le Chef de l'Eglise Chrétienne.

Après plusieurs autres réponses, qui n'ont rien de particulier, il attaque les Hérétiques, sur ce qu'ils soutiennent que Pilate, en qualité de Juge ordinaire, a fait crucifier Jesus-Christ. Il dit sur cela, que ces paroles peuvent avoir un double sens; car ou on entend que Pilate l'a fait de droit, ou de fait. Si on l'entend de droit, cela est faux; car personne ne peut être jugé de droit, qu'il ne soit criminel. Or Jesus-Christ étoit innocent. Si on l'entend de fait, on n'en peut conclurre autre chose, si non que l'Empereur peut injustement tuer le Pape, ce qui est avoué, non seulement de l'Empereur, mais de toute autre personne privée.

4. Proposition. *Tous les Prêtres, soit Papes, Archevêques, ou Evêques, ont une égale juridiction, par l'institution de Jesus-Christ. Que si quelques uns ont plus d'autorité que les autres, ils l'ont reçue de l'Empereur, qui, comme il la peut donner, la peut aussi revoquer.*

Parmi

Parmi plusieurs autres raisons, le Pape se sert de celle-ci, pour faire voir que la distinction des divers degrez de puissance dans l'Eglise, est de l'institution de Jesus-Christ. Celui en l'autorité de qui on fait quelque chose, semble la faire lui même. Or Pierre Vicaire de Jesus-Christ, & Chef du Troupeau, voyant que ce Troupeau étant augmenté, il étoit nécessaire d'augmenter le nombre de ses Gardiens, a institué les divers degrez de puissance dans l'Eglise; donc cette distinction, faite par l'autorité de St. Pierre, doit être censée faite par Jesus-Christ même.

Sur la Question, si tous les Prêtres sont égaux, il dit, que selon la dignité de l'Ordre, ils sont tous égaux, mais non pas quant à la puissance. Il avoüe pourtant que, quand un Prêtre inferieur célèbre l'Eucharistie, il en suit le même effet, que si c'étoit un supérieur; parce que c'est un même Prêtre interieur, à savoir Jesus-Christ, qui produit la Transubstantiation.

5. Proposition. *Toute l'Eglise jointe ensemble ne peut pas punir quelqu'un, par une puissance coactive, si ce n'est par concession de l'Empereur.*

Jean

*Jean XXII.* prétend, que le pouvoir d'excommunier est une puissance coactive; or le pouvoir d'excommunier a été donné à l'Eglise par Jesus-Christ; donc l'Eglise a une puissance coactive. Pour prouver que l'excommunication est coactive, il dit, que l'Excommunication Majeure prive la personne excommuniée non seulement des Sacremens, mais encore de la communion des fidèles. Or ajoûte-t-il, les Loix Imperiales disent, qu'il est plus rude de converser parmi les hommes étant privé de leurs suffrages, que d'en être séparé; donc l'Excommunication est plus rude qu'une peine temporelle, d'où il suit que l'Eglise a une puissance coactive.

Pour prouver encore que la puissance de l'Eglise est coactive, il allegue celle dont St. Pierre se servit envers Ananias, avec ce passage de St. Paul aux Corinthiens: Viendrai-je avec la verge? & cet autre: Nos armes ne sont point charnelles, mais puissantes de par Dieu pour la destruction des forteresses.

## ARTICLE V.

*De l'Ironie, ou de la Dissimulation  
de SOCRATE.*

J'AI promis à la p. 173. de la première partie de ce Volume, de parler, dans celle-ci, de l'*Ironie de Socrate*; & je m'en vai le faire, en peu de mots, parce que l'Article précédent a pris plus de place, que je ne croyois. Ceux qui voudront s'en instruire plus à fonds n'auront qu'à recourir au Chap. III. des *Silves Philologiques*.

I. POUR bien comprendre la nécessité, où *Socrate* étoit de se servir de l'Ironie, par laquelle il disoit que *la seule chose qu'il savoit c'étoit qu'il ne savoit rien*; il faut savoir quel étoit la disposition des Grecs d'alors, & sur tout des Atheniens, à l'égard des Sciences les plus relevées; telles que sont la Morale & la Politique, ou l'Art de rendre un Etat florissant.

La plûpart des villes de la Grece étant des Républiques gouvernées par des Conseils assez nombreux, ou

ou par les Assemblées des Peuples, l'éloquence n'étoit pas d'un petit usage, pour y persuader ce que l'on fouhaitoit, & pour s'y avancer par-là. Cela faisoit que les Jeunes Gens s'appliquoient extraordinairement à la Rhétorique, & tâchoient d'acquiescer au plutôt les connoissances, qui leur paroissoient nécessaires, pour l'administration de l'Etat. Cela donna lieu à une infinité de *Sophistes*, comme on les nommoit, d'entreprendre de donner à la Jeunesse ces connoissances, & de l'instruire en même tems dans l'art de Parler. C'est ce qu'on peut voir dans les Dialogues de *Platon*, intitulez *Gorgias*, *Protagore* & *Euthydeme*, où ce Philosophe décrit parfaitement bien ces gens-là, qui n'avoient qu'une connoissance très-superficielle des Sciences, qu'ils enseignoient; mais qui parloient d'une maniere populaire de tout, & avec beaucoup d'agrément.

Ceux qui avoient étudié jeunes, sous ces gens-là, & qui avoient assez de génie, pour haranguer, avec facilité sur toutes sortes de sujets, dans les Conseils, & dans les Assemblées publiques, s'imaginoient de  
tout

tout savoir ; sur tout si leurs avis étoient suivis de succès avantageux , pour l'Etat , ou pour leurs Familles. Les Jeunes Gens , qui ne manquent pas d'imiter ceux , qui ont gagné l'estime du Public , & qui les imitent plutôt en ce qu'ils ont de mauvais , qu'en ce qu'ils ont de bon , croyoient aussi tout savoir , sans avoir rien appris , lors qu'ils commençoient à parler avec quelque agrément. Ils se hâtoient d'entrer dans les charges de l'Etat , quoi qu'ils n'y fussent nullement propres , & la présomption , qui est naturelle à leur âge , leur tenoit lieu de mérite. C'est ce qu'on peut voir , dans le premier *Alcibiade* de *Platon* ; où nôtre Philosophe montre à *Alcibiade* , qui vouloit déjà haranguer dans les Assemblées du Peuple , pour y donner conseil à sa patrie , dans les affaires les plus graves , qu'il ne savoit pas seulement les premiers principes des choses , dont il s'y agissoit. Cette vanité avoit si fort inondé la Grece & étoit si bien soutenue par les *Sophistes* , dont j'ai parlé , & par leurs admirateurs & leurs disciples ; que ce n'étoit pas une petite entreprise , que de vouloir s'opposer à ce torrent d'Orateurs. C'est-

C'est-là néanmoins ce que *Socrate* entreprit, comme *Plutarque* l'a très-bien remarqué, au commencement de ses Questions Platoniciennes.

„ Ce Philosophe, dit-il, en exami-  
 „ nant perpétuellement ceux qu'il  
 „ rencontroit, les dégageoit de leur  
 „ orgueil, de leurs illusions, & de  
 „ leur arrogance, qui incommo-  
 „ doient ceux qu'ils fréquentoient  
 „ & qui leur nuisoient à eux mêmes.  
 „ Par hazard, en ce tems-là, il y  
 „ avoit quantité de Sophistes dans  
 „ la Grece; qui remplissoient la Jeu-  
 „ nesse, qui leur donnoit beaucoup  
 „ d'argent pour leurs instructions,  
 „ de vanité, d'opinion de savoir, &  
 „ d'esprit de chicane; ce qui faisoit  
 „ qu'elle passoit le tems en disputes  
 „ & en contestations, qui ne renfer-  
 „ moient rien d'honête, ni d'utile.

Ce qu'il y avoit encore de pire, c'est que les richesses, que l'Empire de la mer & le commerce avoient apportées à Athenes, avoient rempli cette ville de vices. La débauche, le luxe, la cupidité des richesses, l'injustice, la cruauté, le mépris des enfans pour leurs Peres & leurs Meres, & l'impiété envers la Divinité, y régnoient absolument; & il n'y  
 ..  
 avoit



avoit guere de gens , qui fussent exempts de ces vices. La pernicieuse Théologie des Fables , qui étoit la seule , qui fût alors connue , n'y contribuoit pas peu ; parce que chacun croyoit pouvoir faire , avec justice , ce que la Fable attribuoit aux Dieux , dont elle racontoit une infinité de mauvaises actions. Il falloit guerir les Atheniens de ces défauts , aussi bien que de leur vanité , & *Socrate* se crut engagé à cette entreprise , non seulement parce qu'elle étoit juste & digne de lui ; mais encore par l'ordre de la Divinité , comme il le dit dans son Apologie , telle que nous l'avons dans *Platon*.

II. IL chercha ainsi les moyens de rendre ce service à ses Conci-toyens, sans se rendre d'abord odieux; ce qui auroit étouffé son entreprise, dès le commencement. Pour les faire donc devenir plus modestes , pour les porter à la recherche de la Verité , à l'amour de la Vertu , & à concevoir des pensées plus raisonnables touchant la Divinité ; il se servit de l'Ironie , en feignant de n'être pas plus éclairé que les autres , mais de vouloir profiter de leurs lumieres , & rechercher la Verité avec eux , à  
fraix

fraix communs. C'est ce que l'on prouve , par quelques passages de *Platon* , de *Ciceron* & d'autres , dans les *Silves*.

Rien n'est plus agréable , là-dessus que le *Menon* de *Platon* , où *Socrate* convainc *Menon* , disciple de *Gorgias* , de ne savoir pas ce que c'est que la Vertu. Ce Theffalien avoit demandé à *Socrate* si on la peut enseigner , ou l'apprendre par l'exercice , ou si elle est naturelle à ceux qui l'ont ; sur quoi *Socrate* lui répond , que bien loin de savoir ce qu'il lui demandoit , il ne savoit pas même ce que c'étoit que la Vertu. *Menon* se récrie là-dessus , s'il vouloit donc qu'il dît en son pays , que *Socrate* ne savoit pas ce que c'est que Vertu ? dans la pensée que ce Philosophe ne pourroit pas souffrir que l'on dît cela de lui , & qu'il lui découvreroit son sentiment. Mais *Socrate* replique , que non seulement il le vouloit bien , mais qu'il souhaitoit de plus qu'il dît en son pays , que *Socrate* n'avoit rencontré personne qui le fût. Ensuite il lui fait tant de demandes , sur cette matière , qu'il réduit *Menon* à dire lui même qu'il ne savoit point ce que c'est que la Vertu en général ; ce qui

qui fait voir que les Sophistes de ce tems-là n'en avoient point encore donné de définition, comme les Philosophes l'ont fait depuis.

Il feint de vouloir être disciple des Sophistes, qui faisoient le plus de bruit, & même de vouloir apprendre de leurs disciples, & de ses propres amis; comme on le voit dans l'*Euthydemus* & dans le *Gorgias* de *Platon*, & dans l'*Eryxias* & l'*Axiochus* d'*Escchine*.

*Plutarque* a très-bien décrit cette conduite de *Socrate*, dans l'endroit que j'ai déjà cité. „ Ce Philosophe, „ dit-il, se servoit de sa maniere de „ disputer, où il découvroit l'igno- „ rance des autres, comme d'un re- „ mede purgatif; (*qui les dégageoit de leurs préjugés*) il se rendoit „ digne de foi, parce qu'en réfutant „ les autres, il n'affuroit rien, comme de son chef; & il touchoit davantage ceux, avec qui il s'entretenoit, parce qu'il paroissoit chercher la vérité avec eux, & non „ défendre son propre sentiment. “ Par là il ménageoit la vanité des Atheniens, peuple qui croyoit savoir tout, & évitoit autant qu'il pouvoit la jalousie & la haine, qu'ils auroient con-

conçûs contre lui , s'il avoit dit qu'ils ne favoient rien , & qu'il eût en même tems fait profession d'avoir lui-même toutes les lumieres , qui leur manquoient.

„ Outre cela , dit *Plutarque* , lors  
 „ qu'on produit quelque chose , cela  
 „ empêche qu'on ne puisse bien se  
 „ servir de son jugement ; car celui  
 „ qui aime est aveugle , à l'égard de  
 „ ce qu'il aime , & nous n'aimons  
 „ rien tant , que les opinions & les  
 „ raisonnemens qui sont nos pro-  
 „ ductions &c. Cela fait que ceux ,  
 „ qui produisent quelque chose , sont  
 „ de mauvais juges des pensées des  
 „ autres. Comme un certain So-  
 „ phiste disoit fort bien , que ceux de  
 „ l'Elide feroient de très-bons juges  
 „ des Jeux Olympiques , pourvu que  
 „ les Eléens n'y combattissent point :  
 „ de même si quelcun veut bien ju-  
 „ ger d'un discours , il ne faut pas  
 „ qu'il prétende à remporter la cou-  
 „ ronne & à combattre ceux , dont  
 „ il doit juger. Tous les Généraux  
 „ des Grecs , qui ont jugé des Gé-  
 „ neraux , qui méritoient d'être pré-  
 „ ferez aux autres , ont jugé qu'ils  
 „ étoient eux-mêmes les premiers  
 „ de tous. Il n'y a point de Philo-  
 „ Tome XXII. P. 2. T „ so-

„ fophe , à qui la même chose ne  
 „ soit arrivée , excepté ceux qui ,  
 „ comme Socrate , avoient qu'ils  
 „ ne disent rien , qui leur soit pro-  
 „ pre. *Plutarque* ajoûte „ qu'il n'y  
 „ a que ces derniers , qui soient de  
 „ bons juges de la Verité. Il ne  
 faut pas néanmoins outrer cette pen-  
 sée , qui conduiroit au Pyrrhonisme ;  
 mais il faut entendre ce qu'il dit ,  
 dans le même sens , que si l'on di-  
 soit qu'on doit juger des sentimens ,  
 avec la même indifférence , que si  
 l'on n'avoit point pris parti , & qu'on  
 n'eût aucun sentiment déterminé sur  
 les choses , dont il s'agit de juger.

Comme Socrate enseignoit la Vé-  
 rité , plutôt en interrogeant les au-  
 tres , qu'en les instruisant directe-  
 ment , pour la leur faire trouver ,  
 comme d'eux-mêmes ; il disoit agréa-  
 blement , comme il paroît par le  
*Theetétus* de *Platon* , qu'il étoit fils  
 de Sage-femme & qu'il faisoit à l'é-  
 gard des Esprits , ce que sa Mere  
 avoit fait à l'égard des Corps. Il  
 n'accouchoit point lui-même , disoit-  
 il , mais il accouchoit les autres , &  
 il connoissoit si les Esprits étoient  
 en état d'accoucher de quelque chose  
 de bon , ou s'ils n'étoient remplis  
 que

que de vent. C'est qu'en interrogeant les Jeunes Gens, & en les tournant de tous côtez, il connoissoit s'ils avoient l'esprit fourni des idées nécessaires, pour servir de principes pour trouver la Verité; s'ils étoient capables de voir la liaison de ces idées, pour en tirer les conséquences nécessaires; & s'ils avoient assez de courage pour aimer la Verité & la Vertu, quoi qu'il leur pût arriver pour cela. Quand il voyoit que l'une de ces choses leur manquoit, il les renvoyoit à d'autres maîtres, comme à *Prodicus* & à d'autres Sophistes.

Jamais il ne se fâchoit, en raisonnant avec quelcun, quoi qu'on lui répondît d'une manière rude & mal-honnête. C'est ce que l'on peut remarquer, dans le *Gorgias* de *Platon*, où *Calliclès* lui parle assez mal-honnêtement, sans néanmoins l'irriter. On le montre encore, par d'autres passages.

Comme Socrate ne faisoit nullement le personnage de Maître, & de Savant Homme, pour ne pas irriter l'orgueil des Atheniens: il avoit soin aussi de n'employer que des expressions vulgaires & basses, &

il sembloit dire toujourns la même chose ; mais ceux qui étoient capables de pénétrer le sens de ses discours & ses vuës , s'appercevoient seulement qu'on ne pouvoit rien dire de plus juste , ni de plus avantageux aux hommes. C'est le témoignage , qu'*Alcibiade* rend à Socrate , dans le *Festin de Platon*.

Socrate pouffoit encore l'Ironie plus loin , & s'en servoit même , s'il est permis de parler ainsi , dans ses actions. Il y avoit alors à Athenes une débauche excessive , & sur tout l'amour des garçons y étoit commun. On en parloit comme d'une chose permise , sans que personne s'en choquât. Socrate , qui tâchoit sur tout de gagner les Jeunes Gens , qui avoient l'esprit plus souple , & plus susceptible de bonnes impressions , voyoit aussi de beaux garçons , comme *Alcibiade* , *Charmide* , *Lysis* & autres ; & , si l'on en croit ses disciples , parloit souvent de l'amitié qu'il avoit pour eux , comme s'il en avoit été amoureux , selon le langage commun de ce tems-là. Il semble qu'il en usoit ainsi , pour ne pas paroître trop severe & trop rigide , aux Jeunes Gens , ou  
aux

aux autres, qui étoient infectez des vices du tems, & pour pouvoir être admis dans leur compagnie, afin d'avoir occasion de les ramener de ces excès; ce qu'il n'auroit jamais pû faire, par des censures âpres & aigres, quoi qu'ils les eussent bien méritées. Mais quand il pouvoit censurer ce vice, sans aigrir ceux qui l'écoutoient, il ne manquoit pas de le faire; comme il paroît par les *Festins de Platon* & de *Xenophon*, qui sont deux excellens Ouvrages, & par divers endroits du dernier, que l'on trouvera indiquez dans les *Silves*. Ainsi c'est en vain que quelques Epicuriens, ennemis de la Vertu, lui ont reproché une débauche, dont il a toujours été très-éloigné. Un homme mal-vêtu, comme lui, qui alloit le plus souvent les pieds nus, vieux & si laid, qu'on le comparoit aux *Satyres* & aux *Silenes*, n'étoit nullement en état de séduire de Jeunes Gens riches, propres, adonnez à une vie délicieuse & aimez par des gens puissans. Ajoûtez à cela, que Socrate étoit non seulement pauvre, mais qu'il méprisoit les richesses, jusqu'à enseigner pour rien & à refuser les présens qu'on lui vouloit



faire, de sorte qu'il étoit destitué de bien & n'en vouloit pas même acquérir; quoi qu'il soit tout à fait nécessaire, pour la propreté & pour les délices.

Il faut donc regarder les actions de Socrate, qui ne sont pas éloignées des mœurs dépravées de son tems, comme une partie de son *Ironie*, qui l'empêchoit de découvrir toujours tout ce qu'il pensoit. Peut-être encore que l'air empesté de la Grece pourroit en quelque façon avoir un peu infecté ses disciples, qui lui ont prêté leur style & leurs manieres.

III. A l'égard de la maniere de réfuter les autres, dont Socrate se servoit, il commençoit toujours par dire qu'il ne savoit rien; & si la Prêtresse de Delphes avoit dit qu'il étoit le plus sage de tous les hommes, ce ne pouvoit être, selon lui, qu'en ce sens; savoir, qu'il étoit plus convaincu de sa propre ignorance, que qui que ce fût au monde.

En effet les Sciences, tant de pratique, que de spéculation, étoient alors encore si imparfaites; que les plus habiles gens avoient sujet d'avouer qu'ils ne savoit rien, & que s'ils surpassoient, en quelque chose, le

le Commun des hommes , c'étoit en ce que leur propre ignorance leur étoit plus connue, qu'aux autres. C'étoit en ce sens-là , que Socrate disoit , *qu'il n'y avoit que Dieu seul, qui fût véritablement sage, ou savant.*

Il faisoit, avec raison, profession d'être du nombre de ceux, qui aiment autant à être repris & ramenez de leurs erreurs, qu'à reprendre les autres & à relever leurs fautes : il estimoit le premier un bien d'autant plus grand que le second, qu'il est plus avantageux d'être délivré soi-même d'un mal, que d'en délivrer les autres.

3 On voit par-là que l'*Ironie* de Socrate n'étoit pas seulement une figure de Rhétorique & une maniere de plaisanter, comme *Cicéron* semble l'avoir crû ; mais un effet de sa modestie & du sentiment interieur, qu'il avoit de la petite étendue de ses connoissances. Quoi qu'il en fût infiniment plus que ceux à qui il parloit, lors qu'il comparoit sa Science avec les choses mêmes & avec la Toute-science de la Divinité ; il pouvoit dire, sans Ironie, qu'il ne savoit rien.

Outre cela, lors que Socrate, qui passoit pour un homme d'un très-grand esprit, comme il l'étoit en effet, avoüoit si franchement son ignorance; les Jeunes Gens osoient beaucoup moins qu'auparavant faire les présomptueux, & même les personnes plus âgées pouvoient sans honte convenir avec lui de leur peu de connoissance, & devenir ainsi plus modestes. Sans cela, il n'étoit pas possible qu'ils apprissent rien; puisque, comme Socrate le dit très-bien, dans *le premier Alcibiade*, pour apprendre quelque chose, il faut croire qu'on ne le fait pas; & qu'on ne peut pas savoir ce qu'on n'a jamais recherché; & qu'on n'a jamais recherché ce que l'on a toujours crû savoir. Le premier pas, vers une érudition solide, est le sentiment de sa propre ignorance.

Ce n'est pas que Socrate ne pût faire un autre personnage, lors qu'il en étoit besoin; comme on le voit dans le *Gorgias*, où il réfute à la fin, avec beaucoup de vivacité, quoique sans aigreur, *Calliclès*, qui s'étoit voulu moquer de lui.

Sa méthode consistoit, en interrogeant adroitement celui qu'il vouloit defa-

defabufer , de le faire convenir lui même de son erreur , & de l'obliger de prononcer lui même sa propre condamnation , pour peu qu'il eût de sincerité. J'en ai traité au long à la fin de ma *Logique* , où l'on pourra voir les règles de cet art. Mais il n'y en a point d'exemple plus sensible , que *le premier Alcibiade* de *Platon* , que *Mr. le Fevre* , de Saumur , a traduit autrefois en François , & fait imprimer en cette ville-là. On ne sauroit trop lire ce Dialogue ; & ceux-là sur tout , qui le peuvent lire dans l'Original , ne sauroient s'en lasser.

IV. IL se servoit aussi de la même méthode pour enseigner , & pour faire comprendre & retenir plus facilement ce qu'il vouloit dire ; mais quand ses Disciples le souhaitoient , il ne laissoit pas de parler tout seul , & de faire un discours suivi , sur la matiere , dont on vouloit être instruit. On en voit quelques exemples dans *Xenophon*.

Ses discours n'étoient ordinairement que de Morale , ou de choses qui concernent la conduite de la vie : au lieu que les Philosophes , qui avoient vécu avant lui , parloient beau-

coup de Physique, d'Astronomie, de Métaphysique, & de Mathématique. Cela fait croire qu'il n'a point tenu les discours, que *Platon* lui fait tenir sur ces sortes de choses. En effet, la Morale est la plus importante de toutes les Sciences, & celle dont on peut le moins différer l'étude, & la pratique, sans se nuire. Pour les autres, on les peut ignorer, sans y perdre beaucoup, & si, outre leurs usages particuliers, elles ne servoient à rendre les hommes meilleurs (ce qui arrive quand on en fait un bon usage) elles seroient plus nuisibles, qu'utiles.

V. L'IDÉE que l'on se forme de la Divinité, & des peines & des récompenses de l'autre Vie, sont si fort liées, avec ce qu'on appelle la *Vertu*; que si quelcun a fort bien dit que *sans la Vertu, Dieu n'est qu'un nom*, ἀνδὲ ἀρετῆς Θεὸς ὄνομα μόνον : on peut dire de même que *sans Dieu, & sans une autre Vie, la Vertu n'est qu'un mot*, qui a très-peu de force sur l'esprit des hommes. Aussi *Socrate* n'a-t-il pas négligé de méditer sur l'un & sur l'autre de ces grands points. On prouve que ce Philosophe, aussi bien que ses disciples, avoit crû

crû qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu suprême , qui est une Intelligence immatérielle , qui voit tout & qui gouverne le monde , soit par elle même , soit par d'autres Dieux inférieurs. Il donnoit à ce Dieu suprême le nom de *Jupiter* , & aux autres Divinités inférieures les noms des autres Dieux des Payens ; sans croire néanmoins ce que la Fable en disoit , comme il paroît assez , par l'*Euthyphron* de *Platon*. Il servoit ces Divinités , selon l'usage des Athéniens , quoi qu'il n'en eût pas la même idée qu'eux ; dans la pensée que ces Dieux ne desapprouvoient pas ce culte. Il doutoit néanmoins touchant la manière de les prier , comme il paroît par le *second Alcibiade* ; où il témoigne qu'il croit qu'il faut laisser à la Divinité le choix de ce qui nous est utile , & nous en remettre à sa sagesse.

Si l'on demande ce que le vrai Dieu peut avoir jugé , de la conduite de Socrate ; on ne peut répondre autre chose , sinon qu'il n'y a personne , sur la terre , qui le puisse savoir. Dieu n'exige pas néanmoins , selon les apparences , que ceux , à qui il ne s'est point révélé , le connoissent

aussi clairement que ceux, à qui il s'est révélé ; ni que le culte, qu'ils lui rendent, soit aussi pur, que celui que le Christianisme prescrit. Cela étant, on auroit plus de penchant à juger favorablement, à l'égard de Socrate, qu'à le condamner ; & c'est ainsi que plusieurs Anciens Peres en ont jugé. Aussi n'est-ce pas à nous à mettre des bornes à la bonté divine, ou à lui prescrire des lois.

A l'égard de la Vertu, il n'y a rien eu de plus relevé dans la Morale du Paganisme, que la sienne ; qui est allée jusques-là, qu'elle a assuré *qu'il valloit beaucoup mieux souffrir une injure, que d'en faire une.* Il n'y a aucune Vertu, qui ne se trouve établie dans les Écrits des Disciples de Socrate, qui nous ont conservé sa doctrine ; ni aucun Vice, qui n'y soit condamné.

Il croyoit aussi constamment une autre vie, quoi qu'il ne fût pas assuré des circonstances, qu'il emprunte quelquefois de la Fable. C'est ce qu'on peut voir, dans le *Phédon* de *Platon*, & dans l'*Axiochus* d'*Eschine*, sur la fin. Il assure, sans balancer, que toute Ame est immortelle ; mais il avouë qu'il ne fait pas justement  
en

en quoi les récompenses & les peines confisteront. S'il fe fert de la Fable, en parlant de l'état d'une autre vie, il témoigne nettement dans le *Gorgias*, que ce n'étoit que faute d'être mieux instruit. Il est furprenant qu'ayant été élevé dans les sentimens du Peuple, il ait parlé de la forte, & l'on ne doit pas s'étonner s'il y mêle quelque chose de populaire. Châcun suit les idées & le langage de son tems, au moins en partie; & il est impossible d'en revenir entierement, fans une révelation particuliere.

VI. IL n'y a personne, qui puisse douter que les mœurs de Socrate n'aient été conformes à sa doctrine, après ce que toute l'Antiquité en a témoigné. Il n'y a point de difficulté, ce me semble, là-dessus; mais il y en a sur son *Génie*. Sans s'arrêter néanmoins à examiner les divers sentimens des Anciens, sur cette matiere; si on lit ce qu'il en dit lui-même, en divers endroits de *Platon*, & qu'on l'examine, avec soin, on ne pourra guere douter qu'il ne crût que c'étoit une Intelligence invisible, qui le conduisoit à quelque égard. On a rapporté ces passages



de *Platon*, dans les *Silves*. Qui fait si la Providence n'a pas trouvé à propos, de donner à Socrate une Intelligence, qui le conduisît, en quelque sorte, pour donner plus de poids à ses discours parmi les Grecs, & lui affermir à lui-même le courage. Cela importoit infiniment pour toute la Grece, & pour toute la posterité; car enfin depuis ce tems-là la Vertu a été plus connue & enseignée plus clairement parmi les Grecs, qu'elle ne l'avoit été auparavant; sans quoi toute idée de Vertu se seroit éteinte parmi cette Nation débauchée & sujette à une infinité de vices grossiers. Ces principes de bonne Morale, qui se trouverent chez les Grecs & chez les Romains, quand l'Evangile parut, ne servirent pas peu à le faire recevoir; & l'on peut conjecturer, sans absurdité, que la Providence a pû avoir cela en vuë, quand elle a permis qu'une Intelligence d'un certain ordre conduisit Socrate. Si cette Intelligence ne lui a servi, qu'à lui défendre de certaines choses; c'est que ses ordres étoient bornez, ou même sa connoissance limitée; car qui fait de combien de sortes il y a d'Intelligen-

gen-

gences , entre Dieu & nous? Quoi qu'il en soit, les sentimens contraires ne sont appuyez, ce me semble, sur rien de concluant.

VII. LA véritable cause de la mort de Socrate semble avoir été son sentiment touchant la Divinité, quoique *Platon* & *Xenophon* le dissimulent, dans leurs Apologies; de peur de diffamer la mémoire de leur Maître, parmi les Atheniens, & de s'attirer des affaires à eux-mêmes. Ce n'est pas qu'il crût qu'il n'y a qu'un Dieu, comme l'ont dit quelques anciens Peres; mais ce fut parce qu'il rejettoit les idées vulgaires, qu'on avoit de la Divinité, & la Théologie des Fables, comme je l'ai déjà dit. Peut-être néanmoins cela n'auroit-il pas été suffisant, pour le perdre; si dans la courte défense qu'il fit, il n'eût pas offensé ses Juges, en vantant son innocence & les services qu'il avoit rendus à sa patrie; ce qui fit un très-mauvais effet sur l'esprit de ses Juges, irritez d'ailleurs contre lui, parce qu'il avoit très-souvent confondu & convaincu d'ignorance des Vieillards, qui croyoient tout savoir. Ainsi il fut condamné à la mort, par la plûpart des suffrages.

Je

Je ne dirai rien de la maniere , dont il mourut ; c'est une chose connue de tout le monde , & toute l'Antiquité l'a infiniment louée. Par cette mort , Socrate montra qu'il n'avoit pas été Philosophe seulement de la langue , mais du fonds de l'ame , & par-là il confirma toute sa Philosophie. Comme l'on eut reconnu son innocence , il y eut , depuis son tems , plus de Philosophes , que jamais , & ils parlerent avec plus de liberté , que l'on n'avoit fait auparavant.

On auroit pû étendre beaucoup plus tout cela , mais on n'avoit pas assez de place. Ceux qui en voudront favoir d'avantage n'ont qu'à lire le Chapitre des *Silves Philologiques* , que j'ai marqué.

## ARTICLE V.

## LIVRES FRANÇOIS.

- I. NOUVELLE BIBLIOTHEQUE *des Auteurs Ecclesiastiques* , contenant l'*Histoire de leur Vie* , le *Catalogue* , la *Critique* & la *Chronologie de leurs Ouvrages* ,

ges, le sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement de leur style & sur leur doctrine, & le dénombrement des différentes Editions de leurs Oeuvres. Par Maître L. ELLIES DU PIN, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris & Professeur Royal. *Seconde Edition revue, corrigée & augmentée.* TOME XVII. des Auteurs qui ont fleuri pendant les 50. premières années du XVII. siècle, in 4. pagg. 300. TOME XVIII. des Auteurs qui ont vécu pendant les 50. dernières années du XVII. Siècle, in 4. pagg. 324. Chez Humbert à Amsterdam, 1711. & se trouve aussi chez Schelte.

CET Ouvrage est si connu, qu'il n'est pas besoin que l'on en donne une idée au Lecteur. Il suffit de dire que le voilà enfin achevé d'imprimer en Hollande, in 4. sur l'Édition de Paris in 8. L'Édition de Hollande est la plus commode, & peut être renfermée commodément en huit reliures, assez égales. Mr. *Du Pin* fait, dans la Préface, l'éloge du XVII. Siècle, & soutient qu'il a plus produit de Savans hommes & de

de beaux Ouvrages , qu'aucun des précédens. Il croit même qu'il y a plus eu de lumiere communément , que dans les autres , dans lesquels on pouvoit passer pour très-savant ; fans avoir plus de connoissances , que nos demi-savans d'aujourd'hui. Je croi qu'il a raison , en matiere de Théologie , comme on l'enseigne dans l'Eglise Romaine , & d'Antiquitez Ecclesiastiques , telles qu'on les représente dans la même Eglise ; & ce n'est en effet que de ceux , qui ont écrit sur ces sortes de choses , dont il a entrepris de parler. Si on entendoit parler des Belles Lettres , il faudroit peut-être reconnoître que le Siecle XVI. a plus produit de grans hommes , que le suivant. D'ailleurs il faut , comme il semble , entendre ce qu'il dit principalement de la France ; car pour l'Italie, l'Espagne & l'Allemagne Catholique , je doute beaucoup qu'il y ait de grandes lumieres , en matieres Théologiques & Ecclesiastiques.

Outre cela , nôtre Auteur se renferme dans l'Histoire des Ecrivains Catholiques Romains , fans toucher à ceux , qui ont paru parmi les Protestans , & qui n'ont pas été moins nom-

nombreux , si l'on ne considère que les Auteurs , qui méritent d'être estimez & lûs ; car il y en a eu une infinité , dans les païs Catholiques , qui ne méritent pas qu'on en parle. Aussi Mr. *Du Pin* a-t-il fait un choix de ceux , qui ont eu le plus de réputation , & touchant lesquels il a pu avoir quelques lumières.

Si les Protestans ne s'intéressent pas dans tous les articles de ce recueil , autant que les Catholiques ; ils ne laissent pas d'en avoir besoin , pour s'informer de certains livres , qu'il leur importe de connoître , sur tout lors qu'ils sont destituez de Bibliothèques , qu'ils puissent consulter. Mais tout le monde verra , avec plaisir , ce qu'il y a ici de *Jean Savaron* , de *Pierre de Marca* , de *Jaques Sirmond* , de *Denys Petau* , de *Nicolas Rigaut* , de *Jérôme Bignon* , de *Luc de Holstein* , de *Leon Allaxzi* , de *Jean de Launoi* , de *Henri & Adrien de Valois* , d'*Emeri Bigot* , & d'autres , qui sont également estimez par tout.

Il semble que Mr. *Du Pin* n'a pas eu le tems de feuilleter exactement les Oeuvres du *P. Petau* , tant Chronologiques , que Théologiques , imprimées en neuf Tomes en Hollande.

de. Il n'a pas non plus fû que l'Harmonie de feu Mr. *Toinard* étoit imprimée , & publique à Paris depuis l'an 1707 ; ou peut-être ne l'étoit-elle pas encore , lors qu'il écrivoit cet Ouvrage. Quoi qu'il en foit , il n'est pas possible d'être exact par tout , dans un recueil de cette étendue , & l'on ne peut , fans injustice , refuser à Mr. *Du Pin* les loüanges qu'il mérite , pour avoir achevé un Ouvrage si grand & si pénible , que celui-ci. Auffi voit-on qu'il se vend également , parmi les Protestans & les Catholiques.

Il feroit à fouhaiter qu'on accordât par tout à cette forte d'Historiens , & à tous les autres , la liberté qui est néceffaire , pour représenter toûjours les choses , comme elles font ; mais si l'on attendoit à écrire , que cette liberté fût établie , on n'écriroit de long-tems , & néanmoins il vaut mieux favoir quelque chose , que de ne rien favoir.

II. *Oeuvres Postumes de Mr. de MAUCROIX.* Chez le même. 1710. in 8. pagg. 418.

C E n'est pas ici un Livre à en faire un Extrait, puis qu'il ne renferme que des versions Françoises de quelques pieces des Anciens, traduites par feu Mr. de *Maucroix*, Chanoine de Rheims, célèbre par ses belles traductions. Il y a des Savans chagrins, qui condamnent toutes les versions Françoises des Livres des Anciens, comme si elles détournoient la Jeunesse de lire les Originaux. Je croi qu'ils ont tort, & que ceux, qui se contentent des versions Françoises, ne recourroient jamais aux Originaux Grecs & Latins. Une infinité d'hommes & toutes les femmes ne les peuvent pas lire, & il vaut néanmoins mieux qu'elles en aient quelque idée, que si elles n'en avoient point du tout.

On voit dans ce Volume la traduction du Dialogue des Orateurs, ou de la Corruption de l'Eloquence attribué à *Tacite*, ou à *Quintilien*; des Philippiques de *Demosthene*; de quelques endroits des *Verrines* de  
Cice-



*Ciceron*, & de ses harangues contre *Catilina*, & pour *Marcellus*; de l'instruction de *Quintilien* sur la maniere de composer, tirée des Chapitres 3. & 4. du Liv. x. de son Institution; & enfin quelques Lettres de Mr. de *Maucroix*, avec une de feu Mr. *Despreaux*, à laquelle il répond.

Mr. de *Maucroix* avoit fait imprimer, pendant sa vie, les *Homelies de S. Jean Chrysostome au peuple d'Antioche*, l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, tirée du Latin de *Sanderus*; les *Vies des Cardinaux Polus & Campegge*; *Lactance de la mort des persecuteurs*; l'*Abregé Chronologique du P. Petau*; & outre ces traductions, quelques Ouvrages de Poësie. A l'égard de la vie de l'Auteur, qui mourut le 9. d'Avril 1708. âgé de quatre-vint dix ans, & des pieces que l'on nomme ici *Postumes*, on n'a qu'à consulter la Préface de l'Éditeur. Les Lecteurs François, ou qui n'entendent pas les Originaux, trouveront leur compte dans la lecture de ces Versions; qui sont aussi libres, qu'elles l'ont dû être, pour plaire en François.

III. *Traité de la DIVINATION, traduit du Latin de CICERON, par Mr. l'Abbé REGNIER DES MARAIS, Secrétaire perpetuel de l'Académie Française. Nouvelle Edition, augmentée d'un Discours d'ISOCRATE, traduit du Grec, par le même. A Amsterdam 1711. chez Troïel, in 8. pagg. 312. & se trouve aussi chez H. Schelte.*

**C'**EST ici l'un des Ouvrages de *Ciceron*, où il y a le plus de liberté; puis qu'il y détruit entièrement ce que l'on croyoit de la Divination parmi les Romains & les Grecs, ce qui ne faisoit pas une petite partie de leur Religion. Il est vrai qu'il la fait défendre par son Frere, dans le I. Livre, par toutes les preuves, dont les Stoïciens se servoient pour la soutenir; mais il s'en moque si fort, dans le II. Livre, où il en parle lui même, selon les principes des Académiciens, que l'on voit bien qu'il regardoit tout cela comme des sottises & des fourberies. Ceux qui se croient intéressés à défendre les Oracles, contre ceux qui disent que ce ne sont que des fourberies humaines, devroient

vroient bien lire & bien méditer ce qu'il y a ici ; car assurément ils se détromperoiént des trois quarts de ce qu'ils en croyent. On ne peut mieux réfuter ces sentimens outrez , que l'a fait *Cicéron*.

Mr. l'Abbé *Regnier* s'est donné la peine de le traduire , & l'a fait avec beaucoup de fidelité & d'agrément. Il y a joint même de petites notes pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ne sont pas en état d'entendre l'Original.

Comme ce Volume n'étoit pas gros , on a bien fait d'y ajoûter une autre traduction par le même du *Discours d'Isocrate à Démonique , sur la conduite d'un Honnête Homme , dans tout le cours de la vie*. Elle avoit été publiée à Paris en 1700. Ce sont des leçons de Morale très-utiles aujourd'hui , aussi bien qu'autres fois. Ceux qui disent du mal de la Morale Payenne trouveront ici de quoi se desabufer en partie de leurs préventions. Si l'on vivoit , comme *Isocrate* , ou l'Auteur de cette piéce , quel qu'il puisse être , conseille de vivre , & comme quantité d'Anciens ont dit qu'il le falloit faire ; on vivroit mieux ( qu'on me pardonne ce mot )

mot) que ceux qui les méprisent, sans les connoître, & qui croyent être très-gens de bien. Dans le fonds la Morale Chrétienne ne differe principalement de la leur, que par l'esperance assurée d'une autre vie, sur laquelle elle est fondée. Du reste, les devoirs n'en sont pas fort differens, & l'on ne sauroit produire aucun devoir des Chrétiens, qui n'ait été approuvé par quelque Philosophe.

IV. *Explication Historique des FABLES, où l'on découvre leur Origine & leur conformité avec l'Histoire Ancienne, & où l'on rapporte les Epoques des Heros & des principaux Evenemens, dont il y est fait mention. Par Mr. l'Abbé B\*\*\*. en deux Tomes in 8. dont le 1. a 436. pagg. & le 2. en a 456. A Paris 1711.*

C'EST le premier projet raisonnable, que j'aye vû de la maniere d'expliquer les Fables. Les Allegories, qu'on y cherchoit, étoient si mal fondées & si ridicules, que plusieurs Auteurs Payens, & principalement les Peres de l'Eglise, s'en sont mo-  
*Tome XXII. P. 2. V                      quez.*

quez. Cependant bien des gens s'y attachoient encore , parce qu'il n'y a rien de si facile , que d'expliquer allegoriquement tout ce que l'on veut. Il ne faut ni étude , ni justesse d'esprit pour cela , mais seulement un peu d'imagination. J'ai parlé plusieurs fois de cette matiere , dans cette *Bibliothèque Choisie* , & sur tout dans la *Bibliothèque Universelle* , sur l'Histoire d'*Hercule* , celle d'*Adonis* & celle de *Cerès* , & ailleurs ; & j'ai eu même dessein de faire sur ces matieres un Ouvrage complet. Mais des autres occupations m'en ayant détourné , je vois , avec plaisir , que Mr. l'Abbé B \* \* \* . que je n'ai pas l'honneur de connoître , entre dans la même carrière , & suit à peu près le même chemin , dans cet Ouvrage , qui est d'ailleurs écrit avec beaucoup de politesse & de bon goût.

Si j'avois eu plus de place , j'aurois pû m'étendre davantage sur ce qu'il dit , & y joindre quelques remarques ; mais je ne puis que marquer en général ce qu'il contient. Comme il s'agit d'être goûté de gens à qui le Latin , le Grec & l'Hebreu font peur , nôtre Auteur a très-bien fait

fait de se proportionner à eux, & de renfermer dans des Entretiens, dégagez de cette sorte d'érudition, tout ce qu'il a crû devoir dire sur ce sujet. On ne peut pas même lire les Poètes François, sans avoir quelque idée de la Fable, & l'on ne sauroit l'entendre, sans un semblable secours. On fera très-bien de lire avec soin cet Ouvrage, & de le faire lire à tous ceux, qui veulent lire les Poètes.

Il est divisé en plusieurs Entretiens, dans lesquels on prouve que les Fables des Poètes ne sont pas de simples Allegories, mais qu'elles renferment une partie de l'Histoire Ancienne; Qu'elles sont venues d'Histoires mal-entendues; Que les principaux Dieux des Grecs ont été leurs anciens Rois, dont les aventures mal-expliquées & défigurées par les Poètes ont fait la Théologie du Paganisme, ce que l'on fait voir au long; Qu'il en a été de même des Heros de la Grece, dont l'Histoire a été gâtée par les mêmes; Qu'enfin les Métamorphoses d'*Ovide* peuvent être expliquées, par de semblables principes.

Ce qu'il faut observer, en tout cela, c'est qu'il faut prendre les Fa-

bles , autant qu'il est possible , dans leurs sources , ou dans les plus anciens Poëtes & Mythologues ; parce que tout le monde étant une fois rempli des Fables , les derniers Poëtes ont encheri sur les Anciens ; en inventant de leur Chef des choses , qui n'avoient aucun fondement dans l'ancienne Histoire , seulement à l'imitation des anciennes Fables , & pour dire des choses extraordinaires. Telles sont peut-être plusieurs circonstances de la vie d'Enée , qui se trouvent dans *Virgile* , & qui semblent être de son invention. Telles sont encore tant de Metamorphoses , que l'on a pu forger sur le Modele de quelques anciennes Histoires mal-entendues , qui sembloient contenir des Métamorphoses , comme l'Histoire de la femme de Lot , & d'autres semblables.

Mais je ne puis pas aller plus loin , sur ces matieres , qui demanderoient qu'on apportât des exemples , & qu'on entrât en quelque détail. Je renvoye donc le Lecteur à l'Ouvrage , dont j'ai mis le titre , & qu'il sera bien-aïse d'avoir lû.

V. LES ORDONNANCES MILITAIRES du Roi de France, réduites en pratique. & appliquées au détail du service. Ouvrage très-utile à tous les gens de guerre. Il contient l'explication des fonctions Militaires & un abrégé des XV. Tomes d'Ordonnances du Roi, disposées selon l'ordre des matieres. A la Haïe chez Scheurleer, 1711. in 12. pagg. 252. & Schelte.

C E livre contient, comme on l'assure, en abrégé, toutes les Ordonnances Militaires de France, qui sont très-belles, & très-propres à conserver la discipline & l'ordre dans les Armées. Quoi que les Voisins en aient d'autres, il n'y a point d'Officier, qui n'en puisse beaucoup profiter en comparant l'usage du Prince, qu'il sert, avec celui de France. Mais les Officiers François, sur tout ceux qui commencent à servir, ne sauroient s'en passer.

F I N.

V 3 TA.



# T A B L E

D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans le Tome XXII.

A.

**A**ctes touchant les affaires d'Angleterre. Pag. 337. 338. 342.  
    & *suiv.* concernant les affaires domestiques. 345. & *suiv.*

Ame comment elle juge de la distance par le moyen des objets visibles. 62. & *suiv.* 68. & *suiv.*

Ame son immortalité. 154, 158

*Aristide* préféreroit la pauvreté aux richesses de *Callias*. 133

*Aspasie*, son discours à *Xenophon* & à *Philestie* sa Femme, sur la maniere dont ils vivoient ensemble. 161.  
    & *suiv.*

*Athenée* de quoi a accusé *Eschine*. 129, 130

Attouchement de quel usage pour juger de la distance d'un objet. 63. & *suiv.*

*Averani* (Benedetto) ses Harangues sur quel sujet. 3. & *suiv.* 10. & *suiv.*  
    a imi-

T A B L E &c.

a imité Ciceron. 12. 13. ses Oeuvres Postumes quelles & par qui publiées. 15. & *suiv.* sujet de ses dernières Harangues. *ibid.* ses Poësies. 25. & *suiv.* ses Ouvrages, qui n'ont pas encore vû le jour. 27  
& *suiv.*

Augmentabilité à l'Infini. 94.  
Auteurs Grecs mal traduits pour la plûpart. 8. préférables aux Auteurs Latins. 9

B.

**B** *Aillol* envoyé par *Edoüard* III. en Ecoffe, pour y renouveler ses prétentions à la Couronne. 354. ses préparatifs. 356. remporte une victoire. *ibid.* & *suiv.* son accord avec *Edoüard*, de qui il veut bien se reconnoître vassal, en se faisant couronner Roi. 360. assemble un Parlement. 364. cede plusieurs villes à *Edoüard*. *ibid.* obligé de se sauver après avoir perdu une bataille contre ses nouveaux sujets. 365  
*Barnes* (Jofué) sa nouvelle édition d'Homere. 245. & *suiv.* corrections & aditions qu'il y a faites. 252. & *suiv.* 274. ses notes quelles.

256, 257  
V 4 Ba-

# T A B L E

- Bathylle* Pantomime. 35
- Belles Lettres**, leur étude combien utile. 11. & *suiv.* ce qu'il faut comprendre sous ce nom. 13. pourquoi méprisées par les Grands. 20
- Belles Lettres**, ou Humanitez, ce qu'on doit proprement nommer ainsi. 166. comment nommées par les Romains. *ibid.* but que se proposent ceux, qui s'attachent à cette étude. 167. pourquoi elles font un effet tout opposé à leur destination sur certains esprits. *ibid.* & *suiv.* ce qu'il faut faire pour soutenir leur réputation. 169, 170
- Benoît XII.* envoie des Légats à Edoüard III. pour l'engager à ne pas faire la guerre à la France. 415, 416
- Berkeley* (George) son essai touchant la Vision. 59. sa réponse à une objection de Mr. Barrouw sur la maniere dont on aperçoit l'objet. 61. & *suiv.*
- Boëthus*, Poëte de Tarse. 28
- Brus* (David) Roi d'Ecosse se retire en France. 353. obtient d'Edoüard III. la permission d'envoyer des Ambassadeurs en Angleterre. 366
- Buis-*

## DES MATIERES.

*Buiffiere* sa Differtation sur le cœur  
de la Tortue. 280. & *suiv.*

### C.

- C** *Allias* accusé de ne donner aucun secours à *Aristide*. 132
- Callimaque*, fautes dans un fragment de ce Poète. 234
- Chambre obscure de quel usage. 91, 92
- Charles le Bel* sa mort & démêlé qui s'en ensuivit entre les deux Prétendants à la Couronne. 372. & *suiv.*
- Cœur de la Tortue ses vaisseaux. 292. & *suiv.*
- Combat des Grenouilles & des Rats à qui attribué. 267. & *suiv.* dans quelle vuë composé. 268. & *suiv.* 272
- Commerce, peines & dangers attachés à cette profession. 21, 22
- Corps, son essence selon *Descartes*. 94. ses proprietés accidentelles. 98, 99
- Corps solide comment traverse un fluide. 97

V 5 D. Dan-

T A B L E

D.

- D**Ancer, chose mal-honnête chez  
les Romains. 91
- Dances des *Pantomimes*. 34
- Démêlez entre *Edoüard III.* & *Philippe de Valois* sur quoi fondez. 373.  
& *suiv.*
- Democrite* son discours à Hippocrate. 320. & *suiv.*
- Distance, comment nous nous en apercevons & en jugeons. 60, 61, 64.
- Divisibilité à l'infini* prouvée. 94.

E.

- E**Coffois, mécontens de ce que *Baillol* les avoit fournis à l'Angleterre arment contre lui, & le défont entierement. 364, 365
- Edoüard II.* combien mal-traité dans sa prison par les ordres d'Isabelle. 331. moyen dont on se sert pour le faire mourir. 332
- Edoüard III.* ses premières démarches après être parvenu à la Couronne. 326. & *suiv.* son Mariage. 333. sa paix honteuse avec l'Ecoffe, par le Conseil de sa mere & de Mortimer. 334. 352. il va en France par le même Conseil, pour faire hommage à *Philippe de Va-*

## DES MATIERES.

*Valois.* 336. 339. averti du mauvais gouvernement de sa mere & du Comte de la *Marche*, il prend la résolution de secouër leur joug. 340. & *suiv.* il congédie son Parlement & en convoque un autre. 341. fait releguer sa mere, & condamner Mortimer à la mort. 342. mauvais succès dans sa premiere expedition d'Ecosse. 350, 351. mécontent du traité qu'on lui avoit fait faire avec l'Ecosse pendant sa minorité veut s'en relever. 353. ses mesures pour troubler l'Ecosse, sans rompre ouvertement. 354. Arme, sous prétexte de quelques troubles survenus en Irlande. 357. obtient des subsides. 358. tourne ses forces du côté de l'Ecosse, & prétexte dont il se servit. 358. ses menées avec le Régent d'Ecosse. 359. & *suiv.* il assiége *Barwick*, & le prend. 363. ses différentes expéditions en Ecosse. 365. & *suiv.* son Caractère. 369, 370. ses démêlez avec *Philippe de Valois* sur quoi fondez. 371. & *suiv.* 401. & *suiv.* ses prétentions sur le Royaume de France. 372. & *suiv.* veut faire une ligue contre la France. 393. de  
V 6
quelle

## T A B L E

quelle maniere il rendit hommage pour la Guyenne. 397. & *suiv.* il va en France & fait un accord avec *Philippe*. 403. son but dans toutes ses négociations. 404. il tâche d'amuser le Roi de France, pendant qu'il fait des préparatifs pour lui faire la guerre. 407, 408, 412. ses sujets de plainte contre *Philippe*. *ibid.* & *suiv.* Il fait demander la Couronne de France en son nom. 415. reçoit les Légats du Pape. 416.

*Electricité*, experiences de Mr. *Hauksbee* sur cette matiere. 105. & *suiv.*

*Electricité* d'un globe ou d'un Cylindre leurs effets. 112. & *suiv.*

*Elegies* de Mr. *Newton* dans quel stile écrites & sur quels sujets. 54

*Enseigner* explication de ce terme. 140, 141.

*Epicete* ses sentences. 315. & *suiv.*

*Erasme* faute qu'il a faite pour n'avoir pas bien entendu un endroit de *Plutarque*. 6

*Eschine* son país & son extraction.

124. Disciple de *Socrate*. *ibid.* ses Dialogues. 125. attribuez à *Socrate*.

126. son séjour en Sicile.

127, 128. recommandé par Platon à *Denis* le Tyran. *ibid.* de quoi

ac-

## DES MATIERES.

accusé par *Athenée*. 129, 130. té-  
moignages rendus à ses écrits. 131  
Etendue idée abstraite qu'on peut  
s'en faire. 80

### F.

**F** *Ilicia* ( Vincent de ) ses Poë-  
sies. 55

### G.

**G** Recs , leur vanité & leur corrup-  
tions du tems de *Socrate*. 426.  
& *suiv.* 429  
Greques , expressions Greques mal  
censurées. 210. 219. & *suiv.* 234, 235  
Guerre dangers à quoi sont exposez  
ceux qui la suivent. 23, 24

### H.

**H** *Auksbee* ses experiences Physi-  
ques touchant le *Phosphore*  
*Mercurien*. 103. & *suiv.*  
Hiatus , qu'il s'en trouve plusieurs  
dans *Homere*. 261. 265.  
*Hippocrate* ce qu'il dit touchant la  
prétendue folie de *Democrite*. 319.  
& *suiv.*  
Hommage , en quelle forme il fut  
rendu par Edoüard à *Philippe de*  
*Valois*. 397. & *suiv.* démêlé sur ce  
sujet. 400. & *suiv.*

Ho-



## T A B L E

- Homere*, de quelle maniere corrigé par Mr. *Barnes*. 246. & *suiv.* raisons des differentes manieres de lire cet Auteur, que l'on trouve dans les Anciens. 247, 248
- Hommes ne naissent pas tous égaux à certains égards. 144. qualitez qui leur sont communes. 145
- Hommes à combien de fortes de maux il sont sujets. 156, 157

### I.

- I** *Dés tangibles* quelles. 63, 64
- Idées, s'il y en a quelqu'une que la Vuë & l'attouchement aperçoivent également. 79. & *suiv.* raisons de Mr. *Berkeley* pour prouver qu'il n'y en a point. 82. & *suiv.*
- Jean XXII.* sa réfutation de quelques propositions avancées contre les Papes. 420. & *suiv.*
- Iliade* remarques de Mr. *Barnes* sur le Texte & les Scholies du 1. Livre. 257. & *suiv.*
- Ironie pourquoi employée par *Socrate*. 430, 431
- Isabelle* s'empare du Gouvernement pendant la minorité d'Edouard III. son Fils. 327. & *suiv.* se fait alloüer un gros douaire. 328. fait justifi-

## DES MATIERES.

justifier le Comte de Lencaſtre.  
 329. ſon mauvais gouvernement.  
 333. & ſuiv. dépouillée de ſes  
 biens, & releguée. 342

### K.

**K** *Ent* (Edmond Comte de) de  
 quelle maniere trahi par la  
 Reine Ifabelle. 335, 336. condam-  
 né à perdre la tête. 337.

### L.

**L** Angue Greque, ſon étude com-  
 bien néceſſaire. 5, 6, 8.  
*Lencaſtre* (Thomas Comte de) justi-  
 fié & Canonizé. 329. & ſuiv.  
*Lencaſtre* (Henri de) mécontent du  
 gouvernement d'Ifabelle. 334  
 Lettre d'*Edoüard III.* à *Marie de*  
*Biscaye.* 345  
 Liſte des Princes ou Seigneurs con-  
 federez avec *Edoüard III.* 410, 411  
*Locke* refuté par Mr. Muys. 95  
 Loi Salique ſur quoi fondée. 380.  
 & ſuiv.  
 Lune pourquoi elle eſt plus grande  
 tout proche de l'Horizon, que ſur  
 le Meridien. 70. & ſuiv. explica-  
 tion de ce phénômene par Mr. Ber-  
 keley. 70, 71  
 M. Ma-

T A B L E

M.

- M** Athématique de quel usage pour  
juger de la distance des objets.  
62. ne peut pas servir à supputer  
exactement. 71
- Maucroix*, ses Oeuvres. 453. & *suiv.*
- Magarin*, Jasmin des Indes, vers faits  
sur cette plante. 55
- Médecis* louez par Mr. *Averani*. 4.  
& *suiv.*
- Médiocre fortune distinguée de la  
pauvreté. 208
- Meibom*, (Marc) ses études de quel-  
le sorte. 306. ses Ouvrages. 308.  
& *suiv.* 310. & *suiv.* ses différens  
projets. *ibid.* ses Oeuvres Postu-  
mes en quoi consistent. 312. &  
*suiv.*
- Ménandre*, vers de cet Auteur expli-  
quez, ou défendus. 211. & *suiv.*
- Ménandre & Philemon*, leurs frag-  
mens. 224
- Morale qu'on en doit joindre l'étu-  
de à celle des Belles Lettres. 171
- Morale des Payens. 456
- Mortimer* (Roger) son pouvoir pen-  
dant la minorité d'Edouïard III.  
327. & *suiv.* fait Comte de la  
Marche. 334. arrêté. 341. con-  
damné à mort. 342
- N. *New-*

## DES MATIERES.

### N.

- N**ewton, (Henri) Envoyé, ses  
Lettres à qui écrites. 51. esti-  
mé de tous les gens de Lettres. 52.  
ses Poësies quelles. 54. 56. pour-  
quoi on n'a pû imprimer toutes ses  
Oeuvres en Italie. 56, 57  
Newton, (Isaac) son sentiment sur la  
résistance des fluides, refuté. 96, 97

### O.

- O**bjets, comment on juge de leur  
grandeur. 65, 66. qu'il y en a  
de deux sortes. 66. comment on  
peut les distinguer. 67, 68  
Objets, comment on juge-commu-  
nément de leur situation. 72, 73.  
comment on en doit juger selon  
Mr. Berkeley. 74. & suiv.  
Orgueil est la peste des Lettres. 17,  
18  
Orgueilleux s'admire & se flatte lui-  
même. 19. à quoi comparé. 19, 20  
Ouië sert à juger de la distance des  
corps éloignez, aussi bien que la  
Vuë. 64, 65

P. Pan-

# T A B L E

## P.

- P** *Antomimes*, Epigramme de l'Anthologie expliquée. 29. en quoi consistoit leur art. 33. & suiv. son antiquité. 39
- Perspective de quel usage dans la Peinture. 89. & suiv.
- Petrone* est plus dangereux à lire que *Rabelais*. 49
- Philippe de Valois* déclaré Regent du Royaume de France. 372. reconnu Roi. 373. reçoit l'hommage d'*Edoüard* pour la Guyenne. 397. & suiv. son Traité avec *Edoüard*. 401
- Platon*, de quelle maniere il s'y prit, pour recommander *Eschine* à *Dennis* le Tiran. 127, 128
- Pylade Pantomime*. 31. 36

## R.

- R** *Abelais*, ses Oeuvres dans quelles vuës écrites. 43, 44. s'est moqué de certaines pratiques de l'Eglise Romaine. *ibid.* 46. comparé à *Aristophane*. 46, 47. Notes qu'on a ajoutées à cette Edition. 48
- Ri-

## DES MATIERES.

- Richesſes, ſi elles font un bien. 145.  
 & ſuiv. à quoi ce nom convient.  
 149. ne font pas utiles d'elles-mêmes. 151  
*Robert*, Roi d'Ecoſſe, rompt la trêve avec l'Angleterre. 349. Traité avantageux qu'il conclut avec l'Angleterre. 352. ſa mort. *ibid.*

### S.

- S**ageſſe, le plus pretieux de tous les biens, ſelon Socrate. 146  
 Scholies ſur Homere à qui attribuées. 250, 251. ce qu'en croit *Mr. Barnes*. 251  
 Siecle XVII. ſon éloge. 450  
*Socrate*, ſon diſcours à *Axiochus*, pour le diſpoſer à quitter la vie de bonne grace. 154. & ſuiv. raifonnemens dont il ſe fert pour parvenir à ſon but. *ibid.*  
*Socrate*, ſon ironie, pourquoi il ſ'en ſervoit. 430. 431. 436. 439. ſa chaſteté. 437. ſa maniere de réfuter. 434. 438. ſa maniere d'enſeigner. 441. ſon opinion, touchant la Divinité. 433. ſon génie. 445. & ſuiv. cauſe de ſa mort. 447. ſon utilité. 448. ſa morale. 449.  
 & ſuiv.  
 Soli-

T A B L E &c.

Solidité, son origine.	96
<i>Spanheim</i> , (Baron de) son Eloge.	174.
& <i>suiv.</i> ses Ouvrages.	192. & <i>suiv.</i>
sa mort.	201

T.

<b>T</b> <i>Hemistocle</i> loué par <i>Socrate</i> .	134.
	135
Tortuë, description de son Cœur.	280. & <i>suiv.</i>

V.

<b>V</b> <i>Erfions</i> Françoises utiles.	453
Vertu si elle peut être enseignée, discours de <i>Socrate</i> sur ce sujet.	137. & <i>suiv.</i> en quel sens elle se peut enseigner. 142. & <i>suiv.</i>
Vertu, mot équivoque en Grec, ses differentes significations.	139, 140
Vision, essai de <i>Mr. Berkeley</i> tou- chant la vision.	59. & <i>suiv.</i>
Vuë de quel usage pour juger de l'é- loignement d'un objet.	62. & <i>suiv.</i>

F I N.











3 9015 06561 8434



UNIVERSITY OF MICHIGAN

**A 560056**

